N° 360 — Tome XCVII 16 Juin 1912

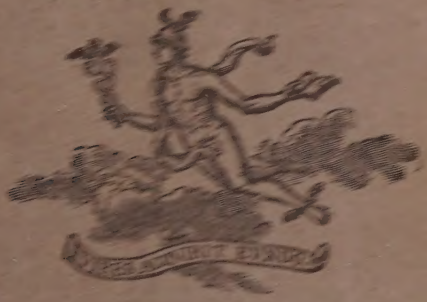
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



RENÉ ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
ALBERT BATAILLON, MAURICE BOISSARD, A. DE BOUT,
RICARDO CANNU, PHILIPPE CHABANEIX, MARCEL COLLIN, MARIE DAUGUET,
JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DIENEMA,
ANDRÉ DUCHARME, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, EDOUARD JAMES,
PAULEAN LEMESLE, MICHEL DE LUMINAIS,
FRANÇOIS MAGNARD, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, MACHARD,
ANDRÉ MONTFORT, CARL RUHL, JEAN THOT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 cet. | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

N° 360. — 16 JUIN 1912

Albert Bazaillas	*Rousseau créateur. Les Sources intérieures de son génie*	673
André Rouveyre	*Visages : XC. Georges Duhamel*	711
Georges Le Cardonnel	*Louis Dumur*	712
Marcel Coulon	*Les Théories transformistes et J.-H. Fabre*	727
Marie Dauguet	*Printemps*, poésies	741
Philippe Champault	*Nausicaa retrouvée*	745
André Fontainas	*L'Iphigénie de Moréas*	768
François Mauriac	*L'Enfant chargé de chaînes* (Deuxième Partie : IX-XXV ; Troisième Partie : I), roman	777

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : X^e Lettre à l'Amazone*	804
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	807
Rachilde	*Les Romans*	813
Jean de Gourmont	*Littérature*	818
Edmond Barthélemy	*Histoire*	821
Henri Mazel	*Science sociale*	829
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	833
José Théry	*Questions juridiques*	838
Carl Siger	*Questions coloniales*	842
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	849
R. de Bury	*Les Journaux*	857
Maurice Boissard	*Théâtre*	860
Gustave Kahn	*Art*	862
Henri Albert	*Lettres allemandes*	866
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	871
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	874
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : L'"Iphigénie" de Jean Moréas. Claude Monet. La Mort du Passant. " Comme il vous plaira " à l'Athénée*	879
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	883
Mercure	*Publications récentes*	885
—	*Echos*	888

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1^er^ pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1^er^ du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

GEORGES CAIN

Conservateur du Musée Carnavalet

LE LONG DES RUES

Ouvrage orné de 124 illustrations et de plans anciens et modernes

Un volume grand in-16. — Prix broché..... 5 fr.

Un véritable Carnavalet de poche, tel apparaîtra ce nouveau livre que les amoureux du passé seront impatients de connaître. Et jamais flânerie « **Le Long des Rues** » ne leur semblera plus captivante, car jamais cicerone n'a mis au service de leur curiosité une science de Paris plus vivante et un art de présentation plus joliment évocateur.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Docteur GUSTAVE LE BON

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

ET LA

PSYCHOLOGIE DES RÉVOLUTIONS

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

C'est la première fois que l'étude de la Révolution est tentée en prenant uniquement pour guides les découvertes récentes de la psychologie auxquelles l'auteur a pris une si grande part.

NOUVELLE ÉDITION

VICTOR HUGO

LES CONTEMPLATIONS

Un volume in-16. — Prix broché..... 3 fr. 50

Cartonné toile pleine..... 4 fr. — Relié amateur..... 6 fr.

Volume paru

NOTRE-DAME DE PARIS, complet en un volume

COLLECTION ILLUSTRÉE IN-8 A 95 CENTIMES

GEORGES D'ESPARBÈS

LES MYSTÈRES DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

ILLUSTRATIONS DE MAHUT

Croquis par des Soldats de la Légion. — Un volume

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché..... 95 cent. | Cartonné toile..... 1 fr. 75

SILVIO PELLICO

MES PRISONS

TRADUCTION DE F. REYNARD. — Un volume.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

Viennent de paraître :

F. MAURY

NOS HOMMES D'ÉTAT

ET

L'ŒUVRE DE RÉFORME

Première Partie. — *Gambetta et notre parlementarisme. — La politique sociale et M. Alexandre Ribot. — M. Raymond Poincaré. — Les débuts de M. Aristide Briand. — Le cas de M. Paul Deschanel — M. Joseph Caillaux. — La signification du ministère Poincaré. — Pour nos leaders.*

Deuxième Partie. — *Pour les réformes. — L'insuffisance du contrôle financier sur les affaires d'État. — L'État démocratique contre les communes. — Les retraites ouvrières et paysannes. — Le syndicalisme révolutionnaire et ses chefs. — La logique du syndicalisme. — Sur l'éducation nationale.*

Un volume in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* 3 fr. 50

CH. BASTIDE

Docteur ès lettres, Professeur agrégé au Lycée Charlemagne

ANGLAIS ET FRANÇAIS

DU XVII[e] SIÈCLE

De Paris à Londres sous Louis XIV. — Les Français d'autrefois apprenaient-ils l'anglais ? — Gallomanes et anglophiles. — Comment les Anglais d'autrefois écrivaient le français. — Shakespeare et le perruquier Mongoye. — Les gazettes françaises de Londres au XVII[e] siècle. — Influence politique des huguenots en Angleterre. — Querelles de Français à Londres en 1612. — Pierre Coste d'après quelques lettres inédites. — Le traducteur de Robinson Crusoé : Thémiseul de Saint-Hyacinthe.

Un fort volume in-16 de 400 pages..... 4 fr. »

Envoi franco contre mandat-poste.

MONTHLY 1/- Net

" The English Review " is our especial enthusiasm. It is, to speak with restraint, the best monthly periodical printed in the English language. That it is the best in the world we have no doubt, but that is the conclusion of faith, not of knowledge . . . To read « The English Review » is to be in immediate touch with the best that is being written by English writers ; and, in fact, its contributors include nearly all the great names of Europe. "

—CHICAGO EVENING POST.

Annual Subscription, 12/6 post free all parts of the world.

THE ENGLISH REVIEW, 17-21 Tavistock Street, Covent Garden, London, England.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

RACHILDE

Son Printemps. Roman. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830). Tome I : Victor Hugo et les Poètes (*De Cromwell à Hernani*). Tome II : Victor Hugo et les Artistes (*David d'Angers, les Devéria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Celestin Nanteuil, Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. Deux vol. in-8..... 15 »

EDMOND GOSSE

Père et Fils. Etude de deux tempéraments. Traduit de l'anglais par Auguste Monod et Henry-D. Davray. Vol. in-18... 3 50

GUY-CHARLES CROS

Les Fêtes Quotidiennes. Poèmes. Vol. in-18... 3 50

ALBERT DE BERSAUCOURT

Les Pamphlets contre Victor Hugo.
Vol. in-18..... 3 50

PAUL CLAUDEL

Théâtre. (Première Série). IV. Le Repos du Septième Jour. L'Agamemnon d'Eschyle. Vers d'Exil. Vol. in-18..... 3 50

OCTAVE UZANNE

Le Célibat et l'Amour. Traité de vie passionnelle et de dilection féminine.
Préface de Remy de Gourmont. Vol. in-18..... 3 50

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-18. 3 50

PATERNE BERRICHON

Jean-Arthur Rimbaud. Le Poète (1854-1873). Poèmes, Lettres et Documents inédits. Portrait en héliogravure et autographe. Vol. in-18..... 3 50

ALFREDO NICEFORO

Le Génie de l'Argot. Essai sur les langages spéciaux, les argots et les parlers magiques. Vol. in-18..... 3 50

JEAN MORÉAS

Réflexions sur quelques Poètes. Volume in-18. 3 50

ROUSSEAU CRÉATEUR

LES SOURCES INTÉRIEURES DE SON GÉNIE

—

« Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses; elle ne saurait embellir, elle veut créer (1). » En dénonçant ainsi sa *vocation créatrice*, Rousseau révèle lui-même le secret de son génie en ce qu'il renferme d'ardeur native, de fièvre et d'exaltation. La volonté de produire ne s'est jamais affirmée avec autant d'énergie et de ténacité, elle n'a jamais offert un caractère aussi irrésistible, nous dirions presque, aussi fatale : elle se comporte comme une force élémentaire. Créer naturellement, créer spontanément dans tous les domaines de la pensée et de l'action, créer dans l'ordre des passions de nouvelles manières de sentir, créer même dans l'ordre de la vie intérieure par une réforme morale incessante, c'est la fonction propre de cette force qui porte en elle tant de germes, tant de promesses, tant de révoltes, et dont Rousseau, étonné et inquiet, est le premier à signaler la singularité.

Le caractère original et redoutable de cette force tournée vers la création en tous sens — avec les destructions provisoires et les bouleversements que toute création implique — pourrait sans doute se prêter à l'analyse. A la suite de Rousseau qui, du haut de son rêve, a plongé un regard d'artiste dans ce monde en gestation, nous pourrons, avec quelque vraisemblance, suivre sa formation, assister à l'essor, au prodigieux soulèvement de ces énergies impatientes. Disons-le tout

(1) *Confessions*, première partie, liv. III, t. XIV (Œuvres de J.-J. Rousseau, édition Didot l'aîné, 1817, chez Deterville).

de suite : rien de serein, rien de froidement intellectuel n'entre, à l'origine, dans leur composition, encore qu'elles doivent « éclater aux esprits » et rayonner dans l'ordre des intelligences. Des émotions et des images, des sentiments en mouvement, au rythme précipité, suivant une progression qui les élève et les tend à les briser, c'est cette profusion et ce luxe de la vie affective qui nous apparaît tout d'abord et nous déconcerte. Nous soupçonnons, au delà du génie de connaissance et bien avant lui, un génie de sentiment que le premier se borne à traduire; ou mieux nous soupçonnons l'âme dans sa puissance originelle, réduite à ses forces natives que rien ne réussira à capter, et celles-ci, jeunes et tendues, se contractant pour conquérir l'avenir, se jouant de la matière — sociale ou autre,—la combinant à leur gré, imprimant sur tout ce qu'elles produisent une marque de simplicité héroïque. Puis, quand la détente est venue, la même puissance se retrouve, inscrite dans les profondeurs du sentiment et de l'intelligence; nous la voyons, lasse et brisée, mais se souvenant de sa valeur interne, souffrant de son délire, méditant sur son infinité : et c'est tout le pathétique des derniers écrits. Donc, à chaque démarche de cette sensibilité prodigieuse, à chacune de ses crises, ou de ses délires, c'est un élan créateur qui s'ébauche. Et, aussitôt, dans la pensée méditative qui en recueille les pulsations, nous voyons s'instaurer, en une étroite correspondance avec elle, de nouvelles doctrines, des nouveaux arrangements d'idées, de nouvelles formes de croire, une poésie nouvelle, un nouveau lyrisme : tout cela, d'ailleurs, emporté dans un courant tragique, sous l'action précipitée d'un invisible moteur.

Ce développement des forces spirituelles qui servent de base à l'inspiration de Rousseau ne présente pas une allure régulière et continue. « Je n'ai ni sang-froid ni prudence et n'en suis que plus à plaindre, » écrivait-il à Malesherbes (1), en lui demandant d'être son protecteur contre lui-même. Sa vie aventureuse, voisine de la nature, éloignée des mensonges conventionnels des sociétés, devait encore aider l'essor de ses sentiments impatients. Ceux-ci allaient bientôt s'exaspérer, en rencontrant de toutes parts de multiples résistances. Jeté,

(1) Voir l'utile publication de M. Pierre-Paul Plan, *J.-J. Rousseau et Malesherbes*, Paris, Fischbacher, 1912.

pendant plus de dix années, dans une société raffinée, ouverte à toutes les finesses de l'esprit, mais inaccessible à toutes les inspirations du cœur, désireux tout d'abord de s'adapter à ses goûts, Rousseau s'efforça d'exceller dans les disciplines qui fixaient la faveur publique et, quoi qu'on en ait dit, il y réussit parfaitement. A ce moment, il était bien loin de soupçonner ce monde inquiet et trouble de sentiments qu'il portait en lui, et de démêler le rêve douloureux qui déjà s'y formait obscurément. Mais, nous le verrons, ces sentiments poursuivaient leur marche silencieuse ; ils se reformaient avec d'autant plus de promptitude qu'ils rencontraient plus de sourdes résistances, et qu'ils étaient plus blessés, niés, contestés. Un jour devait venir où leur force serait assez grande pour bouleverser l'équilibre intellectuel que Rousseau, par esprit d'imitation sans doute et par respect des formes d'une société séduisante, avait péniblement établi en lui. Ce jour-là, tant de forces comprimées et méconnues, mais en effervescence, tant de ressources de tendresse et de joie tenues en réserve, devaient se faire jour brusquement, éclater en paradoxes éloquents, en ardente poésie. Et ce fut la revanche de la nature sur la convention, de l'esprit novateur sur l'esprit social, du sentiment, qui se hausse à l'autonomie, sur la pensée qui le tient esclave.

Nous voudrions assister à ce moment décisif de la formation de Rousseau. Nous voudrions retracer l'histoire pathétique d'une sensibilité qui se débat et se dégage.

I

Une telle complexion pourrait déjà nous être révélée du dehors, par l'examen des aspects contrastants que présente l'œuvre spéculative de Rousseau. Elle relève tour à tour — et quelquefois simultanément — d'une ardeur tout idéale qui rattache notre auteur aux plus beaux génies de l'intelligence, et d'une prodigieuse intensité de la vie intérieure. Son œuvre n'est pas une — non plus que sa personne ; mais le ressort qui la fait se déployer est toujours le même.

Qu'il y ait en Rousseau des personnalités opposées, différemment marquées selon les moments, qu'il soit passé par les attitudes les plus diverses du cœur, et cela par nécessité de nature, sans le dilettantisme d'un amateur d'âme, c'est un

point que son histoire psychologique a suffisamment établi. Que sont ces attitudes qui alternent, ou qui se supplantent? D'où sont-elles venues? Comment se sont-elles produites? Commençons d'abord par les bien préciser, avec leur vie distincte, et par établir le fait brutal de leur succession.

La doctrine des premiers Discours, le Contrat Social, l'Emile en certaines de ses parties paraissent relever d'une inspiration très ferme, d'une ordonnance des idées symétrique et rationnelle. Tout est décision et certitude dans l'intelligence souveraine qui, en une soudaine et vaste intuition, a contemplé la suite harmonieuse des idées formant le monde intellectuel, et nous en révèle la fière et noble économie. Intrépidité logique, trame serrée et indestructible des déductions, ivresse dialectique, foi au droit, en l'homme, en la vie, patriotisme ardent : telles sont les dispositions énergiques, éminemment viriles, qui se mettent en relief, et qui se détachent tout en lumière dans cet esprit magnifiquement organisé, illuminé des complètes certitudes. C'est donc une personnalité intellectuelle et morale extrêmement accusée qui se manifeste au lendemain de la réforme intérieure dont nous aurons à esquisser les grandes lignes. L'image héroïque de Rome et de Genève forme le centre de la perspective intérieure. Genève apparaît, ainsi que l'a dit Gaspard Vallette, « baignée dans la claire lumière des souvenirs d'enfance », dans le mirage poétique d'un passé toujours vivant. Et comme si la rude cité introduisait en lui quelque chose de sa décision et de sa fierté, toutes les idées et toutes les démarches dont elle a été l'inspiratrice se détachent avec un relief saisissant, et participent à cette « claire lumière » qu'elle projette sans cesse en son âme. Du même coup et dans la même direction de pensée, nous comprenons les retours fréquents de cet état d'esprit. Tantôt la base solide du patriotisme est donnée par l'attachement aux institutions nationales (1); tantôt la liberté est célébrée avec un enthousiasme qui n'admet nul tempérament et se prête à des tableaux idylliques et héroïques (2); d'autrefois, les fêtes publiques, les jeux, les cérémonies patriotiques sont autant d'éléments précieux dont se forme le sentiment de la patrie et du devoir; ailleurs, enfin, l'éducation

(1) *Considérations sur le Gouvernement de la Pologne*, 1772.
(2) *Projet de constitution pour la Corse*, 1765.

nationale compose pour un peuple une même âme, dominée par un égal amour de la liberté et de l'égalité, par la même image du droit. C'est assez dire que tout parle, dans une telle condition, de vérité et de courage. Prenons le Contrat Social comme l'expression, ou le résumé, d'une telle attitude : nous y verrons un livre héroïque. Il est écrit pour des peuples généreux « que dévorait l'ardent amour de la gloire et de la patrie. » Il est d'une inspiration rationnelle et antique tout ensemble. Il se ressent de l'ardeur à la vie et de la valeur romaine. Il croit et il nous fait croire en la justice et au droit. C'est une page de Plutarque pénétrée de l'esprit cartésien, ou mieux, imbu du sens de l'universel, tel que Spinoza l'eût entendu. En dépit de défaillances momentanées, cette robuste inspiration reprend, ou persiste. Le début des Lettres de la Montagne nous en offre le témoignage frémissant. « Réduit au triste emploi de me défendre moi-même, j'ai dû me borner à raisonner ; m'échauffer eût été m'avilir. J'aurai donc trouvé grâce en ce point devant ceux qui s'imaginent qu'il est essentiel à la vérité d'être dite froidement, opinion que pourtant j'ai peine à comprendre. Lorsqu'une vive persuasion nous anime, le moyen d'employer un langage glacé?... Tout au contraire, celui qui sent (la vérité) ne peut s'abstenir de l'adorer. Celui qui demeure froid ne l'a pas vue. » Nous sommes donc bien en présence d'une ferme maîtrise des idées, des convictions, des joies intimes de Rousseau. C'est là une condition intellectuelle et morale des plus précises : comme inspiration la raison, comme méthode l'évidence, comme religion le droit et la loi, comme objet de contemplation l'universel, et comme état sentimental correspondant, la joie intellectuelle, l'ivresse des idées que tout cela peut donner. C'est une personnalité précise et tranchée, c'est un moi, le moi dominant de Rousseau.

Mais ce n'est pas le seul. Transportons-nous d'un bond à l'extrémité opposée au Contrat Social. Songeons aux « Rêveries » où Rousseau converse avec son âme, et jette un long regard attendri sur tout ce qui l'a ému et charmé. Ou mieux, parcourons les parties les plus lucides des « Dialogues ». Elles relèvent d'une philosophie désolée : la vie nous trompe; la mort est proche; l'amitié nous déçoit; le rêve seul nous console... Cette acceptation résignée du mal, de l'injustice et de la mort, cette renonciation aux croyances héroïques de la

virilité indiquent du moins le désarroi moral de Rousseau, et une composition nouvelle de ses états intérieurs. Or, cette disposition ne se remarque pas seulement au terme de sa carrière, comme on pourrait le croire. Liée à la vie des sentiments, de même que la première était rattachée à l'organisation logique des idées, elle est continue, elle est persistante. Et, qu'on nous passe le mot, elle n'a pas seulement une existence littéraire, ou de reflet. Toutes les fois que Rousseau aime, sent, imagine fortement, donc dans ses amours, dans sa religion, dans son lyrisme, dans son romantisme, on la voit qui se dessine à son tour, qui s'affirme et qui chasse l'autre. Le moi pathétique opposé au moi héroïque, le moi du sentiment opposé au moi de la pensée, le moi qui se défait opposé au moi qui se fait et qui fait, voilà la contrariété interne dont l'œuvre de Rousseau est remplie, comme sa vie, et qui seule peut donner un sens à son inspiration si multiple et si complexe.

Même contraste, énergiquement marqué, entre les idées que la culture intellectuelle lui léguait, et qui composent d'ailleurs le fond de notre civilisation actuelle, et les suggestions venues de la sensibilité. Ne l'oublions pas, en effet : la doctrine de Rousseau va à l'encontre tout d'abord des deux idées essentielles, vitales, auxquelles son siècle a le plus tenu : l'idée du progrès, qu'il remplace par la notion pessimiste d'une irrémédiable chute dont l'esprit social et la pensée réfléchie font les frais ; ensuite, « le faux principe de la raison perfectionnée », qu'il reproche à l'abbé de Saint-Pierre d'avoir adopté, « sur la haute opinion qu'il avait prise des connaissances modernes », pour en faire la base de tous les établissements qu'il proposait et la source de tous ses sophismes politiques. Et de là, apparemment, l'erreur que le dernier partagea avec son siècle et dont ni l'un ni l'autre n'ont jamais pu sortir, que les hommes se conduisaient par leurs lumières plutôt que par leurs passions (1). La défiance à l'égard de ce « faux principe » qui inspira sa réaction contre l'esprit scientifique et l'esprit social, se retrouve, invariable, à la fin de sa carrière. Parlant au marquis de Mirabeau de l'ouvrage sur *l'Ordre essentiel des sociétés politiques*, où la méthode rationnelle est perpétuellement appliquée, Rousseau ne craint pas de dénoncer la prétention et l'insuffisance de la raison abstraite. « Je

(1) *Confess.*, liv. IX, p. 240.

n'ai jamais pu bien entendre ce que c'était que cette évidence qui sert de base au despotisme légal, et rien ne *m'a paru moins évident que le chapitre qui traite de ces évidences*. Ceci ressemble au système de l'abbé de Saint-Pierre, qui prétendait que la raison humaine allait toujours en se perfectionnant, attendu que chaque siècle ajoute ses lumières à celles des siècles précédents. Il ne voyait pas que l'entendement humain n'a toujours qu'une même mesure et très étroite, qu'il perd d'un côté tout autant qu'il gagne de l'autre, et que des préjugés toujours renaissants nous ôtent autant de lumières acquises que la raison cultivée en peut remplacer. Il me semble que l'évidence ne peut jamais être dans les lois naturelles et politiques qu'en les considérant par abstraction. Dans un gouvernement particulier, que tant d'éléments divers composent, cette évidence disparaît nécessairement (1) ». Et il conclut en une sentence qu'il aurait pu jadis s'appliquer : « Votre système économique est admirable. Rien n'est plus profond, plus vrai, mieux vu, plus utile. Il est plein de grandes et sublimes vérités qui transportent. Il s'étend à tout : le champ est vaste ; mais j'ai peur qu'il n'aboutisse à des pays bien différents de ceux où vous prétendez aller »

Exactement à la même époque, à mesure qu'il se détachait davantage des trompeuses clartés de l'évidence transportée dans l'ordre des réalités morales, il marquait, en termes décisifs, son retour aux inspirations du sentiment. Au marquis de Mirabeau encore, il écrivait : « Quelque mal que vous pensiez de la sensibilité, prise pour toute nourriture, c'est l'unique qui me reste ; je ne vis plus que par le cœur (2). »

Disons toutefois que ce jeu contrastant de la pensée et du sentiment, devenu comme une condition de la production pour Rousseau, peut affecter une forme beaucoup plus aiguë. Contestées, piquées au vif par l'aiguillon de la contradiction, surtout quand elle tient à la nature même des choses ou à quelque fatalité sociale, ces forces sentimentales se ramassent et réagissent avec une violence qui les épuiserait tout d'un coup, si la pensée méditative ne venait à point recueillir les fruits de leur agitation. Cette particularité est d'importance : elle a

(1) *Lettre au Marquis de Mirabeau*, 26 juillet 1767, p. 78, t. XIII.
(2) *Lettres au Marquis de Mirabeau*, 19 juin 1767, t. XVIII.

été peu remarquée, elle est pourtant bien remarquable. Insistons-y.

II

Rousseau pense habituellement sous forme d'irritabilité et en quelque sorte par contraste. L'opposition lui est nécessaire pour construire sa pensée : celle-ci ne s'organise, ne trouve sa vigueur et sa consistance qu'à ce prix. L'aiguillon de la contrariété lui est plus indispensable qu'à d'autres. A cet égard les accidents même de sa vie aventureuse et tourmentée, les obstacles qu'il rencontre sans cesse, les oppositions qui se dressent autour de lui et jusqu'en lui, sauf toutefois la haine et le mépris qui l'affaissent et le désespèrent, permirent à sa brillante pensée de manifester tous ses aspects, de faire éclater toutes ses facettes, de réaliser une à une les possibilités contraires qu'elle recélait. La contradiction — non celle qui vient des idées, mais celle qui vient des personnes, de l'injustice ou de la dureté des hommes, des iniquités sociales ou de la cruauté des institutions — a la propriété de mettre en branle ses forces secrètes, de les précipiter au dénouement, de leur faire porter tout leur fruit. Et comme ces forces sont variées, facilement tendues, en nombre infini, que plusieurs parmi elles sont explosibles et redoutables à l'ordre social, on comprend quelles peuvent être la variété, la portée et surtout l'imprévisibilité de l'œuvre qui en résulte. Dans cet essor des puissances sentimentales, dans cette mise en liberté incessante de ressources si pleines et si riches, on ne saura trop qu'admirer, ou de la force originelle et de l'élan qui les élève, qui les pousse, qui les fait s'épanouir en haut, ou de la diversité et de l'aisance de leurs combinaisons, ou enfin du vertige qui les gagne et les emporte le plus souvent dans un mouvement éperdu. Car on le devine : la sensibilité parvenue à ce point d'exaspération et d'effervescence, quand tant de germes de pensée s'agitent en elle, ressemble à une *force de la nature*. Nul obstacle n'a raison de son mouvement ; nulle formule n'épuise sa fécondité ; nul programme intellectuel n'oriente sa marche. L'effort qui la limite est justement ce qui la fait se ressaisir avec une promptitude déconcertante. Elle rebondit, elle se reforme sans cesse. Quand elle paraît épuisée, elle fait appel à de nouvelles réserves aux-

quelles elle imprime un mouvement inattendu : elle n'est jamais plus près de produire que quand on la croit morte. Contestée, tendue, douloureuse, c'est alors qu'elle est le plus propre à se renouveler, infatigable créatrice.

Cette condition est absolument nécessaire pour l'intelligence de l'œuvre de Rousseau. A l'origine de chacun de ses écrits, nous comptons retrouver, non un travail d'idées (ce travail est une résultante et il est, à tout prendre, secondaire), mais l'exercice d'une tendance. Plus cette tendance s'excite ou s'exaspère, plus elle se prolonge en un ébranlement sentimental, et mieux elle se survit, transformée, dans le système d'idées qu'elle a aidé à produire. Abandonnée à elle-même, elle se fût endormie sans révéler toutes ses puissances. Elle eût connu cette impression mortelle de langueur, ce dégoût, ou ce manque d'intérêt à la vie que Schopenhauer signale comme l'écueil d'une activité sans contraste. Les circonstances devaient lui épargner cette extrémité. En lui ménageant de perpétuels obstacles, elles allaient redoubler son élan et rendre plus inévitable, plus manifeste aussi, l'explosion finale. Dans cette explosion de la tendance, d'abord frémissante et contenue, réside à proprement parler le travail créateur chez Rousseau.

Cette disposition secrète nous permettra d'abord de comprendre la forme même de ses écrits, qui sont moins des traités orientés vers la calme exposition que des actes d'opposition ou de révolte. La forme en est par suite toujours directe et proprement personnelle. Elle s'adresse à un interlocuteur, réel ou imaginaire : elle devient rapidement conversation persuasive ou pressante, dialogue, réplique foudroyante, colloque intérieur. Il y a toujours, en elle, du mouvement et de la parole, avec l'accent qui remue et s'adresse à un auditeur invisible. Ce sont, en effet, des « Discours », avec ce que le genre comporte de convainquant et d'immédiat. Emile met aux prises deux personnalités qui en appellent de l'une à l'autre sans cesse, et la Profession de foi du vicaire savoyard est le plus émouvant des sermons laïques. Le Contrat Social a l'allure d'une proclamation héroïque. Les Confessions tirent une partie de leur grandeur de ce qu'un homme se révèle, qu'il fut, devant d'autres hommes, mortels et pitoyables comme lui : elles s'adressent à un cercle compatissant d'au-

diteurs invisibles, formé de ceux qui ont aimé et souffert. La « Julie » est la rencontre passionnée de sensibilités tendues et douloureuses, qui doivent à cette condition de passer par les attitudes les plus paradoxales du cœur. Mais surtout, c'est la forme directe que Rousseau recherche; c'est qu'elle le met en présence d'un adversaire à réduire, ou à convaincre, ou à foudroyer. Sa vigueur se contracte alors comme pour un grand effort, une lutte suprême. *Lettres* sur la musique française, *lettres* à M. de Beaumont, *lettres* écrites de la Montagne, *lettres* à Malesherbes. *lettres* à d'Alembert : c'est une communication directe de personne à personne, une dialectique passionnée qui cherche, qui presse, qui poursuit l'esprit, le circonvient, investit peu à peu toute l'âme, l'entoure de sophismes, soulève en elle des doutes et des contentions, la froisse, la contrarie, la met en désaccord avec elle-même, l'amenant à désirer la solution suggérée, celle qui la réconciliera avec soi, qui l'apaisera, qui la rachètera de l'erreur, et, pour arriver à ce terme, avec une habileté sophistique, sait faire miroiter à ses yeux les promesses de vérité, auxquelles se mêle l'attrait de la félicité promise et du salut assuré.

Il est d'ailleurs facile de voir à l'œuvre ces tendances ébranlées par la contrariété, et de suivre le jeu de leur création quand, piquées au vif, elles s'émeuvent et s'exaltent.

Rousseau, depuis son arrivée à Paris, son séjour à Venise, son retour dans une société qui lui fait fête, s'occupe, comme on sait, de musique, de lettres, d'économie sociale, et finit par écrire à l'Encyclopédie : bref, il accepte tranquillement les conditions de l'existence ordinaire, et il s'y adapte. A plusieurs reprises cependant des réactions se produisent, accompagnées d'un travail intérieur des plus féconds. A la suite d'une maladie suivie de fièvre et de vertige, l'image, je dirai même la vision de sa vie idéale, opposée à sa vie mécanique et banale, apparaît nettement, se met en relief, détermine par un jeu de contraste la résolution d'une *réforme morale*. Cette résolution est d'ailleurs suivie d'effet. Rousseau commence à rompre avec les cadres sociaux. Il se libère. Peu de temps après, une autre vision, obtenue toujours par résistance aux engagements qui pèsent sur lui, se précise et prend corps dans son esprit : elle lui révèle l'infinie jouissance que la création imaginative porte en elle, avec ses promesses de félicité. — Les premières œuvres

s'expliquent par là : ce sont des actes d'opposition et de résistance. L'amour de la liberté, — qui est avec le goût du bonheur une des tendances les plus profondes chez Rousseau, — ne fût point sortie du vagabondage intellectuel, si les cadres sociaux formés par des amitiés tyranniques, des habitudes contraignantes, n'avaient déterminé cette attitude agressive. La lettre sur la musique française est un *heurt*, et rien d'autre. La lettre à d'Alembert dérive d'un mouvement d'indignation contre ceux qui entreprennent de pervertir la patrie. L'affirmation réitérée de l'état de nature, de la vie selon la nature, est moins un tableau positif de l'existence primitive qu'une réplique, ou une riposte, ou un défi, à ceux qui prônent la vie sociale. La Nouvelle Héloïse, commencée dans la plus parfaite sérénité, se ressent d'un besoin d'aimer que les circonstances ne favorisent guère d'abord, qu'elles contrarient absolument par la suite. Si l'amour n'eût été contesté, et traversé, la note pathétique, ce mélange de désir et de regret, ne se fût point manifestée à ce point. Emile est une protestation de la tendance à la liberté, de la tendance au bonheur, à la conquête du monde par l'exercice libre et par la joie, contre les formes d'éducation qui les méconnaissent et les contrarient. La sensibilité enfantine qui ne s'est jamais abolie dans Rousseau résiste et s'inquiète, blessée de tous côtés par les menaces de formation mécanique, de pharisaïsme pédantesque : elle étouffe, elle proteste, elle se révolte. Ce cri d'indignation est l'Emile. La condamnation de l'archevêque de Paris, les circonstances de l'exil déterminent la foudroyante réplique qu'on sait, merveille de dialectique et de discussion pressante : l'individualisme religieux, blessé au vif, se débat et se libère. Mais il se révolte à nouveau, avec une énergie indomptable, quand les pasteurs de Genève l'attaquent si injustement : les tendances religieuses blessées se font agressives et combatives. Les *Lettres de la Montagne* expriment ce soulèvement de l'âme, et cette réaction mystique : ce sont des gémissements de héros. On a remarqué que, très près du protestantisme dans la lettre à M. de Beaumont, Rousseau est rejeté, par le jeu des contrastes, dans une façon de sentir presque catholique. Enfin, les *Confessions* sont fortuitement commencées à Motiers, sur l'exhortation d'un libraire, et d'abord dans une pensée d'apologie. S'il n'avait pas été persécuté, il ne les aurait peut-être

pas écrites. Les *Dialogues* nous offrent son « cœur » dédaigné, se débattant contre des ennemis invisibles, et les *Rêveries* sont une admirable revanche de la sensibilité qui échappe enfin à tant d'obstacles et plane sur une réalité hostile, avec la douce conviction qu'elle porte en elle l'apaisement et la délivrance.

Ainsi, nous en convenons, le jeu des tendances n'expliquerait pas à lui seul l'étonnante succession de tant d'œuvres rares. La résistance, l'hostilité réelle ou imaginaire des hommes, les sottises de la société ont agi sur la partie la plus aveugle de son âme, la sensibilité. Cette sensibilité sans règle, suspendue à la jouissance, au bonheur et à l'amour, y devient, grâce à l'obstacle, exaltée et intraitable, presque toujours ennemie de l'opinion, instigatrice de révolte. Son goût prédominant, sa vraie passion, son plus grand plaisir, serait de rêver. Il raconterait « les orgies silencieuses de sa sensibilité et de son imagination ». Celles-ci prennent corps, parce que la réalité sociale les menace et les offusque. De même, s'il a le dégoût des hommes, il faut en chercher la cause secrète, non certes dans un pessimisme doctrinal, mais dans l'opposition irréductible de ses tendances personnelles, dans cet « indomptable esprit de liberté que rien n'a vaincu », et qu'il est sans doute le seul à connaître. La doctrine viendra ensuite, résultant de ces heurts et de ces oppositions. Des tendances comprimées ou méconnues, qui se contractent, se révoltent, et finalement s'épanouissent en une floraison d'images et de mythes, l'ivresse d'un rêveur alourdi de songes et, en fin de compte, la disposition en systèmes de ces élancements du cœur et de ces aspirations inassouvies, tandis que la réflexion pâlit et que les normes qu'elle propose s'éclipsent, voilà l'œuvre de Rousseau saisie, non dans son développement doctrinal, mais dans les sources affectives qui l'alimentent. Rousseau confondra toujours ses tendances et sa « sensibilité », sa sensibilité et son cœur. Il accordera à la sensibilité le prix infini que Descartes et Pascal attribuaient à la pensée. De là le drame intérieur installé dans son œuvre, et qui la bouleverse : de là son caractère contrastant et douloureux ; de là ses déchirements. Sentir, c'est déjà désirer et souffrir.

Sur ce point, le témoignage de Rousseau est formel et décisif : « Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité,

ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvai en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. » Etrange spectacle que cette sensibilité insatiable. C'est là pourtant que réside le secret du génie de Rousseau. Suspendue au désir inassouvi, au point de n'être que ce désir même, cette sensibilité suscitera de son fond un mirage bienfaisant. Comme il arrive au désir qui s'assouvit, elle se reposera par instants dans une vision pleinement satisfaisante et se donnera une sorte de revanche idéale sur les circonstances qui l'ont contrariée ou abolie. Elle se créera ainsi une atmosphère, de nouvelles conditions de vie adaptées à son besoin dominant, à son délire, ou à son caprice. Elle ne sera plus, comme au début, instigatrice de révolte ou de résistance; elle deviendra créatrice de fictions, de chimères, de visions consolatrices. Les mythes, dont nous avons parlé, se produiront avec une prodigieuse abondance dans cette pensée ramenée, de la sorte, à la fécondité primitive. Et tous ces mythes nous parleront d'un « monde enchanté » où l'imagination se complaît et qu'elle tire, à l'appel du désir, de son propre fond. Cette intervention est décisive. De cette explosion de la tendance en des images qui la figurent, en des mythes qui la symbolisent, on verra sortir l'inspiration si multiple et si ardente : monde éclatant produit à son gré, rempli de ses attraits, colorés de ses feux changeants. Ainsi la pluie de lumière, variée et étincelante, que des fusées explosant dans la nuit laissent flotter après elles.

III

L'état d'ardeur et de première inquiétude que nous venons de décrire peut très bien s'accorder avec l'aveu de la première lettre à M. de Malesherbes.« J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite et le repos dans ma vieillesse ; et comme ils n'ont été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'était une

folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrais pas, j'ai tout planté là et je me suis dépêché de jouir. » Cette contradiction de son cœur avec son esprit, du goût héroïque et romanesque hérité de ses lectures et de sa première formation, avec son indolence naturelle, devait l'amener aux deux sentiments qui nous paraissent commander toute sa vie, savoir : le détachement à l'égard du monde, où rien n'est qu'artifice et efforts inutiles, et l'attachement croissant à une société idéale, œuvre de son imagination, où il puisse du moins contenter son cœur. Il s'en explique très nettement :

Dans ma jeunesse, je croyais trouver dans le monde les mêmes gens que j'avais connus dans mes livres ; je me livrais sans réserve à quiconque savait m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étais actif, parce que j'étais fou : à mesure que j'étais détrompé, je changeais de goûts, d'attachements, de projets ; et dans tous ces changements je perdais toujours ma peine et mon temps, parce que je cherchais toujours ce qui n'était point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu l'espoir de le trouver, et par conséquent le zèle de le chercher. Aigri par les injustices que j'avais éprouvées, par celles dont j'avais été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains ; et, sentant que je ne trouverais pas au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes, et je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvais cultiver sans peine, sans risquer de ne pas la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait (1).

Voilà, formellement établie, la contradiction interne qui poussait irrésistiblement Rousseau à la résoudre *théoriquement* par une doctrine appropriée à son état, et *pratiquement* par un mode d'existence capable de fixer un terme à ce conflit désespérant, et à donner le pas au cœur sur la raison, à la vie sentimentale sur l'esprit social. La doctrine qui devait donner satisfaction aux vœux secrets, si longtemps comprimés, de la sensibilité, est celle que tout le monde connaît, et qui forme la matière du premier Discours. Elle se retrouvera aussi dans le Discours sur l'inégalité et le Traité de l'é-

(1) *Deuxième lettre à Malesherbes.*

ducation : « lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout. » Car, notons-le bien : toutes les contradictions du système social qui y sont dénoncées, ainsi que les oppositions insurmontables entre la destinée de l'homme « bon naturellement », et sa destination sociale tenant à des institutions qui ne cessent de l'altérer, sont en réalité rattachées à une opposition plus profonde, *tout interne :* « un paresseux qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte. » Deux contraires qui semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère, mais qui composent pourtant le fond du sien. Evidemment, cette nature double, agitée continuellement par des alternatives de désespoir et d'exaltation, ne saurait trouver le calme, bien au delà du principe de l'effort intolérable et de l'agitation stérile représentés par toute vie sociale, que dans l'abandon aux forces élémentaires de la nature, dans le repos confiant au sein d'un état qui soit comme la jeunesse du monde, et qui réponde, à son tour, à l'éternelle jeunesse du cœur.

Ce dénouement théorique était bien fait, on en conviendra, pour donner satisfaction au double besoin qui agitait l'âme de Rousseau : ce besoin de quiétude et de tranquillité sereine, et cette aversion innée, fortifiée encore par l'expérience, pour l'entrave et l'effort. Si Rousseau se présente aux yeux de ses contemporains en contempteur de la société qui l'avait tant célébré, et en « ennemi des lois », ce n'est pas, comme l'estiment de superficiels commentateurs, par l'effet d'une pensée paradoxale ni comme suite d'une vue de l'esprit. Mais le sentiment, semblable à une faible lueur, qui s'était éveillé en lui, pareil à une révélation subite, au penchant du vallon des Charmettes, devait prolonger sa flamme tremblante sur les premières réalités de la vie avec lesquelles ce grand enfant se trouvait aux prises. Il devait grandir sans cesse, alimenté par la détresse morale, et finir par dissiper toutes les fausses clartés qui l'avaient abusé, tous les faux biens qui l'avaient séduit. « Taisez-vous, raison imbécile », répéterait-il, dans une situation presque identique, avec Pascal. En tous cas, le principe de la « raison perfectionnée » ou de la réflexion est désormais subordonné au principe de l'instinct, la technique bassement scientifique qui en résulte comme une suite

d'opérations calculatrices, à la vie du sentiment et de l'intuition. La raison, engagée dans ses laborieuses constructions, n'a donc plus à contrarier les vues de l'instinct, les révélations du cœur. Celui-ci a trouvé, ou retrouvé, son ordre ; c'est l'ordre de la sensibilité. Il peut s'y reposer sans crainte des pièges du raisonnement ramené à sa médiocrité native. Rien ne saurait l'en déloger. La prédominance de l'état naturel sur l'état social consacre l'avènement de l'ordre du cœur ; elle est figurative ; elle n'a qu'une valeur de symbole. La vertu, qu'elle célèbre, n'est que l'harmonie et la souplesse native de la sensibilité rendue à elle-même.

Un tel dénouement, rattaché si directement à l'évolution des sentiments et des affections, devait avoir sans tarder une répercussion pratique. La retraite à l'Hermitage, la vie libre de Montmorency seront le terme logique de cette conversion. Le solitaire de Port-Royal allait chercher dans l'isolement un moyen efficace de briser avec tous les engagements qui pouvaient le distraire, et qui, du dehors, importunaient sans cesse la vie du dedans (1). A vrai dire, ce détachement ascétique ne se retrouvera pas dans Rousseau qui, en matière de salut, fut surtout sensible et à la libération de ses images comprimées par la vie sociale et à la satisfaction immédiate d'imaginaires désirs. Mais il demandera à la solitude ce qui constituait pour lui l'essentiel même du salut, la libre circulation des sentiments et des idées, l'enrichissement interne, un redoublement de son existence imaginative. Quant à savoir si pareil état d'esprit était solide, on n'a qu'à mesurer le nombre, la consistance et la continuité des œuvres qui en naquirent, pour en apprécier la valeur et l'extraordinaire efficacité.

Toutefois, les circonstances et, plus encore, la marche normale de ses sentiments ne devaient pas lui permettre d'arriver immédiatement au but. Ici se place, de 1751 à 1756, après le premier discours jusqu'à la retraite à l'Hermitage, une période encore inquiète, surtout tendue, qui sert de transition entre l'état social, hors duquel il se sent insensiblement attiré, et l'état naturel, ou ce qui est identique, l'état de sensibilité et d'imagination pures auquel l'appelle une irrésistible vocation.

Pour nous en convaincre, retenons les principaux degrés de

(1) Cet état d'esprit a été profondément analysé par M. Boutroux dans son *Pascal*.

cette réforme morale. Une maladie, contractée peut-être « au maussade travail de cette maudite caisse », lui fit faire de sincères réflexions sur son état. Il est bon de remarquer, en passant, que, comme la plupart des imaginatifs (et je n'en excepte point Pascal), la période de maladie est, chez Rousseau, féconde en projets viables et en desseins tournés vers l'action, disons le mot, en véritables conversions morales. « Comment accorder les sévères principes que je venais d'adopter avec un état qui s'y rapportait si peu? Et n'aurais-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, et durant ma convalescence, je me confirmai de sang-froid dans toutes les résolutions que j'avais prises dans mon délire (1). » Renoncer à tout projet de fortune, se vouer à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu qu'il avait à vivre, appliquer toutes les forces de son âme à briser « les fers de l'opinion » et à faire avec courage tout ce qui lui paraissait bien sans s'embarrasser aucunement du jugement des hommes : telles furent les grandes lignes de sa réforme personnelle. Celle-ci, pratiquement, aboutit à la cessation d'un service chez M. de Francueil et au choix d'un métier, moins relevé sans doute, mais aussi moins dépendant et d'une régularité moins ponctuelle : « Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance et faisant taire la vanité, de caissier de financier, je me fis copiste de musique (2). » Cette réforme (3) ne l'empêche pas cependant de consolider ou de nouer de nouvelles amitiés, le baron d'Holbach, Duclos « doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avaient », la marquise de Créqui. Il se ménage des retraites charmantes chez le vicaire de Marcoussis, « où l'on passait le temps à chanter des trios de Chenonceaux », chez M. Mussard, son compatriote et parent, vrai philosophe pratique « qui vivait à Passy, sans souci aucun, dans une maison très élégante et dans un très joli jardin ».

Si *le Devin du Village*, qu'il composa à cette époque et dans cette charmante retraite, paraît être une dérogation à ses ma-

(1) *Confessions*, partie II, liv. VIII, p. 141.
(2) *Ibid.*, p. 143.
(3) Voir à ce propos d'intéressantes remarques dans l'ouvrage de M. Louis Duclos : *Jean-Jacques Rousseau : de Genève à l'Hermitage.*

ximes austères, la résolution qui en suivit la représentation donnée à Fontainebleau, devant la Cour, fut du moins bien conforme à ces principes et d'une noble simplicité. On sait comment Rousseau, en renonçant à une présentation au Roi, renonça du même coup à une pension qui lui était conditionnellement offerte. Il s'exemptait ainsi du joug qu'elle allait lui imposer. Car autrement, « adieu la liberté, la vérité, le courage. Comment oser parler d'indépendance et de désintéressement ?... Je crus donc en y renonçant, prendre un parti très conséquent avec mes principes et sacrifier l'apparence à la réalité ». Ces principes, qui s'essayaient à régler sa vie si contrairement à sa vraie nature — nous verrons bientôt la réaction s'opérer, — il allait encore s'y raffermir, en les exposant dans le Discours sur l'origine de l'inégalité et en les mettant au jour dans leur sévère économie.

Le voyage à Genève, qui suivit de près cette composition, vint à propos le confirmer dans ses projets de réforme morale. L'évolution de sa sensibilité religieuse avait suivi, depuis la transformation contemporaine du premier Discours, une voie parallèle. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler sa foi, l'avait affermie par son aversion naturelle pour la dispute et pour les partis (1). D'autre part, pénétré, par l'étude de l'homme et de l'univers, d'une croyance en l'ordre des causes finales et en l'intelligence qui les dirigeait, il s'était aussi appliqué à lire la Bible, et surtout l'Evangile, méprisant « les basses et sottes interprétations que donnaient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre ». Ainsi la philosophie, en l'attachant à l'essentiel de la religion, l'avait détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Cette libre exégèse l'avait à la fin conduit de la période d'indifférence qui avait suivi son catholicisme imaginatif et romantique au protestantisme, d'ailleurs requis pour obtenir le titre, tant désiré, de citoyen de Genève. On sait que cet enthousiasme « républicain », dont la conversion religieuse avait été le gage, ne dura pas longtemps. En dépit de cette conversion, en dépit de la célèbre dédicace à la république de Genève, « le seul avantage que lui procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait son cœur, fut le titre de

(1) *Confessions*, t. XIV p. 191.

citoyen qui lui fut donné par ses amis, puis par le public à leur exemple, et qu'il perdit dans la suite pour l'avoir trop bien mérité (1) ».

Avec cette constatation désabusée et ce « mauvais succès », se termine la première période de la réforme personnelle : réforme incomplète, relevant trop strictement à la fois de l'esprit cartésien et de l'esprit calviniste et, pour ces deux raisons, trop étrangère à la nature profonde de Rousseau, qui devait la combiner peu à peu avec des éléments beaucoup plus persistants de son caractère vrai et de sa personnalité.

On le devine : elle dépendait encore, en partie, de ce caractère artificiel que l'étude, la réflexion, les acquisitions de l'expérience avaient en quelque sorte consolidé. Si elle s'accordait avec un moi parasitaire, le moi tout construit de la réflexion, elle ne correspondait que bien rarement au « moi » du sentiment et de l'affection pure, à celui qui vibrait et ondulait profondément, et qui venait rejoindre les forces de la nature dont il était lui-même comme un élément. Nul système de théologie ou de morale ne pouvait se piquer de capter cette puissance redoutable ni d'accaparer l'étrange inspiration, faite de lumière et d'amour, qui circulait en elle. Cette puissance singulière, nous l'avons vue se creuser péniblement parfois, et parfois avec une impétuosité déconcertante, un chemin sinueux à travers les obstacles qu'elle rencontrait, ou parmi les systèmes d'idées et d'habitudes qui l'avaient un moment tenue captive. Nous avons mesuré le pouvoir extraordinaire de résistance et de dissociation qu'elle renferme, et qui nous a étonné plus encore peut-être que sa faculté créatrice. Mise en branle par les circonstances aventureuses d'une enfance et d'une adolescence prolongées, enrichie par les crises intellectuelles et les orages de l'esprit, elle ne fait que recueillir des forces secrètes qui s'épanouiront un jour dans toute leur savoureuse originalité. En attendant, ces forces, mues par une inspiration inconsciente, comme par un instinct défensif, se dégagent des cercles d'influence où elles sont emprisonnées. Elles échappent, impatientes et révoltées, au réseau qui les enserrait. Ces replis et ces détours, ces sinuosités, ces mouvements tournants finissent par avoir raison des influences les mieux con-

(1) *Confessions*, t. XIV, p. 197.

certées, des amitiés les plus tyranniques, des engagements sociaux, des institutions, des lois. Et l'œuvre où ce singulier génie décrit les résistances de la nature à l'asservissement de la pensée correspond justement à l'histoire de cette force primitive et sauvage, voisine des puissances élémentaires, dont elle excelle à s'assimiler le charme fécond. Elle en devient l'image fidèle, capable de s'en détacher à son tour pour vivre d'une vie indépendante, animée du souffle créateur qui se survit en elles. Ainsi, ni le monde, ni la période d'imitation et de contre-façon, ni l'engouement scientifique, ni la propagande encyclopédique, ni la philosophie, ni les souvenirs de Genève, ni la réforme morale, ni le protestantisme enfin, ne réussissent à la retenir. Elle se dégage successivement de toutes ses influences en bouleversant l'ordre des idées ou des faits, et en poursuivant, comme sous la pression de quelque puissant instinct, ses obscures destinées. Où s'acheminerneront ces forces errantes ? Trouveront-elles, au terme, le bonheur et la délivrance dont elles ont l'appétit ? Peut-être allons-nous le savoir.

IV

On connaît les circonstances assez fortuites qui détournèrent Rousseau de son projet de retour à Genève et qui le fixèrent à l'Hermitage, « ce lieu solitaire et très agréable » qui l'avait déjà frappé. On sait, par le joyeux et abondant récit des *Confessions*, comment la délicatesse de Mme d'Epinay lui avait ménagé cette retraite. Il s'y installe le 9 avril 1756, alors que « la terre commençait à végéter » et qu'on voyait déjà « des violettes et des primevères ». A vrai dire, celui qui venait ainsi demander à la solitude un repos fécond apportait un programme de méditation intellectuelle dont nous le verrons peu à peu détourné par l'éclosion de la pensée rêveuse, plus conforme à sa nature profonde. Quels étaient donc ces projets philosophiques et ces écrits commencés, dont il comptait poursuivre la calme réalisation ? D'abord les Institutions politiques, dont il avait conçu la première idée durant un séjour à Venise. Une autre entreprise, plus récente, l'occupait davantage en ce moment : elle lui avait été suggérée par l'abbé de Mably, sous le patronage de Mme Dupin : c'était l'extrait des écrits de l'abbé de Saint-Pierre,

sorte d'exposé qu'il devait rendre clair et élégant, des idées de l'auteur qu'il fallait « pêcher à la nage dans vingt-trois assommants volumes » diffus, confus, pleins de redites. Ce travail, très convenable « à un homme laborieux, un manœuvre », n'était pas son fait. Un projet plus personnel, et qui pouvait être utile aux hommes, était la Morale sensitive, ou le matérialisme du Sage. Frappé par les dissemblances que la plupart des hommes présentent au cours de leur vie, instruit, par son propre exemple, des flux et reflux des sentiments, Rousseau se proposait de chercher la loi de ces variations. Il voulait en marquer les causes et s'attacher à celles qui dépendent de nous, pour montrer comment « elles pouvaient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus maîtres de nos actions (1) ». Or, ces changements, bien loin d'avoir une origine fortuite, dépendent en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs qui nous modifient continuellement et qui créent en nous, sans nous et pour nous, des dispositions pratiques et des habitudes toutes-puissantes. Connaissant la loi de ces rapports, on pourrait assurer à la raison cette régularité que les perturbations de la matière lui ont enlevée, et forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle tourne si souvent (2). Enfin il méditait un système d'éducation, qui sera son Emile, et dont M^me^ de Chenonceaux l'avait prié de s'occuper. En dehors de ces projets, Rousseau, en travailleur avisé, estimant qu'un changement d'ouvrage est une véritable récréation, se proposait de mener à bonne fin le Dictionnaire de Musique dont les matériaux épars, mutilés, informes, « rendaient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf ».

Voilà pour les projets intellectuels. Toutefois, le train de vie à la campagne, en favorisant son penchant à la rêverie, dut avoir une prompte influence sur ce programme de travail. Le voilà en effet chez lui, dans une retraite agréable, et solitaire, capable d'y vivre de cette vie égale et paisible pour laquelle il se sentait fait. Ces projets « littéraires » ne devaient pas tarder à se ressentir des dispositions nouvelles qu'un état si doux devait exciter insensiblement en lui. Ceux qui n'étaient qu'objectifs ou impersonnels, comme l'exposé des théories

(1) *Confessions*, p. 218.
(2) *Ibid.*, p. 219.

de l'abbé de Saint-Pierre, allaient devenir l'objet d'une occupation mécanique; la Morale sensitive était, malgré son intérêt réel, trop théorique pour s'harmoniser avec les aspirations et les élancements de sa sensibilité. Le Contrat social et l'Emile surnagèrent pour des raisons que l'on devine aisément; ils offraient un cadre favorable aux préoccupations intimes de Rousseau, ou se rattachaient à sa vocation réformatrice. Il devait s'y ajouter la lettre à d'Alembert et la Nouvelle Héloïse. Ni l'une ni l'autre n'étaient prévues. Comment expliquer cette perturbation apportée dans un plan d'étude si longuement mûri et si bien concerté? Comment comprendre la genèse de ces œuvres capitales qui ne se rattachent pas toujours à l'unité de pensée dont Rousseau a grand souci ? Quelle est la force qui les oriente dans le secret, alors qu'elle repousse les autres, et qui les porte au premier plan? Ce serait méconnaître Rousseau si l'on oubliait que l'intérêt spéculatif, quoique agissant puissamment sur lui, se subordonne le plus souvent à « un état du cœur », et la logique des idées à la logique des sentiments. Pour entendre l'orientation nouvelle de ses pensées, il convient de « récapituler » avec lui les affections secrètes qui l'agitaient depuis peu et qui donnaient à son âme une nouvelle forme. Elles nous permettront de comprendre encore une fois — et ce ne sera pas la dernière — la genèse de ses œuvres et les transformations inattendues de son génie.

Nous avons montré, dans la première partie de cette étude, que le système doctrinal de Rousseau se rattachait à une attitude mentale assez nouvelle pour lui : la concentration des forces intellectuelles, ramassées dans quelques vues de l'esprit et correspondant à cet ordre d'idées dont il ne se lassait pas de contempler « la noble et fière économie ». Nous avons rétabli au centre de ce système de pensées l'action de certaines réminiscences venues de la formation antique et du caractère genevois. Bref, c'était là *un cycle héroïque*, à la fois romain et protestant, nettement caractérisé par l'harmonie étroite de la conduite et de la pensée, et par la forme tranchante, catégorique des maximes. Bien que ce cycle doive reparaître au moment du Contrat social et dans certains passages de l'Emile, nous l'avons jugé extérieur encore à Rousseau et étranger à sa vraie nature, au-dessus de laquelle, de son propre aveu, il

avait vainement tenté de s'élever. De là, par la suite, cette rigidité des idées, cette intrépidité logique, exclusive de toute nuance, cet esprit de système, enfin, fort éloignés de ses dispositions intimes. De même, dans l'ordinaire de la vie, il suffira d'un changement de situation pour qu'il soit rendu à cette nature qu'il avait voulu dépasser, et, que le moi factice, maintenu avec une foi et une énergie inébranlables, fasse place à un enchaînement d'émotions beaucoup plus puissant sur son cœur et sur son inspiration.

Ne parlons pas encore des modifications de milieu qui devaient agir si puissamment sur sa « machine » et par là sur sa pensée, qu'on n'oublie pas l'esquisse très significative de la Morale sensitive ; recueillons plutôt des indices capables de révéler un changement radical dans l'attitude si tendue et si énergiquement factice que nous venons d'étudier. *Le Cycle de Rome et de Genève* (1) perdait en consistance, par le désenchantement même que Genève avait causé et qui déterminait, en un choc en retour inévitable, un nouveau groupement de pensées et de sentiments. A peine rendu à la foi protestante et à la hiérarchie civique, qu'il avait tant recherchées, Rousseau, en une mutation morale qui lui est familière, se détache et se rebute. La sécheresse « calviniste », qui avait soutenu son projet au cours de cette période troublée, se découvre-t-elle à lui avec ce qu'elle a de désespérant pour le cœur ? Rousseau aperçoit-il, tout d'un coup, cette carrière d'efforts, de lutte incessante avec soi-même et, pour parler comme les mystiques, d'aridité spirituelle? Recule-t-il devant la perspective des sacrifices sans éclat et des héroïsmes obscurs que découvre l'esprit, quand il n'est plus soutenu par la fièvre de l'imagination? Cette imagination échauffée, qu'on rencontre toujours chez lui en ses moments d'effervescence et qui s'ajoute à tout travail d'esprit, se trouva-t-elle, la crise passée, sans force pour transfigurer des perspectives désolantes ? J'estime, pour ma part, qu'il y avait dans la sensibilité de Rousseau tout un groupe de forces auxquelles l'attitude morale de la période calviniste ne pouvait donner satisfaction. Par une tactique que nous avons dénoncée, ces

(1) Voir, à propos de cycles psychologiques successifs, le cas très différent étudié avec tant de pénétration par M. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*.

forces vont s'organiser en vue de la résistance. Elles vont faire pression sur la cloison qui les a artificiellement retranchées du concert des puissances spirituelles dont elles faisaient parties. Bref, elles vont prendre leur revanche. Nous allons assister à ce lent travail de désagrégation d'un système d'idées par un système de sentiments, d'un moi sincère, conscient, mais superficiel encore, par un autre moi, placé à l'arrière-plan, inavoué jusqu'ici, mais dont l'activité se tend et bouillonne, et qui saura opposer à la symétrie conventionnelle du premier moi, la ténacité et la persistance des inspirations venues de la nature.

Nous avons vu que le projet d'établissement à Genève fut presque simultanément pris et abandonné. A cette date qui marque pour Rousseau l'une de ses plus grandes révolutions intérieures, les sentiments refoulés, vestiges de sa première existence, tendent à se reconstituer avec une promptitude incroyable. Il semble, en d'autres termes, que la force morale qui s'est tassée sur un point de la conscience se reforme sur un autre, déterminant un nouvel équilibre de l'esprit et comme une nouvelle effusion de force. A cette composition instantanée, à ce réveil des sentiments endormis, un rien, une rencontre fortuite pouvait servir de prétexte. Ç'avait été le cas de son ancien ami Venture, dont la visite, reçue avec indifférence, ne laissa pas d'amorcer un travail d'esprit de ce genre et dont la vue ramena, des profondeurs de la mémoire, d'anciennes images particulièrement douces. Ce fut comme une voix du passé devant laquelle les appels du présent devinrent sans force. « Quand il fut parti, le souvenir de nos liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si pleinement consacrés à cette femme angélique qui maintenant n'était guère moins changée que lui ; les petites anecdotes de cet heureux temps ; la romanesque journée de Toune, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles dont une main baisée avait été l'unique faveur, et qui malgré cela m'avait laissé des regrets si vifs, si touchants, si durables; toutes ces ravissantes délices d'un jeune cœur, que j'avais senties alors dans toute leur force et dont je croyais le temps pour jamais passé, toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée et sur ces transports désormais perdus pour

moi (1). » Pour une sensibilité différente, la douceur de ces souvenirs, un instant savourée, se fût bien vite fondue avec les images du présent, ou mieux se fût vite dissipée, comme le mirage du bonheur perdu. Mais en juger ainsi pour Rousseau, c'est mal comprendre la nature de sa sensibilité, l'influence qu'exerce sur elle la loi des contrastes affectifs, et surtout la prise de possession immédiate et tyrannique de ses secrètes énergies par un tel mirage,toujours tout-puissant en elles. Mieux que la présence de Voltaire dans le voisinage de Genève, mieux que la répulsion que Tronchin lui inspirait, ces sentiments soudainement évoqués agirent sur lui : que devenait, devant ces vibrations délicieusement prolongées, le moi moral, de date récente, avec son infatuation ? Il ne pouvait que s'abolir insensiblement.

C'est ce qui eut lieu. Rousseau, nous le savons, sent et agit sous l'impulsion de la contrariété. L'obstacle excite et multiplie ses énergies ; il ne pense, ou plutôt il ne construit fortement sa pensée, que s'il a des résistances à vaincre. Il spécule *sous le régime de l'irritabilité intellectuelle ;* l'indignation soutient ses idées. Ne voyant plus les hommes, il cesse de les mépriser. « Il redevient craintif, complaisant, facile, en un mot le même Jean-Jacques qu'il avait été auparavant (2). » Il est rendu à la nature, au-dessus de laquelle il avait voulu s'élever (3). Cette « révolution » va même si loin qu'elle l'emporte d'un bond à l'autre extrême. Dès lors, « son âme en branle » n'a plus fait que passer par la ligne du repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis de s'y maintenir (4).—Lui-même est très conscient de cet état qu'il décrit en termes d'une clarté saisissante en l'opposant, traits pour traits, à la réforme morale qu'il avait minutieusement décrite. Il y avait donc bien en lui une seconde révolution donnée en contraste avec la première. Il en signale la nouveauté, l'étrangeté : il l'appelle une « époque terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple ». Disons que, pour ce douloureux et clairvoyant analyste de la vie intérieure, c'est un homme qui se défait. Un monde

(1) *Confessions*, liv. VIII, p. 202.
(2) *Ibid.*, p. 233.
(3) *Ibid.*, p. 232.
(4) *Ibid.*, p. 233.

mourant, un monde naissant, et les incertitudes sur les limites de ces deux mondes : c'est le point où la psychologie personnelle touche au dernier degré du pathétique.

V

Ce nouveau cycle, que nous appellerons le *cycle passionnel*, pour le mieux distinguer du cycle rationnel et moral, s'ouvre par la plus dangereuse des exaltations, celle qui n'a point d'objet. La sensibilité de Rousseau, à la faveur des circonstances, ne manque pas de jouer à vide. Qui aurait comblé sa capacité d'aimer? Thérèse? Elle était bien incapable d'alimenter le rêve intérieur, ou même de s'y incorporer. Comment se fût-elle, d'ailleurs, adaptée à l'état frénétique dont Rousseau nous fait le tableau? Lui qui cherchait l'infini dans la sensation, pouvait-il le trouver dans un attachement d'habitude? « En fait de bonheur et de jouissance, il me fallait tout ou rien (1). » Mais il y avait les diversions intellectuelles? Point. L'essai sur la paix perpétuelle et les extraits de l'abbé de Saint-Pierre à peu près terminés, nul projet d'avenir ne pouvait encore « amuser » l'imagination : « Il ne m'était même pas possible d'en faire, puisque la situation où j'étais était précisément celle où s'étaient réunis tous mes désirs : je n'en avais plus à former, et j'avais encore le cœur vide. Cet état était d'autant plus cruel que je n'en voyais point à lui préférer. » Enfin, en dépit de l'isolement, la vie pratique venait encore offusquer la rêverie paresseuse du solitaire qui, n'étant plus asservi par des ordres, devait l'être par sa volonté. Contrainte intérieure, mais insupportable ! Bref, ces biens convoités ne lui donnaient pas la pure, l'impossible jouissance qu'il s'en était promise. « Je revenais par degrés sur les jours sereins de ma jeunesse et je m'écriais quelquefois en soupirant : Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes! »

Cet état de langueur et de sensualité, notons-le en passant, ne résulte pas chez Rousseau des circonstances réelles, mais il les précède ou les annonce ; ce sont les circonstances qui en profitent à l'occasion. Ce fut, notamment, le cas de Mme d'Houdetot. Avec une légère transposition, et la sensualité en moins, on découvrirait chez les mystiques un état sembla-

(1) *Confessions*, p. 246.

ble : alternatives d'exaltation et de langueur; attente d'un objet indéfini à qui se tenir ou en qui se perdre; état d'amour prévenant en l'absence de toute réalité déterminée. Pour le quiétiste, Dieu sera pressenti et aimé avant qu'il apparaisse. Il est le « Promis » des cœurs; il est le terme mystique vers lequel montent à l'envi les amours et les désirs. La disposition que Rousseau découvre en lui est en tous points semblable. Seulement, elle ne s'applique encore qu'à des « créatures »; ses mortelles amours ne s'adressent qu'à des fantômes. Son cœur, épris d'éternité, ne trouve que des formes périssables; aussi va-t-il se disperser parmi elles, inquiet et insatiable. Rousseau est un mystique de l'amour.

La Nouvelle Héloïse, la lettre à d'Alembert, la partie lyrique des Confessions, les Rêveries, les Dialogues sont sortis de cet état d'une âme ardente et languissante. Le feu qui la consume ne s'éteindra plus. Les idées de Rousseau pourront se dissoudre, sa doctrine se désagréger, sa technique faiblir et se perdre, son imagination sombrer et se ternir, son cœur, son infatigable cœur ne s'arrêtera plus de concevoir et de méditer. Le charme de cette œuvre, la séduction qu'on y ressent malgré soi, et qui tient de la magie, s'expliquent par la survivance de cet état de flamme, par cette circulation ininterrompue de sentiments et d'émotions, relevant de l'étrange intensité de la vie mystique. C'est ainsi que, dans Port-Royal et dans Pascal (1), une même tension de la sensibilité, à l'étroit dans ses bornes, un même effort d'amour héroïque pour atteindre au saint objet de la pensée, exalte les anciennes forces, en suscite de nouvelles, unifie ou canalise les énergies, donne à toute l'âme je ne sais quoi d'héroïque, de frémissant et d'éperdu. Dans l'âme de Rousseau on verrait « se nouer » un tel état. Qu'on juge de la vigueur de cette inspiration première, par l'éclat et la solidité des œuvres qui attestent sa force créatrice et qui n'en sont que des débris.

A l'origine du lyrisme de Rousseau, nous trouvons cette forme de sensibilité. Elle est le frémissement prolongé d'une méditation ardente qui eut lieu dans la solitude propice aux retours nostalgiques, aux élancements de cœur, sous les arbres de la forêt, au cours d'un radieux été, et que nous

(1) Boutroux, *Pascal*. Voir notamment l'analyse de la Conversion de Pascal.

appellerons la *méditation sur l'amour*. Voyons-la de près : elle est le germe fécond des plus grandes œuvres.

Celui qui médite de la sorte et qui, depuis, ne cessera de faire des retours pensifs sur son cœur, est arrivé à l'âge de quarante-cinq ans qui est, ordinairement, l'âge des promesses tenues, des amours accomplies, des certitudes en toutes choses. Tel n'est pas son cas. Il se voit sur le déclin de la vie, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de sa carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont son cœur était épris, ni donné l'essor aux sentiments qu'il contenait en réserve. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre de la plénitude de cet âge, qui peut être le plus malheureux, s'il n'est pas le mieux accordé, Rousseau découvre en lui une opposition de goûts et de moyens particulièrement émouvante. A défaut de satisfactions de carrière que les hommes lui ont refusées, il aurait dû trouver une compensation dans cette image du bonheur promis dont il attendait, depuis son inquiète adolescence, le retour. Or tout cela n'était toujours que des possibilités qui s'agitaient vainement, des « forces de volupté » qu'il sentait dans son âme en puissance. Voilà donc ce qu'il découvrait en lui, à cet âge des carrières morales révolues et des complètes certitudes : des promesses, des débris de ce qui fut, des énergies sans terme et des facultés sans emploi. Il lui semblait que la destinée lui devait quelque chose qu'elle ne lui avait pas donné, et ces réflexions se poursuivaient, tristes mais attendrissantes, en le faisant se replier sur lui-même, avec un regret mêlé de douceur.

Portée à ce point d'intensité, la force d'évocation ne saurait se confondre avec les suggestions morbides de la sensualité. Pour la sensualité vulgaire, en effet, ces impressions suggestives se suffisent; réduites au peu qu'elles donnent, elles sont sans portée, et, si elles agissent sur les centres intellectuels, c'est tout au plus pour les paralyser. Au contraire, elles deviennent, chez Rousseau, des facteurs essentiels de création. Elles ont une répercussion très prompte sur l'imagination qui les transfigure aussitôt : la pensée méditative fait de leur réalité passagère la matière d'un impérissable rêve; elle élève leur vie éphémère à la hauteur de l'idéalité la plus pure.

Qu'on suive d'ailleurs cette « méditation sur l'amour »

dans ses transformations successives ; on assistera à cette superposition de la contemplation au délire, à ce passage, — marque distinctive du génie de Rousseau, — de l'impression la plus ardente à la pensée la plus spéculative.

Ne voyant d'existence qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme.Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célèbres par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter, et, perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte que je brûlais de m'échapper pour aller retrouver mes bosquets. Quand, *prêt à partir pour le monde enchanté*, je voyais arriver des malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais modérer ni cacher mon dépit, et, n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque qu'il pouvait porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de mysanthropie, par tout ce qui m'en aurait valu une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur (1).

L'important, pour qui veut pénétrer le secret de l'invention des idées dans Rousseau, est moins de noter le nombre et la qualité des éléments où cette invention a ses origines que la *progression* vraiment extraordinaire de ces sentiments. Ceux qui se sont arrêtés à leur médiocrité ou à leur violence, ne trouvant qu'à s'offusquer devant le cynisme de l'expression, ou qu'à déployer une facile ironie, ceux-là, il faut en convenir, ont totalement méconnu le mystère de la création artistique; ils n'ont point soupçonné les origines passionnelles du vrai lyrisme. Surtout, dominés par un type d'intellectualité normale tout à fait médiocre, ils ont omis de noter cette progressive hardie qui porte vers les sommets de l'idéalité lyrique des états insignifiants chez la plupart des hommes, et s'ils les ont signalés avec une insistance offensante, ils ont oublié, ou ils ont feint d'oublier, la force singulière qui les élève et les transfigure, qui les fait passer par les transformations les plus

(1) *Confess.*, liv. VIII, p. 250.

extraordinaires jusqu'à en faire des créatures de rêve et de sublimes apparitions. Ceux-là — on peut leur appliquer le mot de Rousseau à propos de la quatrième partie de la Nouvelle Héloïse — « ne sont point faits pour juger les choses de sentiment », ni pour pénétrer le secret du génie.

Or cette épuration d'états d'ordinaire inconsistants et fugitifs, ce passage à une idéalité où ils se combinent pour former des composés animés, des « créatures de rêve », tel est justement le terme où tend, chez Rousseau, la libre évolution des sentiments. Si l'on pouvait en douter, on n'aurait qu'à le suivre lui-même quand, laissant le détail de « ses fantastiques amours », il les montre se ramassant comme d'elles-mêmes et se contractant dans l'apparition de « types », dans la production de « motifs » mélodiques, dirions-nous encore avec les musiciens, motifs qui seront, chacun en particulier, le thème de variations sans nombre et deviendront à leur tour le principe d'une vie sentimentale renouvelée et intense. On en a vu l'origine dans cette étrange exaltation, cette acuité surhumaine où peuvent se porter la faculté de sentir et le besoin de jouissance. On a vu la période intermédiaire, non d'élaboration, ce qui est bon pour les idées, mais de transformations rapides, ce qui est le propre de la création sentimentale. Voici le terme; qu'on juge ainsi de la force prodigieuse d'évocation et de personnification qui leur a permis d'effectuer le parcours :

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images : je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies... Je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre amie... Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiai avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais (1).

On le voit : la production romanesque de Rousseau s'explique fort bien dans notre hypothèse; la Nouvelle Héloïse est

(1) *Confessions, ibid.*, p. 254.

là. Tout entière? Non. Il reste que ce système d'images et de sentiments ait à subir une dernière transformation. La pensée méditative ne l'a pas encore assez repris, où du moins assez pénétré; ce qu'il y a en lui de frémissant est encore trop partagé, trop mêlé des cris de la terre. Idées et émotions se ressentent trop de la matérialité de leur première origine; la pensée n'a pas encore assoupli leur rythme ni réglé leur mouvement. Il leur reste donc de se replacer dans l'idéalité pure, de s'épanouir dans l'universel. C'est alors que se produit l'intervention suprême qui, en épurant ce monde trouble, le soumet au rythme de la pensée, plus noble et plus attachant encore que celui de la vie. « C'était assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna naturellement vers des objets utiles et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auraient perdu de leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué (1). »

Ce mélange des réalités de sentiment et des plus hautes réflexions de l'intelligence, de la sensibilité et de la contemplation, crée dans l'âme de Rousseau une disposition singulière que nous trouverons, à cette époque, dans toutes ses productions. Ne parlons pas de la Nouvelle Héloïse, qui en porte trop visiblement l'empreinte; mais la lettre à Voltaire écrite à cette date, la lettre à d'Alembert témoignent d'une qualité toute nouvelle de l'inspiration. L'une et l'autre, dans leurs parties essentielles, révèlent cette tension des forces créatrices qu'explique seule la rencontre, en un moment privilégié, des puissances de l'intelligence et des puissances du sentiment. L'une et l'autre attestent l'enrichissement extraordinaire de l'âme, avec sa force d'élan renouvelée ou refaite, avec la diversité et l'harmonie foncière de sentiments qui se combinent et « s'orchestrent », et ses élancements, et ses repos, et ses élancements encore, bref avec tout son rythme éperdu. La surélévation du ton, la nouveauté de l'accent, dans la lettre à Voltaire, relèvent évidemment de cette étrange intensité de l'âme. « Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme; et si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour

(1) *Confessions*, p. 262.

médecin et pour ami : vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre, et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, moi j'espère, et l'espérance embellit tout (1) ». C'est la même « qualité » du sentiment et des images, à la fois grandes et tristes, que nous retrouvons dans la Lettre sur les spectacles. N'insistons pas sur la doctrine : ne retenons que le fond. Des émotions contenues y palpitent; des visions de jeunesse et d'héroïsme, de gloire et d'amour y circulent, mais bientôt interrompues, menacées, formant, à l'image du drame de la vie, je ne sais quel mélange inquiétant.

VI

Il serait facile de relever dans cet attachement aux formes mythiques et héroïques d'activité les traces d une imagination qui, en dépit des ans, demeure riante et comme enfantine. C'est d'ailleurs la fonction propre de l'imagination, quand elle n'est pas une forme éteinte, de produire librement et à profusion des groupes de mouvements en projet, de les contempler avec le recul voulu, d'en jouir dans le mirage qu'ils suscitent. A défaut de l'esprit critique, la simple réflexion aurait vite raison de ce travail fictif qui ne saurait présenter la moindre consistance, et qui n'entre que par accident en rapport avec le réel. C'est même ce qui a lieu chez la plupart des hommes formés par la discipline logique ou par le besoin d'une action efficace et productive : ils ont depuis longtemps négligé cet ordre de la fiction et du rêve, lui préférant, avec raison, les devoirs et les luttes de la vie sociale. Au contraire, chez les primitifs, c'est au profit de cette faculté mythique que nous verrons se rétablir l'équilibre de la vie mentale (2). Elle se développe sans contrôle; et comme elle prend son point d'appui dans des visions, les choses ne peuvent exercer sur elle la moindre pression. Les images qui en viennent sont à leur tour transformées; elles participent de l'éclat qu'une sensibilité jeune projette en

(1) *Lettre à Voltaire*, août 1756.
(2) Ce point est solidement établi dans l'ouvrage suggestif de M. Lévy-Bruhl : *les Fonctions mentales des sociétés supérieures.*

elles. On chercherait en vain dans cet étrange rayonnement les traces d'une réalité infiniment plus pâle et plus morne.

L'état d'esprit que nous venons d'indiquer est exactement celui de Rousseau. L'harmonie de ses forces morales avec l'univers s'est rompue faute d'un régulateur qui vînt de l'action, et leur groupement naturel s'est effectué, sur un plan primitif, avec l'imagination mythique pour centre. Celle-ci présente d'ailleurs la promptitude de l'imagination affective, avec le même pouvoir de production imprévue et le même abandon à l'impression. Par nature, elle ne participe pas au progrès de la réflexion qui paralyserait son élan. Elle s'en écarte même d'instinct, et doit à cet isolement de produire sans trouble et sans contrainte ; le caractère spontané, la savoureuse originalité de ses inventions s'expliquent ainsi. On comprend, de même, que des attachements dus à l'enfance, des impressions tombées dans l'oubli chez tous ceux qui relèvent d'une raison agissante et qui ont disposé, d'après cette dernière la hiérarchie des joies soient au contraire au premier plan chez les êtres instinctifs et primitifs. L'imagination de La Fontaine ou de Racine conservera fidèlement ces « empreintes » pour les ranimer plus tard ; la vie persistante de ces états jeunes et neufs est pour beaucoup dans la séduction et la grâce infinie de leur art. Mais ce qui n'est encore qu'exception pour eux devient, chez Rousseau, la règle. La production de sa maturité emploie presque uniquement des images adorablement enfantines ; et ces images, indifférentes au travail de la réflexion, ont conservé leur éclat primitif et leur force d'attendrissement, De ce centre se dirigent en tous sens des apparitions riantes. des formes légères et consolatrices : ce sont autant de projections de l'imagination rayonnant sur le réel. La lettre à d'Alembert, écrite en un moment de renouvellement et de seconde jeunesse, est toute remplie de ces sortes de projections.

C'est ce qui explique cet attendrissement, qui pourrait sembler malsain ou puéril, pour des souvenirs anciens. La force de vision et d'évocation qui s'y révèle est due tout entière, à la survivance de l'imagination mythique. Cette imagination, exaltée et tendue pendant l'adolescence, n'a rien perdu de son étrange acuité ; elle n'a même que peu changé de nature ; aussi utilise-t-elle aujourd'hui chez l'artiste et l'écrivain les produits bruts qu'elle avait autrefois confectionnés, et qui ser-

vent de matière vivante à ses combinaisons actuelles. Rien de plus mécanique, sans nul doute, et de plus pâle que les réjouissances genevoises sur lesquelles l'imagination de Rousseau s'est exercée. Mais cette imagination s'est exaltée, elle a frémi à sa manière, et ce frémissement prolongé donne un étrange relief aux scènes qu'elle transfigure en les évoquant. Ce qu'elle nous dépeint de la sorte est animé et composé. Elle se comporte comme la nature qui réalise avec une sûreté merveilleuse des groupes et des ensembles. Ces ensembles vivent à leur tour, en elle, d'une vie fantastique. Tel souvenir insignifiant est accompagné d'une scène évoquée aussi vivante, aussi fourmillante que la scène finale de la réjouissance populaire dans les Maîtres chanteurs de Wagner. Ce que ce dernier réalise avec les ressources multiples d'un art consommé, il semble qu'une imagination d'enfant l'ait trouvé en se jouant. Qu'on en juge :

« Je me souviens d'avoir été frappé dès mon enfance d'un spectacle assez simple et dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le temps et la diversité des objets. Le régiment de Saint-Gervais avait fait l'exercice, et, selon la coutume, on avait soupé par compagnies : la plupart de ceux qui les composaient se rassemblèrent, après le souper, sur la place Saint-Gervais, et se mirent à danser tous ensemble, officiers et soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étaient montés les tambours, les fifres, et ceux qui portaient les flambeaux... L'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme, se tenant tous par la main et formant une longue bande qui serpentait en cadence et sans confusion, avec mille tours et retours, mille espèces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animaient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formait une sensation très vive qu'on ne pouvait supporter de sang-froid... Je suis très sûr que ce spectacle dont je fus si touché serait sans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, et un cœur fait pour le sentir (1). »

On vient de voir à l'œuvre l'imagination mythique, quand elle s'exerce sur les objets les plus simples et s'élève au point culminant de l'exaltation et du ravissement. Sans doute, il convient de joindre à ces procédés la profusion et la magnifi-

(1) Lettre à d'Alembert, p. 202 (note).

cence des images ; mais cette transfiguration immédiate du donné par l'imaginaire, cette superposition de l'extase au réel, du délire à la vie, du ravissement à la perception de sang-froid, et par-dessus tout ce don d'animation qui prête une vie empruntée et une existence fantastique à de tels souvenirs sont autant de traits particuliers à l'imagination primitive. Il faut un génie affectif comme celui de Rousseau, de Wagner, de Hugo (1), pour les présenter. Chez tous, nous retrouvons avec ces traits essentiels ce travail d'un esprit capable de créer hors des limites de la réalité et de la vraisemblance : c'est la même imagination qui prend les données naturelles, ou simplement populaires, pour s'en pénétrer. Une telle imagination est très éloignée de la fiction pure : elle n'agit qu'au contact des formes constituées de la nature, de la vie et du sentiment. Au lieu de se perdre dans le vide de ses fictions, elle s'alimente et se renouvelle parmi ces formes. Elle pénètre en elles, pour y recueillir l'élément de vie spontanée, de grâce naïve qui s'y cachait. Ainsi procèdent, au fond, les formes supérieures de la musique et de la danse quand, reprenant un air ou un rythme populaire, elles dégagent le sentiment qu'il renferme, et parviennent à le rendre avec son charme primitif.

Cette disposition à tout personnifier, qui devient ainsi le ressort de la sensibilité de Rousseau a donné lieu, nous le savons, à la représentation figurée, ou au mythe de la gloire, si chère à son cœur. Il s'en détachera plus tard, ainsi que des thèmes de l'amour, de la beauté et de la cité idéale, qui avaient circulé dans les œuvres de sa virilité ; mais cette même disposition, qui ne saurait s'éteindre en lui, rendra plus ardente et plus exclusive la passion religieuse, dont il préférera de plus en plus l'emportement à l'esprit raisonneur et philosophique. Et ici encore, c'est bien à la revanche et à l'explosion de la sensibilité profonde que nous assistons. Ne juge-t-il pas la passion religieuse grande et forte, capable d'élever le cœur de l'homme, de lui faire mépriser la mort, de lui donner un ressort prodigieux, telle enfin qu'il suffit de « la mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus » ? Au contraire, l'irréligion et, en général, l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, avilit les âmes, concentre toutes les passions

1) Voir le beau livre de Renouvier sur Victor Hugo poète et penseur.

dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, détruisant ainsi cet esprit social qu'il a prétendu fonder. Par ailleurs, Rousseau avoue qu'il a été jadis quasi-janséniste. Comme l'a fort bien compris M. Jules Lemaître, c'est sans doute que le jansénisme lui permettait d'entretenir avec le divin les relations les plus tragiques et les plus passionnées. Dans la période d'apaisement final, l'idée d'une société intime et continuelle due à la divine présence tempère la sombre doctrine des débuts ; mais ce sont toujours des relations personnelles qui se produisent, et cette intervention de Dieu dans nos actes suffit à assurer à nos propres yeux l'intérêt et le pathétique de la destinée.

C'est cette disposition à figurer et à animer le réel que nous retrouvons dans les moments décisifs de l'inspiration de Rousseau. S'agit-il de ses Confessions ? Il excelle à détacher de la trame des événements un moment pathétique et délimité ; il le pénètre, il le suit dans ses replis, et puis, merveilleusement, il le raconte. A force de sympathie, il l'anime à nouveau, s'enchante de ce qui fut le roman de sa vie ou de son amour, sans faux attendrissement et sans fausse note. Le pathétique se dégage des faits, parce que tous passent, reliés par la chaîne de ses affections, emportés dans un courant tragique. Ailleurs la même ardente sympathie l'amène à reproduire et arranger les détails de la vie, avec un scrupule et un bonheur de combinaison qui rappellent *l'intimisme* de l'art hollandais. C'est le même déploiement mythique, animant non plus les détails, mais les ensembles, qu'il faut voir dans les fêtes publiques, les cultes propres à la religion civile, destinés à renouer le lien moral d'une nation, comme les réjouissances populaires sont la joie de la vie en commun, et sa parure. Il vivifie ainsi et élargit la représentation de l'existence collective, qui ne sera pas une somme abstraite, une morne entité, mais une masse qui s'organise et palpite sous l'action ordonnatrice de la vie. Son image de la foule, dans la lettre à d'Alembert fera une place d'honneur à ces mouvements divers, à ces aspirations, à ces désirs, à ces pulsations si fréquentes de l'âme populaire. Il y a là, en germe, tout un art politique d'animer d'exalter les démocraties. Le personnage multiple du Contra social est bien la foule anonyme, le peuple dont la voix se perçoit au loin en explosion joyeuse ou en longue plainte. Que

pouvait penser de l'art théâtral et de la tragédie de Voltaire celui qui s'appliquait à ces moyens et à ces humbles dont la masse intervient à chaque coup, introduisant dans le champ de l'histoire ou de la pensée son exaltation et sa fièvre? En tout cas, c'est bien « de cette palpitation de tout un peuple » que résulte l'impression épique si fréquente dans Rousseau, — annonciatrice des temps nouveaux.

C'est dire que de nouvelles forces créatrices s'étaient amassées et avaient fait secrètement leur chemin dans sa sensibilité. Elles l'avaient tendue au point de la rendre créatrice. Elles avaient multiplié en elle les songes, les visions, les images. Il sortait de sa retraite, où de misérables critiques n'ont vu que délectations moroses ou mesquines brouilleries, enrichi par tant d'expériences, meurtri et glorieux, transporté de colère et d'amour, c'est-à-dire de génie.

On ne comprendrait pas autrement la fréquente irruption, dans ses ouvrages didactiques, de tant d'images ardentes qui déconcertent l'équilibre de la raison. Une fois ébranlées, les forces de la sensibilité ne cesseront pas d'affluer à la conscience et de conduire, d'actionner le travail de l'esprit. De là ce caractère, qu'on n'a jamais bien réussi à expliquer, de *romanesque*, qui se marque dans toutes les œuvres de Rousseau. Il atteste la continuelle participation de l'imagination à son œuvre, sans nul doute ; mais il nous éclaire sur la nature de cette participation. Quelques « mythes » y circulent, faisant le fond de l'inspiration, la ranimant prête à s'éteindre. On a répété à satiété que Rousseau n'avait jamais composé que des romans, et cela est vrai ; mais l'a-t-on jamais bien compris? Les premiers Discours sont les romans de la nature ; l'Émile, le roman de l'éducation ; le Contrat social, le roman de la cité idéale ; les Confessions, le roman de sa vie. Mais on n'a pas vu que cette vie elle-même est un roman, au même titre que cette pensée. C'est le propre de la sensibilité, quand elle est ardente, de se nourrir et de renaître de ses fictions. De cette faculté du mythe, sur laquelle vécut, ne l'oublions pas, la pensée de l'humanité primitive, résulte la « forme romanesque » de l'œuvre et de la vie de Rousseau. Le courant, intercepté chez la plupart, entre l'imagination et la vie, l'imagination et la nature, est chez lui puissamment actionné ; il ne pense rien

qu'il n'ait spontanément créé, et il vit tout ce qu'il pense. De là, la rapidité miraculeuse de ses conceptions, la force étrange et, comme diraient les philosophes, exaltante ou dynamique, de ses œuvres : l'une et l'autre sont dues à la présence réelle de la vie à la pensée, et inversement à la transcription littérale de la pensée, qui imagine ou qui rêve, dans la vie qui réalise. De là encore un nouveau caractère presque inexpliqué. Un critique pénétrant (1) a noté que Rousseau n'était pas simplement auteur de romans, mais de *romances*, en ce sens, évidemment, qu'il lui arrive de chanter ses idées au lieu de les exprimer simplement, de s'attendrir sur elles et finalement sur soi. Celui qui veut que, lisant telle partie de son œuvre, nous sentions « amollir et fondre notre cœur dans l'attendrissement qui les lui dicta » (2), relève certainement de l'inspiration musicale. De plus, qu'on envisage la manière dont, en lui, les morceaux, j'allais dire les strophes, sont conduits, comment ils sont scandés, combien il y a de la force à leur base et de la lumière à leur sommet, quelle mesure assurée rythme les mouvements du cœur, impatients et accélérés, comment idées et sentiments s'organisent, se pénètrent et suivent d'instinct les lois de l'orchestration musicale ; on se rendra compte alors, exactement, de ce qu'il y a de vrai dans ce jugement. On sera prêt à retrouver dans telle œuvre de Rousseau, énigme pour la pensée critique, une production spontanée de l'imagination musicale, une admirable symphonie plutôt qu'un programme strictement rationnel. Les contradictions qu'elle suscite se fondront d'elles-mêmes dans l'unité d'une inspiration qui excelle à accorder la nature et l'idée, la réflexion et le rêve, le sentiment et la raison. L'inspiration musicale sera pour Rousseau la pensée médiatrice, comme la pensée religieuse est pour Pascal le centre où se rencontrent et s'accordent d'apparentes contrariétés.

Rousseau ne cesse de percevoir en lui la mélodie ininterrompue de ses sentiments. Il l'exprime et la fait entendre à son tour, en recourant d'instinct tant aux procédés de l'art musical qu'à ceux de l'imagination mythique, toujours présente à son œuvre. Il est, en dernier ressort, un maître des rythmes et un créateur de mythes.

ALBERT BAZAILLAS.

(1) M. Lanson.
(2) *Confess.*, part. II, p. 268.

GEORGES DUHAMEL

LOUIS DUMUR

M. Louis Dumur, qui est né à Genève en 1863, appartient, par son âge, à la génération symboliste, et cependant il fut toujours très différent de celle-ci par son esprit et ses tendances.

Quand ce jeune Genevois vint à Paris, vers 1885, afin de poursuivre en Sorbonne ses études de lettres, il dut considérer d'un œil étonné le grouillement littéraire du Quartier Latin et du Montmartre d'alors. C'était l'époque du *Chat-Noir*, du *Scapin*, de la *Revue indépendante*, de *l'Idée libre*, des *Essais d'art libre*, du *Décadent*, bientôt de *la Plume*, de *l'Ermitage* et enfin du *Mercure de France*.

A se sentir si différent de ceux qui l'entouraient, il se demanda même sans doute s'il était vraiment doué pour les lettres. Comme tous les jeunes hommes de ce moment-là, il voulut d'abord être poète et désira fonder une revue. Il n'a pas persisté dans la poésie, est devenu romancier et auteur dramatique, mais il a participé à la fondation de la seule des revues qui, nées à cette époque, a survécu et prospéré pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui : *le Mercure de France*.

Je ne sais s'il est nécessaire de rappeler une fois de plus, ici, comment l'idée du *Mercure de France*, un soir de la fin de 1889, naquit, après la mort de *la Pléiade*, d'une causerie entre Edouard Dubus, G.-Albert Aurier et Louis Dumur, en un Café aujourd'hui démoli du Quartier Latin, le *Café François Ier*. Après avoir discuté longtemps sur la question de savoir si la nouvelle revue serait une résurrection de la disparue et garderait jusqu'à son ancien nom, il fut décidé qu'elle ferait revivre l'ancien *Mercure de France*, qui serait l'organe des dernières rénovations littéraires. De ces trois premiers fondateurs, M. Louis Dumur reste le seul survivant. En même temps qu'Edouard Dubus, G.-Albert Aurier, Louis Dumur décidaient de créer *le Mercure de France*, ils pensaient qu'un seul homme était capable de mener à bien cette œuvre, en se mettant à sa tête, c'était M. Alfred Vallette. Il paraît que lors-

qu'on eut exposé à celui-ci tous les avantages que pouvait offrir cette fondation, en même temps que la beauté et l'opportunité du projet, le futur directeur demanda un quart d'heure pour réfléchir, après quoi, il accepta. Tandis que lui-même allait chercher Albert Samain et M. Louis Denise, Dubus conquérait M. Jean Court; M. Louis Denise amena M. Remy de Gourmont; Aurier gagna au projet M. Julien Leclercq; M. Louis Dumur attira M. Ernest Raynaud, qui décida Jules Renard. Quelques jours après, l'assemblée de fondation avait lieu au *Café Français*, près de la gare Saint-Lazare, et le 25 décembre 1889 *le Mercure de France* paraissait avec la date de janvier 1890.

M. Louis Dumur comme poète publia, en 1890, daté de Saint-Pétersbourg, un premier recueil de vers qui porte le nom d'un fleuve russe : *la Néva*. Ce livre provoqua de considérables discussions dans les milieux artistiques d'alors. C'est qu'à l'encontre des jeunes poètes du moment, qui inclinaient à demander pour le vers et la strophe toujours plus de liberté, M. Louis Dumur ne parlait de rien moins que d'enserrer la poésie française dans de nouvelles règles et de lui imposer jusqu'à un rythme : « Il semble, écrivait-il, très naturel, très logique et très *français* de choisir comme base de rythme, pour le langage poétique, une cadence d'accents toniques revenant à intervalles réguliers. »

C'était là une tentative renouvelée de Baïf, de Jodelle et de leurs imitateurs, avec cette différence que ceux-ci se montraient moins absolus que ce nouveau réformateur. On discuta beaucoup sur les théories. Il fut contesté qu'il soit possible de préciser la qualité tonique ou atone des syllabes des mots, encore que M. Louis Dumur ait formulé cette règle :

> L'accent tonique se place en français sur la dernière syllabe des mots à terminaison masculine et sur l'avant-dernière des mots à terminaison féminine; les trisyllabes et les polysyllabes ont en outre un second accent qui frappe la première syllabe.

Mais voilà qui serait évidemment toujours très discutable, si l'on en était encore à s'attarder à ces questions de technique. Cet effort n'en demeure pas moins assez intéressant et mérite sa place dans une histoire de la poésie française; il nous valut un second volume de poèmes : *Lassitudes*.

Ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est l'accent désespéré de l'inspiration poétique de M. Louis Dumur. Ce jeune poète nous apparaît maintenant comme un romantique tard paru, vers 1890 :

L'homme n'a pas d'idéal plus beau que la désespérance,

proclame-t-il dans *Lassitudes*. Il se complaisait à cette époque dans le spectacle des steppes indéfinies et mornes que traverse *la Néva*. Il comparait son propre cœur à un glaçon d'hiver et le spectacle désolé du grand fleuve russe était pour lui matière à dissertations philosophiques sans gaîté. On ne trouverait pas la moindre trace de sentimentalité dans les deux œuvres poétiques où l'amour lui-même apparaît réduit à une assez répugnante nécessité physique qui ne laisse que dégoût et ne saurait être qu'un obstacle au bonheur... C'étaient des abstractions qui à cette époque étouffaient M. Louis Dumur, et, cependant, quand il voulait simplement regarder la vie, il pouvait écrire des vers comme ceux-ci :

Les doux lampyres veulent luire en mes chemins,
Et chaque pas les voit qui sourdent sous les herbes.
Si les étoiles sont trop haut aux cieux superbes,
Les doux lampyres me seront moins inhumains.

Je me rappelle la fillette aux blanches mains
Qui les aimait et leur jetait des yeux acerbes,
Et les cueillait et les posait en fines gerbes
Dans ses cheveux, tressés avec les purs jasmins.

Et s'ils s'éteignent, que ma nuit en soit plus noire !
Je laisse aux princes les idoles de la gloire,
Aux sacrificateurs les chênes écartés,

Aux chefs des peuples les trésors et les empires.
Combien sont douces les mollesses de clartés
Que sèment aux chemins luisants les doux lampyres !

Ce pessimisme ne lui était d'ailleurs pas particulier. Une même incurable tristesse a atteint toute sa génération. Quelle désolation dans l'œuvre d'un Moréas comme dans celle d'un Henri de Régnier ! La vie apparaissait à la jeunesse littéraire de ce temps-là comme une interminable déception ! M. Louis Dumur a décrit d'ailleurs dans *Albert* ce type de jeune homme désolé. Certes, il y a quelque exagération dans cette figure d'Albert qui veut être une synthèse des héros contemporains. En dépit de certains défauts d'écriture d'une inexpérience bien compréhensible dans un premier roman, d'un manque d'art

souvent regrettable, ce livre reste un bien curieux document ; et pour cela il peut être mis à la suite de *Volupté*, d'*Adolphe*, de *Werther ;* mais il est bien entendu que je n'entends pas le comparer à ces œuvres comme réalisation. Je ne serais pas étonné qu'on « découvrît », si l'on peut dire, un jour *Albert* avec toutes ses qualités et malgré tous ses défauts, son mélange inattendu de naturalisme trivial et de symbolisme. Mais même en cela ce livre est significatif d'une époque trouble, de toutes manières.

On parla beaucoup de ce roman dans le monde littéraire du moment et M. Louis Dumur ne fut plus appelé que l'auteur d'*Albert*. Cet Albert est un jeune homme au premier abord assez quelconque, mais d'une sensibilité cachée, aiguë au point d'en être maladive et qui souffre de son entourage, dans sa famille provinciale et bourgeoise, puis à Paris, dans les heurts quotidiens d'une existence dont il cherche en vain le but... C'est ainsi qu'il expérimente l'amour, le jeu, les lettres sans que rien parvienne à combler son vide intérieur ; il aboutit tout au plus à dilapider son capital, se fait pion pour vivre et se tue de désespoir.

Albert veut être un réquisitoire contre la société et le monde. Dans son second roman : *Pauline ou la Liberté de l'Amour*, c'est aussi l'imperfection de la société que M. Louis Dumur accuse de faire que la liberté de l'amour engendre les plus désespérés des amants.

Il y a ainsi dans M. Louis Dumur un réformateur qui jamais ne se tait complètement. C'est une irréalisable perfection qu'il cherche. Il pratique une manière d'ascétisme laïque et scientifique. Il est une sorte de mystique qui croit que le bonheur pourrait bien avoir sa source dans la liberté, et dans la conquête par chacun de sa propre individualité. Mais est-il possible de jamais conquérir sa complète liberté, d'être vraiment soi-même ? Ainsi dans *la Motte de Terre*, sa première pièce représentée au Théâtre de l'*Œuvre* en 1897, voici un des personnages, le Fils, qui possède un caractère vraiment individuel ; il ne sait même pas lire, ni écrire et il n'a jamais subi aucune influence. C'est sous la domination d'une femme que va tomber cet homme aussi indépendant ; et entre deux femmes, Eveline, dominatrice et conquérante, La Brifarde, qui pourrait être pour lui l'épouse et la servante, c'est la première

qu'il va choisir. Dans l'auberge passe le Voyageur, celui qui va de pays en pays, ne subit le joug d'aucune femme, ne croit même subir celui d'aucune tradition, mais qui porte sur son dos un coffre plein de terre, de terre de France prise avant l'invasion allemande : un morceau de sa patrie qui ne le quitte jamais. Il lui semble que ce Voyageur qui est un homme libre le méprise, depuis qu'Eveline a fait de lui son esclave. Il la chasse, appelle à lui la servante qu'il avait d'abord dédaignée. Quant au Voyageur... un jour que son coffre crève, il est enseveli sous la terre de sa patrie. Lui non plus n'était pas libre. Voilà sans doute ce que veut dire M. Louis Dumur.

La lutte contre les préjugés, les conventions, tout ce qui empêche l'homme d'être libre et de se développer, c'est évidemment ce qui intéresse le plus cet écrivain. Sans doute pensa-t-il que le théâtre était un excellent moyen d'exprimer et de propager des idées. Il dut même avoir quelque temps cette croyance que l'écrivain doit faire œuvre utile, alors que celui-ci n'y parvient le plus souvent qu'en faisant l'œuvre en apparence la plus inutile. En écrivant par exemple *la Néouleuse*, jouée en 1896 au Théâtre Libre, il fut évidemment préoccupé de faire une œuvre de philosophie sociale au théâtre. Dans cette pièce, il nous a montré quatre générations en lutte : l'une représentée par une très vieille et religieuse grand'mère ; la seconde, par le fils, homme attaché à la terre et à l'argent ; la troisième, en qui on sent un désir de réforme et un levain de révolte ; la quatrième, qui point, est représentée par un nouveau-né ; c'est le monde nouveau qui se forme. Que sortira-t-il de cette nébuleuse? M. Louis Dumur paraît avoir une grande foi dans l'avenir. Ce même homme qui, dans *la Néva*, *Lassitudes*, *Albert*, montrait un tel pessimisme, en même temps croit au progrès, au triomphe de la vérité avec la collaboration du temps, au moins autant qu'à l'injustice présente des hommes et à la bêtise des foules. Quand je vous disais qu'il y avait un mystique en lui!

Ce que l'injustice et la bêtise des hommes épargnent le moins, c'est le génie. Voilà bien ce qu'il nous montre dans *Rembrandt*, écrit en collaboration avec Virgile Josz et qui fut représenté en 1898 au Nouveau-Théâtre. C'est une œuvre d'une grande noblesse où nous sont exposées au cours de huit tableaux les principales phases de la vie douloureuse de Rembrandt. On y assiste

à la Passion, si l'on peut dire, d'un grand artiste, depuis son départ de Leyde pour Amsterdam, ses premiers succès, son mariage avec Saskia. Il est riche, fêté, adulé. C'est alors que la mort surprend Saskia. La douce Hendrikje, son ancienne servante, le console et il renouvelle auprès d'elle son inspiration ; mais à ce moment, la foule se détourne de son ancienne idole; Rembrandt subit la coalition de tous les jaloux, de tous les impuissants, de tous les marchands cupides. Il doit quitter son palais, disperser ses richesses ; il devient le plus pauvre des hommes. Bafoué jusque sur la place publique, on le voit reprendre tristement le chemin de sa ville natale. Sur la route, il rencontre un mendiant, les deux hommes se mettent à causer ; ils sont aussi ruinés et misérables l'un que l'autre. Ce mendiant est Ruysdaël.

Ce *Rembrandt* fut fort discuté ; il y aura en effet toujours quelque audace à vouloir intéresser la foule à la vie d'un grand artiste ; la critique reprocha généralement à cette pièce de n'être pas assez du « théâtre » ; ce qui fit dire à M. Robert de Flers, qui à cette époque n'était que le critique dramatique de *la Revue d'Art dramatique* :

> Pourtant les plus rebelles à la volonté artistique ont reconnu de la valeur au *Rembrandt* du *Nouveau Théâtre*. Quelques-uns ont regretté avec une ingénuité touchante que des passages de réelle beauté se rencontrassent en un drame si peu récréatif. C'est tout à fait divertissant. Où les bonnes âmes pensent-elles donc trouver ces « beautés » qu'elles signalent au passage ? Dans les tiroirs d'un vaudeville de Cluny, ou dans les compartiments d'un mélodrame de l'Ambigu ? Ceux qui voyagent dans la boue des basses vallées doivent renoncer à l'air libre des sommets, aux diamants des cimes rocheuses. Il y a des hommes qui cherchent les perles dans les profondeurs des océans et d'autres qui se contentent d'en découvrir de fausses, en remuant un tas de fumier. A chacun sa récolte.

C'est aussi avec Virgile Josz que M. Louis Dumur écrivit *Don Juan en Flandre*. Ce fut à l'Odéon, en 1897, un triomphe, et il est extraordinaire qu'on n'ait pas songé à l'y reprendre. M. Louis Dumur nous y montre la lutte entre l'amour sacrifié et l'amour qui ne recherche que jouissances et manifestations de l'orgueil. Dans *la Motte de Terre*, le fils épris de liberté s'asservit à une femme et repousse l'amour de celle qui se sacrifierait volontiers pour lui. Dans *Don Juan en Flan-*

dre, Don Juan est pris entre l'amour tendre, passionné de Dode, une pieuse vierge de Flandre, et son amour orgueilleux d'homme qui veut avoir droit à tous les baisers ; on se demande si Dode asservira Don Juan à son amour brûlant et pur, ou si elle sera pour lui une victime de plus. Mais Don Juan ne veut pas de cet asservissement, qui serait une délivrance ; il continuera son existence de forçat de l'amour.

Dans aucune pièce de M. Louis Dumur, la femme qui se donne tout entière, celle qui se sacrifie, ne triomphe auprès de l'homme : il nous montre toujours la lutte de deux amours et l'homme voulant éviter les liens qui ne le blesseront pas.

C'est là aussi le sujet de *Ma Bergère*, représentée à Bruxelles en 1903, au théâtre Molière, et pour laquelle M. Virgile Josz collabora encore avec M. Louis Dumur. Dans cette pièce, on voit deux artistes, le peintre Robert Ribémont et le chansonnier Yan Miollis, qui sont venus se reposer loin de Montmartre, dans le clair décor d'une campagne du Nord de la France. *Ma Bergère* est le surnom qu'ils ont donné à Antoinette Harger, qui est jolie, a dix-neuf ans, et est fille du maire de l'endroit. Le peintre Robert demande et obtient la main d'Antoinette, quand surgit Clémence, une femme qu'il a plusieurs fois abandonnée et reprise ; celle-ci, qui le tient toujours par les sens, le reconquiert. Antoinette les surprend ensemble et s'évanouit. Au troisième acte, les deux femmes s'expliquent. Antoinette dit à sa rivale : « Si c'est près de vous qu'il doit trouver le bonheur, je vous le donne, — parce que je l'aime. » Robert, reconquis par Clémence, fait ses adieux à Antoinette qui lui dit : « L'âme qui fait souffrir est plus puissante que l'âme qui console », et elle conclut : « Partez.. Je vous aimerai toujours. Si vous ne m'oubliez pas, je serai heureuse. » Cependant on apprend que Clémence, que Robert n'intéresse plus maintenant qu'elle a vaincu, ou qui peut-être est prise de quelque tardif scrupule, part pour Paris et abandonne son amant à Antoinette. Mais il semble que M. Louis Dumur n'a voulu ce dénouement que pour faire bien finir sa pièce.

Si à ces diverses œuvres dramatiques, nous ajoutons un drame populaire, *le Maquignon*, représenté avec succès au théâtre Sarah-Bernhardt, en 1898, nous aurons à peu près toute l'œuvre théâtrale jouée de M. Louis Dumur.

Malgré tout son intérêt, j'avoue avoir quelque préférence

pour M. Louis Dumur romancier, et en disant cela je pense surtout aux romans qu'il a publiés ces dernières années.

Il a écrit notamment *Un Coco de Génie*, paru en 1902, qui est bien un des plus curieux romans scientifiques qui soient. Ce n'est certes pas un roman d'aventures extraordinaires ; ce roman scientifique est d'ailleurs en même temps un roman provincial à l'observation ironique. On y voit un jeune poète, Loridaine, fils d'un grainetier, dont les vers provoquent l'étonnement et le mépris des salons bourgeois de Donzy. Ce Loridaine est amoureux d'une jeune fille, une demoiselle Chamot, qui l'admire parce qu'il est poète. Le jeune Loridaine fait de la littérature ou, plutôt, il en est convaincu. Mais personne, excepté Mlle Chamot, ne lui reconnaît de talent. Un jour que l'auteur du récit, qui dans cette ville de province est en visite chez son cousin Têtegrain, écoute le jeune Loridaine réciter ses vers, il s'aperçoit que ceux-ci ressemblent étrangement à des vers de Musset et de Victor Hugo, et que ce plagiat est parfaitement inconscient. Cependant, le jeune Loridaine assure n'avoir lu ni Musset, ni Hugo. Voilà qui est extraordinaire. Mais une nuit que notre conteur s'est attardé dans le grenier de son cousin, où se trouve un grand nombre de livres, ne voilà-t-il pas qu'il voit arriver par la lucarne le jeune Loridaine qui semble en état de rêve ! Il se cache et attend. Il comprend alors que Loridaine, qui est somnambule, vient pendant la nuit lire les poètes dont il récrit le lendemain les vers avec la plus complète inconscience. Cependant, la population de Donzy continue de considérer avec mépris le jeune Loridaine, qui recommence Racine. N'a-t-il pas écrit *Joas*, après avoir lu *Athalie ?* Ne recommence-t-il pas chaque jour Hugo et Musset? Et *le Républicain de Donzy*, qui paraissait le jeudi avec la date du dimanche, lui a refusé deux contes de Maupassant jugés insuffisants pour le fond et la forme.

Mais comme l'auteur du récit, deux années après, retournait à Donzy chez son cousin Têtegrain, il retrouva le jeune Loridaine établi grainetier à la place de son père. Loridaine avait épousé la jeune Chamot et complètement renoncé à la littérature. Dans l'intervalle, le grenier du cousin Têtegrain avait été incendié avec les livres qu'il contenait. Voilà qui avait entraîné la guérison de Loridaine, qui depuis considère ses anciennes velléités littéraires comme des erreurs de jeu-

nesse. Et M. Louis Dumur se demande à la fin de son récit :

Au fond qu'est-ce que le génie ? Qu'est-ce que l'inspiration? Qui sait si les hommes de génie ne sont pas eux aussi des somnambules? Les somnambules d'œuvres écrites de toute éternité, existant déjà dans d'autres planètes ou d'autres mondes, peut-être, que nous ne soupçonnons pas! Un philosophe dont je ne me rappelle plus le nom n'a-t-il pas émis l'idée du retour éternel des choses ?... Qui sait ?...

Voilà une idée qui paraît chère à M. Louis Dumur. *Un Coco de génie* est un livre aussi original qu'attrayant, mais *les Trois demoiselles du Père Maire* et *le Centenaire de Jean-Jacques* semblent bien être tout de même ses deux meilleures œuvres. Il y a dans ces deux livres une narquoiserie qui est bien à lui; le style en est simple et l'observation vive avec une ironie qui demeure bonhomme. Ces deux œuvres, avec *l'Ecole du Dimanche*, que j'aime, je l'avoue, un peu moins, nous initient à la vie d'un petit Genevois de notre temps.

Les Trois demoiselles du Père Maire, c'est l'histoire d'un vieux régent du collège de Genève qui corrigeait ses élèves avec trois gaules qu'on appelait ses filles : Héloïse, Rogneuse et la Tessinoise. Le petit Nicolas, le héros du récit, est le fils de l'horloger Ami Pécolas et il est le petit-neveu d'Ambroise Porterel, Conseiller d'Etat du département de l'Instruction publique. C'est ainsi que Nicolas, interrogé par son grand-oncle, fut amené à lui conter que le père Maire « exerçait des sévices » et à quel point il avait rossé l'élève Salignon dont la mauvaise volonté était excessive et qui affectait une ignorance exagérée. Naturellement, il arriva que le grand-oncle Porterel, Conseiller d'Etat de l'Instruction publique, manda le père Maire et lui défendit de battre ses élèves. Cette année-là, le père Maire n'assista pas à la distribution des prix où le petit Pécolas reçut, de la main chaleureuse de son grand-oncle, la médaille de calligraphie. Et le lendemain le petit Pécolas, étant allé voir le père Maire, le trouva agonisant, ayant près de lui le pasteur Papavert et le professeur de sixième. C'est ainsi que le père Maire mourut de ne plus pouvoir battre ses élèves.

Cette histoire comique et touchante nous entraîne certes loin des premiers romans de M. Louis Dumur, *Albert*, *Pauline ou la Liberté de l'Amour*, et aussi de son théâtre : de *la Néba-*

leuse, de *la Motte de Terre*. Non seulement à cause de la différence des sujets, mais encore de celle des styles. Dans ses derniers romans, le style de M. Louis Dumur est plus dépouillé ; son art s'humanise : il apparaît complètement maître de sa langue ; il est devenu un écrivain savoureux, sachant donner une vie à un milieu, tout en conservant à chacun de ses personnages sa physionomie individuelle. Ainsi dans *le Centenaire de Jean-Jacques*, c'est encore le petit Pécolas qui narre ses souvenirs, mais nous assistons en même temps à la révolution que produit au collège de Genève et dans la ville l'annonce des fêtes du Centenaire de Rousseau. Les élèves et leurs parents se divisent en deux camps : il y a ceux pour qui Jean-Jacques ne fut jamais qu'un mécréant, un homme de mœurs douteuses, et pour qui fêter son Centenaire serait un scandale. Tout Genève grouille dans cette œuvre pleine d'inoubliables types.

L'action de *l'Ecole du Dimanche*, le dernier livre paru de sa série sur Genève, se passe dans le monde des pasteurs. C'est encore le petit Pécolas qui parle ; il y a un extraordinaire type de vieille fille protestante, tante Bobette ; le cousin Gobernard y représente la libre-pensée et tous les types possibles de pasteurs protestants y défilent. Malheureusement, M. Louis Dumur se départit malgré lui, dans ce livre, d'une certaine ironie impersonnelle si agréable dans *les Trois Demoiselles du Père Maire* et *le Centenaire de Jean-Jacques*. Il prend parti ; on sent qu'il intervient dans ses dialogues théologiques. *L'Ecole du Dimanche*, qui est une œuvre de combat, a tous les défauts des œuvres de combat. Pour prendre un plaisir complet à ce livre, il faudrait aussi être plus initié à certaines luttes intestines genevoises.

L'Ecole du Dimanche, où l'on voit plus généralement des pasteurs enseigner la religion aux enfants, traite en réalité, sous forme de récit, de ce sujet important : des enfants et de la religion. M. Louis Dumur a d'ailleurs publié depuis une brochure : *les Enfants et la religion*, où il explique sa pensée, en même temps qu'il s'y défend d'avoir voulu intervenir personnellement dans son roman. *L'Ecole du Dimanche* est une satire de l'éducation religieuse des enfants. Dans ce livre, apparaît encore le réformateur qui sommeille toujours dans M. Louis Dumur. Il lui a semblé que la plupart des hommes

étaient dépourvus de besoins religieux, absorbés qu'ils sont par les nécessités de la vie ou peu disposés à se préoccuper d'autre chose que des moyens d'assurer à leur existence terrestre les meilleures conditions possibles. Il ne nie cependant pas qu'une minorité assez importante d'êtres humains n'éprouvent l'angoisse, l'espérance ou la curiosité de l'au-delà, qu'ils se rattachent ou non à un credo quelconque :

Pour ma part, a-t-il écrit dans une réponse à une enquête récente, je succombe volontiers à cette attraction du mystère. Il m'arrive de rêver aux problèmes que n'a pas encore abordés la science ou que, de par la relativité même du cerveau humain, elle se trouve à jamais incapable d'aborder. Mais de là à une foi ou même à une simple croyance, il y a loin. Des choses sont possibles, d'autres impossibles. Parmi les dernières figurent en tous cas la plupart des perspectives que tentèrent d'ouvrir sur l'inconnu les vieilles religions, y compris le christianisme. Leurs dogmes viennent aujourd'hui se briser contre les faits historiques et scientifiques. Mais il reste beaucoup de choses possibles, beaucoup d'éventualités, que n'a pas encore ruinées le savoir humain et que l'on peut, sans faire preuve d'ignorance ou d'inintelligence, envisager en toute fantaisie. C'est ainsi qu'il me plairait que l'homme eût réellement une âme libérable de son corps, que cette âme fût immortelle et qu'elle s'incarnât le long d'une série de vies, à travers tous les mondes de l'espace, qu'elle s'enrichît en se perfectionnant sans fin, réduisant progressivement sa perméabilité à la souffrance et augmentant jusqu'à l'incommensurable la capacité de ses jouissances. Mais ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que nous ne soyons qu'un hasard infime dans l'immense chimie cosmique et que notre pensée, notre sensibilité, notre conscience, comme toute vie, tout corps organique ou inorganique, comme tout phénomène, soient destinées à se dissoudre sitôt après l'éclair fortuit de leur apparition et à retourner, volatilisées, au creuset de l'universel inconnaissable. Et cette idée ne me rend ni heureux ni malheureux.

On sait que le problème de la lutte entre la foi et la science est de ceux qui sollicitent le plus cet écrivain. M. Louis Dumur paraît d'ailleurs avoir la plus grande foi en la science : ses conclusions à ce point de vue ne sont pas tout à fait celles de la génération qui monte. Les conclusions de celle-ci sont loin d'être aussi catégoriques que les siennes. Cette génération est tellement persuadée de la relativité de la science qu'il ne lui paraît pas possible de demander à celle-ci des

certitudes. Si elle interroge sa vie profonde, les réponses de la science ne lui suffisent pas ; il lui paraît que cette science dont on lui a tant parlé, dont les résultats pratiques sont si admirables, répond un peu trop à côté à certaines questions et qu'il y a des domaines où elle n'a pas accès.

Ses trois derniers livres : *les trois Demoiselles du Père Maire*, *le Centenaire de Jean-Jacques*, *l'Ecole du Dimanche*, sont une satire de l'éducation donnée aux enfants genevois et plus généralement à tous les enfants. Comment désirerait-il que fût menée cette éducation? Il le dit à la fin de sa brochure : *les Enfants et la religion :*

Apprenez-leur à discerner le charme de cette vie, ouvrez leurs jeunes yeux à la beauté des choses et à l'intelligence de la nature ; enseignez-leur la prudence, la force, le calme, l'élan, la confiance, la reconnaissance ; inclinez-les à écouter dans les conditions le plus favorables les propositions de bonheur que leur fait l'existence présente ; montrez-leur la morale comme le produit nécessaire et d'ailleurs variable du jeu constant de l'histoire et du fonctionnement des sociétés, ils n'en seront que mieux en mesure de la comprendre et disposés à s'y plier ; détournez enfin leur esprit des spéculations morbides de l'inquiétude humaine, et ne leur parlez jamais de ce qui pourrait ou non se passer dans une autre vie, qui probablement n'existe pas.

Je n'ai cessé de le dire tout le long de cette étude : il y a dans M. Louis Dumur un réformateur; peu à peu ce fils de Rousseau en est venu à n'avoir plus guère foi qu'en une réforme de l'éducation pour ramener le bonheur sur la terre. Après avoir écrit dans *Albert* un réquisitoire contre la société et le monde, nous avoir montré dans *la Motte de Terre* la difficulté qu'éprouve un homme à conquérir sa propre liberté, dans *la Nébuleuse* sa croyance au progrès avec la collaboration du temps, après avoir exprimé dans *Rembrandt* que la douleur sera toujours la rançon du génie des novateurs — et qui sait si les hommes du génie, conclut-il dans *Un Coco de génie*, sont dans le monde autre chose que de pauvres somnambules? — il nous dit que l'éducation, voilà ce qui a pour lui la plus grande importance.

Si *Albert* avait reçu une autre éducation, il n'aurait point vu le monde laid et inutile ; les héros de *Pauline ou la liberté de l'Amour*, libérés de toutes les servitudes, pourraient pratiquer

l'Amour en toute liberté sans redouter des désastres. En écrivant ces petits romans : *les Trois demoiselles du père Maire*, *le Centenaire de Jean-Jacques*, *l'Ecole du Dimanche*, M. Louis Dumur a voulu, à propos de l'éducation d'un jeune Genevois, faire une critique plus générale de l'éducation.

A ses yeux, un principe est juste ou faux, selon qu'il est utile ou nuisible à la vie des hommes, et il faut être implacable envers les vieilles idées qui ne sont plus capables de maintenir plus longtemps la vie sociale.

Au point de vue supérieur et plus philosophique, a-t-il écrit à propos de Rousseau dans son article *les Détracteurs de Jean-Jacques* (*Mercure de France*, 15 juin 1907), on croit accabler Rousseau et la Révolution avec lui, en dénonçant et en démontrant la fausseté de ses idées. Que Rousseau ait développé des idées fausses, la chose est en soi indifférente. L'important est, non qu'il ait eu des idées justes, mais des idées qui aient été capables de remuer les esprits, de créer une illusion assez puissante pour achever et remplacer les vieilles idées incapables, celles-ci, de maintenir plus longtemps la vie sociale, déjà reconnues fausses, elles, par l'expérience, démunies de tout pouvoir ultérieur par l'usage qui en avait été fait et la détérioration que le temps leur avait apportée.

Pour M. Louis Dumur, les principes absolus sont des fictions. Aussi bien ceux qui construisent que ceux qui détruisent, aussi bien l'ordre que la révolution. A ceux par exemple qui disent, à propos de Rousseau, que le romantisme est une cause de mort, M. Louis Dumur répond qu'il faut y voir au contraire des moments d'activité intense et des sources de vie, car ils sont puissants et engendrent la croyance.

Y croire, tout est là, c'est la nécessité de toute politique, de toute esthétique comme de toute religion. Une religion, une philosophie, un art auquel on ne croit plus est mort, mais il n'est mort qu'à ce moment.

Pour M. Louis Dumur, « la vie n'est la vie ni dans l'ordre, ni dans le désordre, mais dans le passage perpétuel de l'ordre au désordre et du désordre à l'ordre ». Aussi l'homme intelligent sera avec l'évolution; il sera avec et pour ce qui devient. Le protestantisme semble à M. Louis Dumur supérieur au catholicisme. C'est qu'il y voit une étape vers la libre-pensée qui, elle, lui paraît une étape supérieure de la pensée. Encores'a-

girait-il de savoir exactement ce qu'est la libre-pensée. Est-ce un état de l'esprit qui abolit tout sentiment religieux? Cependant les libres-penseurs d'aujourd'hui semblent se tourner vers la science comme du côté d'une religion sociale. M. Louis Dumur voit dans la libre-pensée un état de l'esprit où l'homme se montre accessible à tout ce qui peut devenir.

Etre accessible à tout ce qui peut devenir, voilà ce qui paraît être pour lui un état supérieur. En reprochant à Nietzsche d'avoir confondu la culture avec l'aboutissement de la culture, il a écrit :

> Quelque insuffisants que puissent nous paraître les moyens de culture mis en œuvre jusqu'à présent et quelque large que soit le champ que l'avenir ménage à de nouvelles et plus fécondes méthodes, e passé et le spectacle des plus récentes transformations de la civilisation contemporaine nous en apprennent assez pour nous convaincre de cette vérité d'expérience que la culture, comme tout ce qui est une manifestation de la vie, doit se transformer sans cesse, naître, fleurir, périr pour se renouveler; que tout peuple qui ne se cultive pas ainsi est voué à la déchéance et à la disparition, ou plutôt à la transformation par les *autres*, par ceux qui évoluent, par ceux qui sont *en culture :* qu'en d'autres termes, et pour emprunter un mot à M. Maurice Barrès, il arrive toujours un moment où il faut qu'un peuple *se déracine* sous peine de mort, qu'il se transplante, qu'il change son sol, celui dont il avait vécu jusqu'ici s'épuisant ; qu'en résumé, et contrairement à l'opinion de Nietzsche, il faut être pour ce *qui devient*, contre ce qui *est*, et surtout contre ce *qui a été*.

Se transformer sans cesse, tel doit donc être l'effort des individus et des peuples. Il resterait à examiner si cela est strictement vrai pour la France qui, après Rome et Athènes, est devenue le foyer du monde occidental, et qui, elle du moins, ne saurait se transformer que dans certaines limites et sous certaines conditions, sous peine de cesser d'être elle-même.

M. Louis Dumur voit par exemple à la France trois culture successives : celle qui a pour aboutissement le XIII^e^ siècle, interrompue par la guerre de Cent ans; la culture classique, qui débuta avec la Renaissance et domina le XVII^e^ siècle ; la troisième culture, qui commença au XVIII^e^ siècle et aboutit au XIX^e^ siècle.

Le XIX^e^ siècle est-il vraiment une période de culture ? Au moins en ce qui concerne la France, c'est Nietzsche qui paraît

avoir raison dans sa définition de la culture. La France est un pays capable de réalisations parfaites et ce sont celles-ci qui font éclater aux yeux du monde la supériorité de sa culture. Le XIII^e^ et le XVII^e^ siècle furent précisément deux périodes où furent réalisées de telles œuvres. Si brillant qu'ait été le XIX^e^ siècle, il n'apparaîtra jamais que comme une période d'élaboration pendant laquelle se prépara un classicisme nouveau qui sera une face nouvelle de la culture française. Ainsi peut-être entrons-nous seulement dans une nouvelle période de culture et peut-être tâtonnerons-nous encore longtemps avant d'en avoir la révélation.

Telle est l'œuvre de cet écrivain varié et divers qui est un de ceux qui, dans les dernières années, ont remué le plus d'idées, traversé le plus de mouvements, un de ceux qui ont employé tous les moyens d'expression, tour à tour poète dramatique, romancier, essayiste. Dirai-je encore que ce français revendique sa qualité de genevois ou bien que ce genevois se considère comme français ? L'un et l'autre seraient dans la vérité. Nul n'a en tous cas plus fait pour faire aimer la France en Suisse. Il est bien actuellement le meilleur écrivain suisse de langue française, le plus connu en France, et des livres comme *les Trois Demoiselles du Père Maire*, *le Centenaire de Jean-Jacques* le placent parmi nos meilleurs écrivains.

GEORGES LE CARDONNEL.

LES THÉORIES TRANSFORMISTES
ET
J.-H. FABRE

Poursuivie quarante ans dans l'obscurité et le silence et victime quelque peu de son opposition au Transformisme, l'œuvre de J.-H. Fabre paraît en pleine lumière au moment où le Transformisme tombe dans le discrédit. Mine inexploitée, sinon ignorée, elle s'offre à l'exploitation au moment où Darwin et Lamarck, dépouillés de leur auréole quasi-mystique, reprennent dans l'armée des philosophes de l'histoire naturelle un rang plus conforme à leur mérite, à celui de leurs contradicteurs et à la difficulté du problème qu'ils avaient pensé résoudre.

Il n'est pas interdit d'apercevoir la vanité d'un système — aussi bien scientifique que littéraire, politique ou religieux — dans le désaccord de ses partisans et à proportion de leur intelligence et de leur honnêteté. Le malheur, pour le Transformisme, c'est le nombre et la valeur des combattants qui peuplent les deux camps adversaires où l'on déploie son drapeau. Entre les mains des disciples de Lamarck et de Darwin, tous partisans du principe de l'évolution des espèces par voie de transformations infiniment lentes et ne différant — mais d'une façon vraiment par trop radicale — que sur la manière dont ce principe doit être établi, le Transformisme est un peu devenu ce que devient une poupée que deux enfants vigoureux tirent l'un par les pieds, l'autre par la tête.

Darwin, précurseur, initiateur, excitateur merveilleux ! — disent les néo-lamarckiens. La plupart des faits sur lesquels il s'est appuyé sont inexacts ; et de quelle inexactitude ! Car, enclin à admettre « des témoignages quelconques », lui-même « n'a aucune idée de la méthode expérimentale » et ce « n'est pas à

(1) V. *Mercure de France* des 16 octobre et 16 novembre 1911.

proprement parler un savant, c'est un philosophe (1) ». Mais l'action fomentée par son génie est immortelle. Et elle fut indispensable. Il a provoqué dans les sciences naturelles, qui devenaient stagnantes, un mouvement d'une inépuisable fécondité. Il...

— Soit, mais toute politesse sentimentale à part, et toute littérature, que reste-t-il des affirmations ou des hypothèses de l'illustre auteur de *l'Origine des Espèces?* Le principe de la persistance du plus apte ? Sorti de la cuvette à plastides où il prend la forme d'une vérité de la Palice, transporté dans la vie des plus simples parmi les animaux sur lesquels peut porter notre observation, pour dix faits dont la sélection naturelle rend compte elle est démentie par quarante et elle reste insuffisante pour les cinquante restants. A moins qu'élargissant jusqu'aux limites du possible le mot *apte* on n'en fasse une manière de tautologie, la reconnaissance pure et simple d'un résultat. Sans l'hérédité des caractères acquis, l'idée de la sélection ne peut expliquer aucun phénomène, disent avec raison aux néo-darwiniens les disciples de Lamarck. Mais, au fait, y a-t-il encore des néo-darwiniens ? Oui, suffisamment pour nier l'hérédité des caractères acquis, réduire à peu de chose l'influence du milieu (à moins de faire pour le concept *milieu* ce que d'autres font pour le concept *apte*), se moquer sans indulgence de la fameuse affirmation que le besoin crée l'organe — et nous prouver que Darwin n'a peut-être été qu'à moitié sévère en refusant de trouver au système de Lamarck le moindre intérêt scientifique (2).

Quant à la transformation par degrés, suivant une chaîne unique et sans interruption, des espèces animales, depuis la goutte de glaire jusqu'à l'homme en passant par l'amibe et le *pithecanthropus erectus ;* quant à cette ingénieuse théorie

(1) Ce sont les propres expressions de M. Gaston Bonnier, dans une étude *Pour ou contre le Darwinisme* (*Revue Hebdomadaire*, n° du 1er juillet 1911). Ceux qu'effraiera la sévérité du jugement n'auront qu'à se rendre compte des arguments de fait sur lesquels le savant botaniste l'appuie. Dans l'ouvrage de M. Le Dantec : *Lamarckiens et Darwiniens*, on verra ce qui restait dès 1899, aux yeux des disciples de Lamarck, de la pure théorie darwinienne.

(2) Darwin « n'a pas rendu justice à son illustre devancier. Les œuvres de Lamarck, dit-il quelque part, me paraissent extrêmement pauvres. Je n'en tire pas un fait, pas une idée ». Les disciples du grand naturaliste anglais acceptant fidèlement la manière de voir de leur maître ont également méconnu les mérites de Lamarck : Huxley le considère comme un observateur consciencieux, mais de médiocre valeur. » — Le Dantec, *Lamarckiens et Darwiniens*, p. 8.

point de jonction du darwinisme avec le lamarckisme, quel savant prétendrait aujourd'hui en sortir je ne dis pas l'application, l'illustration, la démonstration concrète, mais le principe tout nu du rang de ces hypothèses dont on ne se vante pas quand on ne veut être traité d'anthropocentriste ou de cause-finalier ? Quel de nos grands philosophes voudrait encore s'asseoir sous les frondaisons desséchées de l'arbre généalogique des primates, maintenant que M. Quinton nous enseigne que les oiseaux sont apparus très longtemps après l'homme et que l'homme a même précédé les carnivores et les ruminants (1) ? Nous entendions hier Anatole France, si dispos,

Au temps de sa jeunesse folle

à tirer du transformisme « une philosophie, des règles de vie, des lois sociales, une constitution politique, que sais-je » ! rejeter élégamment « dans les vieilles fables scientifiques les généalogies encore quelque peu bibliques dressées par Darwin (2) ». Cependant voilà bien longtemps que Remy de Gourmont, dans un livre auquel il est impossible de ne pas faire allusion quand on parle philosophie zoologique (3), laissait prudemment de côté « la vieille échelle dont les évolutionnistes gravissent si péniblement les échelons » et, pour établir la similitude des manifestations amoureuses chez les êtres dioïques, faisait appel au créationnisme le plus pur (4).

Il est vrai que nos philosophes, s'ils rejettent la chose, conservent volontiers le mot. Ainsi le Transformisme ressemble à ce couteau légendaire dans lequel tout a changé... sauf le possesseur. La lame actuelle s'appelle la théorie des mutations brusques et porte la marque de fabrique de De Vries ; le manche, c'est la loi de constance thermique, et nous y lisons le nom de Quinton. Soudaineté et persistance au lieu de lenteur infinie et de perpétuel changement. Evolutions particu-

(1) René Quinton, *l'Eau de mer, milieu organique* (1904). Voir sur les théories de Quinton : Remy de Gourmont, *Promenades philosophiques* (2e série), et Lucien Corpechot, *René Quinton, origine marine de la vie ; lois de constance originelle* (1911).

(2) *Discours prononcé à la maison des Etudiants le 28 mai 1910.* — Voir sur le finalisme bibliste de Darwin *les Promenades Philosophiques* (2e série) de Gourmont et ses *Epilogues* (3e série). — V. aussi notre volume *Témoignages* (2e série), p. 96 et s.

(3) *Physique de l'Amour*. Edité en 1906, ce livre porte les dates 1901-1903.

(4) Dans un but déclaré de simplification et de clarté, mais le fait n'en est pas moins frappant.

lières au lieu d'évolution générale. Révolutions au lieu d'évolution. Nous avons fait le tour du monde et nous voici ramenés sinon comme le pronostiquait au début de ses protestations contre « les théories à la mode » l'auteur des *Souvenirs entomologiques*, « aux bonnes vieilleries de l'âme et de ses immortelles destinées » — du moins à un composé de Cuvier et de Buffon avec Geoffroy Saint-Hilaire.

§

Si l'on veut, alors, je dirai que ce n'est pas le Transformisme élémentaire que Fabre a combattu. Puisque l'on reste transformiste en faisant appel aux mutations brusques et à la constance, l'ermite de Sérignan mérite ce titre autant que De Vries et Quinton, autant que Gourmont ou Le Dantec (1). Car, en prévenant que ce ne sont que des hypothèses, il a présenté quelquefois comme plausibles des explications analogues aux affirmations du botaniste hollandais. Il nous a parlé de variations soudaines « affranchies d'essais préalables », jaillissant aussi rapides que l'étincelle jaillit d'un caillou, pour expliquer certains changements, d'importance secondaire d'ailleurs, dans les usages des insectes. Par exemple, pour expliquer comment l'osmie des carrières sérignannaises, locataire de temps immémorial des coquilles de l'escargot, accepte de nidifier dans des bouts de roseaux artificiellement coupés, qui n'ont jamais été présentés à sa race, et remplace ainsi sa vieille architecture spirale par l'architecture cylindrique (2). Mais ces mutations à la fois nettes et de conséquences limitées, ces variations qui ne touchent qu'à la surface, mises de côté, son œuvre est d'un bout à l'autre l'affirmation et la démonstration de la constance des instincts.

Il nous a prouvé que, pour offrir à ses futures larves, encore en puissance dans ses ovaires, un gibier à la fois immobile et vivant, à la fois semblable au cadavre et plein de fraîcheur, le premier né des cerceris a nécessairement dû savoir paralyser ses buprestes, le premier né des sphex ses éphippigères, le

(1) Dans *la Crise du Transformisme* (1910), M. Le Dantec reconnaît que la théorie des mutations brusques est la négation du lamarckisme et presque la négation du transformisme lui-même — V. aussi E. Rabaud, *le Transformisme et l'Expérience* (1911). Mais l'objectif des néo-lamarkiens tend à établir que les observations de De Vries et ce qu'on appelle le mendélisme, n'ont qu'une importance secondaire. — Les deux ouvrages précités sont absolument muets sur les théories de Quinton.

(2) *Souvenirs entomologiques*, IV[e] série, chap. v.

premier né des tachytes ses mantes, comme le font les tachytes, les sphex et les cerceris d'aujourd'hui. Que les larves du sitaris ont dû, de tout temps, posséder leur machiavélique façon de pénétrer dans les cellules des anthophores. Que celles de la scolie ont toujours dû exercer sur leur gigantesque cétoine une méthode gastronomique qui consiste à dévorer de longs jours une venaison, sans lui donner la mort avant la dernière bouchée. Et affirmant après la permanence certaine des instincts la permanence probable des formes, quittant le terrain psychologique, son domaine personnel, pour celui de la morphologie, il nous a persuadés qu'il serait peu raisonnable de penser que « le premier scarabée sacré qui roula sa pilule peut-être sur la plage de quelque lac où se baignait le paléothérium » avait plus de tarses aux pattes antérieures que ne nous en montrent maintenant ses successeurs le long de notre rivage méditerranéen (1).

Constance psychologique et constance anatomique, que voulez-vous de plus, ô transformistes dernier cri ? Mais, sans entrer dans le détail de son œuvre, l'ermite de Sérignan n'a jamais été à admettre que l'univers s'est fait en un jour et que d'étroites corrélations ne relient entre eux tous les êtres. Il n'a jamais affirmé que les formes animales actuelles ont existé de tout temps et qu'il n'y a pas eu cette évolution zoologique que prouve ce qu'il a appelé « la numismatique des pierres ». Entre les insectes il proclame qu'il y a eu des premiers nés, des cadets et des derniers. C'est ainsi que les orthoptères lui paraissent parmi nous des représentants attardés des mœurs antiques, « précieux spécimens des étrangetés génésiques des vieux temps ». Le dectique à face d'ivoire et la sauterelle verte, dont la paléontologie lui appris la primitivité, datent, selon lui, du temps où la vie, « faisant les premiers essais de sa force organisatrice », suivant la magnifique expression du poète :

Concevait chaque jour des enfants monstrueux.

Lisez l'admirable chapitre intitulé : *les Vieux Charançons* (2). Inscrit sur les feuillets des schistes houlliers, les cur-

(1) Sur cette question très importante au point de vue anti-transformiste de l'absence de tarses chez les scarabées, lire, outre le chapitre deuxième de la 1re série, des *Souvenirs*, le chapitre cinquième de la Ve série.

(2) *Souv. Ent*, VIIe série, chap. IV.

culionides, premiers nés des coléoptères, et que nous retrouvons exactement semblables dans le moindre doigt de leurs pattes, dans la moindre nervure de leur cuirasse à leurs descendants actuels, sont les contemporains, sans doute, et, dans tel de leur détail morphologique, les analogues des reptiles fantastiques à qui la nature essaya, « sans grand succès d'ailleurs, de donner des ailes... de ces créatures indécises troublantes de hideur, prélude lointain du rouge-gorge et de la colombe ».

Pour nous en tenir « aux animaux pourvus d'os, on peut dire d'une manière générale qu'une succession graduelle s'est faite de l'inférieur au supérieur en structure. Ont paru d'abord les poissons, puis sont venus les reptiles, ensuite les oiseaux, enfin les quadrupèdes allaitant les petits... l'Homme est venu le dernier », explique *Maître Paul* à ses petits auditeurs dans l'un des innombrables livres de classe de Fabre (1). Mais c'est là de la science pour enfants et dans son œuvre véritable le grand savant ne se montre point généalogiste si assuré. Et il n'est pas impossible que certains groupes, que nous considérons comme des espèces, soient issus brusquement, sous la poussée des circonstances et sous l'action du milieu (en prenant ce mot *milieu* dans son sens intégral), d'espèces plus anciennes. Il se peut qu'il y ait entre des représentants de groupes qui nous paraissent assez éloignés fraternité et filiation, ou, pour employer un terme moins compromettant : descendance. Fabre, je crois le sentir, ne repousse pas plus cette idée en principe que ne l'a fait Buffon à la fin de sa carrière. Mais il répugne en tous cas, de la façon la plus nette, à l'idée de lenteur, dans le sens lamarcko-darwinien. A l'idée d'acquisitions par changements insensibles, de *progrès*. Et cela pour les instincts comme pour les formes. Bref, l'on sent bien que les théories de Quinton sur l'origine très antique de l'homme (théories qui ne me semblent pas avoir été à sa connaissance) ne le prendraient pas au dépourvu. N'a-t-il pas vu la scorpionne languedocienne sortir ses petits de la dépouille de l'œuf « avec les soins méticuleux, les tendresses de la brebis et de la chatte quand elles mangent les enveloppes fœtales » ? Ainsi « le scorpion a initié les vivants aux actes d'une maternité

(1) *Maître Paul*, édit. de 1889, p. 259.

voisine de la nôtre ; aux temps lointains de la flore houillère, déjà se préparaient les tendresses de l'enfantement (1). »

Les progrès de la vie ne connaissent pas les étapes graduelles du médiocre au meilleur, du meilleur à l'excellent, ils s'élancent par bonds, en tels cas avec des avances, en tels autres avec des reculs. L'Océan a ses flux et ses reflux. La vie, autre Océan, plus insondable que celui des eaux, a eu pareillement les siens. En aura-t-elle d'autres ? Qui pourrait dire oui ? Qui pourrait dire non (2) ?

§

Ne voit-on pas apparaître la moins finaliste, la doctrine évolutionniste la plus hardie entre les lignes de cette théorie de la création si dédaigneuse de l'école ? Entre le créationnisme, comment dire ? de la Genèse ? non, puisque l'échelonnement darwinien est justement la démonstration de la généalogie biblique, — mais de l'arche de Noé et des bestiaires du Moyen-Age ; entre cette imagination naïve dont le père Loriquet a depuis longtemps expurgé ses manuels, et le transformisme de Bouvard et Pécuchet (j'ai failli écrire de Haeckel), c'est plutôt au second que Fabre donnerait la préférence si le grand savant avait à choisir. Mais la supériorité du Créationnisme depuis cinquante ans vient peut-être surtout de qu'il n'a pas cherché à se produire sous forme de système scientifique et de ce que c'est au Transformisme demandeur qu'incombe, comme nous disons au Palais, le soin de la preuve.

Sous prétexte d'éclaircissement, ne risquons pas de trahir la pensée du prudent vieil homme. Pas plus que de l'origine de la vie, il ne nous apporte aucun système de l'origine des espèces. Ce n'est pas un biologiste, c'est un psychologue et sur le terrain où il s'est cantonné, il n'affirme que deux choses. Ses *vérités* se réduisent à deux :

1° L'homme n'est peut-être pas le dernier terme en chronologie de l'évolution ; mais *il est au point de vue psychologique un être radicalement différent de l'animal*. Autrement dit, l'instinct et la raison ne sont pas réductibles au même principe ; il y a entre eux une différence non seulement de quantité, mais de qualité (3) ;

(1) *Souv. Ent.*, VII^e série, chap. IX.
(2) *Souv. Ent.*, IX^e série, ch. XXIII.
(3) C'est exactement le contre-pied de la thèse si bien défendue par Remy de Gourmont dans sa *Physique de l'amour*.

2° *Les instincts animaux ne peuvent pas être le produit d'accumulations héréditaires.* S'il est vraisemblable que morphologiquement les espèces n'ont pas varié depuis leur apparition, il est certain que les instincts les plus compliqués des êtres les mieux doués en instinct, savoir : les insectes — n'ont pas été acquis par voie de tâtonnements, ne sont pas le résultat de l'expérience, de l'habitude, de l'éducation ; la résultante des deux facteurs lamarcko-darwiniens : temps et hérédité. Pourquoi ? Oh ! pour bien des raisons qu'on ne peut songer à expliquer en quelques pages, puisque Fabre a mis à leur explication dix épais volumes, mais avant tout parce que ces instincts, par exemple celui de l'hyménoptère, qui paralyse, et celui de sa larve, qui déguste, ne sont pas pour l'insecte l'utile seulement, mais l'indispensable. Parce que l'insecte meurt ou voue sa descendance à la mort, s'il n'arrive pas du premier coup à la perfection dans des pratiques plus complexes que les plus compliqués actes humains.

Au surplus, Fabre ne s'est jamais posé pour un adversaire du Transformisme — je continue à donner à ce mot son acception lamarcko-darwinienne — et son œuvre n'est pas du tout une œuvre de polémique ou même de critique. Il n'y faut pas voir l'un de ces ouvrages bons ou mauvais, absurdes ou raisonnables comme *l'Origine des Espèces* et *la Descendance de l'homme* en ont suscité tant et tant. L'auteur des *Souvenirs* a rencontré les théories explicatives du principe de l'évolution, mais il ne les a pas cherchées. Il n'a jamais combattu nommément Lamarck ni Darwin, ni aucun de leurs disciples. Darwin, il ne le cite que pour rapporter les expériences auxquelles il se livra sur sa demande, vers 1880, sur les chalicodomes, au sujet de ce sens de la direction inconnu à l'être humain et dont la découverte avait paru au philosophe anglais dangereuse pour son affirmation de l'analogie mentale entre l'homme et l'animal(1). Quant à Lamarck, Fabre ne parle pas de lui une seule

(1) Voir notre étude *J.-H. Fabre : le Savant et le Philosophe* (*Mercure* du 16 novembre 1911, p. 257 et la note).

Dès le début de sa carrière, Fabre a établi que l'abeille-chalicodome, transportée à des distances considérables de son nid et dans un pays inconnu, retrouve son nid, semblablement au pigeon voyageur. Il a conclu que le chalicodome possède un « sens de la direction » sans analogue dans la sensibilité humaine. A la demande de Darwin inquiété par cette conclusion, *car presque toute la partie psychologique du darwinisme repose sur l'analogie sensorielle et mentale de l'homme et de l'animal*, Fabre a repris ses expériences et il a poussé ses démonstrations à un tel degré d'évidence que Darwin — dont la probité scientifique a tou-

fois et c'est à se demander s'il l'a lu. Mais qui donc avait lu Lamarck au moment, certes bien lointain, où Fabre étudiait la philosophie de la nature dans les livres ? En tous cas, il a connu et compris les théories néo-lamarckiennes ; il en a même imaginé de fort ingénieuses et l'on peut considérer que rien ne lui a échappé du système de l'évolution par voie de transformation lente. Oui, la preuve en serait facile : chacun des arguments lamarcko-darwiniens a été, un jour l'un, un jour l'autre, combattu par lui du point de vue qui lui est propre : celui de l'origine et du développement des instincts. Et, par exemple, la plupart des naïvetés dont le mimétisme est responsable (1) n'auraient point été émises si on s'était donné la peine de lire la III[e] série des *Souvenirs* (1886).

J'ai insisté sur ce point dans des études antérieures. A ne pas être une œuvre de polémique, l'œuvre de Fabre a échappé aux inconvénients qui attendent de toute nécessité les savants qui se servent de la science pour mettre en état des théories. C'est une œuvre positive avant tout, bourrée de faits, et dans laquelle le philosophe, soumis à la tyrannie de l'homme de laboratoire, n'intervient que lorsque l'expérience est absolument terminée et son résultat inscrit sur des livres dûment cotés et paraphés et qui ne contiennent ni surcharges ni ratures. Certes il n'a manqué aucune occasion de confronter « les hautes théories », comme il les appelle d'un ton narquois, avec les « faits brutaux » qu'il a mis au jour — ces faits, affirme-t-il avec un juste orgueil, contre la réalité desquels il n'y a rien à dire. Mais il était bien loin de songer à attaquer le Transformisme quand il observait les manœuvres paralysatrices de ses hyménoptères, la gastronomie de leurs larves, l'hy-

jours su résister à l'esprit de système — se déclarait convaincu. Les dernières expériences de Fabre ont précédé de peu la mort du savant anglais. Mais ses disciples, Lubbock et Romanes, ont fait des efforts pour combattre les expériences dangereuses et leur terrible conclusion. Ils ont affirmé qu'il n'y a dans ce prétendu sens de la direction rien qui ne se puisse expliquer par la mémoire de l'insecte, son raisonnement, le pur hasard.

On ne doute plus aujourd'hui que les animaux ne possèdent des sens inconnus à l'être humain et même qui nous sont inconcevables. Cette importante vérité — qui, en soi, n'est ni favorable ni défavorable à la doctrine générale de l'évolution, si elle est la ruine du darwinisme sur le terrain psychologique — c'est l'ermite de Sérignan qui l'a fait entrer dans la science, non seulement par l'exemple du chalicodome, mais par un grand nombre d'exemples tous frappants, tous inédits. Je vois là un des meilleurs titres de Fabre à la renommée.

(1) On en trouvera quelques-unes et de bonne taille, rapportées avec un sérieux digne du vieil Hérodote dans l'ouvrage précité de M. Le Dantec, *Lamarckiens et Darwiniens* (Alcan, 1908).

permétamorphose des parasites méloïdes, la nidification des scarabées, le parthénogenèse des halictes et des pucerons, les noces de la mante et du dectique, l'instinct maternel des lycoses et des épeires, la télégraphie sans fil du grand paon, quand il épiait la sortie du papillon du ver à soie ou quand il faisait tourner sans interruption, pendant sept jours et sept nuits, la chenille processionnaire du pin autour de ses vases.

Ce désintéressement scientifique explique que sur bien des points il a pu fournir des armes je ne dis pas seulement à ce transformisme de demain, à ce *transformisme brusque* que certains darwiniens et les lamarckiens d'avant-garde déjà nous annoncent comme étant le transformisme « vrai », mais qu'il ait pu, lui, spiritualiste, enchanter et servir des matérialistes, trouver jusqu'ici ses plus grands admirateurs dans le camp d'une philosophie absolument contraire à la sienne. Il explique son succès d'aujourd'hui et permet de pronostiquer son succès de demain et de longtemps. Le jour où le transformisme de Darwin et de Lamarck aura définitivement perdu tout crédit et par conséquent tout autre intérêt que son considérable intérêt historique, l'intérêt des *Souvenirs*, bâtis non à l'appui de théories et à l'encontre d'autres théories, mais sur le terrain des faits contrôlables, ne souffrira aucune diminution. Sauf le déchet toutefois que doit *a priori* laisser l'œuvre la plus consciencieuse, quand cette œuvre est aussi abondante, en vertu de l'adage *errare humanum est*. Mais ce déchet, aujourd'hui où l'œuvre de Fabre a déjà été sur de nombreux points serrée de très près par des adversaires bien désireux de la trouver en défaut, est, à ma connaissance, insignifiant.

Le désintéressement, l'impartialité de cet homme qui voit son positivisme célébré, lui, un anti-lamarkien, par un lamarckien aussi déterminé que M. Edmond Perrier ; lui, un spiritualiste, par un matérialiste aussi convaincu et aussi convaincant que Gourmont, j'en trouve une preuve dans mon embarras pour le définir en tant que philosophe scientifique. Non, il n'est pas facile — si l'on prétend aller jusqu'au fond des choses — de dire si Fabre est ou n'est pas anti-transformiste ; de dire dans quelle mesure il est, ce partisan de la fixité des formes et des instincts, partisan de la création, adversaire de l'évolution. Sitôt que l'on quitte la question instinct, sitôt que l'on sort du terrain psychologique où il se montre fort net, les limites dans

lesquelles son créationnisme se meut sont vagues, équivoques. C'est tout à l'honneur du grand savant qui, spiritualiste déterminé, était parti créationniste radical (Linné, Cuvier) — de même que Hæckel à raison de son matérialisme devait partir, dès le premier bruit fait par Darwin, transformiste forcené — et qui est devenu petit à petit évolutionniste, ma foi! d'une manière tenant du Buffon *in fine* et de ce Geoffroy-Saint-Hilaire, que je ne puis m'empêcher de reconnaître derrière les théories de Quinton et de De Vries.

Un des admirateurs que les *Souvenirs Entomologiques* comptent dans le camp des savants religieux proposait récemment comme devise à l'œuvre de Fabre cette formule empruntée à la politique : Le Transformisme, voilà l'ennemi ! Mais notre sage nous a proposé lui-même une devise autrement en harmonie avec le caractère de son œuvre le jour où il a « planté » au bout de l'un des derniers chapitres de l'ultime série des *Souvenirs*, bien en évidence au milieu de la page, un gigantesque point d'interrogation : « le *lituus* antique, énorme et roulé en crosse, le bâton augural questionnant l'inconnu... emblème de la science en perpétuel colloque avec le comment et le pourquoi (1). »

§

Tout compte fait, j'oserai dire que Fabre n'est pas anti-évolutionniste. Mais que l'idée d'évolution sorte de l'état hypothétique pour s'habiller en certitude, qu'elle dépouille le caractère d'opinion qui la rendait préférable à l'affirmation qu'elle était venue combattre pour se faire article de foi, évangile, voilà ce que le positivisme inné du grand observateur ne supporte point. Et ce spiritualiste de sentiment fait alors appel à l'esprit d'examen non pas tant pour montrer le bien fondé de ses désirs métaphysiques (soigneusement enfermés dans son cœur tandis qu'il se penche sur ses ménageries), que pour détruire des hypothèses contraires à ces désirs. Et nous le voyons jouer vis-à-vis du lamarckisme et du darwinisme le rôle qu'un Voltaire a joué contre les dogmes catholiques et protestants. Il y a de la distance, n'est-ce pas, entre Voltaire et La Mettrie? Eh bien! pour en terminer, dans la mesure où il serait inexact de voir en Voltaire un adversaire de la religion

(1) *Souv. ent.*, X^e^ série, p. 214.

chrétienne en soi, il serait inexact de dire que Fabre est l'adversaire du principe de l'évolution.

A Voltaire, Fabre ressemble d'ailleurs par la qualité de son déisme. Il ne croit pas précisément en Dieu. Il croit à la Providence, mais à une Providence qui a bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de nos petits intérêts humains et qu'il n'est pas indispensable d'aller implorer dans les temples. Une divinité intermédiaire entre le dieu (?) de Malebranche et celui de Renan. Plus exactement, il soupçonne qu'une volonté mène le monde, qu'une raison à l'image de la raison humaine — et c'est sur ce point seulement qu'apparaît le spiritualisme et l'anthropocentrisme de Fabre — est intervenue dans la création, dans l'organisation de l'univers. Ayant connu l'infinie complexité de l'horloge insecte, il n'admet pas que l'horloge a pu se passer d'horloger. Un point, c'est tout, et sur l'horloger lui-même ne lui demandez pas de renseignements. Il vous répondra, lui qui a rassemblé une somme si considérable de vérités particulières et détruit une telle somme d'erreurs particulières et générales, il vous répondra en dessinant d'une main ferme le *lituus* augural, le point d'interrogation. Les merveilles de la psychique des insectes l'ont convaincu de l'existence d'un être suprême, comme les harmonies des sphères célestes en ont convaincu un Newton; mais il est moins facile aujourd'hui à un grand savant d'être déiste qu'il ne l'était à l'époque du grand physicien. Maintenant, je dois dire que quand on a lu, relu et médité les *Souvenirs*, l'astronomie supporte plus aisément, semble-t-il, l'explication mécaniste que la psychologie animale.

Quand nous avons bien compris que les hyménoptères paralysateurs, dans le choix de leurs victimes, égalent en nomenclature le savoir d'un Latreille; que le cerceris, par exemple, va chercher les seules venaisons qu'il faille à ses larves, les buprestes, dans l'ordre colossalement embrouillé des coléoptères, et les trouve quelles que soient leurs différences de forme, de taille et de couleur; quand nous voyons que l'ammophile manifeste dans ses pratiques meurtrières une connaissance de l'anatomie qu'un Claude Bernard arrive à peine à posséder et sait donner autant de coups d'aiguillon qu'il y a de centres nerveux dans la chenille de sa noctuelle; que la scolie ne dégaine qu'une fois, mais luttera des demi-heures avec la

larve de la cétoine, dont toutes les parties du corps sont accessibles au dard, pour pouvoir atteindre l'unique point microscopique par où la paralysie est capable d'être opérée; quand nous voyons le pompile, avant d'immobiliser d'un coup d'aiguillon les centres locomoteurs de l'epeire, donner d'abord un coup de stylet sur l'appareil qui commande le mouvement des crochets venimeux de cette araignée — nous nous efforçons vainement d'expliquer l'acquisition de ces instincts par une série de concordances fortuites, par le développement héréditaire d'une série de hasards heureux. Et surtout quand Fabre, prenant dans chacun des cas la solution transformiste, nous l'a analysée avec sa clarté, sa précision habituelles et son habituelle bonne foi. Or, des exemples pareils, les *Souvenirs* nous en offrent par vingtaines, tous présentés avec une abondance de détails, un esprit de suite qui ne peuvent faire autrement, quelque prévenus que nous soyons, que de conquérir notre confiance. Il n'y a pas une de leurs dix séries où nous n'assistions à plusieurs merveilles dont la plus simple dépasse notre ingéniosité et nous rendrait incrédules si Fabre n'était pas un démonstrateur sans réplique. Et chaque fois nous voici obligés de dire, jusqu'à ce que notre confiance systématique et sentimentale dans le hasard nous reprenne, ce que Fabre dit : Ce n'est pas avec le hasard que de telles harmonies s'expliquent.

Ce que les *Souvenirs* nous ont montré en tous cas, et ce dont il est impossible même en restant matérialistes que nous ne leur soyons pas reconnaissants, c'est le côté naïf de certains théoriciens du transformisme, esprits religieux à rebours qui voient le problème du monde avec la simplicité qui les choque tant chez les dévots (1). Avec quel air ces bonnes gens escamo-

(1) Sans insinuer que M. Etienne Rabaud, maître de conférences à la Sorbonne (dont j'ai mentionné l'interessant ouvrage : *le Transformisme et l'Expérience*), soit de ces théoriciens-là, il est difficile de ne pas dénoncer la simplicité avec laquelle il « dépouille de tout mystère », à l'aide de l'anhydrobiose, les « instincts » les plus « merveilleux » (comme il dit en attachant à ces mots « instinct » et « merveilleux » un sens ironique) que nous offrent les insectes. De ce que l'anhydrobiose et certaines modifications chimiques du milieu peuvent expliquer un fait infiniment simple, élucidé par Giard, le déplacement des larves de Sciara (v. le livre de M. Rabaud, pp. 149 et s.), il ne s'en suit pas que les agissements prodigieusement compliqués que Fabre a mis en lumière, par exemple ceux des hyménoptères paralysateurs ou de leurs larves, reçoivent des théories de Giard ou de Lœb le moindre commencement d'explication.

Ce qui est plus grave, c'est de voir M. Rabaud parler en termes dédaigneux de l'anthropocentrisme de l'auteur des *Souvenirs Entomologiques*, et en quatre lignes,

tent la difficulté! Passez muscade, disent les prestidigitateurs, hélas! de la meilleure foi du monde. Mais le vieil homme soulève le gobelet, nous montre que l'énigme est toujours là et, dissipant les nuées accumulées par l'opérateur, il met dans un jour éblouissant la formidable complexité du problème.

Que nous l'appelions le hasard ou la Providence, que nous y voyions les marques d'une volonté supérieure ou un concours de forces physico-chimiques, Fabre nous a réconciliés avec ce qui est responsable de l'univers. Le Transformisme, avec ses notions par trop commodes du temps et de l'hérédité, *et en laissant de côté l'étude des instincts* ou en soupçonnant à peine les difficultés qu'elle présente, enlevait tout intérêt psychologique au problème. Il n'y avait plus de place pour le psychologue autour de la table où s'agitait le débat. Tout ressortissait au protoplasme, à l'amibe, à la bactérie. Cherchée presque uniquement dans « les bas fonds de l'animalité », la solution semblait à la merci du premier préparateur de laboratoire. Des cuvettes et des cornues, l'Ermite de Sérignan la rejette libre en plein ciel. Et nous voyons l'Oiseau bleu, ayant retrouvé ses ailes, ses couleurs et son beau chant, se poser assez loin et assez haut pour que nous ayons davantage envie de le poursuivre.

MARCEL COULON.

l'accuser d'attribuer à ses insectes « les desseins, les préoccupations, les désirs humains tout en concevant l'intervention d'un guide qui les dirige à leur insu », procédé « qui donne au récit une allure, un coloris qui captive le lecteur et le remplit d'admiration. Le procédé réussit à merveille, et J.-H. Fabre l'exploite avec un bonheur persistant » (p. 153).

Que diriez-vous d'un critique qui affirmerait que Victor Hugo, auteur dramatique, a passé son temps à prôner la règle des trois unités et à la mettre en tragédies ? Il lui serait assez difficile du moins de nous fournir des citations. En accusant d'anthropocentrisme l'homme qui a purgé de l'anthropocentrisme dont elle était infestée l'histoire des insectes et en même temps, dans une large mesure, celle des animaux supérieurs, M. Rabaud ne donne pas la preuve de son affirmation. Pour ma part, dans les centaines et les centaines de faits que Fabre a mis au jour, je ne l'ai vu qu'une seule fois — et c'est au tout début de sa carrière — proposer une explication qui sente l'anthropocentrisme. J'ajoute que cette hypothèse présentée ce jour-là par Fabre est détruite de façon absolue par le restant du volume où elle s'est égarée et qu'il n'en reste rien ; pour la réduire à néant, le lecteur n'a qu'à appliquer la méthode élémentaire du Maître.

Que le distingué professeur me permette de le renvoyer à ce que j'ai écrit sur l'anti-anthropocentrisme de Fabre dans le *Mercure* du 16 novembre dernier.

PRINTEMPS

I

EN AUTO

La campagne est noyée en la pluie verte et bleue,
Un paon fabuleux ouvre à l'horizon sa queue,
La plaine diaphane et le bois transparent
Sont pénétrés du prisme en tout l'espace errant
Et comme elle est d'une complexion discrète
L'auto respire bas, poursuivant son chemin
Dans des éclaboussements d'or et de carmin.
Cette heure fugitive est bien notre conquête,
Selon nos vœux, elle offre à nous deux une fête
Comme nous les aimons. — Orchestre des clartés,
Déroulez pour nous seuls vos rythmes enchantés !
Plus de sons frelatés, fourbes, faux, apocryphes,
L'auto galope ainsi qu'un splendide hypogriffe
Et file sur la route en moire qui reflète
La plus harmonieuse et chantante palette
Et par moment, selon les pans d'air traversés,
Nous baignons au travers d'effluves irisés
Très vaguement... ou bien folle fournaise rose,
Aux mille frissons vifs, l'éther joyeux explose.

Mais surtout verte et bleue au soyeux flottement
La pluie depuis les cieux jusques à nous s'étend.
La forêt courbe un peu sa crinière souple
S'embuant d'argent bleu, rose, mauve, agitant
Tout cet argent liquide et les chaumes contents

Le reçoivent aussi. — Les bœufs couple par couple
Traçant à pas comptés des sillons sans défauts,
Emportent ce brocart de la pluie sur leurs dos ;
Aux sentiers tortueux qui dévalent des vignes,
L'eau mince a dessiné de chatoyants festons :
L'eau parmi leurs cailloux, rutilante, trépigne.
Le pâtre avec son chien barbu et les moutons,
Si rugueux, d'un glacis frais et mouvant s'enduisent.
L'auto file en silence. — Et des chants de coucous
Tout à coup dans le vent aux fulgides remous,
Ainsi que l'or du soleil, en l'averse luisent.
Des parfums lumineux s'échappent des fossés,
Des bourgeons en fouillis dont les étuis bronzés
Et trop gonflés de sève abondamment éclatent
Et projettent soudain du feuillage écarlate.
Les rameaux ont vers nous de si tendres saluts...
Car nous fraternisons dans un magique influx,
Exaltés par la course au clairvoyant vertige,
Avec ce soleil fou balancé sur sa tige,
Le végétal aimant, la bête, l'élément
Ainsi que le Centaure, au resplendissement
Si doux du ciel attique à travers nos pensées.
Tons, accords, déversez vos ondes cadencées,
Pendant que nous glissons comme immatériels
Sous l'arche s'écroulant d'un pluvieux arc-en-ciel
Et que là-bas, bien loin des contours de la route
Et de son rampement de serpent azuré,
Au fond du bois faunesque et dont l'âme m'écoute,
Répond à mon appel un écho diapré.

II

LA HALTE

Mais si l'on s'arrêtait pour rêver plus à l'aise
Au coin de la clairière où pleure un bleu mélèze ?
Descendons. Le soleil, comme un phénix en feux
Perché sur le sommet de cet arbre onduleux,

Aura bientôt séché le sol, l'herbe, la feuille;
Marchons?...vers du mystère...en fleurs qui nous accueille,
Ou bien asseyons-nous, très attentifs; je veux,
Fervente, ne rien perdre, ô Printemps, de tes rites.
Chatoiement du vent souple où brillent des pépites,
Cris étouffés, ailes glissant, sol qui palpite,
Sous le feuillage puéril, à peine éclos,
Frissonnement de la clarté d'avril; bouleaux
Aux longs soupirs dont le front se renverse
Inondant l'air d'un or mouillé; source qui berce
Tant de fleurs de topaze en un rythme si doux,
Nous nous tendons les mains, soyez, soyez à nous!
Molle chute du jour sur la mousse vivace,
Que la bave d'argent des escargots damasse,
Etalant des bouquets qu'un merveilleux brodeur
Composa pour cette fête; admirable odeur
Dout le tournoiement ivre incite aux épousailles
Le ramier près des cieux, l'orvet sous les broussailles,
Les insectes brillants de l'écorce jaillis,
Les grives poursuivant leurs tendres jaseries
Eperduement au travers de ces closeries
Bleues et lilas, toujours bougeantes des taillis;
Sons, lumière, parfums, innombrables féeries,
Pénétrez dans mon cœur, mes yeux épanouis,
Tous mes sens. O Printemps, aux charmes inouïs,
Printemps sacré, je te reçois, je te louange,
Comme l'abeille, l'eau, la feuille, la mésange,
Et parce que j'ai pris conscience de nous,
Des choses et du temps, loin des sots et des fous;
Parce que, même ici, la clameur sans pareille
Des heures galopant vient heurter mon oreille,
Je me dresse en chantant, Printemps, vers ta beauté
Divine avant la nuit qu'on nomme éternité;
Plus heureuse cent fois d'être cet éphémère,
De croire que tarit le rayon qui m'éclaire;
De sentir s'écouler ce peu de sable d'or...
Plus heureuse en songeant que tu rôdes, ô Mort,

Derrière nous aiguisant ta faux souveraine
A la pierre enfermant le chant de la fontaine,
Que ta grande ombre est là tenacement debout
Au bord du ruisseau gai où le bleu du ciel bout ;
Des absurdes projets, ta sagesse délivre :
Qu'il est délicieux tout simplement de vivre !
Ouvrez-vous donc, mes bras naïfs ; mon cœur, battez
Comme ce vol d'abeille à travers la lumière,
Car la plus écoutée et plus belle prière,
C'est tout ces bonheurs-là que nous aurons chantés,
D'accord avec les cieux ingénus et la terre
Vers toi, penché sur nous, comme un amant, Mystère,
Vers toi que nous nommons enfin, Divinité.

MARIE DAUGUET.

NAUSICAA RETROUVÉE

Il y a, dans l'Odyssée d'Homère, un peuple pour lequel le grand aède n'a pas assez de louanges et d'hyperboles ; et à qui, par un singulier retour des choses d'ici-bas, la critique moderne refuse même d'avoir existé.

Ce sont les Phéaciens ; les Phéaciens, « illustres navigateurs dont les nefs ont la science et les pensées des hommes », et qui, au dire de Zeus lui-même, « sont les très proches parents des dieux » ; les Phéaciens, restés à tout le moins, pour la postérité, le peuple de Nausicaa, la vierge aux bras blancs, faite de grâce juvénile, de pitié secourable, de prudent savoir-faire, de décision ferme...

Il serait facile de montrer que, loin d'être un mythe, les Phéaciens sont un peuple de chair et d'os : une colonie phénicienne très authentique. Si l'on rapproche les traits de leur physionomie sociale épars dans le poème, on voit apparaître un type d'ailleurs connu : celui du commerçant maritime en pays neufs et lointains (1).

Essayant ici une tâche plus modeste, je vais indiquer brièvement que Schérie, leur pays et leur ville, aussi fantaisiste qu'eux-mêmes pour les modernes, répond à des réalités géographiques que nous pouvons, à l'heure actuelle, voir de nos yeux, fouler de nos pieds, et toucher de nos mains.

Ce pays et cette ville, nous allons les retrouver dans l'île d'Ischia, la plus grande des Parthénopéennes, à l'entrée du golfe de Naples. Nous allons montrer que c'est là, sur cette terre de délices, au milieu des « sourires infinis de la vague » tyrrhénienne, qu'Homère a placé la femme la plus attirante qu'ait créée son génie ; celle dont ses vers ont fait une Immortelle, celle qui vivra, grâce à lui, aussi longtemps qu'il y aura des hommes.

1° Schérie, la patrie de Nausicaa, est un port maritime ; à

(1) Voir Ph. Champault, *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée* (Paris, Ernest Leroux), 2e et 3e parties.

l'époque d'Homère, maritime signifie méditerranéen ; c'est donc sur un rivage quelconque de la Méditerranée qu'il faut chercher notre ville ; cela d'ailleurs n'est contesté par aucun de ceux qui lui supposent une réalité quelconque.

2° Mais la Méditerranée est vaste ; heureusement un épisode du poème vient de prime abord restreindre le champ de nos recherches, en montrant que, en outre, Schérie est dans une contrée volcanique, et que, aux temps odysséens, les forces internes y manifestent leur activité.

Ceci, par exemple, semble bien n'avoir été jamais compris, et il faut le prouver.

Alcinoos, roi des Phéaciens, a fait reconduire Ulysse à Ithaque. La nef qui a rempli cette mission revient à Schérie. Déjà elle est en vue du port, et même elle en est si proche que, de la rive, on en distingue tous les détails. A ce moment, Poseidon, le dieu de la mer et des volcans, celui qui agite les flots et secoue le sol (1), s'approche d'elle, la touche du doigt et la soude au fond sous-marin. Les gens du port sont frappés de stupeur et « se répandent en paroles ailées ». On court avertir Alcinoos : « O dieux, s'écrie celui-ci, vont-elles donc s'accomplir les prophéties de mon père qui a établi ici notre peuple ! Un jour viendra, m'a-t-il dit, où une de nos nefs sera ainsi perdue par Poseidon, et ensuite le dieu recouvrira d'une immense montagne toute notre ville. Allons, vite, sacrifions au dieu ; peut-être nous prendra-t-il en pitié ; peut-être consentira-t-il à ne pas nous couvrir de cette redoutable montagne. » Et les peuples terrifiés préparent douze taureaux, et ils entourent, suppliants, l'autel du roi Poseidon. C'est sur cette phrase que se termine l'émouvant épisode, et dans le poème, il ne sera plus question des Phéaciens.

Evidemment pour le roi, entre le phénomène qui vient de se produire et celui qu'il redoute, il y a partie liée. En soi, un îlot au large n'est pas chose bien redoutable ; mais il est ici l'annonce, et sans doute le commencement, d'un phénomène tout à fait désastreux, qui aura pour conséquence de faire disparaître la ville.

S'il s'agissait de deux particularités du site ayant existé de tout temps, d'une île en forme de barque d'une part, d'une

(1) Sur ce double rôle de Poseidon, voir *Phéniciens et Grecs*, déjà cité, p. 37.

montagne plus ou moins gênante d'autre part, on n'arriverait pas tout d'abord à la pleine valeur du verbe employé, si expressif (1) : la ville serait plus ou moins cachée dans une direction, elle ne serait pas cachée de toute part, et recouverte. Mais surtout l'épisode, pris dans son entier, n'aurait pas de sens : pour encombrante qu'on la suppose, la montagne ne serait pas une calamité bien terrible. Puis il n'y aurait aucun lien entre l'îlot et la montagne, l'un ne serait pas l'annonce ou la cause de l'autre. Au surplus, le poète n'aurait pas pu nous laisser en suspens : pour conformer son invention aux réalités du lieu, il aurait montré le phénomène se poursuivant et s'achevant ; il n'en est rien ; l'éventualité fatale ne s'est donc pas encore produite au temps d'Homère. Pour ces quatre raisons, nous sommes en face d'une éruption volcanique à ses débuts, ou le passage ci-dessus n'a vraiment pas de sens.

3° Deux étymologies confirment tout à fait cette interprétation. Le nom de Schérie ne signifie rien d'acceptable en grec ; par contre, dans les langues sémitiques, il a un sens très clair : le radical *skr* signifie *être noir ;* sous la forme participiale *skera* ou *schra*, il désigne l'état de ce qui est noir. Sous la forme *sokeret*, ce serait la *roche noire* (on sait d'ailleurs que, dans les langues sémitiques, les voyelles ne font pas partie du radical ; elles ne jouent pas, dans les mots, un rôle plus important que nos désinences).

D'autre part, le nom de *Phéaciens* a exactement le même sens en grec : ἀκή sommet, φαίος noir nous donnent les habitants ou les gens de *la Roche Noire*. Voilà deux noms géographiques se rapportant à la même ville, l'un traduisant l'autre, et qui indiquent tous deux que nous sommes en pays noir, c'est-à-dire volcanique.

4° Passons maintenant en revue les régions volcaniques de la Méditerranée ; elles ne sont ni très nombreuses, ni très étendues. Je les réunis en trois groupes, plus ou moins artificiels peut-être : il importe peu, car nous ne faisons pas de géologie.

Dans le premier, voici le nord de la Sardaigne, le Latium, les monts Albains, et plus au sud les îles Ponza ; mais tous les volcans de cet ensemble sont entrés en repos bien avant l'homme, et se trouvent, par là même, hors de cause.

(1) Ἀμφικαλύψειν.

Plus au sud, ce sont les Champs Phlégréens, Ischia et Procida, le Vésuve ; ensuite, les îles Lipari avec le Stromboli et aussi l'Etna ; presque sur la côte d'Afrique, Pantellaria, avec sa voisine intermittente, l'île Julia. Cet ensemble, qui date des temps géologiques, n'a pas cessé d'être en activité ici ou là depuis l'existence de l'homme ; l'histoire et l'archéologie le prouvent, chacune de leur côté.

Une troisième région, elle aussi active de tout temps, occupe une partie de l'Archipel ; elle a pour siège principal Santorin, dans les Cyclades, avec ses deux cratères de Paléa et de Néa Kaméni ; elle a eu des dépendances en terre ferme sur la côte voisine d'Asie Mineure. Cette troisième région doit être écartée ; il n'est pas admissible que, dans une mer complètement grecque comme l'Archipel, une tradition aussi importante que celle des Phéaciens n'ait laissé aucun souvenir.

Il faut donc se rabattre sur notre deuxième région, et chercher depuis Pantellaria jusqu'aux Champs Phlégréens.

5° Or voici que, interprété à la lettre, un double itinéraire du poème nous conduit bien clairement dans la partie nord de cette même région. C'est l'itinéraire d'aller et de retour pour l'île de Calypso.

« A l'heure où celui qui juge quitte l'agora pour le repas du soir » (l'indication, évidemment précise pour un auditeur du poète, écarte bien l'idée d'une évaluation approximative) à cette heure là, dis-je, Ulysse est emporté dans un mystérieux voyage: il part du nord de Charybde au détroit de Messine ; il navigue neuf nuits et neuf jours ; au cours de la dixième nuit, il aborde chez Calypso.

M. Victor Bérard a bien montré que Calypso, fille d'Atlas (le mont aux Singes de Mauritanie), doit se placer dans le voisinage de ce mont. D'autre part, je relève dans Hésiode une indication ayant tout à fait le même sens. Calypso, dit ce dernier, est fille de Thétys, la mer, et de l'Océan. Cette généalogie, géographique comme la précédente, veut dire que Calypso est située à l'endroit où l'Océan et la Méditerranée se marient, c'est-à-dire sur la limite qui leur est commune. Les deux grands poètes des origines grecques s'accordent donc à placer la déesse, ou plutôt l'île qu'elle symbolise, aux environs de Gibraltar (1).

(1) On voudra bien remarquer qu'ainsi Calypso et sa famille ne sont que de la

Du détroit de Messine à Gibraltar, la distance est considérable, et le temps indiqué est relativement court; le voyage se fait donc par la ligne la plus directe; ce qui ne signifie pas du tout par la ligne droite; car, dans les marines d'alors et de longs siècles ensuite, un itinéraire se comprend toujours avec le sous-entendu qu'on ne peut pas perdre les côtes de vue.

En fait, si, dans le cas présent, on longe la côte septentrionale de Sicile, si des Egades, qui la terminent à l'ouest, on rejoint la côte d'Afrique vers le cap Bon, et si l'on suit la rive africaine jusqu'à Gibraltar, on a cheminé presque en ligne droite.

Demandons aux périples les plus anciens ce qu'ils pensent de la durée de cette navigation. Et Scylax, qui reproduit des itinéraires carthaginois, presque phéniciens par conséquent, répond, en nous indiquant, pour l'itinéraire Carthage-détroit de Gadès, sept jours et sept nuits, si la navigation est très heureuse. Avec la même vitesse moyenne, reportons au détroit de Messine le point de départ de cet itinéraire, et nous l'allongeons de cinquante-six heures, c'est-à-dire de deux jours, deux nuits et d'une fraction de nuit. La coïncidence est aussi complète que possible; certes, elle nous encourage à interroger de nouveau Scylax sur la durée de la navigation de retour.

Or, c'est précisément à la terre des Phéaciens que le héros aboutira cette fois.

De cet autre voyage, Homère nous apprend deux choses : d'abord qu'il se fait dans la direction générale d'Occident en Orient, de façon que l'Ourse soit toujours sur la gauche (évidemment cela n'impose pas qu'on la voie toujours sous le même angle). Nous savons, en second lieu, qu'il dure dix-sept jours et dix-sept nuits; au matin du dix-huitième jour, Ulysse sera en face de la terre des Phéaciens.

Mais quel itinéraire côtier suit cette fois le héros? Ayant longé à l'aller la rive africaine, n'est-il pas à croire qu'il prendra au retour par les côtes d'Europe? Le poète montrerait ainsi qu'il connaît les deux grands itinéraires de la Méditer-

géographie poétisée. Voici que s'évanouissent en réalités géographiques deux généalogies divines gravement enregistrées par les mythologues. Un certain nombre d'autres généalogies dans Homère et dans les légendes relatives aux origines grecques doivent s'interpréter de même : elles ne sont que des inventions poétiques dont le vrai sens, clair pour les contemporains, s'est perdu au cours des âges. Voir à ce sujet mes *Phéniciens et Grecs* en divers endroits, et notamment pp. 336, 378, 391, 407, 446, 482, 488, 540, 546.

ranée, les seuls vraiment pratiques de son temps. Remarquons d'ailleurs que le retour par les côtes d'Afrique prolongées nous mènerait, en dix-sept fois vingt-quatre heures, bien au-delà de Pantellaria, par conséquent bien au delà des parages volcaniques de ces mêmes côtes.

Interrogeons donc de nouveau Scylax : demandons-lui où il nous arrêtera après dix-sept jours et dix-sept nuits de navigation à partir de Gibraltar le long des rivages d'Europe.

Pour longer le pays des Ibères (jusqu'aux contreforts méridionaux des Pyrénées) il compte sept jours et sept nuits : pour celui des Ibères-Ligures (jusqu'au Rhône) deux jours et une nuit ; on est ensuite deux jours et deux nuits en face des Ligures (du Rhône à Antibes) (1) ; quatre jours et quatre nuits sur les côtes tyrrhéniennes (jusqu'au Tibre) : un jour et une nuit au pays des Latins (jusqu'à Terracine). Puis, en deux fois un jour, on atteint le fond du golfe du Naples. Nous voici dans la partie nord de notre deuxième région.

Additionnons ici, pour nous rendre compte du temps employé jusqu'à présent : nous trouvons dix-huit jours et quinze nuits. Or il s'agit de jours d'été, car on ne navigue pas en hiver ; et ces jours sont à peu près deux fois plus longs que les nuits correspondantes : nos trois jours en excédent valent donc à peu près quarante-huit heures, et nous retrouvons, avec une approximation aussi satisfaisante que possible, les dix-sept jours et dix-sept nuits indiqués par le poète.

Comme, au point de vue de la durée, les deux itinéraires d'Homère et de Scylax pour l'aller se sont superposés l'un à l'autre, nous voici amenés à croire que ceux du retour se superposent encore, et à nous mettre en campagne pour nos recherches ultérieures, à partir du point où Scylax vient de nous arrêter, c'est-à-dire à partir des environs de Naples.

6° Or voici que précisément un autre texte du poème appelle très vivement notre attention sur les alentours de Naples.

Avant de se transporter à Schérie, nos gens « habitaient Hypéreia à la vaste campagne, auprès des Cyclopes violents qui leur faisaient la vie dure, étant plus puissants qu'eux ». Ce texte renferme évidemment une indication précieuse, mais

(1) Le texte de Scylax, dans son état actuel, porte quatre jours et quatre nuits pour le pays des Ligures ; mais Ch. Muller (*Geographi minores*, t. I, p. 18) propose la correction, évidemment fondée, que j'adopte.

comment l'utiliser ? Ni Hypéreia ni les Cyclopes ne désignent rien de connu dans le monde ancien. Une hypothèse bien simple à faire, après le doublet gréco-sémitique Phéacien = Schérie, c'est que Cyclope et Hypéreia, évidemment grecs, sont, eux aussi, des traductions du phénicien essayées au temps d'Homère, mais non adoptées par l'usage. En grec, Hypéreia, c'est *la haute ;* Cyclopes ce sont *les yeux cercles ;* dans les langues sémitiques, la Haute devient *Cuma*, et Cyclopes donne *Oinotra :* nous sommes en face de deux noms qui, dès avant l'histoire, se sont inscrits, à côté l'un de l'autre, sur la carte d'Italie. D'obscur, notre texte devient lumineux : Cumes la Campanienne (1) se place à l'ouest des Champs Phlégréens : elle a été là, des siècles avant la période romaine, un poste commercial très important ; et à l'est de ces mêmes champs Phlégréens s'étend l'Œnotrie (2).

Homère ajoute qu'à Hypereia les Phéaciens avant la lettre étaient en relations avec les Géants. Or, les seuls Géants que Strabon connaisse en Europe habitent précisément les Champs Phlégréens. Voici donc trois identifications qui s'accordent à montrer nos gens établis d'abord à Cumes, sur le continent italien, à quatre lieues de Naples dans le couchant.

7° Or à qui fera-t-on croire que des Phéniciens, assez forts pour deviner l'avenir commercial de Cumes, et ayant fait le coup de maître de s'en emparer, aient purement et simplement abandonné ce poste d'une valeur exceptionnelle, quand ils pouvaient le conserver, en se transportant dans une île voisine ? La chose était facile à des navigateurs comme eux. Elle suffisait d'ailleurs à les mettre à l'abri de leurs ennemis, les Cyclopes ou Œnotriens ; car le poète dit en propres termes que ces derniers, race à demi sauvage, ne savaient rien de la rame ni des nefs. Dépossédés par la force, voici évidemment ce que les Cuméens ont fait : les îles Parthénopéennes étaient à leur portée ; ils sont allés s'installer dans une des îles Parthénopéennes.

8° Qu'ils se soient réfugiés dans une île, le texte en fournit deux preuves directes. « Grâces aux dieux qui nous aiment, dit d'abord Nausicaa, aucun de ceux qui sont nés ou à naître

(1) Εὐρυχόρος, « à la vaste campagne », épithète d'Hypereia dans Homère, est une sorte de traduction de « campanienne ».

(2) Cette traduction a d'abord été proposée par M. Bérard.

n'oserait nous apporter la guerre. C'est au sein de la mer retentissante que nous habitons, loin des autres hommes et tout à fait à l'écart. Personne ne peut pénétrer chez les Phéaciens ! » Ce passage n'est-il pas déjà clair ?

Puis quand Ulysse va être jeté sur la terre phéacienne, il flotte sur une épave, et est le jouet des vents, ou plutôt d'un seul vent que lui a soigneusement choisi Athènè sa protectrice ; c'est le Borée : le Borée qui souffle du nord ou du nord-est, et ne peut le faire échouer que sur une côte exposée au nord ou au nord-est. Or, sur la face occidentale de l'Italie où nous sommes, une côte ainsi orientée ne peut pas appartenir à la terre ferme ; elle ne se trouve que dans une île.

9° En outre notre terre, disons maintenant notre île, est montagneuse. Quand Ulysse arrive en vue de Schérie, ce qui frappe tout d'abord ses regards, aux premières lueurs du jour, ce sont « les montagnes ombreuses des Phéaciens ».

10° Puis elle est suffisamment grande pour nourrir les quelques milliers d'êtres humains dont se compose, au plus, la colonie. Il est clair, en effet, que les conditions du départ de Cumes imposent, si l'on ne s'est pas trop éloigné, un site indépendant de la terre ferme au point de vue des subsistances.

11° Enfin elle est exceptionnellement fertile ; c'est la *riante* ou l'*heureuse* Schérie. La description des jardins d'Alcinoos est restée célèbre : « Au delà de la cour du palais, s'étendait un jardin de quatre gyes, entouré de tout côté par une haie. Là croissaient de grands arbres florissants qui produisaient, les uns la poire et la grenade, les autres les belles oranges, les douces figues et les vertes olives. Et jamais ces fruits ne manquaient ni ne cessaient ; et ils duraient tout l'hiver et tout l'été ; et Zéphyros en soufflant faisait croître les uns et mûrir les autres. La poire succédait à la poire, la pomme mûrissait après la pomme, et la grappe après la grappe, et la figue après la figue. Là, sur la vigne fructueuse, le raisin séchait sous l'ardeur de Hélios en un lieu découvert, et là il était cueilli et foulé ; et parmi les grappes, les unes perdaient leurs fleurs, tandis que d'autres mûrissaient (1). »

12° Et maintenant, à la suite des Cuméens fugitifs, confions-nous à la mer onduleuse. A la lumière des indications que

(1) Trad. Leconte de Lisle.

nous venons de recueillir, cherchons l'île dans laquelle ils sont devenus les gens de la Roche Noire.

Passons en revue les Parthénopéennes. Nisida est un volcan éteint, mais elle est tellement voisine du continent et tellement petite qu'elle n'offre pas les conditions voulues d'isolement et d'indépendance. Procida, sa voisine, est d'origine volcanique ; mais elle se compose surtout de tufs blanchâtres : d'ailleurs, elle n'est pas vraiment montagneuse. Capri est montagneuse à souhait, mais par contre elle n'est pas du tout volcanique.

13° A Ischia, la dernière du groupe et la plus grande, où nous abordons ensuite, nous voici à dix kilomètres du continent, et à trois lieues de Cumes, distances très acceptables.

L'île n'est à proprement parler qu'une montagne et un vaste cône d'éruption, l'Epoméo, sur lequel, à travers les siècles, sont venus s'en greffer d'autres plus petits. Ici des cratères très reconnaissables, là des collines en dôme dues aux poussées internes; plus loin des coulées de lave ; ailleurs des *suffioni* ou des eaux chaudes et minéralisées ; en certains endroits le sol lui-même est brûlant et l'on ne peut y marcher. Puis ce sont des carrières d'alun et de souffre ; des pouzzolanes plus ou moins dures, alternant avec des couches de cendres : et enfin à côté de la blancheur des tufs éruptifs, des masses puissantes de trachytes, les uns gris foncé, les autres roussâtres presque noirs, les autres tout à fait noirs. Noires sont ici et là les roches de la montagne, noires les falaises de la côte, noir le sable des plages.

Formidable aux temps géologiques, l'activité des forces internes s'est perpétuée à travers la protohistoire et l'histoire. Au dire de Pline, une éruption qu'il ne peut dater donna naissance à un lac et chassa tous les habitants. Strabon dit que les premiers Grecs arrivés dans la région, des Chalcidiens et des Erétriens, fondèrent jadis un établissement dans notre île ; des tremblements de terre, accompagnés d'éruptions de lave, de jaillissements d'eaux brûlantes et d'inondations de la mer, les en chassèrent définitivement (1). De vrais cataclysmes ont des dates précises pendant la période grecque, et jusqu'au milieu de notre moyen âge. Le XIXe siècle a encore enregistré des centaines de secousses et de vrais tremblements de terre, jusqu'au désastre de 1883, qui, en quelques minutes, fit plus

(1) Pline, *Hist. nat.*, III, 88 ; Strabon, V, 4, 9.

de trois mille victimes. Il est à remarquer que l'éruption terrible dont parle Strabon répond à la fin de ce que l'on appelle les âges homériques (1).

Comme toujours dans les régions volcaniques, la fertilité est extraordinaire. Des pluies suffisamment abondantes et le soleil napolitain mettent en œuvre cette richesse du sol ; malgré l'indolence de ses habitants, Ischia en ses parties basses n'est qu'un vaste jardin, où légumes et fruits ont une saveur particulière ; de tous côtés, les oliviers, les grenadiers et les figuiers se mêlent aux vignes, aux citronniers et aux orangers, dans une végétation luxuriante.

L'île mesure environ huit kilomètres sur dix. A l'heure actuelle, ses 4.500 hectares nourrissent environ 30.000 personnes, vivant à peu près uniquement du sol.

En résumé ses dimensions qui assurent à ses habitants l'indépendance complète, sa fertilité prodigieuse, sa distance faible, mais largement suffisante, des Champs Phlégréens, ses hautes montagnes et surtout son volcanisme répondent à merveille aux indications qu'a pu fournir le poème.

14° Or le nom d'Ischia lui-même mérite toute notre attention. Aux époques de basse latinité, il s'écrivait *Iscla* (2). D'autre part on sait que, dans les noms d'origine phénicienne, la préfixe *i* a le sens d'île ou de rivage, et qu'on la détache assez facilement des noms ; c'est ainsi que toute l'antiquité a écrit indifféremment Spania ou Hispania (3), pour l'Espagne. Il reste *Scla* : comment ne pas le rapprocher du phénicien *Skra* ? Evidemment, pour des gosiers latins destinés à devenir des gosiers napolitains, le passage de la liquide *r* à sa voisine adoucie *l* n'était qu'un jeu. Cette étymologie simple d'un nom, qui jusqu'ici n'en avait pas d'acceptable, ne manifeste-t-elle pas une survivance méconnue de l'appellation homérique ? Ischia c'est l'île *noire*, ou l'île de la *Roche noire* ; c'est l'île de *Schérie* (4) !

(1) Sur la façon de dater cette éruption, et sur les rapports à établir entre les Eubéens et les habitants de la Schérie homérique, voir mes *Phéniciens et Grecs* dans toute la 3e partie, et notamment pp. 352 et suiv.

(2) Le plus ancien des documents écrits qui désignent ainsi l'île est une lettre du pape saint Léon à Charlemagne.

(3) *Ile ou Rive du Trésor* ; ce nom convenait à merveille à un pays de mines.

(4) Aux époques grecque et romaine, l'île s'est appelée Pithecussæ, puis Ænaria ; pour savoir comment expliquer l'oubli séculaire de l'appellation primitive, voir mes *Phéniciens et Grecs*, pp. 91 et suiv.

15° Au surplus, sur ses côtes orientales, ne voilà-t-il pas une roche puissante et farouche, vigoureusement détachée de la masse de l'île, et qui eût admirablement convenu à un poste de marine étrangère, surtout si l'on suppose Ischia plus ou moins habitée d'avance? En face de cette roche isolée, abrupte et de quarante-vingt-onze mètres de haut, un texte évocateur de Thucydide vous chante dans la mémoire : « Les Phéniciens, en leurs établissements commerciaux autour de la Sicile, s'étaient emparés des promontoires au-dessus de la mer, et des îlots adjacents aux côtes (1). » Or ce nid d'aigles aux falaises de trachyte, très foncées ou tout à fait noires, porte précisément ce qui reste de la très ancienne ville d'Ischia, celle qui a donné son nom à toute l'île ; et dans l'usage courant, il s'appelle aujourd'hui encore le *Negrone* ou *Nerone*, le gros noir, le très noir. N'est-ce pas là, d'une façon manifeste, que s'élevait, il y a trois mille ans bientôt, la cité *noire* habitée par les gens du *sommet noir* ?

C'est ce que nous nous disions avec Mme Champault, en débarquant dans l'île un matin de décembre 1904. Nous venions de saluer à Procida l'ombre de Graziella ; nous voulions découvrir à Ischia les traces de l'aimante Nausicaa et de la magnanime Arètè, heureux de rapprocher ainsi d'un poète de notre France le plus grand génie du monde antique. Le paquebot nous avait laissés à Porto di Bagno, dans l'enceinte parfaitement nette d'un vieux cratère, au milieu duquel une pointe émergeante, devenue de par la science un maréographe, est le reste évident d'un cône d'éruption. Et traversant d'abord la coulée de lave jaillie des Cremate au XIVe siècle, puis la ville moderne d'Ischia transportée sur l'île principale, nous arrivions en face du fameux Nerone. Tout cela, de longue date, nous était familier par des cartes et des photographies ; mais nous ignorions ici la dernière page de l'histoire.

Sans hésiter, comptant prendre langue plus loin, nous franchissons le môle de 250 mètres qui, aujourd'hui, joint à l'île principale la grande Roche. Sur le flanc d'un bastion encore menaçant, s'ouvre un tunnel en pente raide qui, après deux lacets, aboutit, trente mètres plus haut, à l'intérieur de l'enceinte d'Alphonse d'Aragon; à mi-pente, une batterie pit-

(1) Thucydide, VI, 2, 6.

toresquement accrochée à la roche commande le môle. Nous voici dans la ville elle-même, par des rues étroites et tortueuses, bordées de murs de clôture et de maisons n'ayant guère qu'une porte sur la voie publique. Ici et là, des réverbères très modernes, quoique brisés. A droite une église du XVII^e siècle, ancienne cathédrale, et au-dessous une crypte mystérieuse avec de nobles peintures datant peut-être de l'occupation angevine; mais pourquoi les voûtes effondrées, et l'édifice supérieur en ruines malgré sa date récente? Au delà, un charmant édicule de la Renaissance garde l'entrée d'un champ; mais il n'a pas été construit pour cette solitude! Dans tout cela personne; nous admirons combien sont discrets les mendiants et peu curieuses les fillettes. Un détour à gauche nous ramène sur la face du Nerone qui regarde l'île : devant nous un dôme élégant, blanchi à la chaux, qui, tout à l'heure, du môle surmontait de grands murs nus, et mettait dans la silhouette de la roche, au milieu des cactus et des aloès, un aspect oriental. C'est une chapelle déserte dans laquelle il reste pourtant un autel ; puis une sacristie dont les fenêtres ravagées encadrent de leur misère des vues idéales sur l'île. Au risque d'envahir des clôtures interdites, nous franchissons une porte; voici un monastère avec ses salles communes et ses cellules. Au détour de ce mur, en haut de cet escalier, un moine vêtu de bure ne va-t-il pas apparaître, ou la blanche silhouette d'une moniale ? Non, c'est le vide et le silence. Voici maintenant quelques arceaux d'un cloître envahi par une végétation folle, mais qui défend encore une bien pauvre fresque. Un escalier descend dans des ténèbres épaisses : nous sommes sous la chapelle ; à la lueur d'une allumette, nous découvrons une crypte funéraire et le long des murs les sièges de pierre, où les cadavres assis dans leur robe monacale attendaient naguère une momification incomplète; çà et là, au milieu des décombres, des débris de vêtements et des ossements épars. Sous cette forme lamentable, les morts sont-ils donc maintenant les seuls habitants de la Roche Noire ? Montons de nouveau; des ruelles qui grimpent, et toujours des maisons désertes, des terrasses effondrées, des murs croulants. Rien n'est triste comme cet abandon que nous comprenons enfin; rien n'est impressionnant comme cet exode de la vie qui s'est enfuie d'elle-même...

Après une herse, voici un chemin suspendu, en face de Capri la blanche, qui dort là-bas dans les flots bleus, puis l'entrée de la vieille forteresse qui couronne fièrement le sommet du Nerone : des tours menaçantes, une porte rébarbative avec d'énormes ferrures. Nous frappons, pas de réponse : une poussée, et tout cède. Une cour étroite entre de hautes murailles ; dans de grandes salles, des lits faits de trois planches avec des boucles de fer et des restes de chaînes; puis des réfectoires, et aussi des souterrains et des cachots. Dans le donjon central, réparties autour d'un grand escalier, des chambres avec un reste de mobilier. Mais toujours personne, et pourtant des inscriptions récentes au-dessus des portes,des *graffiti* bien modernes, et tout le réalisme d'une caserne à côté d'une prison, ajoutent à l'illusion de la vie! Est-ce donc hier qu'une malédiction a frappé la vieille Roche ?

Nous montons. Là-haut, tout là-haut, ce sont, dans l'éblouissement de la lumière, des terrasses dominant l'abîme, et un panorama splendide : au nord, Procida, Pausilippe, le cap Misène, et les plaines de Campanie se heurtant à Mola di Gaeta : tout près dans l'ouest, voici l'Epomeo, et ses pentes couronnées de verdure : puis au sud,les caps de l'île se découpant en masses imposantes, et le scintillement de la mer infinie ; vers l'orient, c'est d'abord Capri, puis la presqu'île de Massa Lubrense, Sorrente et le golfe de Naples : enfin, dans le fond, la majestueuse silhouette du Vésuve.

Avant les soldats d'Alphonse d'Aragon, avant nos Angevins maîtres de Naples, avant les défenseurs de l'île retranchés ici au temps des Sarrasins, Alcinoos et la douce Nausicaa ont-ils contemplé,il y a trois mille ans,l'éternelle splendeur de ces horizons? Cette vieille cité que nous croyions pleine de vie encore, n'est-ce pas pour nous rapprocher d'eux qu'elle est morte hier? N'est-ce pas pour nous laisser seuls en face de la grande ombre d'Homère qu'elle s'est recueillie dans le silence de son tombeau ?

Il faut venir à bout de cette énigme. L'Odyssée à la main, interrogeons non seulement la Roche fatidique, mais l'île tout entière. Si, dans leur topographie minutieusement étudiée, nous retrouvons les détails enregistrés par Homère, la démonstration, aux trois quarts faite déjà, ne sera-t-elle pas définitive ?

II

1° Au bout de dix sept-jours et de dix-sept nuits d'une navigation ininterrompue, Ulysse est arrivé, nous le savons, en vue de la terre des Phéaciens. Au matin du dix-huitième jour, « les montagnes ombreuses de cette terre se dressent devant ses yeux ; et, dans une partie qui s'avance vers lui, il voit comme un bouclier sur les flots embrumés ».

Voici une comparaison qui donne un profil net, et manifestement reconnaissable, de la côte phéacienne dans une direction déterminée, celle par laquelle arrive notre héros.

Ne pouvant pas perdre la terre de vue, et venant du détroit de Gibraltar par les côtes d'Europe, Ulysse a longé en dernier lieu les rivages romains, puis le Latium ; et il commence à côtoyer la Campanie quand il approche d'Ischia. Ce qu'il a devant lui, c'est la face nord-ouest de notre île.

« La face », l'expression est impropre ; c'est « l'angle » qu'il faudrait dire. Ischia, qui, partout ailleurs, dessine un ovale à peu près régulier, se déforme de ce côté en un large promontoire vigoureusement projeté en avant, le cap Zale. C'est dans ce cap même, et non ailleurs, que la géographie et le texte combinés nous imposent de retrouver le profil indiqué par Homère. Si le bouclier est là, en ce point précis, l'identification est définitive ; s'il n'y est pas, tout est remis en question.

Aussi n'était-ce pas sans émotion que, le lendemain de notre première visite au Château, nous prenions tous les deux une barque à l'autre extrémité de l'île, dans l'anse de Lacco Ameno, pour aller contempler du large le Zale. Sous la direction d'un ami de la veille, capitaine au long cours, deux compagnons « aux longues rames » enlèvent la nef, et nous volons « sur la mer onduleuse ». Les premiers aspects ne sont pas encourageants. Nous sommes arrivés par le flanc du cap, pour nous élever progressivement en mer ; vue d'abord sous un angle très aigu, la série des falaises qui le terminent et font face au large présente des redents qui chevauchent les uns sur les autres en courbes désordonnées. Mais plus nous avançons vers la haute mer, plus les accidents de terrain se groupent, et se fondent en des masses simplifiées. Après une heure au plus de navigation, nous sommes, au dire de notre ami, à quatre kilomètres

du cap, et sur la perpendiculaire élevée au centre de sa façade; voici alors ce que nous avons sous les yeux :

Au lieu de se terminer en pointe, le cap présente, sur plus d'un kilomètre, un large front en ligne droite. En son milieu, il porte à cent quinze mètres d'altitude une éminence qui semble divisée en trois par deux larges déchirures ; c'est la *guardiola* di Zale. A une dizaine de mètres plus bas, commencent à droite et à gauche, et dans le plan du front, deux courbes légèrement convexes, qui bientôt s'abaissent d'un mouvement lent et symétrique, et sont, à quatre cents mètres de leur commune origine, sur le point de se perdre, chacune de leur côté, dans les flots, quand brusquement l'une et l'autre se relèvent en un ressaut. Ainsi interrompu, le mouvement de descente reprend ensuite; et cent mètres plus loin, à la pointe Cornacchia vers le nord, à la pointe Caruso vers l'ouest, la double ligne disparaît sous la vague.

Le soleil achevait alors de se coucher, et la brume du soir commençait à estomper et à recouvrir de ses ombres les détails. Ce que nous avions sous les yeux, c'était très nettement la silhouette d'un bouclier gigantesque posé à plat et flottant sur la mer. C'était bien sa courbure bombée à long rayon, portant en son milieu *l'omphalos* ou ornement central; c'était bien la moulure terminale ourlant la surface et découpant à droite et à gauche une forte saillie. Nous saluions, à notre tour, le profil révélateur salué par Ulysse, il y a trois mille ans !

2° Le héros n'a pas interrompu sa marche. Le voici quelques kilomètres plus loin, et maintenant il a l'île au sud. A ce moment, son mortel ennemi, Poseidon, déchaîne contre lui une tempête formidable. Les quatre vents du ciel s'acharnent sur le frêle esquif; ils ont vite fait de le disloquer. Le naufragé se hisse sur une poutre, et il y restera jusqu'à ce que le vent du nord envoyé par Athènè sa protectrice le jette sur la côte phéacienne (1).

Depuis cette page de l'Odyssée, tout poète ayant le souci de

(1) Ulysse reste accroché à son épave environ deux jours, et l'on crie à l'invraisemblance. Or, le 14 août 1911, un télégramme de Tanger annonçait qu' « un voilier espagnol venait de recueillir, au nord du cap Spartel, un des survivants de l'abordage de *l'Emir* par *le Silverstown*. C'était un marocain qui, *soixante heures durant*, s'étant cramponné à des planches, et qui, au moment où on l'a remonté à bord du voilier, a perdu connaissance ».

son art s'est cru obligé, pour offrir une tempête bien conditionnée, d'y faire figurer une lutte des quatre vents, toujours d'un puissant effet. Voyez Virgile, Ovide, Lucain, Camoëns et d'autres. Mais ce phénomène, si redoutable au centre d'un typhon du Pacifique ou d'un cyclone des Antilles, se manifeste rarement dans les bourrasques de la Méditerranée, presque toujours rectilignes. Les gens s'en sont rapportés de confiance au chantre d'Ionie leur maître, sans se douter qu'il a eu, lui, une raison très spéciale de mettre, dans sa tempête, tous les vents du ciel en scène : il avait besoin de faire entendre que, tirée ainsi à quatre diables, la pauvre nef d'Ulysse a jeté son homme à la mer sur place, et sans l'emporter loin de Schérie! Et ce n'est pas là une hypothèse en l'air : le héros lui-même donne cette explication du phénomène : « Ayant lancé les vents sur moi, Poseidon m'a empêché d'avancer. »

3° La tempête a cessé. Sous la poussée de Borée, Ulysse approche de l'île; déjà il entend le bruit formidable des brisants : « il n'y a là ni port ni plage, mais des falaises à pic, des rocs et des écueils, le tout enveloppé d'écume..... Une vaste lame le porte sur l'âpre rivage; il va être brisé et déchiré, quand, inspiré par Athènè, il saisit la roche de ses deux mains; mais la vague le remporte au large, et la peau de ses mains vigoureuses s'est déchirée à la pierre ». Puis toujours avec le secours de la déesse « il nage en travers à la lame; les yeux à la côte il cherche une plage en pente ou un port. Enfin il arrive à l'embouchure d'un ruisseau, il voit que l'endroit est excellent et débarrassé de rochers; et que l'on peut s'y sauver du vent; et dans son esprit, il supplie ainsi : « Entends ma prière, ô roi! je viens à toi, je te désire avec ardeur... Les dieux sont toujours pitoyables aux désespérés... j'embrasse tes genoux, ô roi! prends pitié, je suis ton suppliant. » Il dit et le ruisseau arrête son cours, et le recueille à son embouchure. Les genoux et les bras vigoureux d'Ulysse sont rompus, et son cœur est accablé... Sans haleine et sans voix, il tombe brisé dans le lit du ruisseau, et une violente fatigue l'accable. Bientôt il respire et recouvre ses esprits. Sortant alors de l'eau, il baise la terre(1). » Puis, pour échapper à la fraîcheur du vallon, il escalade une pente toute voisine, et « dans un lieu

(1) Traduction Leconte de Lisle, avec des modifications.

avancé », il se couche sous deux oliviers, après avoir amassé un épais lit de feuilles mortes. Il s'endort ensuite d'un sommeil profond et ne se réveillera qu'au bout de vingt-quatre heures.

Or tout ceci est une description très exacte de la côte, telle qu'on la rencontre aujourd'hui au bas de Casamicciola en venant du cap Zale. Voici d'abord, sur plus d'un kilomètre, une falaise tout à fait à pic, coupant les hauteurs de Lédomada par un mur vertical de quinze à vingt mètres de haut. Elle est défendue en son pied par tout un éboulis de roches énormes. Dès que la mer est forte et surtout par vent du nord, il s'y produit d'énormes brisants et de vastes nappes d'écume que j'ai vus blanchir de la terre ferme, à une distance de trois lieues. La roche, qui est du trachyte, est aussi âpre que possible au toucher. A l'extrémité orientale de la falaise, voici, sur deux cents mètres, la petite rade ouverte avec pentes d'échouage que souhaite et fait pressentir le naufragé; c'est la marine de Casamicciola; et ensuite le modeste ruisseau de la Lava, au milieu d'un delta qui s'avance au devant du nageur, et qui, évidemment prolongé sous la vague, lui permet de prendre pied plus loin du rivage, malgré le vent et la houle.

A peine le héros est-il sorti de la mer qu'une divinité, qui a déjà contribué à son sauvetage, lui donne de nouvelles marques de sa protection. C'est Ino Leucothée, *la Source blanche*, une divinité au nom moitié phénicien, moitié grec, qui convient à merveille à Casamicciola, dont les eaux chaudes et minéralisées, avec leurs mystérieuses propriétés curatives, jaillissent au bas des grandes masses de tuf blanchâtre de l'Epoméo (1).

A l'heure actuelle, la Lava est un asssez mince torrent : simple filet d'eau en temps ordinaire, mais rivière impétueuse à la moindre pluie. Si nous lui rendons ses sources principales captées pour l'alimentation d'Ischia et de Casamicciola, mais qui jadis faisaient tourner un moulin (2), elle suffira aux exigences bien modestes du terme *potamos* qui désigne tout cours d'eau aboutissant à la mer, si faible soit-il. Entre ses rives encaissées, que demande d'ailleurs le texte, elle aura plus d'eau courante qu'il n'en faut pour alimenter les bassins d'un lavoir. Au surplus, remarquons que le nom actuel *lava* (tor-

(1) Ino Leucothée n'est donc pas la déesse marine qu'ont imaginée les mythologues : « fille de Cadmus », elle est à Ischia l'eponyme ou le symbole d'une colonie thébano-phénicienne venue dans notre île où « elle habite au milieu des flots ».

(2) V. Mirabella, *Notizie intorno all'isola d'Ischia*, p. 64.

rent) est la traduction aussi littérale que possible de *potamos*. Pas plus au temps d'Homère que de nos jours, il n'a été besoin d'un nom propre pour désigner une rivière qui est la seule sur les trois faces vraiment habitées de l'île. Ce nom commun, se perpétuant dans ces conditions exceptionnelles, a presque la valeur d'un nom propre inchangé. Sorti de notre Lava vers son embouchure, Ulysse n'a à traverser qu'un bien court vallon pour trouver, à son gré, sur l'une ou l'autre rive, une pente raide en haut de laquelle « un lieu bien en vue » lui permettra d'échapper pour la nuit à la fraîcheur des bas-fonds. Là, à l'heure actuelle, il trouverait encore des oliviers (1); il serait d'ailleurs au débouché du val *Oliva*.

4° Le lendemain matin, la fille du puissant Alcinoos, Nausicaa aux bras blancs, arrive à la rivière avec ses suivantes. « Elles délient les mules; saisissant dans le char les beaux vêtements, elles les plongent dans l'eau des bassins et les foulent en disputant de promptitude. Quand elles les ont lavés et purifiés de toute souillure, elles les étendent en ordre sur les cailloux du rivage, nettoyés pas le flot. Et s'étant elles-mêmes lavées et parfumées d'huile luisante, elles prennent leur repas sur le bord du ruisseau. Et les vêtements sèchent à la splendeur du soleil.

« Après que Nausicaa et les servantes eurent mangé, elles jouèrent à la balle, ayant enlevé le voile de leur tête. Et Nausicaa aux bras blancs commença une mélopée. Ainsi Artémis marche sur les montagnes, joyeuse de ses flèches, et sur le Taygète ou l'Erymanthe, se réjouit des sangliers et des cerfs rapides; les Nymphes agrestes, filles de Zeus tempêtueux, jouent avec elle, et Latone se réjouit dans son cœur. Artémis les dépasse toutes de la tête et du front, et on la reconnaît facilement, bien qu'elles soient toutes belles. Ainsi la jeune vierge brillait au milieu de ses femmes.

« Mais quand il fallut plier les beaux vêtements, atteler les mules et retourner vers la demeure, alors Athènè, la déesse aux yeux clairs, eut d'autres pensées; et elle voulut qu'Ulysse se réveillât et vît la vierge aux beaux yeux, et qu'elle le conduisît à la ville des Phéaciens. Alors la jeune reine jeta une balle à l'une de ses femmes, et la balle s'égara et tomba dans

(1) Malgré l'envahissement des villas et des vignes, j'en ai retrouvé de vieilles souches sur la hauteur de la rive gauche, le *Paradisiello*.

le fleuve escarpé. Et toutes poussèrent de hautes clameurs, et le divin Ulysse s'éveilla (1). »

D'après la configuration des lieux, c'est à une faible distance d'Ulysse que Nausicaa et ses compagnes jettent leur grand cri. Elles ne jouent pas sur la plage qui cède sous le pied, comme toutes les plages méditerranéennes auxquelles les marées sont inconnues. Elles sont dans le vallon triangulaire sur le bord de la Lava, et déjà assez loin de la mer pour que le ruisseau soit plus profondément encaissé. Ulysse n'aura que quelques pas à faire pour paraître devant la vierge aux bras blancs.

La scène qui suit, une des plus belles de l'Odyssée, est trop connue, et surtout trop en dehors de toute question topographique, pour qu'il soit à propos d'en continuer la citation. Notons cependant qu'Ulysse demande à la jeune fille de lui indiquer la ville des hommes qui habitent cette terre ; en effet à Casamicciola, les contreforts de l'Epoméo empêchent de voir le Nerone qui, bien entendu, est notre Schérie.

5° Le soir approche, et l'on part. La jeune reine est remontée sur son char : les servantes et le héros suivent à pied. La distance, six kilomètres environ, n'a rien d'invraisemblable. Comme le veut le texte, la route traverse aujourd'hui encore les travaux des hommes, c'est-à-dire une région cultivée. Nos gens approchent : à une portée de voix de la ville, Nausicaa, voulant qu'Ulysse attende la nuit pour traverser le port, le laisse auprès d'un bois de peupliers consacré à Athènè, et dans lequel est une fontaine. A sept cents mètres à vol d'oiseau du Nerone, et bien plus près d'un faubourg qui a peut-être existé de tout temps, sur l'île principale (2), l'acqua Pontano, source minérale, marque sans doute encore l'emplacement du bois consacré à la déesse qui guérit. Il est d'ailleurs évident que la source du bois de peupliers n'est pas propre aux usages domestiques : arrêter Ulysse auprès d'une fontaine ordinaire, à l'heure où les femmes viendraient puiser pour le repas du soir, ce ne serait guère le moyen de le cacher.

6° Puis c'est le port ; il est double, séparé en deux par un isthme étroit qu'il faut suivre pour aller à la ville. Sur la rive du port, avant ou après l'isthme, on rencontre l'*agora*, sur laquelle s'élève l'autel à Poseidon, et où les matelots réparent les

(1) Traduction Leconte de Lisle modifiée.
(2) Ce faubourg sur l'île principale est devenu la ville actuelle.

nefs et leurs agrès. Ces diverses indications trouvent bien leur place auprès du Nerone. La rive de l'île principale se raccordant au môle par deux courbes arrondies constitue le port double; toujours sur la même rive, immédiatement en face l'accès à la ville, je place l'agora. Si l'on suppose la rive débarrassée des propriétés particulières qui l'encombrent, le voyageur venant de Casamicciola et de l'acqua Pontano la suivra tout naturellement et passera ainsi entre les nefs tirées à terre et l'agora, pour gagner le chemin étroit qui mène à la ville.

7° Au temps d'Homère, ce chemin étroit était un isthme; aujourd'hui c'est une digue immergée de deux mètres. Pour expliquer cette dissonance, la seule que nous ayons à constater, il faut tenir compte que toute la région de l'Italie où nous sommes s'est, par rapport à la mer, abaissée de plusieurs mètres depuis la république romaine. On en trouve les preuves les plus apparentes dans une série d'édifices, datant au plus du commencement de l'empire, en des points rapprochés, à Pouzzoles, à Baia, à Capri, sans parler des rivages du Latium, des côtes romaines et toscanes, etc. (1). A Ischia même, sur notre port, les quatre rues qui convergent au sud du môle supposent devant elles une place sur laquelle elles débouchaient jadis. Avant d'être un port, ouvert de main d'homme en 1856, le cratère de Bagno était un lac saumâtre, et il y a trois siècles, d'après les poissons et les oiseaux qu'y mentionne Jasolino, c'était certainement un lac d'eau douce. A Casamicciola, avant d'arriver à l'embouchure de la Lava, on aperçoit sous les flots des ruines immergées de cinq à six mètres, et un escalier qui n'a pas été fait pour descendre chez Neptune. On conçoit donc que, au bas du Nerone, un isthme bas et étroit a dû, dans le mouvement de descente générale constaté ici et là, s'affaisser lentement, se couper en un point, et disparaître sous l'érosion des courants commençant à contourner la Roche. D'ailleurs, si l'on relevait le sous-sol du môle actuel de trois mètres seulement, on exonderait un isthme fort présentable ; du même coup, on reconstituerait des marines devant la ville moderne.

(1) Pour des développements qui ne peuvent trouver place ici, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, voir *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée*, pp. 72 et suiv.

8° Les autres indications topographiques à extraire du texte au sujet de la ville se ramènent aux points suivants :

1° Les remparts qui l'entourent sont moins élevés que certaines de ses rues ou de ses places. Car, de l'intérieur, on embrasse d'un seul coup d'œil les couronnements de l'enceinte et en même temps les ports et l'agora ;

2° Le palais d'Alcinoos est tellement en vue que l'on ne peut le confondre avec une autre habitation ;

3° La ville est donc construite sur une hauteur, et le palais en occupe sans doute le point culminant ; l'enceinte couronne les pentes inférieures ;

4° A côté du palais se trouve un jardin de dimensions restreintes, mais bien exposé ;

5° Il y a tout près de l'habitation royale deux fontaines ; mais probablement ce ne sont que des citernes, et il n'y a pas d'eaux vives dans la ville ; car, tout en ayant libre accès aux fontaines royales, les voisins du palais eux-mêmes vont chercher leur eau en dehors de l'enceinte ;

6° Un chemin possible pour des mules attelées pénètre jusqu'au palais d'Alcinoos ;

7° Quand on descend de chez le roi, c'est au sud que l'on peut s'embarquer le plus commodément dans une nef mise d'avance à flot et prête à partir.

La roche en forme de dôme surbaissé qui constitue le Nerone répond encore à l'heure actuelle à ces diverses indications. Le rempart qui l'entoure est bâti sur le flanc de ses escarpements, et à peine a-t-on franchi l'enceinte qu'on arrive à un niveau très supérieur d'où l'on domine murailles et alentours. Le palais d'Alcinoos a ici une place tout indiquée : celle qu'occupe la forteresse d'Alphonse d'Aragon ; là on le voit de tous côtés, de la campagne comme de la mer, et tout converge vers lui de l'intérieur. Au bas et au sud du château, s'étendent encore à l'heure actuelle des jardins. Evidemment on n'a jamais eu que des citernes sur le Nerone, et une nouvelle de Boccace montre, elle aussi, les habitants allant s'approvisionner d'eau sur l'île principale, à une fontaine encore reconnaissable, mais qui, par suite de l'affaissement du sol, est envahie par la mer. Toujours sur l'île principale, la ville moderne d'Ischia possède des puits aussi rapprochés que possible de la Roche, très peu profonds, et qui ont été de tout temps faciles à creuser. Un

attelage qui n'a pas peur des pentes raides, un attelage de mules, par exemple, pénètre sans trop de difficulté jusqu'au château. Seulement, dans la première partie de son ascension, il utilise le tunnel établi au xv^e^ siècle. Mais on sait par l'histoire que, en le creusant, Alphonse d'Aragon, pour rendre le château inexpugnable, a détruit les voies d'accès anciennes à l'air libre. Une route carrossable — pour des mules ou même pour les petits chevaux napolitains que rien n'arrête — a pu jadis, à l'extrémité de l'isthme, tourner à droite et, se dirigeant vers le sud, gagner les parties inférieures de la coupole qui de ce côté s'abaisse notablement. C'est aussi de ce côté, c'est-à-dire au sud de la Roche et à la sortie de l'un des deux ports homériques, qu'il serait facile, au moyen de marches taillées dans la pouzzolane, d'atteindre une barque prête à partir.

9° Enfin, si l'on demande où nous plaçons le lieu d'apparition de la barque pétrifiée, le sol sous-marin autour du château étant partout volcanique, on n'a que l'embarras du choix; j'indique de préférence à deux kilomètres du château et, comme il convient, sur la route des côtes italiennes du sud, les *Formiche di Vivara*, roches sous-marines, dangereuses même pour des barques. Les cônes éruptifs se composant toujours de matériaux meubles, il est clair que l'îlot redouté du roi a été depuis longtemps rasé par la vague (1).

En résumé, toute les indications du texte concernant la ville d'Alcinoos se retrouvent dans le Nerone et dans ses abords;

Comme toutes les indications relatives à la Rencontre se retrouvent à Casamicciola;

Comme le Bouclier salué par Ulysse à son arrivée chez les Phéaciens se retrouve au cap Zale.

Et ainsi tous les détails topographiques signalés à Schérie par l'Odyssée se retrouvent dans la topographie d'Ischia d'une façon d'autant plus satisfaisante que, avec une terre aussi ravagée par les éruptions, les affaissements et l'érosion de ses côtes, on ne pouvait guère espérer des éléments d'identification aussi bien conservés. Notons surtout la valeur très excep-

(1) Une autre hypothèse, séduisante pour l'histoire de l'île, c'est qu'il s'agit ici des débuts de l'éruption où a la quelle sera dû le cratère actuel de Bagno, « le lac qui a émergé », avant l'histoire d'après Pline: cette éruption, qui a exondé non seulement le lac, mais ses alentours, n'imposerait pas un bien grand détour à une barque venant du sud.

tionnelle, et décisive à elle seule, de nos constatations relatives au Bouclier.

D'autre part, toutes les indications d'ordre plus général, concernant le pays des Phéaciens, se rapportent, plus manifestement s'il est possible, à Ischia, île — montagneuse — très fertile — à l'abri de toute incursion du continent — suffisant à nourrir sa colonie — à la distance voulue du détroit de Gibraltar — très désignée pour des navigateurs chassés de Cumes, mais décidés à ne pas abandonner la région — non seulement tout entière volcanique, mais en éruption avant l'histoire et à l'aurore de l'histoire — et qui, enfin, garde dans son nom actuel, et dans le nom actuel de la roche qui porte sa ville, le souvenir bien clair de la toponymie homérique.

En face de résultats aussi nombreux, aussi concordants et aussi décisifs, un doute reste-t-il permis? Est-il possible de ne pas conclure que l'identification est certaine (1)?

PHILIPPE CHAMPAULT.

(1) Evidemment cette étude et les recherches qu'elle résume supposent une foi au texte qui n'est plus guère de mode. Comment l'auteur y est-il revenu ? Par la méthode d'observation sociale due à Le Play et surtout à son élève H. de Tourville. En traitant par les procédés de cette méthode les textes odysséens relatifs aux Phéaciens, on constate qu'ils décrivent *de très près* chez ce peuple un état social *étranger à la civilisation grecque d'alors*. A plus forte raison, ont ils dû reproduire exactement des détails topographiques qui sont d'une notation beaucoup plus facile.

L'IPHIGÉNIE DE MORÉAS

Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere quam multa displicere maluerim.
(QUINTILIEN, *Inst. Orat. lib. X, cap. I.*)

Sur cette sentence avisée du poudreux Quintilien, Racine termine sa préface à *Iphigénie* : « Il faut être extrêmement circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas ; et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. »

Racine avait souci, après tout ce qu'il avait, comme il le déclare lui-même, « d'obligation à Euripide », de « prendre quelque soin de sa mémoire ». Déjà, en 1674, on opposait au tragique athénien le poète français, et on marquait, en faveur de celui-ci, une certaine préférence. Racine, si simplement féroce, si froidement calculateur et ambitieux que les plus récents biographes et commentateurs se plaisent à nous le découvrir, ne pouvait s'accommoder de se voir exalter aux dépens de son grand inspirateur et de son modèle.

Cependant, il n'acceptait pas, sans contrôle, de le traduire aveuglément ou de l'imiter de trop près. En ce qui regarde *Iphigénie* en particulier, on n'ignore pas combien de fois, depuis plus de deux siècles, les critiques ont loué tour à tour ou déprécié l'invention de ce personnage d'Eriphile, qui, pour le moins, dénature complètement la signification du poème tragique, combien de fois les régents de collège ont proposé ce thème controversé aux méditations, en général indifférentes, de leurs écoliers.

Voltaire, en quête d'une pièce que « nous pourrions proposer à l'Europe » parce qu'elle contient « plus que de la beauté », et dont l'auteur arrive à « se rendre maître du cœur

par degrés, l'émouvoir, le déchirer, et joindre à cette magie les règles de la poésie, et toutes celles du théâtre, qui sont presque sans nombre », abandonne aux critiques *Phèdre* où il voit de trop nombreuses faiblesses, « quoique le rôle de Phèdre soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant et de mieux travaillé », et adopte sans restriction *Iphigénie en Aulide*, qu'aussitôt il se met à analyser par le menu. Il loue l'œuvre de Racine sans réserves : il le loue de suivre Euripide, il le loue de s'en éloigner,et d'y revenir pour s'en séparer encore. Il loue la pureté de son élocution,la rapidité naturelle des sentiments qui se développent,la supériorité de Racine sur Euripide, jusqu'à s'écrier à un moment, au sujet de la scène, au troisième acte, où Clytemnestre implore le secours d'Achille :

O véritable tragédie ! beauté de tous les temps et de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

Je sais que l'idée de cette situation est dans Euripide ; mais elle y est comme le marbre dans la carrière,et c'est Racine qui a construit le palais.

On se souvient du passage :

Oubliez une gloire importune;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ;
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul: vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse...

Et je le comparerai au passage correspondant d'Euripide (dans la traduction banale d'Emile Pessonneaux, qui est, je crois, la plus répandue) :

Je ne rougirai pas de tomber à tes genoux, et d'implorer, simple mortelle, le fils d'une déesse. Aussi bien ai-je le droit d'être fière ? et à qui dois-je m'intéresser plus qu'à mon enfant ? Viens donc en aide, ô fils d'une déesse, à une mère infortunée, et à celle qui fut, à

tort il est vrai, mais qui fut néanmoins appelée ton épouse. C'est pour toi que je l'avais parée, je l'amenais pour l'unir à toi ; et maintenant je la conduis à la mort ; la honte sera pour toi qui ne l'auras pas défendue : car si l'hymen ne vous a point unis, du moins tu as été appelé l'époux chéri de cette vierge infortunée. Par ta barbe, par ta main droite, par ta mère, je te supplie : car c'est ton nom qui m'a perdue, quand il aurait dû être notre sauvegarde. Je n'ai point d'autre autel où me réfugier que tes genoux, point d'amis qui soient à ma portée. Tu connais le dessein cruel et atroce d'Agamemnon : et, comme tu le vois, je suis arrivée, faible femme, au milieu d'une armée de marins indisciplinés et hardis au mal, il est vrai, mais capables de bien, quand ils le veulent. Si tu consens à étendre ton bras sur moi, nous sommes sauvées ; sinon c'est fait de nous.

Nulle confrontation de texte, qui diffèrent autant pour exprimer des sentiments identiques, ne peut être de nature à faire abandonner leur préférence aux partisans de l'un ou de l'autre. Il sied toutefois de faire souvenir que l'apparente supériorité de Racine tient en grande partie à la séduction caressante et souple de l'appareil verbal, tandis qu'une pauvre traduction dépouille le texte hellénique d'une grâce et d'un charme tout aussi pénétrants. Il n'en reste pas moins certain que, par cette double citation, le caractère propre des deux œuvres se trouve suffisamment mis en relief : l'imploration racinienne ne se départ pas du ton majestueux et digne qui convient à une reine de Versailles ; on sent la grande dame qui supplie, avec la préoccupation de ménager sa propre dignité, de n'en pas dire trop, de maintenir vis-à-vis de ce jeune héros les prérogatives de son rang et de son sexe. Toute autre attitude chez une mère tragique eût paru, d'ailleurs, intolérable à la Cour de Louis XIV, et sans doute Racine lui-même y a drapé Clytemnestre, par la très simple raison que, malgré sa connaissance du théâtre antique, il lui eût été invraisemblable de se la figurer autre, et qu'il n'y a pas songé.

Euripide nous montre une mère désespérée, une mère dont le rang n'a plus la moindre importance, une mère à qui on veut arracher sa fille pour la faire périr en sacrifice sur l'autel de la déesse. Elle implore l'homme qui se trouve là, elle fait appel à l'attendrissement, à la raison, à la fierté valeureuse du héros, confusément. Sans doute chemin faisant sommes-nous choqués par une gradation qui nous paraît bien près d'être ridicule : « Par ta barbe, par ta main droite, par ta mère. » Pour

des détails de cette espèce, il faut bien que nous nous souvenions de l'importance que prenaient, dans les temps antiques, les objets qu'un suppliant attestait. Il importe de faire crédit à ce qui n'était pas alors, comme il en est à présent, de simples manières de parler. Chaque action importante en rapport avec les idées religieuses, le serment, la prière, la supplication, était réglée par un rite. C'est ainsi que, pour fléchir un dieu ou un mortel, on lui touchait la partie la plus flexible, les genoux : « Je n'ai point d'autre autel où me réfugier que tes genoux », dit dans ce sens Clytemnestre. Quiconque veut comprendre une œuvre étrangère ou ancienne ne s'arrêtera à des singularités de cet ordre que dans le dessein d'en pénétrer la valeur ignorée ou abolie, et non pas pour s'obscurcir sottement la splendeur d'un soleil en s'ingéniant à n'y apercevoir que des taches prétendues.

Lorsque Jean Moréas eut entrepris de familiariser les Français avec les beautés réelles dont il se sentait ému en présence de l'Iphigénie d'Euripide, il se défendit avec raison de n'en avoir écrit qu'une traduction. Certes, il n'a pas, comme Racine, modifié le dénouement. C'est un subterfuge légèrement romanesque que d'avoir inventé la jeune esclave Eriphile, qui, lorsqu'on découvre enfin sa race et son origine, se trouve être, autant et plus qu'Iphigénie, désignée en tant que victime à immoler sur l'autel de la Chasseresse. Moréas ne touche à l'intégrité de la légende primitive que dans la mesure où y a touché Euripide : une biche, au moment suprême, est substituée à la vierge que les dieux ont enlevée. Mais Iphigénie se livre héroïquement, se laisse mener à l'autel d'Artémis vers le couteau du sacrificateur, tandis qu'à sa prière, les chœurs des jeunes femmes entonnent un hymne à la déesse et qu'une longue clameur au loin les avertit affreusement que l'acte exigé par les dieux a fini par s'accomplir.

Je ne pense pas que Moréas se ménageât la possibilité de faire suivre son Iphigénie à Aulis d'une Iphigénie en Tauride. Il ne devait guère s'en soucier en effet, si, comme il semble bien, ce qui le séduisit principalement dans le projet d'écrire une Iphigénie de mentalité vraiment grecque, c'était tout d'abord de dénoncer aux clairvoyants à quel point Racine, volontairement ou non, s'en était tenu à l'écart, puis de restituer une importance réelle au lyrisme des chœurs, et enfin de

dégager des éléments corrupteurs, grossiers ou mondains, la figure qu'il estimait la plus touchante des figures imaginées par la poésie de tous les temps, la figure adorablement pieuse, pure et dévouée de la vierge Iphigénie.

Outre le rôle d'Eriphile, tout entier de son invention, Racine, sans tenir compte de l'allure plus pompeuse, malgré tant de finesse, qu'il donne aux personnages, a attribué à son héroïne des sentiments qu'elle ne pouvait éprouver; l'amour d'Achille, la jalousie d'Eriphile, autant de ressources que le Grec n'a pas voulu connaître. Tout chez lui est, au contraire, réserve, pudeur extrême, candeur absolue. Le projet de mariage entre Iphigénie et Achille, ce n'est qu'une lâche invention, combinée de connivence entre Agamemnon, Ménélas, Ulysse et Calchas, pour attirer au camp Clytemnestre et sa fille; Achile, l'ignore, il n'est pas un soupirant qu'on outrage; mais c'est un chef furieux lorsqu'il apprend qu'on a abusé de son nom dans un dessein d'une telle vilenie. Ce n'est pas un amoureux qui cherche à conserver sa félicité, la joie de ses yeux et de son cœur; c'est un homme insulté que touchent, en même temps que l'injure subie, le désespoir de la mère et l'infortune imméritée de la jeune fille. Ni l'un ni l'autre n'eussent toléré de se trouver seule à seul, en tête à tête, et l'Iphigénie grecque fût morte de honte, si sa mère, comme celle de Racine, eût mis fin à sa supplication par des vers tels que ceux-ci :

> Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
> Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter...

Voici, maintenant cette même supplication, telle que Moréas l'a transposée; car son Iphigénie répond bien plutôt à l'idée que nous pouvons nous faire d'une transposition, qu'à l'idée proprement dite d'une traduction :

> Quoi ! pourrais-je oublier ma mortelle origine,
> Quand je répands ces pleurs dont j'ai les yeux noyés ?
> Non, héros qui naquis d'une mère divine,
> Je ne rougirai pas de tomber à tes pieds.
> Me sied-il de montrer une tête trop fière ?
> On veut tuer ma fille : irai-je, pauvre mère,
> A l'instant que le fer lui va percer le flanc,
> Par un stupide orgueil faire honneur à mon rang ?
> Qui se fie au bonheur, à ses biens, qu'il contemple
> Les soudains changements du sort en mon exemple.
> Quelle fut la hauteur de ma félicité !

Et maintenant est-il au monde adversité,
Hélas ! qui de mes maux puisse allonger la trame ?
O ma fille !... A Calchas livreras-tu ta femme,
Achille ? Que ce soit à juste titre ou non,
Il n'en est pas moins vrai qu'elle a reçu ce nom.
C'est pour s'unir à toi que, de fleurs couronnée,
Sur ces bords malheureux je l'avais amenée.
Comme je me flattais de l'éclat de ton sort !
Et je te conduisais, ô ma fille, à la mort.
Par ta main que je touche, Achille, je t'implore,
Par ton père Pélée et par ta mère encore,
De sauver mon enfant... O terre ! ô vastes cieux,
O perfides mortels, impitoyables dieux !...
Seule au milieu d'un camp, par mes parents trahie,
Personne ne me montre une figure amie.
Pour me réfugier, je n'ai que tes genoux.
Tu connais le dessein de mon cruel époux :
Sur l'autel d'Artémis déjà le couteau brille ;
Achille, prends pitié, viens en aide à ma fille.
Ose étendre sur nous ton invincible main,
Car tu peux arrêter notre horrible destin.

On le voit : Moréas a respecté, reproduit la pensée, le texte, l'agencement même d'Euripide. Seulement, il a transposé, et sa transposition emporte cet effet, qu'il a voulu, d'accuser mieux en relief la situation respective des personnages présents. Clytemnestre se jette tout de suite aux pieds d'Achille, mais cette attitude crée en elle des scrupules, une gêne qui, lui semble-t-il, pourrait, chez celui qu'elle implore, provoquer du recul, une répugnance : et, non sans fierté douloureuse, en quelques mots elle souligne sa justification. Comme dans Euripide elle cherche alors à attendrir le héros, à éveiller sa pitié, à provoquer son dévouement impétueux, et dans le pathétique, Moréas reproduit jusqu'à l'intention la plus petite, le sens intime de l'original, mais toujours en transposant.

Le personnage d'Iphigénie est celui que Moréas a chéri tout particulièrement, et choyé par-dessus tous les autres. Elle ne paraît, on s'en souvient, qu'à la scène II de l'acte II, caresse, à ce moment, son père retrouvé, de la délicatesse parfumée de ses effusions filiales, ne paraît pas même à l'acte III, figure, immobile et désolée, à l'acte IV, et, à l'acte V seulement, dirige et maîtrise l'action par la vigueur héroïque de son acceptation, presque souriante, presque mystique, ardente et résolue.

Il tardait à Moréas d'entendre s'élever sa voix harmonieuse et douce après les sombres discours d'Agamemnon hésitant, dévoré de crainte, d'ambition et de remords, après les cris de colère brutale de Ménélas. Ce lui fut un jour de fête d'amener enfin sur le théâtre le char aux brillants essieux d'où descendait parmi l'accueil bienveillant des jeunes femmes de Chalcis la reine Clytemnestre avec sa fille Iphigénie et le jeune enfant Oreste, son frère.

Lui-même a raconté comment « au commencement de mars 1895, après une nuit entière consacrée au travail et au doute, lorsque parut l'aube claire, la fille d'Agamemnon fit entendre sa voix dans les scènes II et III du deuxième acte. Cette aube fut le prélude d'une journée ensoleillée... ». Aussitôt il se précipite chez l'ami docte et sûr qui est son confident, gravit à la hâte ses six étages, sonne à la porte, et, sans faire attention que son ami vient d'être arraché au sommeil :

Je me mis, ajoute-t-il, à crier avec ce ton de naïveté qui m'est propre lorsque je m'abandonne à mon naturel :
— Iphigénie a parlé !

Et par une pleine journée de plaisir dans les bois de Verrières ils célébrèrent l'heureux événement.

Des défaillances, des négligences aux autres rôles de la tragédie, notamment dans celui d'Agamemnon, pourraient se dénoncer, encore que, sous la plume de Moréas, ces défaillances, ces négligences s'avèrent de qualité très singulière et personnelle : sa lassitude ne se trahit pas, à proprement parler, par une gaucherie, par une maladresse de diction, mais elle emprunte, on croirait spontanément, une manière de dire toute faite, ou presque mot à mot calquée dans son dessin au trésor suranné des styles d'autrefois. Notamment, le poète, dont l'incomparable érudition poétique n'avait rien omis d'une approfondie connaissance de tout ce qui fut à toute époque écrit en vers français, depuis les chansons à danser et les chansons de toile jusqu'aux productions les plus récentes des débutants les plus obscurs, s'était pris, comme l'on sait, quand il écrivit ses éclatantes Stances, à fréquenter plus assidûment le lyrisme du XVII^e^ siècle, dont la tenue ferme, un peu hautaine et très discrète, lui apparaissait sous un aspect certain de désirable perfection. Il adorait cet aspect d'un lyrisme pres-

que abstrait jusqu'en son prolongement attardé durant le siècle suivant, et ceux qui l'ont approché l'ont fréquemment entendu, de sa voix où les sonorités rauques se mariaient à d'étranges douceurs, réciter les strophes inattendues d'une ode de Lebrun, de Jean-Baptiste Rousseau ou de Lefranc de Pompignan. Il était si imprégné, à l'époque où il écrivait Iphigénie, des formules habituelles aux poètes lyriques ou dramatiques du XVIII^e siècle, que parfois certaines renaissent sous sa plume. Mais on ne saurait lui reprocher une obscurité par impuissance, ni une incertitude, une faiblesse d'ignorant ou de maladroit.

Quoi qu'il en soit, le rôle d'Iphigénie est pur de ces tares minimes. Rien n'est touchant avec autant de fraîcheur héroïque et ingénue, que la superbe tirade où elle rejette avec dégoût les tergiversations, ce qu'elle croit sa lâcheté, et où elle se voue à la grandeur, à la victoire de la Grèce ; — rien, sinon les paroles qu'elle adresse à sa mère pour la consoler de sa perte, sinon les paroles qu'elle adresse au chœur, en se dirigeant vers l'autel du sacrifice :

Et vous, femmes, quittant le deuil et les regrets,
Vous ferez retentir des chants qui seront dignes
D'Artémis au grand cœur qui lance au loin ses traits
Et parcourt sur un char Claros féconde en vignes.

Où sont les vases d'or et les libations ?
Que la flamme à l'autel consume les offrandes !
O rapide Artémis, qui règnes sur les monts,
Je donne sans trembler le sang que tu demandes.

Voici ma chevelure et mon front virginal,
Venez, couronnez-moi de fleurs et de feuillage.
Jeunes femmes, frappez le sol d'un pied égal
En célébrant ma mort comme un heureux présage...

Enfin, ce qui décidément restitue la plénitude de l'atmosphère hellénique et différencie plus que toute autre chose l'Iphigénie de Moréas de l'Iphigénie en Aulide de Racine, c'est la constante présence des chœurs, dont les réflexions, dont l'émotion, les sentiments exaltés, apitoyés, épouvantés, se fondent à l'action, qui s'en trouve pénétrée d'un élan généreux et lyrique, et dotée par là même d'une puissance de signification d'autant plus générale et plus puissante.

Pour la plupart Moréas s'est contenté de reprendre les motifs

et les sentences d'Euripide, en les condensant souvent, en en affirmant le caractère de netteté lucide et précise. Il était fier avec raison d'avoir innové, au dernier acte, un hymme à Artémis « qui ne se trouve point dans Euripide », mais qui est seulement annoncé, sollicité en quelque sorte du chœur par Iphigénie :

O jeunes filles, chantez avec moi Diane, qui règne sur la plage opposée, à Chalcis...

ANDRÉ FONTAINAS.

L'ENFANT CHARGÉ DE CHAINES

DEUXIÈME PARTIE

IX

Dans une petite salle très éclairée, une assistance chuchotante et inattentive de jeunes gens écoutent la conférence de Jean-Paul — en écoliers qui n'attachent aucune importance à ce que peut dire le pion. — Il y a là deux ou trois jeunes hommes de qui l'adolescence soignée trahit l'éducation congréganiste — puis des apprentis bien tenus, dont les mains gercées aux ongles noirs témoignent seules qu'ils ne fréquentent pas la faculté de droit ; un garçon coiffeur aux cheveux luisants de tous les fonds de pots du patron, les bons ouvriers canalisés vers l'union *Amour et foi*, par les patronages.

« De même que le servage succéda à l'esclavage — pour être lui-même remplacé par le salariat moderne... de même, camarades, nous devons croire que le patronat n'est pas éternel.. »

Jean-Paul dévide, sans presque y songer, le rouleau des vieilles formules démocratiques. Ses regards errent distraitement sur cet auditoire qui s'ennuie.

Pourtant il distingue dans un coin deux yeux bruns attentifs, une figure terne qu'attriste la bouche lasse, un grand front déjà ridé... et Jean-Paul, après ce pauvre visage, remarque le torse musclé dans le tricot marron et il voit encore les grosses mains aux gerçures terreuses, des mains dont l'enfant ne sait que faire, des mains qui ne savent pas être inoccupées...

Jean-Paul. pour réveiller son auditoire, fait, aux dépens des bourgeois, une plaisanterie qui lui est familière... et voici que la bouche du petit ouvrier sourit, d'un sourire très jeune, qui montre les dents abîmées... Jean-Paul devine cette âme attentive. Il parle maintenant d'une voix émue et contenue, et regarde là-bas s'illuminer les yeux bruns, ces yeux dont jaillit comme une lumière très lointaine entre les paupières malades.

Alors, citant les émouvantes phrases de Lacordaire et de Montalembert, il dit les joies pures de l'amitié — et qu'il n'existe plus de barrière entre les apprentis et les étudiants. Il montre les âmes diverses, unies en une foi commune — il le dit et sans doute est-il à cet instant tout à fait convaincu; désormais l'auditoire s'intéresse passionnément.

« Nous aurons, camarades, l'âme d'un ami pour nous consoler aux heures désenchantées. Nous vivrons des heures de joie infiniment douces que les autres hommes ne connaissent pas... »

Celui qui parlait ainsi, n'était-ce pas ce Jean-Paul, petit bourgeois sensuel et sec, que choquait la moindre vulgarité et que la plus excusable inélégance indisposait ? — Pourtant au long de ces quinze jours, il avait souvent eu le vertige devant l'abîme qu'il sentait se creuser entre lui et ses camarades, même ceux de sa classe qui aimaient le peuple autrement que par littérature, — et le soir, après s'être exaspéré dans un cercle d'études, que de fois il s'était réfugié dans sa chambre, ayant en lui le désir violent de se désencanailler! Il revêtait alors un pyjama aux teintes fondues, et aiguisait son dégoût, en lisant les vers crispés de Jules Laforgue...

Au fond de la salle, le petit ouvrier écoutait avidement comme s'il avait conscience que Jean-Paul s'émouvait pour lui seul.

X

Ce fut en effet vers lui qu'après la conférence Jean-Paul se dirigea. Il s'appelait Georges Elie et travaillait dans la menuiserie. Au « patro » l'abbé lui avait parlé de l'union *Amour et foi*. Alors il était allé à la conférence de Jérôme Servet, qui l'avait, disait-il, « emballé ».

— Je l'ai trouvé épatant, épatant...

On sentait l'effort douloureux que Georges Elie faisait pour réunir les quelques mots usuels de son vocabulaire.

Jean-Paul regardait ce visage exténué — cette apparence de force physique et pourtant d'épuisement qu'ont les pauvres corps d'enfants qui travaillent trop jeunes. — Devant ces yeux inquiets et tristes, une grande pitié l'envahissait. Il oublia que ses pitiés s'usaient vite et lui parla à voix basse. Il lui parla de la « Cause », — de la grande révolution morale que

Jérôme Servet voulait accomplir dans l'âme prolétarienne.

Il lui dit qu'ils étaient frères maintenant, que rien ne les séparerait, puisqu'ils communiaient dans une même foi, dans un même amour...

Georges Elie écoutait. Une émotion ardente et douce lui donnait envie de pleurer.

— Alors, vous voulez être mon ami ?

— Mais oui, je veux bien, dit Jean-Paul.

Ah ! S'il avait su tout ce que l'enfant mettait dans ce terme d'amitié ! S'il avait su qu'il y avait là tous les besoins d'affection d'un jeune être brutalisé, toutes les faims d'une tendresse chaque jour refoulée !

En revenant dans les rues de Bordeaux vides, à 10 heures, ils purent causer. L'apprenti livra à Jean-Paul sa petite âme sensible et scrupuleuse de séminariste manqué — il lui dit son isolement à l'atelier — les grossières moqueries qu'il devait subir... Jean-Paul l'écoutait, un peu distrait, souriant parfois du savoureux accent local d'Elie.

A la porte de l'hôtel il fallut se quitter. Jean-Paul eut un frisson de peur, lorsque l'enfant lui dit avec emphase :

— Hein ? c'est entre nous à la vie, à la mort, mon vieux...

Le jeune bourgeois songea un instant à détruire l'illusion de ce pauvre petit qu'il trouvait déjà laid et commun... qu'il n'aimerait jamais, qu'il n'était pas digne d'aimer, qu'il ferait souffrir. Mais il prit conscience de sa vocation d'apôtre. Jérôme Servet l'avait dit : Il faut se donner aux âmes — aux plus obscures — aux dernières.

Et conscient de son mensonge qu'il croyait héroïque, Jean-Paul lui répondit :

— Oui, mon petit, à la vie, à la mort...

XI

Vers six heures, à la sortie de l'atelier, Georges Elie s'accoutuma d'accompagner Jean-Paul dans ses promenades. Les premiers jours, il heurtait la porte timidement, et demandait avec insistance : « Je ne vous ennuie pas ? » Mais Jean-Paul mettait tant de bonne grâce et de simplicité à le questionner sur sa journée, il trouvait un tel plaisir à éblouir cette petite âme obscure, que l'enfant montra chaque jour un peu plus de confiance. Il se persuada que ses visites plaisaient à

Jean-Paul, dans le même moment où le jeune bourgeois commença d'en être excédé.

Il est vrai que d'abord elles l'amusèrent. — A l'heure où les Bordelais encombrent les trottoirs du Cours de l'Intendance et des Allées de Tourny, il jugeait plaisant de se montrer avec un apprenti en casquette, aux poignets rouges et aux grosses mains. Dans le crépuscule clair, à travers la foule des promeneurs bien habillés et lents, qui semblaient piétiner sur place et lui faisaient regretter la cohue affairée de Paris, il allait avec Georges Elie et lui répondait distraitement — amusé de l'effet produit.

Mais après quelques jours, il sentit qu'on s'accoutumait à les voir ; et surtout les conversations avec Georges Elie lui parurent dénuées et vides. Les deux jeunes gens ne pouvaient s'entretenir que de l'union *Amour et foi* — et les mêmes considérations revenaient sans cesse. En somme, Jean-Paul ne se plaisait qu'aux discussions littéraires où l'on peut citer des vers de Jammes et de la comtesse de Noailles, des mots somptueux de Chateaubriand ou de Barrès. Il avait aussi le goût des images imprévues qui, à Paris, faisaient rire ses amis et que Georges ne comprenait pas. Et comme le jeune bourgeois excellait à peindre les ridicules des gens, ce lui était une souffrance de ne pouvoir qu'admirer, devant le jeune ouvrier, les premiers grands rôles de l'union *Amour et foi*...

Jean-Paul s'efforça vainement d'aimer les histoires d'atelier et de patronage que lui racontait son compagnon. L'enfant l'ennuyait, comme l'ennuyaient ses amis, même les plus intelligents, lorsqu'ils étaient au régiment : enfermés dans une caserne, ils prétendaient intéresser le monde entier à la bienveillance de leur capitaine ou à la grossièreté de leur sergent. Ainsi Georges Elie parlait inlassablement des humbles comparses de sa vie sans horizon.

XII

Jean-Paul, seul dans sa chambre d'hôtel, éprouve à lire *le Prix de la Vie*, d'Ollé-Laprune, un ennui terrible et qu'il ne s'avoue pas.

La fenêtre est ouverte sur un ciel de juin, à cinq heures, un ciel pâle et comme lavé — un ciel strié par les vols des mar-

tinets. — Une odeur de campagne flotte sur la ville et il y a dans le vent des éclats atténués de fanfare.

Jean-Paul est sensible à cette joie du nouvel été — et un vers lui revient de Francis Jammes :

.....Quand, aux dimanches soirs,
La grand ville éclatait de légères fanfares...

Il cherche des yeux le livre du poète. Mais les éditions du *Mercure de France* n'envahissent pas sa table comme autrefois. Des brochures les ont remplacées, où un abbé instruit démontre que l'Inquisition et la Saint-Barthélemy ne sont pas imputables à l'Eglise.

Voici un mois que Jean-Paul s'est donné tout entier *à la cause* et les petits démocrates admirent sa parole diserte — sa froideur — et tout ce qui en lui trahit le grand bourgeois — malgré la vareuse et la cravate lavallière...

Mais dans cette transparence de crépuscule, Jean-Paul éprouve le besoin d'évoquer sa vie passée. Aujourd'hui, il surveille jusqu'à ses rêves, pour demeurer chaste absolument — et voici que ce soir le souvenir l'obsède d'anciennes joies — un désir se réveille de voluptés jamais oubliées...

Vincent Hiéron ouvrit doucement la porte.

— Tu ne viens pas voir les camarades, Jean-Paul?

Le jeune homme ne quitta même pas son fauteuil.

— Non, dit-il, ce soir, je me sens fatigué. Mon âme a comme une fissure par où s'échappe, goutte à goutte, l'enthousiasme.

— Quel romantique tu fais! Mon pauvre Jean-Paul... cela va finir avec le crépuscule...

— Quelque chose ne meurt pas, Vincent, c'est notre passé, mon passé dont je suis obsédé...

— Tu ne le regrettes pas?

— Qui sait? dit Jean-Paul, si je ne les regrette pas, ces après-midi dans les bibliothèques, le front penché sur des livres que je ne lisais pas... ces rêveries au coin de mon feu, dans le gris de cinq heures — alors que je n'avais pas même assez de volonté pour allumer une lampe...

— Tu étais absurde, Jean-Paul...

— Et mes promenades sans but dans l'indifférence des rues quand mon imagination créait, pour m'amuser, de merveil-

leuses légendes? J'y jouais le rôle d'auteur acclamé ou de génial musicien — ou bien j'évoquais le profil d'une femme amoureuse et compatissante... je me voyais l'attendant sur un banc, les soirs de juin. Elle venait. Je la regardais marcher sur l'allée à pas pressés. — Et le flou de son visage sous le tulle de la voilette, et ses yeux illuminés à ma vue, et un serrement de sa main dégantée, inondaient mon cœur d'une joie infinie... La vision s'effaçait... je sentais plus douloureusement ma présente solitude — je rentrais chez moi et je faisais des vers...

— Si puérilement tristes... dit Vincent — tu me les lisais quelquefois. Certains sont encore dans ma mémoire » — et il murmura :

> Je vois dans chaque nuit, celle du bien-aimé
> Celle qui mènera vers mon cœur étonné
> L'ami pour qui s'amasse en moi comme un automne
> D'amitiés mortes et d'amours abandonnés...

Vincent et Jean-Paul restèrent silencieux, un instant, au bord du passé... Vincent passa la main sur son front.

— Tout cela est malsain, dit-il, viens-tu? Nous sommes très en retard.

— Pas ce soir, je me sens fatigué...

— Ah! je le connais, ton mal, répondit Vincent un peu énervé et qui ne se pardonnait pas son émotion, ni d'avoir récité les vers de Jean-Paul, — c'est le mal du siècle, le mal de René! Jusqu'à quand ce vieux débris romantique nous va-t-il encombrer?

— Aussi longtemps, dit Jean-Paul rêveusement, que l'idéalisme de l'adolescence se heurtera à la brutalité, à la médiocrité de la vie...

XIII

Le domestique annonça.

— Monsieur Elie demande à voir Monsieur...

— Encore lui! murmura Jean-Paul. Dites que je suis sorti.

— Mais... j'ai dit que Monsieur était là...

— Faites-le donc monter, s'écria Vincent Hiéron, et, se tournant vers Jean-Paul :

— Quelle mouche te pique? tu vas te faire détester.

— Qu'importe. Il m'assomme. Je le trouve dans mon anti-

chambre le matin quand je sors, le soir quand je rentre — et j'ai une lettre l'après-midi. Il veut s'entretenir avec moi de *la cause* — il m'accable de son amitié...

— Tu es fou, mon pauvre Jean-Paul. Oublies-tu le désintéressement de Jérôme et des camarades étudiants ? Tu ne cherchais donc que le plaisir dans le commerce des âmes !

— Hélas ! je commence à le croire... Enfin, ce petit-là m'exaspère et je le lui fais sentir, mais il revient toujours comme un chien trop fidèle qu'on jette vainement à l'eau...

A ce moment, Elie entra. Il tenait avec embarras un étonnant chapeau de feutre bossué et verdâtre... Il s'avançait, craintif, honteux, et il avait en effet ce regard tendre et mouillé des chiens qui se savent importuns — et qui reviennent pourtant... Vincent Hiéron, qui pressentait l'orage, lui serra la main, et s'esquiva.

— Je suis occupé, ce soir — très occupé — mon petit...

Et sans un mot de plus, Jean-Paul s'ingéniait à couper les feuilles de *la Porte Etroite* d'André Gide.

— Alors je m'en vais, dit Elie, qui ne voulait pas comprendre — et d'une voix étranglée, il ajouta :

— Quand pourrai-je te revoir ?

Jean-Paul s'exaspéra qu'il ne comprît pas — et songeant que son devoir était enfin de le désabuser — il murmura, d'une voix très douce les mots qui semblaient plus cruels encore :

— Nous nous voyons presque chaque soir au local d'*Amour et foi*. Est-il nécessaire de se rencontrer ailleurs? J'ai besoin, pour travailler, de tout le temps que je ne donne pas à la cause...

Avant qu'il eût fini sa phrase, Elie, d'un geste rageur, se couvrit, et tira derrière lui la porte si violemment que des photographies, placées dans la rainure de la glace, au-dessus de la cheminée, tombèrent.

La nuit vint; Jean-Paul s'accouda à la fenêtre et regarda le ciel que rayait un dernier vol d'hirondelles. La cloche d'un couvent tintait. Une voisine injuriait son enfant. Et Jean-Paul sentit que la détresse ancienne envahissait son cœur comme les grandes marées qui, à époque fixe, remontent.

XIV

Désormais les camarades s'écartèrent de Jean-Paul. On ne

l'appelait plus que le bourgeois ou l'intellectuel. Il attacha soudain un immense prix à la bonne éducation : « Elle peut tenir lieu à peu près de tout », se disait il... Un soir, au local d'*Amour et foi*, un ouvrier typographe, qui se piquait de littérature, commenta avec de lourdes injures *l'Etape*. Jean-Paul souriait — d'un sourire amer que les camarades connaissaient déjà. Souvent, à propos d'un article de Jérôme, d'une conférence, il leur avait révélé, par ses ironies, ce qu'est l'esprit critique.

Mais à l'Union *Amour et foi* il est infiniment dangereux de posséder le sens du ridicule : on le lui fit bien voir.

— Vous n'applaudissez pas, Monsieur? demanda avec affectation Georges Elie.

Le mépris de Jean-Paul avait blessé ce jeune cœur ombrageux d'une inguérissable blessure. La haine était désormais vivante en cette âme étroite qu'un seul amour eût remplie pour la vie... Elle rendait méconnaissable le timide petit garçon du patronage...

— Il y a des choses que les bourgeois ne comprendront jamais, dit-il à haute voix, quand la conférence fut terminée.

— Et je me demande même ce qu'ils viennent faire ici, les bourgeois ? ajouta l'orateur, qui, intimidé par Jean-Paul, avait écourté sa conférence.

Des regards curieux se dirigeaient vers le jeune homme, un peu pâle — de cette pâleur qui faisait dire à Marthe, quand ils étaient enfants : *tu rages*. Il continua de sourire — sachant que ce sourire était fait à souhait pour exaspérer les camarades.

— Les bourgeois viennent vous instruire, dit-il — sur un ton d'une douceur perfide. Ils ont plus de mérite que vous en venant ici, car ils renoncent à de plus grandes joies....

Il y eut des protestations violentes. D'autres jeunes hommes s'étaient rapprochés pour écouter la discussion.

Le regard de Jean-Paul allait plus haut que ces visages tournés vers lui. Il distinguait, à travers la fumée des pipes, le rouge violent des affiches, un portrait de Léon XIII grimaçant un sourire. Jean-Paul évoquait derrière ces murailles l'espace libre, la nuit claire et froide, la solitude introublée.

— Vous avez, plus que nous, besoin d'être instruits — dit Georges Elie, vous avez tout à apprendre de nous, tout — vous, les inutiles....

— Comme vous avez gardé vos préjugés de caste ! répondit amèrement Jean-Paul.

Et soudain, il eut, pour la première fois, conscience que cette doctrine ne vivait pas en lui : pauvres formules qu'il avait acceptées sans examen, elles seules n'auraient pu l'attirer vers ces jeunes hommes... et il se dit en lui-même :

— Je cherchais ma joie...

A ce moment, Vincent Hiéron entra. On le redoutait sans l'aimer. Il y eut un silence gênant. Puis des groupes se formèrent. Jean-Paul, hâtivement, serra la main de son ami, et sortit. Et dans ce soir, il sentit sa gorge se contracter, comme lorsque, petit enfant, il s'efforçait de ne pas pleurer.

Devant les portes, des boutiquiers et des concierges causaient. Des petites filles sautaient à la corde. Place Pey-Berlanc, Jean-Paul vit que les vitraux de la cathédrale s'illuminaient... « C'est le dernier jour du mois de Marie », se dit-il, et il entra.

La vierge illuminée était parmi les lys comme un lys vivant. De pauvres femmes, des enfants émerveillés étaient à genoux contre la grille du chœur, et les puériles voix — dont le timbre céleste va bientôt se briser — redisaient les vieux cantiques si lourds d'extase et d'anciennes ferveurs... Et Jean-Paul, dans une chapelle latérale, s'abandonna enfin — et pleura, pleura — et ses mains mouillées de larmes avaient la même odeur que lorsqu'à six ans il pleurait dans la chambre silencieuse, où une mère ne l'avait jamais endormi sur ses genoux.

XV

Jean-Paul entra à l'hôtel et, étendu sur une chaise longue, chercha avec méthode les causes de cette morne lassitude... Au long d'une jeunesse isolée, calme, où il ne se passe rien, le jeune homme s'est habitué à se regarder lui-même vivre.

— Mon enthousiasme au dernier congrès d'*Amour et foi*, songe-t-il, n'était-ce pas au fond la joie de découvrir un sens à ma vie ? N'était-ce pas un épanouissement de ma personnalité, où s'est complu l'orgueil qui me tourmente ? — J'étais alors si malheureux ! Mon chagrin ne venait pas des conditions matérielles de la vie — sauf peut-être des langueurs d'estomac, qui nous inclinent à la tristesse. Mais je connais-

sais ma médiocrité ; encore aujourd'hui je sens douloureusement tout ce que je ne suis pas. Et du peu que je suis, il m'arrive souvent de douter... Avant que je rencontre l'union *Amour et foi* je ne jouissais même plus de ma misère — comme aux lointains crépuscules de mon adolescence — en retrouvant son reflet dans la littérature. Et pourtant ce passé, ce triste et morne passé, voici qu'il me reprend ce soir : je suis vraiment son prisonnier. Il revêt d'inexprimable poésie mes pauvres joies d'autrefois. Il me décourage avec le souvenir pesant des vieilles fautes. C'est lui qui m'arrête sur la voie austère, où hier encore j'avançais si joyeusement — trop joyeusement, hélas ! — car même ce soir, j'aurais, il me semble, quelque plaisir à me mêler aux camarades. Mais est-ce la joie du disciple qui a fait un peu de bien aux âmes rencontrées ?

Ce soir, je vois que je trouve mon compte à cet apostolat — et qu'en réalité il m'amuse infiniment.

A l'union *Amour et foi*, l'amateur d'âmes que je fus toujours traversa des pays encore ignorés de lui. Il se pencha avec délices sur les étangs trouvés au hasard de la route — et d'où s'élève quelquefois une voix mystérieuse et tendre... Telle âme, à qui je supposais me dévouer n'a jamais servi qu'à enrichir ma collection.

Pourtant comme j'ai cru vous aimer, et comme je vous aime vraiment, visages mornes des apprentis à l'expression douloureuse et tendue — particulière aux illettrés qui écoutent une conférence... Comme je vous porte gravées au plus profond de mon âme, figures ternes qu'attriste une bouche tombante et lasse — pauvres grosses mains, aux gerçures terreuses — aux ongles noirs sur le pantalon bleu !

Mais, hélas ! je suis mon prisonnier, comme autrefois. — Je n'ai pas su me délivrer de moi-même pour me donner à vous.

Voici que le passé trouble reflue en moi. Je retrouve la vieille compagne des mauvais jours, ma médiocrité égoïste et jalouse. Tout ce que j'ai rêvé, au temps des illusions, cette loi du devoir, à quoi ma volonté décida de se plier — mon Dieu, tout cela va-t-il sombrer ?

XVI

Les camarades entouraient le lit de Jérôme qui devait rega-

gner Paris dans la journée. Traversant Bordeaux après un pèlerinage à Lourdes, il avait fait la veille une conférence publique. Vincent Hiéron, à genoux sur le tapis, ramassait pieusement le linge du grand homme, les flanelles humides encore d'une généreuse sueur ; le maître lui avait enseigné que la plus humble besogne est magnifique, si on l'accomplit pour la cause...

Les autres dévotement contemplaient leur idole. Sans doute, il eût semblé laid — de cette laideur sale qu'on voit à tout homme à son réveil, lorsque ce n'est plus un adolescent. Mais ses yeux avaient la même flamme, les mêmes lointains de tendresse et de rêve — une invincible attirance; et dans le sourire, dans le geste des bras repliés sous la tête, une grâce d'adolescence persistait, malgré la trentaine proche. Il semble que le temps veuille effleurer à peine ceux qui ont gardé la foi, l'espérance, l'amour de leur vingtième année. Des poètes chargés d'ans ne portent-ils pas, au fond des yeux, toute leur jeunesse frappée d'éternité... ?

— Comment t'appelles-tu, toi ? demanda-t-il à un gros garçon qui attachait sur lui des yeux mouillés de bon chien.

— Marteau.

— Marteau ? Quel aimable nom, et comme il te convient ! Et il lui passa la main sur le dos.

Un homme qui fait profession d'apôtre échappe à toutes les conventions. Jérôme s'arrogeait le droit de n'être pas poli. Nul ne lui en tenait rigueur. Inconsciemment, ces jeunes gens avaient subi l'influence du nietzchéisme grossier, dont le monde aujourd'hui s'accommode. Le Maître leur était une manière de surhomme. D'ailleurs, ils disaient ingénuement d'eux-mêmes : *nous sommes l'élite.*

Jérôme trempait du pain grillé dans son chocolat.

— Georges Elie est-il ici? demanda-t-il.

— Le jeune homme s'avança, rouge, la tête basse.

— C'est toi qui m'as envoyé cette lettre à Lourdes, à propos de Jean-Paul Johanet ? Je me suis renseigné. Tu as eu raison de m'avertir. Il critique mes articles — étale des préjugés bourgeois et la plus sotte ironie.

Et le Maître, s'adressant à tous, ajouta d'une voix grave :

— Ecoutez bien, mes amis. Il y a parmi vous un intellec-

tuel poseur, un dilettante qui vous perdra, si vous lui laissez la moindre influence : c'est ce Johanet.

— Un bourgeois ! murmura Georges Elie.

— Mes petits enfants, reprit Jérôme, il convient que, même éloigné, je sois présent au fond de chacun de vos cœurs. Il faut qu'il n'y ait dans ce petit troupeau aucune volonté hostile à la mienne. — Mes petits enfants, vous m'êtes fidèles, je le sais — mais pas tous...

Etait-ce consciemment qu'il parlait le langage du Christ ? Nul n'y songea. D'ailleurs, la rencontre de Jérôme Servet n'avait-elle pas été, pour beaucoup de ces âmes, la rencontre même de Dieu? Il y avait sur son visage une angoisse indicible.

— Ecoutez ; il faut pour la vie de votre petit groupe bordelais que ce Johanet s'en aille ; il le faut. Ce malheureux va venir. Accusez-le devant moi. Ne vous inquiétez pas si je lui parle avec douceur. Il importe que je ne montre aucune violence...

Jérôme ne voulait pas diminuer son prestige par d'infimes querelles. Et peut-être souhaitait-il aussi que cette pauvre âme le quittât sans trop de haine...

Mais Vincent, qui bouclait des valises, se releva tout rouge...

— Oh ! Jérôme pourquoi cette mise en scène ?

Le Maître le considéra un instant avec un peu de mépris, et allait répondre, quand on heurta à la porte. Jean-Paul entra.

XVII

Deux heures après, dans sa chambre, Jean-Paul laissait tomber les stores. Les camarades l'avaient injurié avec une grossièreté inouïe. Le Maître l'avait stupéfait par sa naïve perfidie. Mais que lui importait au fond ? Le jeune homme ne se révolte pas contre Jérôme Servet ; il pardonne tout à ce conquérant magnifique des âmes. Ce qu'à cette heure il revoit, c'est Vincent Hiéron tambourinant, avec ses doigts, contre la vitre, gardant un silence lâche...

Jean-Paul essuya ses yeux et se recueillit. Les pauvres bruits de la vie quotidienne vinrent mourir dans la chambre où il étouffait. Des portes se fermaient, un enfant s'appliquait à des gammes. Personne au monde ne songeait à sa peine. Dans

cette journée pesante et molle, il se sentit seul, seul à jamais, sans but, sans foi, sans amour...

Il appela des souvenirs à son secours. Mais d'abord le passé lui parut vide aussi, et le sourire étroit de Marthe, qu'il y voyait, ne le consola pas. Il éprouva comme un vertige devant l'abîme de sa solitude et désira mourir.

Il y avait sur la table une croix de métal. Vainement Jean-Paul essaya de prier. Par une habitude ancienne d'écolier il ouvrit l'Evangile au hasard — et lut un passage sans aucun lien avec sa situation présente. — A ce petit fait, il attacha une importance extraordinaire, et, regardant la croix, le petit livre, il murmura : Serait-ce une immense duperie ?

Ce blasphème suscita dans son cœur une protestation passionnée. Il eut conscience qu'au moindre appel celui qu'il trahissait à chaque minute de sa vie lui aurait ouvert les bras. Il fut tenté de s'agenouiller, de s'abandonner à l'Etre Infini dont l'amour lui demeurait une certitude ineffable — plus forte que tous ses doutes et toutes ses négations.

Mais Jean-Paul souhaitait ne pas voir et ne pas entendre. Il aimait ce goût d'amertume et la volupté d'être sans espoir. Et parce qu'elle dédaignait d'être consolée, le Consolateur s'éloigna de cette âme qui ne voulait pas de Miséricorde...

Des sonneries de tram électrique vibraient incessamment dans le silence de la rue provinciale. Chaque objet de cette chambre d'hôtel paraissait à Jean-Paul étranger et hostile. Puis ce fut le crépuscule. Une sirène pleura à travers les brumes du port.

Le jeune homme allumait sans cesse de fines cigarettes à bout d'or. Des lacs de fumée demeuraient immobiles et la même odeur flotta qu'à la campagne, le soir — quand les paysans font brûler des herbes...

Une tristesse paisible, un calme désespéré régnaient sur le cœur de Jean-Paul. Il voyait en face de lui la porte, dont les peintures étaient de trois tons différents ; il se souvint un jour où Georges Elie la ferma si brusquement.

— Pauvre petit, murmura-t-il, comment t'en voudrais-je d'avoir souhaité mettre l'infini dans une amitié — moi qui, au collège, ai connu des soirs pesants et lents à mourir, où l'on pleure sans cause, où le cœur s'éveille ? Comme toi, je tournais

vers un ami choisi entre tous l'inapaisable désir de m'attacher qui venait de naître en moi, pour ne plus mourir.

Jean-Paul se rappelle que, le samedi soir, après la confession, ils pouvaient se rejoindre dans la cour solitaire. Des moineaux piaillaient autour des miettes du goûter. Et sur le gravier luisaient les papiers argentés qui enveloppent les rais de chocolat.

Dans la pure ignorance de leur cœur, ils s'exaltaient avec des mots candides et passionnés : Nous ferons demain la communion l'un pour l'autre, disait Jean-Paul. Ils échangeaient des gravures.

L'été, lorsque les derniers externes étaient partis, les pensionnaires avaient une récréation, avant la prière du soir. L'ami de Jean-Paul lui disait : Montre-moi l'Arcture. Je ne peux jamais voir la petite Ourse... N'est-ce pas Cassiopée ? Il voulait être missionnaire et lisait les *Annales de la Propagation de la foi* : « Nous irons dans des pirogues, sur les grands lacs... » «Mais non, disait Jean-Paul, je dois être un grand poète, publier un livre comme *le Génie du Christianisme* qui convertira la France et puis, je veux me marier, avoir des enfants... » Alors son ami répondait en rougissant beaucoup :« Ne tenons pas de conversations légères... »

Lentement la vision disparut... Jean-Paul prit conscience brusquement du pauvre cœur dévasté qu'il portait en lui, ce soir. Mais n'est-ce pas à ces heures-là que le passé chante indéfiniment comme les flots d'une mer calme ? Le cœur vaincu et qui ne voit plus à son horizon aucune lumière revient vers les plages délaissées, où, un à un, comme des étoiles au crépuscule, les souvenirs se lèvent et luisent.

D'ailleurs, dans la maison silencieuse, on joue, au piano, une musique à peine distincte. Elle vient en aide à Jean-Paul. Les cheveux soyeux du petit garçon, son profil mince s'évanouissent et c'est Marthe qu'il revoit en catogan, si frêle et si fine. A cette époque, le petit Jean-Paul n'avait pas encore ces soucis d'analyse, cet esprit toujours critique en éveil, qui tue en lui tous les amours, toutes les amitiés.

Pendant les chaudes grandes vacances, il répondit à peine aux lettres tristes de son ami. On jouait « par camp » au croquet avec Marthe et deux autres jeunes filles. Les vêpres tintaient dans les brûlants après-midi de dimanches, on se dis-

putait... Les bordures d'arbres faisaient, au ras des prairies, de grandes ombres veloutées...

Il se souvient d'une des jeunes filles qu'il aima presque à la fin de ces vacances, et qui est morte depuis. Elle apprit à Jean-Paul le tennis. Il se plaisait à jouer devant elles en fines chemises molles, les poignets relevés... Elle lui disait : « Vous avez des bras de fille... » — « Et vous, de garçon », répondait Jean-Paul, honteux d'être toujours battu. Il la revoit en costume de piqué blanc, musclée et svelte. Il entend ses éclats de rire, ses mots à double sens, très perfides, ou très naïfs, qui le faisaient rougir, l'obsédaient et, la nuit, l'empêchaient de dormir...

Il y a deux ans, Jean-Paul a revu pour la dernière fois la joueuse de tennis — on avait tiré sur le perron son étroit lit de fer, et pourtant elle respirait à peine. Ses cheveux étaient collés sur son front terreux. Son père disait : « Eloignez-vous un peu, vous allez la « frapper ». Elle vous suivait longtemps d'un regard... qui *savait*, peut-être ? »

Jean-Paul se rappelle que la mère, dans le vestibule, l'embrassa en pleurant et lui dit : elle vous aimait bien...

Elle est devenue vieille, tout à coup, cette dame si imposante et si bonne que Jean-Paul imagine encore, les jours de grandes fêtes, dans l'église du village où sa magnifique voix de contralto faisait rire les paysans. Mais Jean-Paul pleurait quand elle chantait l'*Adieu* de Schubert...

La musique s'est tue. Les visions s'effacent. Pures tendresses de l'adolescence, qui désormais pourra vous réveiller? Jean-Paul, dans ce soir de détresse, porte en lui le même désir d'aimer inépuisable. Mais quel visage, quel cœur résisteraient à sa cruelle clairvoyance? Il ne peut plus aimer. Jamais il n'en a tant souffert que ce soir où tous ses appuis sont brisés... Une formule l'obsède : *sans amour, sous le ciel vide*. De gros rires d'hommes, des rires plus aigus de femmes montent du trottoir, et Jean-Paul se dit avec une amère ironie :

« Il reste le plaisir... »

XVIII

Il y a, dans la fraîche maison de Castelnau, un petit réduit — où l'arrière-grand'mère de Marthe passait autrefois des journées.

Sur la grisaille des murs on voit de galantes gravures, dont M. Jules Balzon dit : « Il paraît qu'elles ont de la valeur. » La profonde causeuse de la vieille dame est encore là et des bergers sourient à leurs bergères dans le rose fané des camaïeus. Un petit meuble contient des livres... les vers de Musset avec les *Comédies et proverbes*, les poèmes de Mme Ackerman, une curieuse édition originale, *Pleurs*, de Marceline Desbordes-Valmore, — *Atala* et *René*. La bonne dame, qui un demi-siècle plus tôt vivait dans cette province, dut verser bien des larmes sur ces feuilles passionnées.

Sa raisonnable petite-fille, qui s'était gardée jusqu'alors de les lire, les découvrit enfin — et de cette magnifique littérature exaspéra son pauvre amour.

Puis, quand elle entendait sur le perron les pas traînants de son père, elle laissait vite le livre, se mettait au piano et chantait pour elle seule les *Amours du poète*...

XIX

Un jour, pendant le déjeuner, une lettre arriva de Bordeaux. M. Balzon regarda l'enveloppe et dit : C'est l'écriture de Jean-Paul — et tandis que Marthe, le cœur battant, fermait les yeux, il s'appliqua sans hâte à réunir au bout de sa fourchette un morceau de filet, un peu de gras, une parcelle de pomme de terre — laissant le tout s'imprégner de jus...

— Lisez donc, père, s'écria Marthe exaspérée.

M. Balzon coupa proprement l'enveloppe avec son couteau à dessert.

— Jean-Paul arrive demain, il s'arrêtera un jour ici avant d'aller chez son père ; tu auras un plus aimable compagnon que moi... Et il ajouta : « Tu vas voir qu'il passera à Castelnau toutes ses journées ; tant mieux d'ailleurs ; c'est un jeune homme avec qui j'aime assez causer. Je crois qu'il s'intéresse à mon travail sur Lucile de Chateaubriand. Mais je l'ennuie...

Marthe protesta.

— Si, si... Nous avons chacun une culture très différente. Il méprise tout ce que j'aime ; Sully-Prudhomme lui paraît négligeable, François Coppée le fait rire. Il crie au génie devant des œuvres à quoi je ne comprends rien — me cite des noms que j'ignorais : Jammes, Claudel, André Gide... Il

s'exalte à propos de Barrès... au fond, il me juge tel qu'une vieille bête.

— Mais non, papa, je vous assure... et Marthe joyeusement embrasse le vieux monsieur.

XX

Et voici qu'elle marche dans le crépuscule à côté du bien-aimé et lui demande doucement :

— De quoi te faut-il consoler ?

Jean-Paul s'émeut de cette bonne volonté.

— Asseyons-nous sur ce banc, Marthe, on y est bien pour causer....

Le banc s'appuyait au chêne qu'on appelait « le gros chêne », malgré que d'autres le fussent plus que lui ; les taillis s'arrêtaient brusquement sur des prairies trop vertes et qu'on devinait mouillées. A six heures, déjà des vapeurs les noyaient ; on avait coupé les aulnes qui le long du ruisseau charmèrent l'adolescence de Jean-Paul. Mais ils repoussaient hâtivement — traversant les prés d'une ligne feuillue où l'eau, invisible, chantait.

— Marthe, j'ai essayé de me délivrer de moi-même — j'ai voulu me renoncer.... Mais que peut un tel effort, sinon nous révéler notre impuissance ?

Marthe, je ne fus jamais plus mon prisonnier que dans ces exercices d'apostolat où Vincent et Jérôme Servet me conviè-rent. — Ah ! les pauvres âmes, à qui notre prétention est de faire du bien ! Nous les embellissons passagèrement, comme ces jolis jardins d'exposition qui ne durent que quelques jours....

Lorsqu'un jeune homme en voit un autre qui le veut sauver, avec quelle terreur il devrait s'en garer !

— Tu n'as pas aimé les âmes pour elles-mêmes, Jean-Paul...

— Mais peut-on aimer les âmes autrement que pour soi ? dit le jeune homme. Celles à qui l'on s'attache en se disant : *Jésus lui-même eut un disciple préféré* — sont destinées à la mort lente d'une amitié — soit que, hâtant le dénouement, on les abandonne comme un vêtement usé — soit qu'on y mêle un peu de pitié — et c'est alors le mensonge des tendres gestes qui n'ont plus de sens.... Ah ! quelle agonie !

Marthe se leva.

— Il fait froid, dit-elle.

Les jeunes gens marchèrent dans l'allée du « tour du parc » où la robe de Marthe était la seule tache claire ; et Jean-Paul se disait : « Pourquoi parler à celle qui ne comprend pas...? » Mais la jeune fille murmura soudain une phrase qui prouva qu'elle fut attentive :

— Ton cœurest aussi fermé à l'amitié qu'il l'est à l'amour ?

— C'est vrai, Marthe, — et sais-tu ce qu'est l'amour ?

Elle dit, d'une voix qu'elle voulait rendre indifférente :

— Oui, Jean-Paul, je le sais.

Il n'osa répondre — et il fauchait avec sa canne les tiges longues des fougères....

Une sirène d'automobile déchira l'air. Les jeunes gens revinrent à la hâte. M. Bertrand Johanet, le père de Jean-Paul, énorme dans ses fourrures, embrassa le jeune homme avec une tendresse timide :

— Je n'ai pu attendre jusqu'à demain, Jean-Paul...

Sa barbe, épaisse et mal soignée, ne laissait voir que peu des joues brûlées par le soleil et le grand air... Le nez, rouge et gonflé, éclatait comme une braise dans la figure commune. Le poil jaillissait en touffes des oreilles..... Le gros homme était gêné devant ce fils trop délicat — comme autrefois devant la jeune femme qui vécut et mourut à ses côtés, fidèle, silencieuse, résignée...

Le dîner fut long et copieux. Jules Balzon adorait son cousin. Ils avaient de communs souvenirs d'enfance que le professeur évoquait avec assez de verve... Le père de Jean-Paul riait bruyamment, se congestionnait — et quand son fils lui offrait un peu d'eau, reculait le verre en disant :

— Tu es trop généreux.

XXI

Au long de ces journées brûlantes et vides, Jean Paul s'étonna d'oublier sa peine. Il ne pensa plus. Il prit conscience de sa jeunesse : dans le désarroi de toute vie intérieure, la possibilité lui apparut soudain d'une vie uniquement physique, dont des caresses seraient les joies.

Hier encore, il méprisait les jeunes hommes qu'on voit, l'air faraud, d'une élégance excessive, inquiets d'attirer les regards des femmes... Aujourd'hui, il songe que cette façon d'exister

est la seule peut-être qui s'offre à lui... et s'excuse de vouloir faire la bête, à cause qu'il voulut trop faire l'ange. Après les rancunes et les trahisons qui l'ont fait pleurer, c'est dans son cœur un tel soulèvement d'obscures tendresses qu'il voudrait les voir cristalliser autour des premiers jolis yeux venus — de la première petite âme qui lui semblera précieuse en un corps harmonieux. »

« Je fus jusqu'à ce jour, songe-t-il, l'artisan de ma peine... Depuis mes quinze ans, la vie n'a été pour moi qu'une lutte passionnée contre la solitude — lutte où toujours je fus vaincu. Ah ! que ne ferais-je pas si j'avais le cœur enfin libéré de tous les dégoûts de l'isolement... ? D'ailleurs, je ne veux plus qu'être heureux simplement, par la tendresse, comme les autres hommes.

Marthe, à ses côtés, n'est plus la « jeune fille », la pure et douce Raison.

Elle aussi, après avoir trop lu dans le vieux salon de l'aïeule, s'énerve et s'attendrit... Quand ils se couchent sur le sable chaud du talus à deux heures, et s'enveloppent de soleil, elle ne s'inquiète guère que Jean-Paul approche son visage du sien et s'amuse à lui chatouiller avec une paille le front, les yeux, les lèvres — pour savoir « qui elle aime le mieux ». Il lui semble que Jean-Paul la regarde avec plus de tendresse ; à songer qu'il va peut-être l'aimer, elle se sent défaillante de joie. Comment saurait-elle que le désir n'est pas l'amour ?

Si Jean-Paul ne l'aime pas, il est vrai qu'il s'étonne d'être ému, quand, dans ses siestes, elle s'étend près de lui, les mains nouées sous la nuque, découvrant, aux côtés de son corsage, le linge odorant qu'un peu de sueur tache.

Mais l'imprudente enfant ne surveille plus ses paroles et cependant que Jean-Paul somnole, elle égrène de vains propos, de menues bêtises. Jean-Paul écoute à peine et se dit quelquefois : « Elle a, comme les autres jeunes filles, une pauvre petite âme ménagère. Mariée, elle sera honnête, active, jalouse, sotte et vulgaire... »

XXII

Au crépuscule, dans des fins d'orage et des fraîcheurs de pluie tombée, Jean-Paul faisait seul « la promenade du soleil

couchant » : ils appelaient ainsi la longue avenue qui va, parmi les landes, vers l'ouest.

Comme il se sentait misérable, alors ! Il songeait à un enfant de dix-huit ans rencontré un soir chez quelque ami — et qui buvait de l'absinthe, parce qu'il avait lu que c'est un poison. Et cet enfant lui disait : « Quand on a trouvé la dernière sensation qui puisse donner une joie, il faut mourir. » La musique — son unique bonheur — l'attirait aux dernières limites du désespoir — éveillait en lui un désir plus aigu de fermer pour toujours les yeux...

Ah ! se disait Jean-Paul, que répondre à cette jeune âme dévastée ? Que sont, en dehors de Dieu, tous les petits dieux dont on s'embarrasse : la tradition, la famille, la race, les morts... ?

XXIII

Chaque soir l'automobile ramène Jean-Paul chez son père. Il trouve une joie à se sentir emporté dans la nuit sur les routes solitaires. Des métairies accroupies fument doucement. Une lumière tremble dans l'encadrement d'une fenêtre. Le clair de lune baigne l'humble toit penché, le four à pain, l'étable, le puits... Un coq se réveille parfois et, trompé par le ciel lumineux, chante. — Et Jean-Paul se rappelle cette même route à cette même heure, quand, petit garçon aux yeux pleins de sommeil, il rêvassait dans la victoria... Comme ce soir, la lune le poursuivait d'arbre en arbre, jusqu'à la maison — le ciel, liquide et clair, coulait entre les tiges noires des grands pins. « A cet endroit, lui disait son père, ta grand'mère fut poursuivie par les loups. » Il reconnaît les parfums entêtants des acacias, le tiède relent des étables...

Jean-Paul évoque « la vie de Paris » que désespérément il veut mener. Il est stupéfait de découvrir en son cœur la sourde volonté de s'avilir...

L'automobile grince sur le gravier de l'allée. La lampe de la salle à billard éclaire brutalement le perron, où, dans un fauteuil d'osier, M. Bertrand Johanet fume sa pipe...

Il convient que le père et le fils restent quelques instants ensemble. M. Johanet énonce des faits précis : On lui offre tel prix du bois d'Ousilanne. Son berger du Prat n'est

pas content des soixante francs qu'il reçoit annuellement... les idées mauvaises envahissent les campagnes.

La cuisinière Martine lui apporte son « grog » — il ajoute du rhum.

— Tu n'en prends pas, Jean-Paul ? Rien n'est meilleur pour l'estomac... Ah ! « mon drôle », j'oubliais, il y a une lettre pour toi...

Il annonce cela, joyeusement : cette bienheureuse lettre va le dispenser de causer. Et de nouveau, il fume, il boit, comme, à deux cents mètres de là, ses bœufs paisibles ruminent...

Jean-Paul reconnaît l'écriture de Vincent Hiéron. Il lit :

« Pardonne-moi de t'avoir fait souffrir... je croyais te sacrifier à la Cause... il m'apparaît aujourd'hui que je fus vainement cruel... Mais je te sais d'âme si douce et si peu rancunière que, dans ma grande peine, je pense à toi : depuis ton départ, Jérôme Servet me suspecte. Il écoute contre moi de faux rapports. Le petit Georges Elie, que Jérôme amène à Paris pour l'employer au journal *Amour et foi* — (il déracine sans scrupule une foule de pauvres âmes provinciales) — le petit Georges Elie m'a dit l'autre soir : ton règne est passé. Ah ! quelle tristesse de voir l'union *Amour et foi* devenir une cour pleine d'intrigues, de jalousies, de cabales.... Mais il n'y a dans mon cœur, Jean-Paul, aucun ressentiment contre cet homme — car il m'a enfanté à la vraie vie. »

XXIV

La lampe que Jean-Paul vient d'allumer attire les papillons de nuit. Il considère un instant, par la fenêtre, un carré de ciel nocturne, laiteux, sans reflet, comme une opale quand elle meurt. Les étoiles qu'il n'avait pas vues d'abord jaillissent de l'infini — et devant ces innombrables regards, le cri de Jules Laforgue lui monte aux lèvres : *étoiles, vous êtes à faire peur...* Puis, Jean-Paul relit une fois encore la lettre de son ami — et lui répond :

« Je me retrouve dans ma chambre d'enfant — une chambre adoucie et comme ennoblie par le soir qui enveloppe ses banalités et ses laideurs. La lampe éclaire intimement. Il me semble entendre, dans le corridor, jouer le petit garçon que je fus. Mon cher Vincent, ne regrette rien : de moi-même, j'aurais quitté l'union *Amour et foi*.

« J'ai cru pouvoir y anéantir le passé. Mais je l'ai retrouvé, le Jean-Paul d'autrefois, incapable de partager les enthousiasmes que vous lui voulûtes imposer... Que veux-tu? certains naissent avec le tourment de faire du bien à leurs frères — d'autres avec le goût de délicieusement s'intéresser aux âmes... Les premiers ont la mentalité héroïque — les autres doivent renoncer à tout apostolat — comme je m'y résous....

« Est-ce ma faute si les hommes sont sur la terre pour mes délices et non pour mon tourment ?

« Malgré tout, l'union *Amour et foi* a comme rafraîchi mon âme. Elle a, autant qu'autrefois, confiance dans les vieilles formules de sa prière du soir... elle est demeurée une âme « liturgique »... Chacune des grandes fêtes religieuses l'élève au-dessus de l'abîme où gisent ses pauvres désirs et ses mauvais rêves... A ces dates-là, une bonté invisible et fidèle se penche sur ma destinée. Une foule d'aspirations confuses, que je croyais mortes depuis longtemps, font en moi un bruissement de ruche. — Peut-être vais-je demeurer un jour, sous l'influence de ce mystère adorable?

« A cette heure, mon ami, je retrouve seulement les années grises de mon adolescence. Je suis sans but, sans joie et sans grande souffrance. Dans une acceptation humble de la vie, je me résigne à causer inlassablement avec la fidèle médiocrité qui me suit pas à pas...

« Pourquoi essayerais-je de me refaire une vie intellectuelle? Cet effort, que souvent j'ai tenté, est demeuré stérile. Car il ne résulte pas d'un besoin profond de mon âme : ce n'est pas une féconde inquiétude, qui me jette à la recherche de la vérité. Hélas ! est-ce même une intelligente curiosité ? J'y découvre plutôt le désir de hausser mon pauvre entendement au niveau de celui de tel camarade mieux doué...

« Ah! je vois clairement ma médiocrité. Mais qu'elle me coûte cher, cette supériorité que j'ai sur le troupeau! Tous les livres que je lis — toutes les musiques et tous les tableaux qui m'émeuvent sont autant de rappels brutaux à mon universelle incompétence.

« Je m'intéresse aux âmes... mais les âmes plaisantes se font rares. La plupart m'apparaissent comme les insignifiantes silhouettes qui s'agitent sur une scène de music-hall, en faisant se taire l'orchestre, pour qu'on comprenne que c'est dif-

ficile... Je suis un collectionneur exigeant et qu'embarrasse l'esprit critique. Mais si cet esprit critique est suffisant pour gâter l'univers où je me crispe, il est trop faible pour étouffer cette pauvre voix qui déjà pleurait en moi, au collège, dans le jour tombant des récréations de quatre heures.

« A l'instant où l'on a, comme moi, perdu sa raison d'exister, la vie devient une chose très compliquée — surtout si l'on est sans goût pour les *divertissements*. Ni les cartes, ni le billard, ni le tennis ne me peuvent secourir. J'apprécie les choses sucrées et quelques lectures, mais mon estomac est victime du premier de ces goûts — et j'ai lu et relu tout ce dont je suis capable de faire mes complaisances.

« Je n'ai plus d'amis... Que sont devenus ceux que j'aimais autrefois — au temps de mon adolescence amère et passionnée? Aujourd'hui ceux que je croise sur mon chemin passent au large, à cause qu'ils ont peur de mon sourire... Mais dans cette âme qui se confie à toi, Vincent, notre amitié demeure toujours vivante, au milieu des rêves abandonnés — et des illusions mortes. »

Jean-Paul s'arrêta d'écrire. L'herbe mouillée des jardins endormis, les acacias neigeux, les roses du balcon, les résines de la forêt composaient un parfum inouï — et si troublant qu'il ferma les yeux. « Ce n'est pas vrai, Vincent, dit-il, je ne me confie pas — et tu ne sais pas tout. Tu ne sais pas mon désespoir ni vers quelles joies je tends désormais les mains. »

XXV

Les vacances finissaient. Les grands vents d'équinoxe se lamentaient à travers les pins indéfiniment et sur les vagues fauves des fougères. Les premiers vols des ramiers précurseurs des palombes rayaient le ciel pâle.

Sur les champs dénudés, c'était l'époque des semailles et les tournoiements d'alouettes. Jean-Paul s'attardait dans ces brumes reconnues : un fantôme le retenait au seuil des troubles expériences qu'il voulait tenter...

Tu vins vers lui, petit garçon pâle qu'il avait été dans des années déjà lointaines. Tu levas vers lui tes yeux candides qui ne reflétèrent jamais que le ciel. Tu joignis tes mains d'écolier, tes mains brunes, un peu tachées d'encre, et peut-être lui dis-tu ces vieux cantiques des veilles de quinze-août, chantés jadis

avec Marthe, devant le ciel nocturne, à l'époque des étoiles filantes... *Dieu de paix et d'amour, lumière de lumière.* Ta grand'mère vivait encore dans ce temps-là — vieille dame un peu forte et qui était une personne pieuse — tu t'agenouillais près d'elle, petit garçon. Les perles de jais qui ornaient son corsage te meurtrissaient le front. Un camée d'améthyste ornait son cou et tu pensais de ce précieux et antique bijou qu'il avait l'air d'être bon à manger... Puis tu demandais pardon au bon Dieu de cette distraction. Tes yeux se levaient vers les mondes multipliés. Tu songeais que le créateur de cet univers descendrait le lendemain matin dans ton cœur d'enfant — et cela te paraissait divinement naturel. Et comme tu avais encore ta voix de soprano — petit soliste du collège — tu chantais avec Marthe les cantiques de votre première communion, ceux que vous ne pouviez entendre sans pleurer : *Tabernacle redoutable... Le ciel a visité la terre...*

Jean-Paul veut fuir ces souvenirs redoutés et adorés. Mais ils le surprennent à chaque heure de la journée. Les angelus ont la même voix qu'au temps de son enfance, dans des crépuscules pareils... Les dernières langueurs de septembre finissant éveillent chez le jeune homme comme chez l'enfant l'angoisse de la rentrée — l'effroi au seuil de la vie inconnue...

TROISIÈME PARTIE

I

Jean-Paul débarque au quai d'Orsay. Il y a, dans la rue, sous un ciel lourd et mou, l'effarement habituel de la rentrée. Le jeune homme s'aperçoit que Paris est plongé dans la nuit : les ouvriers électriciens sont en grève. Jean-Paul les remercie, dans son cœur, de ce que, par eux, la ville s'harmonise avec son présent état d'âme.

Une foule de lanternes vénitiennes dansent, éclairant des figures de bas en haut, verdissant des mentons et des lèvres. Jean-Paul, dans sa voiture, songe qu'il devra renouer avec Lulu, cette plate nullité qu'il avait un jour stupéfait de sa grandiloquence. — « Ce me sera, songe-t-il, un merveilleux

professeur d'abrutissement ; — par cet imbécile, j'atteindrai à m'avilir. »

. . . . . .

Dans une salle étroite et basse, des tziganes jouent frénétiquement une musique sauvage. Des messieurs en habit poussent des cris, cependant qu'un danseur, plus apache que nature, s'applique à la valse chaloupée et fait le moulinet avec le corps inerte et souple de la danseuse...

Quatre garçons se précipitent sur Jean-Paul et sur Lulu, les dépouillent de leurs pelisses et leur montrent une carte où la plus infâme tisane est cotée un louis.

— Tu payes le champagne, dis ?

Une dame est devant eux, et leur sourit avec une affreuse gentillesse. Jean-Paul regarde le monstre et n'est pas fasciné. Un vers de Lafontaine, lui revient à propos :

— Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez...

— Tu vas te faire injurier, dit Lulu.

Mais la bête s'éloigne, jette à droite et à gauche des regards de louve affamée....

— Je trouve des vers idoines aux situations les plus saugrenues, constate Jean-Paul, satisfait.

Il a bu deux coupes de Mum. Il se veut sublime.

— Pourquoi tous ces gens hurlent-ils ?

— Parce que cela les amuse.

— Non, Lulu.... Parce qu'ils ont peur du silence.... Il y aurait là un joli développement à faire — oui, de jolies variations.... comme dans *le Trésor des humbles*, de Maeterlinck.

— Tu es un peu saoul, mon vieux Jean-Paul.

— Non, mais je suis content... je suis content. .

..... Et aussitôt, il se sentit triste....

— Comme tout cela est ignoble, Lulu ! Quelle musique ! Dire qu'avec les mêmes notes, Wagner...

— Assez, assez, crie Lulu. Ne fais pas de philosophie ; ce n'est pas l'endroit... Tiens, regarde cette femme, la seconde à droite, gentille, hein ?

— Tu as raison, mon petit Lulu, tout cela n'est pas si laid... Il y aurait un joli tableau impressionniste à faire. Dans cette

face de femelle que l'on devine hâve de faim sous le maquillage, vois ces yeux surnaturels qui flambent.....

— Les tziganes sont excellents, ici, — dit Lulu satisfait.

— Oui, j'aime cette musique de nègres en folie. Elle empêche de penser. — Et que venons-nous chercher ici, Lulu — sinon un petit suicide ? La douceur de quitter, pendant quelques heures, la vie ?...

Ils demandèrent d'autre champagne. A ce moment toutes les voix hurlèrent un refrain inouï, dont ils ne comprirent que les premiers mots : *Caroline... Caroline...*

— Qu'est-ce que tu regardes, Jean-Paul ?

— Je regarde, je regarde, le petit chasseur, là-bas, près de la porte. Il a douze ans. Il voit, avec un air sérieux et presque dédaigneux, ces grandes personnes qui crient et qui trépignent.....

Et Jean-Paul murmura :

— Va-t-il au catéchisme et fait-il sa prière ?

— Assez, dit Lulu.

Mais Jean-Paul, le regard inspiré, les yeux au plafond, déclamait :

> — Très sérieux, vêtu de livrée amarante,
> Un enfant de douze ans porte les vestiaires,
> Le seul grave parmi tous les hommes qui chantent....
> Va-t-il au catéchisme et fait-il sa prière ?

Ils rentrèrent à l'aube. On voyait, dans le jour terne, des équipes de balayeurs sordides longer les murs. Des lourdes voitures de maraîchers passaient. Au coin d'une rue, des hommes, dans une échoppe, mangeaient la soupe. Il y avait des groupes immobiles autour d'un brasero ; de grosses mains tendues étaient éclairées par le foyer...

Jean-Paul songea à tous ceux qui se levaient à cette même heure, dans une chambre froide.

— Il y a, dit-il, de pauvres servantes qui s'habillent à la hâte pour assister à la messe de cinq heures.

Ils passèrent la Seine, qui roulait des eaux jaunes sous le ciel terreux.

— Accompagne-moi, Lulu, supplia Jean-Paul.

— Ah non.... il est temps de dormir...

Jean-Paul n'insista pas. Il regarda Lulu, livide, les yeux

cerclés de marron, une petite ride noire au coin des lèvres, son grand corps serré dans la pelisse et penché en avant...

Il se retrouva seul dans la rue et s'appliqua à ne pas penser....

FRANÇOIS MAURIAC.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XI[e] Lettre à l'Amazone.

J'aime la volonté de vie, l'appétit de bonheur qu'il y a en vous Amazone. On peut vous faire souffrir, on ne détruira pas cet élan qui vous entraîne vers la beauté et vers l'amour. Comme tous les êtres nés pour dominer et en plier d'autres à leur joug, vous ne cédez pas devant la déception, qui ne vous accable qu'un moment, et votre cœur païen de guerrière s'en trouve renouvelé. C'est un spectacle qui m'enchante comme le rajeunissement de l'année, et de quel exemple n'est-il pas pour moi, toujours prêt à désespérer de moi-même et qui n'en trouve que trop de motifs. Vous avez, au contraire, ce qu'Emerson appelait la *self reliance* et qui fait que le bonheur est toujours devant soi et qu'on sourit éternellement à la mélancolie du passé. Le passé est toujours mélancolique. Il faut savoir le regarder tel qu'un paysage qui s'enfonce dans les brumes du lointain. Il n'est plus qu'un songe. Songe pour songe, tâchons de deviner le point de l'horizon où va s'élever la vision future, avec son cortège de sensations, de sentiments et de rêveries. Si la vie vaut la peine d'être vécue, c'est selon une telle attitude. Je sais bien que les êtres à imagination forte peuvent évoquer avec une certaine puissance les plaisirs couchés dans le linceul, mais cette nécromancie a toujours quelque chose de funèbre. Si vain que nous sentions l'avenir, il y a en lui une possibilité de réalisation qui fait que les cœurs les plus endurcis tressaillent à son approche, mais il ne tressaille pas en certaines natures comme en d'autres, et tandis que les unes s'opposent de toutes leurs forces à ces mouvements, les autres y cèdent avec joie et se laissent emporter.

Avec l'avenir, il y a le présent. Sans doute il n'est qu'une illusion philosophique. Il n'y a pas de présent. Les moments, à mesure qu'ils se forment, tombent aussitôt sous la meule du passé qui les broie et en fait de la poussière. Mais j'appelle présent, avec tout le monde, le cercle des heures et des jours qui sont le plus à portée de notre main, que nous touchons pour ainsi dire dès que nous étendons les bras, cercle qui se brise et qui se reforme à chaque seconde et qui est comme une spirale vue en perspective. Ce présent est notre domaine propre, celui que notre esprit travaille et retourne, comme un jardinier fait d'un jardin, et il nous appartient d'y semer des fleurs

et du gazon ou de le laisser désertique, à la merci des hasards, d'y élever une agréable demeure ou d'y nicher dans un trou de hibou, d'y creuser une grotte ou d'y élever la tour de porcelaine. Ce sont les mêmes natures qui choisissent l'un ou l'autre système. Ceux qui ne vivent pas, au moins un peu dans l'avenir, ne vivent pas non plus dans le présent, sinon en sauvages. Quand on n'a pas confiance dans le bonheur que *doit* nous apporter l'avenir, on ne peut se plaire à cultiver la plante dont la fleur est le plaisir. C'est ce que Bernier disait à Saint-Evremont : « Je vous dirais en confidence que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché. » Le plaisir des amours légères mène au bonheur de l'amour. Le dédain des plaisirs dessèche la série des sentiments. Peu d'êtres ont l'intuition du bonheur. Le plaisir est son école. Et quand on en resterait là, on n'aurait pas encore perdu sa vie.

C'est une singulière morale que celle qui fait voir dans le plaisir une diminution de soi-même. Des hommes en sont venus à éprouver une sorte de honte de la joie qu'ils ont tirée de leurs sens secrets. Et ce n'est pas de l'hypocrisie ; ils sont sincères ; leur honte est véritable. Les plus libres l'éprouvent ou l'ont éprouvée, sinon devant eux-mêmes, devant leurs frères. A quelle profondeur les obscures puissances du christianisme n'ont-elles pas ravagé notre conscience naturelle ! On éprouve je ne sais quelle fierté à se sentir capable des plaisirs des yeux, des plaisirs de l'oreille, des plaisirs même de la bouche, mais il est tenu pour cynique, celui qui s'avoue capable ou coupable d'autres jouissances. Elles passent en effet pour grossières. Elles s'exercent, disent-ils, avec le corps et avec les parties du corps les moins honorables, comme s'il y avait autre part que dans la coutume une hiérarchie de bienséances sensuelles, comme si les yeux ou les oreilles n'étaient des organes matériels. D'ailleurs le plaisir sexuel ne fait-il point retentir ces sens supérieurs et crus particulièrement spirituels et ne les confond-il point en un seul d'une magnifique amplitude ? Que seraient les joies de l'amour sans la vue, sans l'odorat, sans l'ouïe, sans le goût, sans l'esprit et le sentiment, sans l'intelligence et comment peut-on les comprendre réduites à l'exercice du seul sens génésique ? La volupté naît de l'accord de tous les sens unis sous la maîtrise d'un sens suprême qui les mène tous au même but dans un concert harmonique. Et il n'y a que la volupté qui puisse réaliser une telle union, ce qui permettrait, en dehors de toute expérience, de prédire sa supériorité nécessaire sur tout autre exercice sensuel ou sensoriel, ce qui est tout à fait la même chose.

Mais l'expérience seule permet de s'en donner la preuve à soi-même. On ne la réussit pas toujours, on la réussit même rarement ; de plus, je suis persuadé qu'un très grand nombre d'hommes et un bien plus grand nombre de femmes ne le trouvèrent ou ne le trouve-

ront jamais. La plupart se contentent d'un à peu près qui, quoique très satisfaisant encore, ne détermine en eux qu'une conviction modérée. Les femmes cherchent quelquefois avec passion cette pierre philosophale et se retirent persuadées qu'elle n'est qu'une chimère. L'homme, du moins, l'entrevoit toujours, et sa ferveur en est augmentée. Les écoles de volupté sont si médiocres ! Doué de meilleures aptitudes, l'être prédisposé doit inventer et créer presque tout. Mais c'est en ce genre que le génie est rare et facile à décourager. Je suis obscur à dessein. On m'accuserait de dépravation, moi qui ne pense, comme un bon jardinier, qu'à la culture naturelle des sens ! Du moins dirai-je que je tiens pour un être incomplet celui qui n'a pas tiré de ses organes tout le plaisir qu'ils contiennent. Je trouve, ainsi que le disait Bernier, que c'est un grand péché contre la nature. Ils n'ont vraiment pas le droit de se plaindre d'elle, ceux qui ont négligé ses présents et qui, de tout ce qu'elle offre aux hommes, n'ont choisi que ses fruits amers, n'ont voulu mordre que dans le brou des noix vertes.

Pourtant, pourtant... On peut avoir aimé la vie, en avoir même éprouvé toutes les joies, et n'en garder aux lèvres qu'un goût de verjus et d'amertume. Terrible contradiction, qui fait douter de la joie même, de l'amour et de toutes les vérités naturelles, et qui remplit le cœur de rancune! C'est (rappelez-vous, Amazone aux yeux de ciel, ce fut le sujet de ma première lettre) que les plaisirs ne laissent pas de traces directes sur la plage que bat sans cesse le tumulte de notre vie quotidienne. On se souvient qu'il s'est passé en nous quelque chose d'heureux, mais le souvenir est incapable d'une reviviscence précise. Des années après et moins encore, le *tempo felice* n'est plus qu'une fumée qui fait des dessins dans l'air, et cela inquiète. Mais combien plus lourde serait cette inquiétude, si nous n'avions pas usé de toutes les facultés de plaisir mises en nous par la nature ! C'est une grande paix pour la conscience de n'avoir négligé aucune des recherches en cet ordre et d'avoir toujours répondu avec bonne volonté aux invitations de la destinée. Et puis, jusqu'à l'avant-dernière heure, il nous reste la ressource de croire que nous allons enfin rencontrer l'émotion qui ne meurt pas et dont nous emporterons le frisson dans le néant bienheureux. Comme j'aime cette expression surannée, décolorée comme une vieille écharpe de soie : « Vider la coupe des plaisirs ! » Qu'on l'ait vidée d'un trait, ou qu'on l'ait vidée goutte à goutte, elle est vidée et quand on la presse sur ses lèvres, il n'en coule plus rien, sans doute, mais quelle est la triste folie qui voudrait nous persuader qu'à n'avoir rien bu nous serions bien mieux désaltérés ?

Douceamie, qui m'écoutez, je n'ai jamais pu me résoudre à mépriser un plaisir, quelle que fût sa nature, et c'est pourquoi j'ai écrit ceci

sans nulle hypocrisie. Je connais la vanité de tout, mais je sais aussi que ce qui est ou ce qui fut est moins vain que ce qui n'exista jamais. Puisque notre vie est bornée, puisque nous en connaissons à peu près le terme, puisque nous ne sommes pas des enfants qu'on dupe avec des mots, n'ayons honte ni de notre humanité ni de ses merveilleuses faiblesses. Comme je n'oublie rien de ce que vous dites, je me souviendrai toujours qu'ayant fait je ne sais quelle allusion à ces gens qui veulent paraître « au-dessus des faiblesses humaines », vous me corrigeâtes : « Au-dessous... » La place d'un bel être humain est à leur niveau exactement. C'est même la gloire des hommes de les avoir compliqués, multipliés à l'infini. Non, pas encore à l'infini, hélas !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Francis Jammes : Les *Géorgiques chrétiennes ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Memento.

Voici réunis enfin en un seul volume, définitif, les sept chants des **Géorgiques chrétiennes.** On ne saurait apporter trop de recueillement à la lecture du poème que donne, en sa pleine maturité, un écrivain à juste titre honoré comme un maître. Je ne me sens point troublé au moment de juger une œuvre qui, par ses proportions, sa substance, ses accents, son objet, est tout à fait propre à intimider la critique, et, cependant, il semble que Francis Jammes ait, dès l'abord, entrepris de choisir avec sévérité les convives admis à sa table.

« Je réprouve, écrit-il à la fin d'un bref liminaire dont il ne m'appartient ni de discuter ni d'expliquer les termes, je réprouve à l'avance tout accaparement que voudraient faire de ce poème des idéologues, des philosophes ou des réformateurs. » Est-ce parce que je ne suis ni de ceux-ci, ni de ceux-là, ni des autres que je ressens une relative tranquillité? Je ne sais, mais je dois parler d'un poète et c'est en l'occurrence une joie trop pure et trop pleine pour que je me soucie du reste.

Tout l'effort qu'un homme, dont le soin constant fut l'extrême simplicité, peut faire pour dépouiller l'éloquence et atteindre à la grandeur avec les plus humbles ressources, tout cet effort triomphe paisiblement dans les *Géorgiques chrétiennes.*

Il fallait des héros, aussi prochains que possible, mais purs et nobles comme les meilleurs : ils ont été découverts sous les chaumes, dans les vignes, entre les bras nerveux des charrues. Il fallait un cadre grandiose et familier, qu'ont offert les labours, le ciel et la montagne. Il fallait une présence efficace et merveilleuse : elle n'a

jamais fait défaut au cœur du poète. Des paroles enfin étaient nécessaires que l'artisan patient et attentif a groupées selon les plus simples lois, celles qui favorisent la majesté comme elles interdisent l'emphase.

Les *Géorgiques chrétiennes* commencent à la fin de l'été, à l'heure où l'on coupe le blé dans la plaine; puis le poème se déroule avec les saisons. Mais, de même que le dessinateur qui trace un cercle avec le compas ne se contente point de fermer sa courbe et mène encore la plume au-delà de son point de départ, de même le chant, ayant terminé le cycle complet d'une année, se prolonge et vient s'achever au cœur du second hiver. S'achève-t-il? Non pas, car, pour avoir laissé son élan se poursuivre, le poème abandonne, comme la fronde, quelque chose qui méprise les servitudes et prend un plus libre essor. Et c'est ainsi que la voix du poète devra planer encore au-dessus des saisons futures.

Quel objet, mieux que la terre rude et miséricordieuse, est digne de passionner celui qui possède l'art des paroles cadencées? Quel spectacle est à la fois plus éternel et plus mobile que celui des choses de la nature? Chanter les travaux de la terre, ce n'est pas oublier les hommes, qui promènent dans les sillons leur faiblesse touchante, leur grandeur et leur destinée d'amour. Chanter les géorgiques, c'est offrir à la méditation le plus noble objet dans le plus majestueux décor.

Il y a, dans les *Géorgiques* de Jammes, un poème didactique, un roman, un poème lyrique, et un poème religieux, aussi étroitement mêlés que possible. Je distingue toutefois ces divers éléments, alors qu'il était peut-être dans l'esprit de l'auteur d'obtenir une fusion totale. Certains sujets ont une évidence objective telle qu'ils peuvent être transformés, recréés même, sans changer autrement de nature; et, sous la couverture des *Géorgiques chrétiennes*, je trouve les Géorgiques, écrites par un chrétien.

On ne pouvait apporter plus de discrétion que n'en a mis Francis Jammes à traiter cette partie de l'ouvrage que je nomme didactique. Il y a une connaissance approfondie et poétique des choses de la terre, une ferme concision et toujours un grand bonheur d'expression dans ces distiques familiers qui nous apprennent comment l'on cultive le maïs et quel est son usage. — Je ne saurais citer trop largement, eu égard à la rareté même de tels poèmes dans notre littérature actuelle. —

> Après la vigne il faut exploiter le maïs
> Qui depuis deux cents ans enrichit le pays.
>
> Avec celle du blé alterne sa culture,
> Comme l'étoile avec la fleur dans la ramure.

Auprès de haricots, au milieu du Printemps,
On le sème en un sol hersé légèrement.

Il croît sur la colline autant que sur la plaine
Et, s'il est abreuvé, dans l'argile ou l'arène.

Fontarabie en fait sur le sable de mer
Quand elle sort du bain un pagne jaune ou vert.

Et d'Hendaye à Orthez, d'Orthez à Pierrefitte,
Les longs rubans fibreux de ses feuilles s'agitent.

Lorsque son plant est tendre il faut craindre, dit-on,
La courtilière et le ver blanc du hanneton.

Séparant ses rangées, on creuse dans la terre
Des sillons permettant aux pluies de se distraire.

On refait ces labours jusqu'à sa floraison.
La mauvaise herbe ainsi point ne pousse à foison.

Ne le chaussez pas trop, mais que reste aérée
Sa racine et par l'eau doucement pénétrée.

A peine le maïs achève de fleurir,
Le paysan l'écime et l'effeuille à loisir.

Il en donne à brouter les sommités aux bêtes,
En dessèche le limbe et pour l'hiver l'apprête.

Enfin de la dépouille où luisent des trésors
Il fera la paillasse où son labeur l'endort.

Son humble rêve ainsi trouve la vie moins dure
Et au réveil l'épi sera sa nourriture.

Ailleurs nous trouvons la description de la chasse aux palombes, l'énumération des crus du pays, la discussion des maladies de la vigne ; ailleurs, nous voyons défiler sous nos yeux les tableaux de l'hiver. Insensiblement la légende sort de la réalité et les conseils du savant poète s'aident, fort à propos, d'histoires bienheureuses et charmantes. Les moindres détails grandissent soudain, cependant qu'un souffle héroïque anime les plus humbles personnages. Nous suivons les ramiers qui s'engouffrent « comme un grand coup de vent » dans le filet de l'oiseleur:

Alors pour témoigner de sa joie aux villages
Le palombier mugit dans un gros coquillage.

Ce ne sont pas de vagues et arbitraires silhouettes qui s'agitent derrière les machines agricoles, qui foulent la grappe mûre ou poussent les brebis dans les sentiers de la montagne. Ce sont des personnages familiers que le poète nous a présentés dès le début du livre et que nous accompagnons, à travers les saisons, jusqu'au lit nuptial, jusqu'au couvent, ou jusqu'au tombeau.

Il y a là toute une famille : le maître, les enfants, les compagnons, les serviteurs, les bêtes. Un trait, une attitude, un geste simple, et nous les voyons tous, tenant leur place dans cette grande fresque. Voici une vieille femme portant une cruche sur la tête :

Une ancienne, le bras recourbé comme une anse,
Et qui rentrait du puits, respirait la puissance.

Elle s'arrêta net laissant sur tous planer
Son regard d'ombre avant de se découronner.

Voici le jeune matelot rentré aux champs :

Le cœur d'aplomb, le buste droit, il se taisait.
Le calme de la mer sur sa face luisait.

Point de digression psychologique, point de rébellion de l'âme contre l'âme. Tous ces calmes héros de la grande épopée paysanne ignorent le blanc cœur tourmenté de Clara d'Ellébeuse. Le poète les a voulus pénétrés par l'atmosphère et comme transparents. Tels, ils semblent plus parfaitement l'expression de la terre qu'ils fertilisent et qui les reprendra le temps venu. J'ai prononcé tout à l'heure le mot de fresque. Rien n'est plus exact. Tous les personnages des Georgiques chrétiennes sont réunis pour un ensemble, et tous leurs gestes sont coordonnés dans un but commun qui est de bonheur et d'amour. En pouvait-il être autrement de héros nés pour accomplir des actes aussi éternels, aussi impersonnels que ceux du labour ou des semailles ?

C'est ainsi que faisait le marin-laboureur
Qui paraissait puiser le froment dans son cœur.

Calme et seul, détaché de la gloire des glaises,
On aurait dit l'Adam que montre la Genèse.

De tels exemples nous incitent à parler du style des *Géorgiques chrétiennes*. La beauté, chez Jammes, se produit sans préparatif et demeure d'ailleurs sans résonnance immédiate. Elle sonne mat : ou encore elle est comme un son allégé des harmoniques inutiles et, par cela même, plus pur d'être plus nu.

Que belle est la beauté qui n'en a pas idée !

dit cet écrivain qui, doué des plus hautes et des plus diverses vertus poétiques, prétend justement ne devoir sa gloire qu'aux plus modestes.

Cependant rien n'est aussi propice à la grandeur que la simplicité même ; on le conçoit à lire ce distique :

La Terre entra dans l'ombre avec toute sa gloire.
Des chevaux pleins de nuit s'en revinrent de boire.

Il appartient à l'homme pénétré de la seule splendeur des champs

de prêter encore aux riches et de parer, d'un mot, les objets, même les plus précieux ; nous le croyons en accompagnant chez le bijoutier les fiancés rustiques :

Le jour suivant les vit dedans une boutique
Choisir d'humbles objets, mais pour eux magnifiques.

Ce sont les cœurs qui font la beauté des cadeaux.
La moisson du froment revivait dans l'anneau.

Dans un grenat saignait une vigne en extase.
Le maïs éclatait dans un grain de topaze.

Et quel objet, si noble soit-il, se trouverait diminué par la comparaison avec les purs trésors, fleurs, fruits ou minerais, dont regorge notre belle terre ?

A cette question Jammes répond excellemment, qui prête aux personnes divines les couleurs et les grâces végétales. Avez-vous vu l'ange moissonneur ?

Sa joue était pareille à la rouge moitié
De la pomme qui est l'honneur du compotier.

Chaque chose, chaque être, pour ce cœur apaisé par la foi, participe d'un dieu dont il évoque le royaume et les actes.

Le regard à jamais ébloui, je recule
Devant l'incendie d'or qui prend aux renoncules.

Dans le coquelicot, cette goutte de sang,
Voici la langue apostolique qui descend.

Une braise d'azur dans le bluet réside,
Tombée de l'encensoir d'un séraphin splendide.

Jusqu'au dernier vers du dernier chant, ces *Géorgiques Chrétiennes* font mesurer à l'âme inquiète tout le prix d'une certitude.

Pour écrire ce long poème, Francis Jammes s'est fixé un art poétique sommaire, sans rigueur comme sans faiblesse, et qu'il résume de si aimable façon que je ne résiste pas au plaisir de citer encore :

Après un grand combat où j'avais pris parti,
Je regarde et comprends qu'on s'est peu départi.

Devenu trop sonore et trop facile et lâche
Le pur alexandrin, si beau jadis, rabâche.

Le vers libre ne nous fit pas très bien sentir
Où la strophe s'en vient commencer et finir.

Mais quelques libertés, quand il les voulait toutes,
Ce dernier les conquit. Elles ouvrent la route.

Si rares qu'elles soient, elles sont bien assez.
Les vers seront égaux et pas assonancés.

Comme l'oiseau répond à son tour à l'oiselle
La rime mâle suit une rime femelle.

Quoique les vers entre eux ainsi soient reliés
J'accepte qu'un pluriel rime à un singulier.

Encor tel que l'oiseau, qui du ciel prend mesure,
Le rythme ici et là hésite à la césure.

L'hiatus quelquefois vient à point rappeler
Celui qui est poète au plus simple parler.

Alors que l'*e* muet s'échappe du langage
Je ne veux pas qu'il marque en mon vers davantage.

Les syllabes comptées sont celles seulement
Que le lecteur prononce habituellement.

Ayant fixé ce bref mais sûr art poétique,
Mon inspiration me rouvre son portique.

Il faut apprécier la valeur d'une discipline à ses résultats. On pourrait, j'ai pu moi-même, redouter quelque monotonie dans la succession régulière des distiques. J'avoue de très bon cœur que ce mode poétique m'a donné satisfaction au point qu'il m'eût été finalement désagréable de le voir changer. Et puis on ne discute pas un poète, on l'aime, l'aimant on distingue ses moindres désirs et on lui donne acte de ses intentions les moins marquées. Il ne m'est pas agréable d'entendre parler de la « naïveté » de Jammes. Cet homme-là qui dit au début de son poème :

Maintenant il me faut du calme pour écrire,
Car ma barbe blanchit autour de mon sourire,

cet homme, dis-je, m'apparaît comme ne subissant d'autre servitude que celle divine de l'inspiration. Pour le reste il gouverne d'une main robuste et volontaire sa barque pavoisée. J'ajouterai que jamais poète ne frappa moins au hasard les cordes de la lyre rustique.

Je laisse à d'autres, plus compétents, le soin de louer le chrétien qui a écrit ces *Géorgiques*. Qu'il me soit permis d'honorer ici le penseur qui les a composées et le poète qui en a si parfaitement réussi l'enluminure. C'est avec bonheur qu'en ces temps où la poésie veut arracher le bandeau qui l'aveugle, j'entends Francis Jammes dire, en parlant du plus idéaliste des poètes :

Mais loin du rêve vain, encore qu'enchanté,
J'ai puisé mon génie dans la réalité.

§

Memento. — Sous ce titre : *Les douze flèches d'Eros*, M. Maurice de Noisay réunit treize poèmes précieux, d'une facture classique, sans excès.

— *De tout mon cœur !* tel est le titre d'un volume où M. Emile Mamet me semble avoir mis beaucoup de confiance, d'enthousiasme, de fureur et de crédulité. — *Les petites Elégies* de M. E. Ch. Athanassiadès sont de raisonnables et froids poèmes. — M. A. Muck a pu, ce qui est bien étrange, mettre au même livre, qu'il intitule *Instantanés*, une épigraphe de Verlaine et une autre de Richepin ! — *Le Double destin* est le titre bien lourd de philosophie que donne à son sage recueil M. U. V. Chatelain. — *La Couronne de Troène* de M. Lucien Griveau, est moins un ouvrage bucolique, comme son titre le ferait croire, qu'un recueil de poèmes à la gloire des peintres de tous temps et de tous lieux. — Mme Amélie Murat ne redoute pas d'appeler *le Livre de poésie* un recueil à quoi la poésie n'est d'ailleurs point étrangère. — *Le Rêve au palais du Souvenir*, tel est le titre compliqué d'un ouvrage dans lequel M. René de Kervillio expose les premiers arguments d'une ambition aussi noble qu'étendue.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

John-Antoine Nau : *Cristobal le poète*, Ollendorff, 3.5o. — Péladan: *La Thériaque*, Fontemoing, 3.5o.— Pierre Mille : *Louise et Barnavaux*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Daniel Lesueur : *Au tournant des jours*, Plon, 3.5o. — Claude Silve : *La Cité des lampes*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Louise Compain : *La Vie tragique de Geneviève*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Emile Guillaumain : *Le Syndicat de Bougignoux*, Fasquelle, 3.5o. — Hélène Laurent : *Marthe Praval*, B. Grasset, 3.5o. — H. Magdelaine : *La Voie*, A. Messein, 3.5o. — Alix de Villemagne : *Hors de sa race*, E. Figuière, 3.5o. — J.-B. Natali : *Zilla*, E. Figuière, 3.5o. — André de Lorde : *Cauchemars*, Ollendorff, 3.5o.

Cristobal le poète, par John-Antoine Nau. Je n'aimais pas du tout *la Force ennemie*, du même auteur, qui obtint le premier prix Goncourt; et je crois bien l'avoir laissé entendre, mais cette nouvelle œuvre me plaît infiniment. Est-elle meilleure, est-elle moins bonne ? Je n'en sais rien ! Il ne faut pas juger avec ses nerfs. Plaire ne signifie pas valoir, en littérature. *La Force ennemie* possédait peut-être des qualités dont je ne me suis pas aperçue tout de suite. Ce livre-ci, dont je crois voir certains défauts, me captive, pourtant, et me charme comme un fort breuvage, une essence délicieuse quoique violente, apportant dans nos contrées tempérées la senteur chaude du désordre pittoresque d'un bazar algérien. Ce petit garçon qui met les choses à sa hauteur vous les montre plus naïves, plus simplement animales et ce qui semblerait monstrueux jugé par une grande personne emprunte à la pauvre enfance du héros une saveur de piments doux... car il y a des piments doux destinés à relever certaines confitures. Angèle Frude, la maman de Cristobal, est une dame singulière, tantôt tireuse de cartes, tantôt femme de charge, mettons gouvernante, d'un vieux colonel, à moins qu'elle ne tombe en de pires situations. Elle traîne après ses jupes ce malheureux fruit de ses premières folles saisons et elle a une façon toute particulière de le faire mûrir (ou de le taler) en le

laissant rouler dans les fanges les plus noires, malgré quelques essais vigoureux d'éducation. Cristobal aura un tempérament poétique: ainsi l'a décidé le meilleur ami de sa mère et c'est le pourquoi de son surnom, mais, dieu merci, nous n'entendons plus parler de poésie à son sujet, car la dure vie qu'il mène est autrement intéressante que des phrases creuses. On le promène en automobile ou on le jette en des réduits obscurs, on le saoule de vin de champagne ou on ne lui donne même pas de pain, il va selon les fluctuations des mers les plus démontées, au galop du vent furieux qui pousse sa destinée d'enfant gêneur qu'on a oublié de classer dans un compartiment social convenable. Il est probablement très heureux. Les enfants et les jeunes chiens préfèrent la bousculade à la soupe régulière. Etre mal dirigé, c'est être libre et cela permet les plus effrayantes revendications. Cristobal commence de bonne heure son apprentissage amoureux. Il se frotte comme une petite bête perdue contre toutes les jolies jambes qu'il aperçoit, emploie des mots un peu techniques et ferait probablement rougir sa mère si cette gouvernante de vieux colonel gâteux en pouvait conserver l'habitude. Mis en pénitence chez une Mme Bouira, directrice d'une pension de famille pour jeunes gens moralement abandonnés, Cristobal apprend l'art de se procurer les douceurs des repas à heures fixes en choisissant aux étalages d'Alger ce qui paraît le plus commode à dissimuler. Ils sont trois ou quatre gamins de bonne volonté dans cette maison hospitalière et ils se sentent vraiment les meilleures dispositions pour tâcher de renforcer le menu. Il ne faudrait pas croire que ces différents exercices nuisent aux principes de morale naturelle du petit Cristobal; Mûrie de bonne heure par les coups et une misère fantaisiste, l'imagination de ce poète en herbe ne le porte pas aux excès de resolution ; il récrimine bien moins qu'un enfant gâté, mais se trouve plus sensible devant les frasques de sa mère quand il apprend qu'elle peut avoir à en souffrir encore plus que lui-même. Cristobal malheureusement devient en grandissant amoureux pour de bon. La chaleur du pays et les nombreux dissolvants dans lesquels on fit macérer sa pauvre âme de gamin déchu, n'ayant pas assez de mère et beaucoup trop de pères, finissent par faire cruellement fermenter tous les mauvais levains ; il vole pour assurer l'avenir de Mlle Rosa. Avoir été sacré poète dès l'aurore de sa vie et finir par le prosaïque enlèvement d'une sacoche est une détestable apothéose ! Je préfère tout de même celle-là à la plaquette de luxe ! *Cristobal le poète*, l'enfant d'Angèle Frude, n'a pas à répondre devant les tribunaux de la critique de son méfait ; cependant n'est-ce pas de la poesie que mettre en action certaines visions de démences qu'on pourrait nous décrire en mauvais alexandrins, voire en vers libres — et nous les laisser en bonnes tranches natures d'une existence, hélas ! terriblement saignante?

La Thériaque, par Joséphin Péladan. Non, je ne dédaigne pas l'effort de faire de l'art sans nuire à la morale, ô monsieur Péladan, puisque vous êtes si sûr que cela de n'avoir nui à aucune morale en écrivant votre livre... Mais je continue à ne pas très bien comprendre pourquoi l'art doit servir à quelque chose. Je suis toujours émerveillée de l'inutilité des leçons que l'on peut donner aux jeunes gens avec de belles pages qu'ils ne lisent que pour y trouver le goût de l'amour ou l'excuse de toutes les mauvaises passions. Ils naissent avec conscience ou sans aucun scrupule. Quand ils ont la conscience de leurs actes, ils mordent difficilement aux tartines de fictions et quand ils se moquent de tout, l'art lui-même leur est indifférent. Je demeure de plus en plus persuadée que l'humanité fabrique ses descendants avec ses déchets... Jamais on ne voit un père ou une mère, des mieux intentionnés, mettre autre chose que leurs tares dans leurs enfants et il faut que les pauvres diables d'enfants, quand ils ont du courage et de la santé, y mettent, eux, énormément du leur pour arriver à éliminer les mauvais microbes. Revenons donc à nos moutons et continuons imperturbablement à cultiver nos prairies pour le seul plaisir d'y effeuiller les pâquerettes. L'auteur de la *Thériaque* nous dit, en termes d'une délicate subtilité, que ce remède se composait de cent quarante substances et qu'on en attribuait la formule à Mithridate. Autant nous dire que tout peut servir d'antidote, en certain cas désespéré : « La réalité, composée de tous les accidents extérieurs, n'est-elle pas la véritable *thériaque* des illusions ? » Oui, la réalité devrait guérir de tous les amours, même du plus noble pour le plus noble objet, parce que la perfection n'existe pas ; mais Stéphanette aurait pu ennoblir son héros jusqu'à ne jamais arriver à le voir réel. En amour on n'est jamais qu'un, après tout, et c'est encore la meilleure façon d'être heureux sans désappointement. Les religieuses du Carmel sont des amoureuses d'un objet invisible qu'elles se représentent pourtant avec des objets visibles et relativement pauvres. Quand on songe à la splendeur qu'elles évoquent, les yeux fermés, je les crois les seules femmes vraiment heureuses... Maintenant je me permettrai de faire un reproche à la trop docile Stéphanette : elle ment à son fiancé pour ne pas troubler son âme de mari futur ; or, le mensonge avec ou sans restriction mentale est-il une arme bien moralisatrice ? Après tout je serai mal venue de discuter des différentes façon d'être un moraliste, moi qui n'ai jamais rien compris à aucune espèce de morale ; cependant je suis presque sûre que le plus dépravé des auteurs est moins dangereux que la douce et pure jeune fille qui se met à mentir avec sérénité !

Louise et Barnavaux, par Pierre Mille. Barnavaux est un type d'homme vivant selon les lois de la guerre. Il n'y a pour lui de trêve sérieuse qu'au jour où, la passion s'étant purifiée en lui jus-

qu'à le conduire à l'idée de paternité, il entrevoit tout à coup la possibilité d'une compagne, son égale, parce qu'elle est de sa race. Barnavaux devant Louise est un nouveau personnage qui pourrait facilement devenir un bon bourgeois. Malheureusement ou heureusement, son enfant naturel étant mort, il retrouve en face de lui les vieilles sociétés civilisées avec leur justice administrative, leurs paperasses compliquées et leurs implacables mépris pour toutes les situations qui ne dépendent pas uniquement d'elles. Alors Barnavaux étend la main et dit : « Je n'obéirai plus » ! Les gens de guerre ne sont pas faits pour s'enliser dans la paix. Barnavaux, qui est un héros et pense d'ailleurs des choses plus raisonnables que ses actes, finirait par s'anémier chez nous en France. N'a-t-il pas dit aussi : « La France c'est un pays où on ne peut pas vivre ! » Car Barnavaux a l'habitude de mener militairement la vie, et l'état vraiment militaire n'existe plus dans un pays pourri de socialisme. Qu'importe ! Notre Barnavaux envoyé au loin par Pierre Mille nous reviendra toujours couvert de gloire, car son historien sait merveilleusement comment on ramasse les lauriers à l'étranger ou en France.

Au tournant des jours, par Daniel Lesueur. Cette femme de lettres pour feuilleton interminable est une curieuse figure, peut-être bien copiée d'après nature. On la sent à la fois si ridicule et si courageuse, acceptant l'humiliation de sa fortune avec une si belle résignation de mère de famille aimante avant tout, cherchant à se réchauffer au beau soleil de l'illusion et tellement dépourvue d'artifice qu'on lui pardonne presque son manque d'art. Cette Gilles de Claircœur est exploitée par tout le monde et la famille qu'elle se crée lui donne tous les soucis d'une famille légitime sans en avoir aucun avantage. Elle lui sacrifie son dernier amour, n'essayant même pas de lutter contre sa fille adoptive, si cruelle, souvent, dans ses naïves prétentions de bas-bleus, et Gilles de Claircœur continuera... la suite au prochain feuilleton...

La Cité des lampes, par Claude Silve. En effet, il n'y a dans ce roman aucun roman, aucune aventure et il est pourtant fort agréable à lire. Imaginez que vous vous retirez du monde et que vous prenez le voile. Des fleurs pâles au fond d'un jardin vert, touffu à ne pas y distinguer un rayon de soleil d'un rayon de lune, des parfums d'encens y traînent sur le reflet de linges immaculés ou de cierges de cire. On lit, on travaille, on échange des prières et on se sent prise d'un sommeil de l'imagination qui laisse pourtant palpiter doucement le cœur. Le sang circule apaisé... comme en les lampes, coiffées de vert, l'huile sainte. C'est en cette maison que les vierges sages veillent à ne pas laisser éteindre le feu sacré.

La Vie tragique de Geneviève, par Louise Compain. Un homme jette dans le monde une petite fille sans nom et qu'il ignore

lui-même. Elle entre chez lui au service de sa femme légitime, puis, séduite à son tour par un ouvrier, elle va à Paris où elle se débat dans toutes les misères. Plus tard elle retrouvera sa sœur qui la cherche depuis longtemps et, ensemble, la fille légitime et l'autre, elles tâcheront de venir en aide aux ouvrières dans la misère, elles essayeront de leur ôter le goût du suicide ou de la richesse mal acquise.

Le Syndicat de Bougignoux, par Emile Guillaumin. Paysan pris de la manie philosophique et qui s'efforce de lutter contre les mauvais bergers. Il écrit dans les journaux, redresse les torts et parle pour la journée de dix heures, celle de huit n'étant pas encore inventée. Au fond, malgré la justesse de ses revendications, il fait peut-être un peu de peine à sa femme, qui aimerait mieux le voir bêcher la terre que manier une plume ! Inutile de dire qu'il est successivement lâché par tous les camarades et qu'il finira par écrire pour le plaisir d'écrire simplement, car un littérateur commence toujours par se raconter en des cercles avant de travailler solitairement.

Marthe Praval, par Hélène Laurent. Il y avait très longtemps que je n'avais rencontré l'institutrice, jolie et honnête, luttant au cours d'un roman pour la pureté de ses mœurs et refusant un beau parti (le fils de la maison) pour attendre le bien-aimé qu'on n'ose pas espérer pour époux. Marthe Praval est cette sympathique jeune personne. Elle a tout le bonheur qu'elle souhaite et il faut constater qu'elle le mérite amplement.

La Voie, par M. Magdeleine. Ceci est une triste histoire d'une femme naturellement mélancolique et un peu névrosée peut-être, qui perd son enfant et n'arrive à la résignation qu'en perdant aussi l'homme digne de la consoler, son médecin, esprit sévère et religieux qui lui montre le ciel, au bout de la voie douloureuse.

Hors de sa race, par Alix de Villemagne. L'union assez étrange d'une âme occidentale avec une âme d'extrême-Orient. Cette femme, ayant d'abord obéi à une surprise du cœur et des sens, a épousé un jeune prince annamite et ses deux enfants la partagent en française et en annamite. Pour son premier né, qui se meurt, elle reviendra au pays natal, haïssant l'erreur de son imagination, et pour le second, elle le ramènera là-bas, elle sacrifiera ses goûts au besoin que l'héritier peut avoir plus tard du père, créateur de sa race nouvelle, et elle oubliera, peut-être, ses souffrances « en brûlant les baguettes parfumées du pardon ».

Lilla, par J.-D. Natali. Scènes de la vie Corse. Les complications de la vie politique dans un pays où les vendettas rendent déjà bien difficiles les pauvres idylles des amoureux.

Cauchemars, par André de Lorde. Très rapidement menés, souvent un peu trop même, ces récits vous tiennent, en effet, dans un effroi de mauvais rêve qui n'est pas sans charme. RACHILDE.

LITTÉRATURE

Georges Pellissier : *Le Réalisme du Romantisme*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — Jacques Rivière : *Etudes*, 1 vol. in-18, 3.50, « Edition de la Nouvelle Revue Française ». — M. Burnat-Provins : *La Fenêtre ouverte sur la Vallée*, 1 vol. in-18, 3.50, Ollendorff. — Fernand Divoire : *Introduction à l'Etude de la Stratégie littéraire*, 1 vol. pet. in-12, 1 fr., Sansot. — Edmond Pilon : *Sites et Personnages*, 1 vol. in-18, 3.50, Grasset.

Il est curieux que la définition que le romantisme s'était donnée, « la liberté de l'art », soit la formule même que l'on devait trouver dans la suite pour spécifier les tendances du symbolisme. Devenues trop étroites, les règles du classicisme furent coupées comme un corset trop serré. Mais la liberté romantique, qui rendait à la poésie sa pleine respiration, apparut bientôt une entrave ; il fallut encore desserrer la tunique. Par ce geste, le symbolisme crut bien avoir enfin donné à l'art la plus libre respiration, et il mit cette liberté en formules. Ces formules seront, elles aussi, condamnées au nom d'une liberté plus grande, qui ne sera toujours qu'une entrave nécessaire. C'est pour cela qu'il est vain d'opposer un siècle à un siècle, une école à une école, le classicisme au romantisme. M. Georges Pellissier, dans son livre sur **Le Réalisme du Romantisme**, s'est donné beaucoup de peine pour nous prouver que non seulement les néo-classiques, mais les classiques eux-mêmes méprisaient la réalité. La réalité, ce fut la découverte des romantiques. C'est très exagéré. Nous montrerons, écrit le critique (et il le montre très bien), que « le classicisme n'a véritablement rien de réaliste, et ensuite que, partout où le romantisme s'y oppose, il s'y oppose en vertu de son réalisme ».

Il eût été plus sage de prouver, et c'eût été aussi facile, que toute vraie littérature est réaliste, — et de faire comprendre que ce sont seulement les mots qui s'usent et perdent de leur force et de leur précision. Le romantisme fit une nouvelle frappe de mots, cette monnaie de l'intelligence ; ou plutôt il réintégra dans la langue les mots vulgaires que le classicisme avait dédaignés. Mais il n'exprima pas plus de réalité pour cela. M. Pellissier s'amuse à nous montrer ce réalisme du vocabulaire romantique en l'opposant aux périphrases classiques ; il se moque de ce couplet qu'Enone récite à Phèdre, en lui reprochant de ne prendre, depuis trois jours, ni repos ni aliments :

> Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
> Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,
> Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
> Depuis que votre corps languit sans nourriture.

Ce n'est pas dans les mots seulement qu'il faut chercher le réalisme, mais dans la vérité psychologique, dans l'observation des

caractères ; et on peut dire qu'il y a plus de réalisme dans *Phèdre* de Racine que dans *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo. Si, comme le remarque M. Pellissier, les romantiques usèrent beaucoup plus rarement que les classiques de l'épithète morale, cela prouve que leur réalisme voulait surtout être extérieur.

Poursuivant son étude du romantisme, l'auteur nous montre l'idée romantique se continuant chez les naturalistes, qui en furent, sans le savoir, la dernière expression : « Les théoriciens du naturalisme, écrit-il, prétendaient cependant que le romantisme avait seulement « déblayé le terrain », pour ses successeurs. Et, d'autre part, presque tous les critiques modernes le réduisent aux déviations de la subjectivité. Après avoir étudié son esthétique générale et son œuvre, après l'avoir comparé avec l'école qui le précéda et celle qui le remplaça, peut-être sommes-nous en droit de conclure que, s'opposant au classicisme comme réaliste et naturaliste, il implique déjà et renferme tous les éléments du Réalisme et du Naturalisme. » C'est sur ces mots que se ferme le livre de M. Pellissier.

§

Dans ces **Études**, M. Jacques Rivière a réuni les noms des écrivains, des peintres et des musiciens qu'il aime et qui représentent pour lui le mouvement artistique le plus vivant et le plus actuel. Quelques grands noms marquent les sources de ce mouvement : Baudelaire, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc. Il faut louer l'auteur de cet essai d'avoir ainsi mêlé dans son admiration et dans son analyse fervente et subtile, les œuvres de ces divers artistes et d'en avoir su tirer une idée synthétique significative. La littérature, la peinture et la musique se complètent dans l'expression de notre sensibilité contemporaine, et peut-être qu'à aucune autre époque la peinture et la musique ne fraternisèrent aussi intimement avec la poésie : les trois arts sacrés se sont enfin rejoints. Quel poète actuel ne fut touché par la musique débussyste, par la peinture d'un Renoir? Mais n'est-ce pas Baudelaire qui opéra cette fusion des arts, qui tous, par des moyens divers, veulent pénétrer jusqu'à notre cœur? La poésie de Baudelaire, écrit M. Rivière, « s'adresse à ceux pour qui rien n'est plus beau que de connaître son cœur, que de le sentir peser en soi ». Je signalerai encore, dans ce volume l'étude sur Claudel et sur Gide. Claudel, écrivit M. Rivière, pense avec des images, avec ses sens. « Sa pensée même, comme toute pensée primitive et véritablement profonde, est sensuelle. » C'est ce qui fait le jaillissement spontané de sa langue métaphorique. Je ne puis ici, avec l'auteur, entrer dans la doctrine de Claudel, mais je conseille à ceux qui veulent s'initier à la pensée du poète de lire ces pages d'analyse subtile. Que l'on lise aussi cette

étude sur André Gide, la complexité de ses inquiétudes et de sa mobilité.

§

Voici de Mme Burnat-Provins, le poète du *Livre pour toi* et du *Cantique d'été*, œuvres d'une si belle sensualité mystique, un livre nouveau d'une profonde tristesse et d'un beau stoïcisme : **La Fenêtre ouverte sur la Vallée**. Par cette fenêtre, le poète regarde la vie, mais ce sont les images de son souvenir qu'il projette sur la nature vivante : — « Mon ami est parti et c'est comme si la fenêtre était fermée, un rideau de tristesse me cache la vallée, il y a quelque chose de lourd dans la nuit. » Mais quelle clarté, quelle pureté d'atmosphère dans ces pages qui nous apportent le parfum même de la vallée mystérieuse, et de l'amour qui emplit ce cœur : « Je suis seule comme la lune en son palais bleu, seule comme une île au milieu des flots. Mon cœur se fane, il ne faut pas le laisser choir et s'effeuiller dans la chambre... »

§

M. Fernand Divoire nous donne, sous ce titre : **Introduction à l'Etude de la Stratégie littéraire**, un petit chef-d'œuvre de satire et d'ironie. Je conseille à tous les hommes de lettres de lire ce petit manuel de stratégie littéraire. Les arrivés y retrouveront les formules de leur tactique adroite, les arrivistes y puiseront d'excellents conseils. Ils apprendront que la façon la plus simple d'entrer sans fracas dans la vie littéraire est de fonder une Revue. Ne pas se hâter de publier un livre, et ce premier livre le dédier à un maître. Le chapitre des dédicaces est amusant : « Les dédicaces sont l'école de l'humilité et de la flatterie. » Un livre dépourvu d'une dédicace admirative est jeté au panier par le critique. Jamais l'hommage ne sera assez exagéré. Je me souviens d'avoir feuilleté le service de presse d'un auteur fougueux ; il avait inscrit sur tous les livres qu'il adressait, et souvent à des gens bien médiocres : hommage de ma profonde admiration. On peut être certain qu'aucun des petits journalistes qui reçurent ce compliment ne le trouva excessif. Cependant, un écrivain très célèbre comprit la valeur de l'hommage et dit combien il était flatté de cette admiration. M. Divoire indique encore aux jeunes gens que tente la carrière des lettres les méthodes particulières pour arriver, selon son tempérament ; et c'est toute une psycho-physiologie de l'homme de lettres. Il y a la méthode qui consiste à rester enfermé dans une tour, « comme M. S... le styliste du XIVe arrondissement » ; il y a celle qui consiste à « se cramponner à toutes les manifestations littéraires ». Et nous connaissons tous de ces littérateurs de trente-cinq ans qui n'ont encore écrit qu'une élégie à leur lampe, et font partie d'un groupe littéraire. « On en arrive à

se demander s'il est utile qu'un littérateur fasse de la littérature, et au cas où il en produit, s'il est bon que ce soit avec talent.» M. Divoire écrit encore, sur un ton grave : «Les Arrivés qui sur des cartes de visite prodiguent leur admiration à n'importe quel galapiat sont des malfaiteurs qui ont tué la critique. » On voudrait écrire les noms de ces bénisseurs ;M.Divoire, au cours de son pamphlet, cite des initiales très faciles à compléter. Mais, ajoute-t-il, la critique doit-elle être juste? «Théoriquement, c'est parfait, la critique juste ; mais dans le point de vue stratégique,cela apparaît vraiment déplorable. » Certes, la critique juste est une faiblesse; c'est si inutile de se faire des ennemis. Il s'agit d' « arriver ».

§

M. Edmond Pilon excelle à faire revivre dans leur cadre familier les personnages du passé : il s'est fait une spécialité de ce genre, où il sait mettre tout le charme d'une sentimentalité poétique. Suivons-le à Chantilly, dans la maison des Sylvies, à Ermenonville où il retrouve dans le parc et dans la forêt la trace des pas de Rousseau. Un chapitre très vivant sur Laforgue et Christomanos, en Allemagne et en Autriche. « Etre sensible et passionné, écrit-il de Christomanos, il aura été... le confident unique d'une belle âme de femme ; il aura, selon le mot de M. Maurice Barrès, « arraché à l'in-pace volontaire » où elle s'était vouée cette ombre hautaine et pudique de reine. » Mais que fût-il arrivé, se demande M. Pilon, si l'auteur des *Moralités* « fût venu rejoindre à Vienne, dans les chemins de la Hofburg, la descendante des Wittelsbachs ? »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Edmond Lepelletier: *Histoire de la Commune de 1871. I. Le Dix-huit mars ; II, Le Comité Central*, « Mercure de France », 7 fr. 50 chaque vol. — Maxime Vuillaume : *Mes cahiers rouges au temps de la Commune*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Gustave Gautherot : *Thiers et Mgr Darboy*. Préface de M. de Marcère, Plon-Nourroit, 3 fr. 50.

Histoire de la Commune de 1871. I. Le Dix-huit mars. II. Le Comité Central, par Edmond Lepelletier. — Il y a bien des ouvrages sur la Commune. Ceux des contemporains, des témoins oculaires, des gens ayant été mêlés aux événements, à quelque titre et dans quelque mesure que ce soit, comptent pour une grande part dans cette bibliographie. Ecrits pendant ou peu après la tragique période, ils sont à peu près tous, naturellement, plus ou moins passionnés, partiaux dans un sens ou dans l'autre. Il y a des exceptions, mais tel est leur caractère habituel. Une autre catégorie est celle des témoignages portés, toujours par des acteurs et des spectateurs de la lutte, mais après un temps plus ou moins long. Ici,

généralement, il y a plus de justesse : la perspective a mis à leur place et dans leur valeur les faits. La passion, le sentiment, a cédé, autant qu'il est humainement possible et désirable. Aujourd'hui, à quarante ans de distance, on peut commencer à écrire l'histoire de ces terribles jours. M. Edmond Lepelletier vient d'essayer, pour sa part. Je crois bien que ces quatre gros tomes formeront (quoique avec un certain air de « Mémoires ») une des premières et complètes histoires d'ensemble de la Commune jusqu'ici publiées.

J'ai été tout à fait à l'aise pour lire ces pages. Je sortais à peine de nourrice à l'époque de la Commune : on peut donc m'en parler comme on me parlerait de n'importe quel autre soulèvement de l'histoire universelle ; comme on me parlerait de la Commune romaine d'Arnaud de Brescia au XII^e^ siècle, par exemple. J'ai l'air de plaisanter en citant Arnaud de Brescia à propos des Communards. Point tant que cela, cependant. Autant que les Hébertistes il est leur véritable ancêtre et modèle. Il voulait revenir à la primitive Eglise, et la Commune de 71 est, elle aussi, un phénomène chrétien. Sous d'autres rapports, plus particuliers, l'analogie est singulière. Ajoutez que le révolutionnaire moyenâgeux réussit, lui, puisque, dix ans durant, il put se maintenir dans Rome, à la barbe du Thiers de l'époque, c'est-à-dire du pape ; et son exemple est d'autant plus instructif. Du reste, je ne tiens pas autrement à ce rapprochement : ce que je voulais surtout indiquer par là, c'est qu'il n'est pas mauvais de considérer l'événement de la Commune sous son angle le plus général, comme un des quelconques chapitres de l'histoire universelle des luttes populaires. C'est se donner le moyen d'y discerner la part d'historique solidarité, d'éternelle humanité, — haines et passions locales mises à part.

M. Lepelletier lui-même a, dans son introduction, développé des vues identiques. Quand on s'apprête à écrire une histoire terrible comme celle de la Commune, il est bon de se dire que, terrible, elle le fut, sans doute, mais non surprenante. Et pour pouvoir se dire cela, il n'est que de considérer cet événement historique sous son aspect le plus général et, comme dirait un logicien un peu pédant, dans sa plus grande « extension. » De la sorte, les pires tragédies de l'Histoire se simplifient et s'accréditent dans le sens humain. Une telle vue était d'autant plus nécessaire ici, disons-nous, que la Commune est un fait plus ou moins mis hors la loi, plus ou moins rejeté au chaos sanglant où il s'acheva, en effet, et où, pour bien du monde, il ne s'entrevoit plus que sous des formes monstrueuses, exceptionnelles, anormales. Ces formes, M. Lepelletier a voulu les dégager, les faire paraître dans leur signification, qui, à son gré, n'est nullement isolée, mais bien permanente, universelle. Pour des gens comme j'en connais, qui sont tout à fait dépris des étiquettes poli-

tiques, blanches, roses ou rouges; qui, dans leur vue réaliste de la société, n'attachent d'importance, hélas ! qu'au jeu des passions, des intérêts, des nécessités, et aux destinées mystérieuses de la vertu et du désintéressement à travers cela, pour de telles gens, un tel point de vue est assez acceptable. Ayant pour objet le général,il peut montrer l'humain. « Nil humanum est... », comme, dit l'autre. On peut se sentir, sinon engagé, du moins intéressé.

C'est là une méthode psychologique. M. Lepelletier l'a invoquée en tête de son œuvre ; et ce qu'il y a d'apologique en apparence dans cette œuvre,où la Commune est grandement prise au sérieux comme moment caractéristique de l'évolution sociale et aussi comme possibilité politique, s'en inspire directement. Le point de vue humain a inspiré cette prise en considération. Il commande aussi l'étude des hommes de la Commune, dont M. Lepelletier parle sans complaisance, mais avec un calme attentif. Il aurait pu peut-être, l'inspiration générale aidant, parler d'eux avec plus de profondeur (en tant qu'individus). Les portraits abondent dans cet ouvrage, dont ils ne sont pas le moindre intérêt. Mais, généralement,ils se réduisent trop à la description d'un *curriculum vitæ* politique. Le renseignement *moral*, celui qui fait comprendre une destinée, tout en ne manquant point, du reste, n'est pas là comme la touche essentielle, l'accent dominant. Aux jours tragiques de la Commune, il y eut un fourmillement de destinées *résolues;* une multitude de caractères achevèrent leur courbe : c'est le point de départ de cette courbe, dans la société et dans les êtres, que je voudrais voir plus aigument. Il est vrai que tout ceci n'est pas d'une utilité absolument pressante pour la démonstration politique cherchée avant tout, ici, — pour l'apaisement du souci encore militant qui a dicté, par exemple, en une partie capitale et ensuite un peu partout dans l'ouvrage, l'appréciation du rôle de Thiers.

Cette appréciation est ce que la devait faire, chez M. Lepelletier, le désir, ou le devoir, de désolidariser le mouvement de 1871 d'avec les crimes et l'horreur qui furent, nous dit-on, une suite, non pas de sa nature propre ni de ses véritables actes, mais des circonstances extérieures, et notamment de la façon dont M. Thiers le prit, ce mouvement, et le poussa. Il est clair qu'une insurrection fomentée sous les yeux mêmes de l'envahisseur et achevée à la lueur des incendies allumés par elle risquait de passer pour criminelle. Ce qu'il y avait surtout d'ulcérant, c'est qu'elle se fût produite en un tel moment, quand les armées de l'Allemagne victorieuse étaient encore là. Quoi qu'il en soit, autant valait ne point parler du tout de la Commune, si de telles impressions devaient accompagner toujours son souvenir. Quelque chose d'intraitable pouvait subsister dans la sensibilité publique, fait pour inutiliser tout ce qu'on pourrait dire de

modéré, de vraiment compréhensif sur cette période. C'est là ce que j'appellerai la position esthétique du sujet au moment où il s'offrait à M. Lepelletier. Il fallait, d'accord avec l'Histoire selon la conviction de M. Lepelletier, changer cette position. De là cette énorme part de responsabilité rejetée à M. Thiers. Ce dernier point établi avec le sérieux de l'investigation historique, il devenait possible de s'entretenir de la Commune. Telle est la façon dont se présente ce livre dans la discussion. Comme il est écrit fort consciencieusement, avec une érudition locale et spéciale de témoin oculaire et de publiciste informé, avec des textes à l'appui, de plus par un contemporain qui, tout en ayant figuré dans le personnel communaliste (1), n'a pas eu de ce fait à supporter de très dures conséquences et par suite ne doit pas être suspect d'idées de représailles, on doit accepter les données du problème qu'il apporte, sinon la façon dont il le résout.

Car on peut se demander si Thiers, — qui paraît bien avoir été intraitable, mais peut-être pour d'autres raisons et d'une autre manière, — provoqua vraiment, autant que le dit M. Lepelletier, l'insurrection du 18 mars. Et ce doute me vient de l'ouvrage lui-même, très minutieux dans la recherche et l'exposition des faits, et où l'on voit de jour en jour ce mouvement naître des circonstances. Il provint de la fièvre du siège : après la capitulation, les sorties contre les Prussiens n'étant plus possibles, l'immense fermentation parisienne, faute de pouvoir se faire jour *au dehors*, éclata *au dedans;* de là une désagrégation complète de la société parisienne, la guerre civile. N'est-ce pas Machiavel qui a remarqué que les grands sièges sont ordinairement suivis de séditions ? Et ce mouvement provint aussi de l'instinct patriotique exaspéré, refusant de signer le revers; et enfin du désir d'assurer la République. Thiers, le surexciter, le dévoyer et l'exploiter, ce mouvement, dans un but répressif, dans une vue autoritaire ? C'est, disons-nous, ce que M. Lepelletier a voulu établir. L'a-t-il vraiment fait ? Nous ne savons trop.

Certes, Thiers fut, en politique, un égoïste, j'ai eu déjà l'occasion de le remarquer ici même, à propos d'ouvrages sur les débuts de la troisième République. Il avait raison de dire que la monarchie n'était pas possible, car il n'y avait alors en France qu'un trône pour trois (légitimistes, orléanistes, bonapartistes) ; mais je crois que la République conservatrice ne lui paraissait, elle, si possible que parce qu'il en était l'homme dominant. Cet égoïsme ambitieux, qui lui faisait éluder les espérances de la Droite, le rendait plus hostile encore aux aspirations de la démocratie avancée. Il s'attribuait certainement un génie politique égal à son immense position du moment, et il pré-

(1) M. Lepelletier fut délégué de la Commune au Conseil d'Etat et à la Cour des Comptes.

tendait tout faire à lui seul. Un tel touche-à-tout devait évidemment s'accommoder mal du mouvement qui aboutit au 18 mars. Mais de là à le provoquer sciemment, ce mouvement, et à le provoquer très ample, afin d'y proportionner la répression et d'écraser une fois pour toutes la république rouge, il y a de la distance. Autre chose est ce qu'on peut montrer dans un système historique combiné à loisir, et autre chose est ce qu'on peut faire en réalité sur le moment quand on est dans la situation où Thiers se trouvait en 71. Aucun document ne prouve la réalité du « plan » de Thiers. Il n'y a guère, en ce sens, que certaines impressions du comte d'Hérisson dans son *Journal d'un Officier d'ordonnance*. M. Lepelletier, sans doute, surprend, dans l'attitude de Thiers, des contradictions, et qu'il juge équivoques. « A Bordeaux, avant le 18 mars, M. Thiers fait l'éloge de Paris et dit qu'il espère éviter la guerre civile. » En août suivant, au contraire, « il avoue qu'il était certain en mars que la guerre civile devait éclater prochainement ». Mais nous ne voyons pas que ceci rende plus légitime cette conclusion un peu tirée par les cheveux : « C'est reconnaître qu'il la préparait dès cette époque. » (Tome I, p. 276.) Il m'est impossible, dans un simple compte-rendu, de dire tout ce qui, dans les raisonnements patients de M. Lepelletier, m'a semblé seulement spécieux : j'ai pris sur son livre plus de notes qu'il n'en faudrait pour rédiger vingt pages de critique ; je ne peux pas toutes les utiliser, ces notes que je garde par devers moi. Je me résume donc. Pour M. Lepelletier, avant le 18 mars, juger inévitable une insurrection sans en faire part à personne, c'était favoriser cette insurrection. M. Lepelletier a tablé sur cet état d'esprit hypothétique de Thiers pour déterminer la responsabilité de celui-ci dans la guerre civile. J'ajoute que l'étude de la journée du 18 mars (on sait qu'en cette journée la tentative avortée d'enlever les canons des fédérés, à Montmartre, déclancha l'insurrection) ne me semble pas apporter d'argument en faveur de la thèse de M. Lepelletier. Selon lui, Thiers, à ce moment-là, ne tenait pas trop à réussir, pour laisser l'insurrection s'étendre et avoir un bon prétexte de se replier sur Versailles avec le dessein, dès alors arrêté, d'en revenir de la façon que l'on sait. Et à l'appui, M. Lepelletier signale l'inertie des troupes de soutien. Inertie très explicable pourtant, selon moi : comme, sur la Butte Montmartre, les soldats venaient de lever la crosse en l'air et de fraterniser avec la population, les généraux pouvaient craindre que les autres troupes n'en fissent autant ; aussi ne les engagèrent-ils point et les emmenèrent-ils au plus tôt.

Tout cela, d'ailleurs, ne veut pas dire, je l'ai déjà donné à entendre et j'y reviens, que Thiers ne se soit montré intraitable, alors et depuis. Mais cela venait-il uniquement de lui ? Je crois que cela venait beaucoup de l'Assemblée Nationale, qui exaspéra comme à plaisir

le Paris populaire par maintes mesures, notamment en votant ses lois draconiennes sur les échéances et sur les loyers. Surtout, l'on sait combien elle fut ombrageuse à l'égard de Thiers ; les monarchistes en mal de restauration savaient que toute entente avec Paris profiterait à la République : ils rappelèrent à Thiers, sinon en paroles du moins en fait, le pacte de Bordeaux, qui a lourdement pesé sur, la situation. Cela ressort, d'ailleurs, du deuxième volume, en grande partie consacré à l'intervention des maires et députés de Paris, après le 18 mars : le tableau des séances de Versailles fait connaître assez les sentiments et l'attitude de l'Assemblée sur cette intervention. Du reste, là comme ailleurs, M. Lepelletier assigne à M. Thiers un rôle prépondérant et très ambigu : pour l'auteur, Thiers mena tout, ici encore, l'intervention des maires lui permettant de gagner le temps voulu pour mettre sur pied les troupes nécessaires à l'écrasement de la Commune.

J'ai indiqué la thèse principale de ces deux premiers volumes. La place me manque aujourd'hui pour m'étendre sur maints autres côtés importants de l'ouvrage très intéressant, très étudié, très documenté de M. Edmond Lepelletier. D'ailleurs, à cet égard, laissons-le lui-même indiquer ce qu'il a fait, dans ces premières parties : « La plupart de ceux qui ont écrit sur cette intéressante époque, dit-il, furent pressés d'arriver au récit des combats autour de Paris, des luttes intestines à l'Hôtel-de-Ville, aux scènes dramatiques de l'entrée des troupes par la brèche du Point-du-Jour, et aussi à l'exécution des otages et à l'affreux massacre de huit jours dans les rues et les prévôtés. Ils ont négligé ou écourté les transactions offertes par le Comité Central, ayant abouti à la convocation des électeurs, d'accord avec les Maires autorisés par M. Thiers et son ministre de l'Intérieur. Les faits précédant l'entrée à l'Hôtel de Ville d'un gouvernement municipal, supposé témérairement devoir être durable et régulier, remplaçant le gouvernement provisoire issu du dix-huit mars, sont peu ou mal connus. » Ceci se rapporte particulièrement au second volume, le premier volume racontant l'insurrection du 18 mars et précisant, avec son caractère tout patriotique, les possibilités qui s'offraient à elle.

Une remarque pour finir, un rapprochement que l'auteur va trouver inattendu, mais dont je ne peux mais, car ce sont là les jeux mêmes de notre Histoire bigarrée : nous voyons M. Lepelletier adopter, dans son récit, vis-à-vis de la Commune, à une distance de temps à peu près pareille, une attitude à peu près identique à celle de... de Thiers (mais, oui !), dans le sien, vis-à-vis de la Révolution. Ici et là, même réhabilitation partielle des actes, même apologie assez résolue des principes. L'*Histoire de la Commune* de M. Lepelletier occupe, par rapport à la Commune d'une part et à la Société actuelle

d'autre part, la même position que l'*Histoire de la Révolution* de Thiers relativement à la Révolution et à la Société des environs de Juillet. Il ne manque plus, pour compléter l'analogie, qu'un 1830 socialiste. Nous n'irons pas jusqu'à souhaiter cette dernière fortune à ce livre. Et d'ailleurs il ne s'en prévaut pas non plus, par avance, bien qu'il puisse sembler un signe des temps.

§

Dans **Mes Cahiers rouges au temps de la Commune**, M. Maxime Vuillaume, qui, à l'époque, rédigea avec Vermesch *le Père Duchêne* et fut très mêlé aux évènements, dit ce qu'il a vu de ce temps, et il en a vu une foule de choses, y compris la cour martiale où il faillit laisser sa peau. Félicitons-nous qu'il y ait échappé, nous pouvons ainsi avoir aujourd'hui le vif document qu'est ce Journal. Toute la Commune est là en traits rapides et drus. De nombreuses précisions sur la Semaine Sanglante emplissent ces pages, au hasard des souvenirs : elles fixeront plus d'un point. Et la multitude des visages de ce temps, connus ou peu connus, est là aussi telle qu'il faut renoncer à citer. A côté des détails sur la Semaine Sanglante, il en est d'autres sur la Commune en temps ordinaire, si l'on peut dire, car ce temps a si peu duré ! Je crois bien qu'on se figurait, toutefois, qu'il durerait : il y eut la sécurité des prises de possession. A l'Hôtel-Dieu, Paget-Lucipin, le directeur communard, avait contracté des habitudes de pêcheur à la ligne ; place Vendôme, au ministère de la Justice, le nouveau concierge, carré dans son fauteuil, se félicitait d'avoir enfin une situation sûre ; et l'on sait qu'en haut lieu même, à l'Hôtel de Ville, les Membres de la Commune étudiaient volontiers les questions sociales. Il s'agissait bien de cela ! Mais telle est la mentalité des coups de main qui portent brusquement aux places des gens ayant passé leur vie à ruminer à vide des idées ou des besoins (1). Un autre trait du temps fut l'imitation historique, celle la grande Révolution, bien entendu. Ce fut puéril, avec çà et là des conséquences effroyables, comme le massacre de la rue Haxo (2), hanté du souvenir de Septembre. Mais ce fut surtout puéril, et romanesque. On sent que les malheureux se donnaient l'illusion éperdue de revivre ces temps légendaires et idolâtrés. Ils buvaient comme un poison, et comme un oubli, le rêve historique. Ebloui par Rossel, qui du reste était quelqu'un, Vermesch disait : « Quand il sera ministre de la Guerre, *le Père Duchêne* sera son confident, comme l'ancien (Hébert !) l'était de Bouchotte. » Des

(1) Lors de l'équipée de Malet, sous le premier Empire, La Horie, nanti, vers deux heures du matin, de la Préfecture de police, se mettait incontinent à étudier un plan de réformes.

(2) Accompli sans ordre de la Commune.

renseignements sur des choses plus importantes se rencontrent aussi, et en nombre, dans ces pages (remarquables, disons-le en passant, par une totale absence d'amertume, ce qui fait honneur à un homme ayant traversé semblables de temps de haine). Il faut retenir, à cet égard, le chapitre sur la mort des Otages. Mgr Darboy, l'archevêque de Paris, dit au moment d'être fusillé : « Et cependant j'avais écrit à Versailles. » Quelques jours avant il avait, paraît-il, fait allusion aux haines ultramontaines qui le poursuivaient et dont l'influence avait pu se faire sentir à Versailles. (Notons cependant que le nonce Chigi fut un de ceux qui s'entremirent.) Si ces propos sont authentiques, il faut les retenir, en ce qui concerne le refus de Thiers de se prêter à l'échange des otages.

M. Gustave Gautherot a étudié cette question de l'échange des otages dans son livre sur **Thiers et Mgr Darboy**. M. de Marcère, ancien ami de Thiers, a écrit la préface : c'est dire que le livre ne formule pas de condamnation à l'égard de Thiers ; et, par exemple, M. Gautherot refuse de croire à l'authenticité des paroles prêtées à Mgr Darboy, à la Roquette. Toutefois le livre reste plutôt sévère pour Thiers. L'on cite les paroles d'Emile Ollivier sur « l'inqualifiable dureté de cœur » du dictateur de 71. Quels furent les mobiles de Thiers en se refusant à l'échange des otages ? Estimait-il indispensable de garder en prison Blanqui, jugé capable de donner une tête à la Commune ? Subit-il, de façon ou d'autre (peut-être par le canal de Jules Simon ?), l'influence des malveillances ecclésiastiques poursuivant le trop gallican archevêque ? Ou bien encore, en ces temps de politique atroce, considéra-t-il que Darboy le servirait mieux mort que vivant ; qu'il était utile de laisser la Commune se déshonorer en lui permettant de garder et de fusiller les otages, ce qui légitimerait les pires répressions ? Ou bien, enfin, ce vieillard orgueilleux ne put-il se résoudre à traiter avec des rebelles ? Le livre, tout en montrant bien le refus même (1), laisse ces questions sans réponse (à moins qu'on ne se contente de trouver une explication dans une lettre maladroite écrite par Mgr Darboy, au cours des négociations). M. Gautherot a surtout eu pour but d'expliquer la conduite, demeurée longtemps obscure, du vicaire-général Lagarde, qui, mandataire de Mgr Darboy à Versailles, refusa de rentrer à Paris, après l'échec de la négociation. Désir de mettre sa peau à l'abri ? On sait que ce fut le reproche fait. M. Gustave Gautherot écarte ce reproche, réhabilite Lagarde, et c'est dans sa discussion à cet égard qu'on devra chercher de nouveaux éclaircissements sur l'affaire de l'échange des otages.

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) Formulé dans une lettre *fermée* que le vicaire général Lagarde se refusa à transmettre. Qu'est devenue cette lettre ? Elle contenait apparemment les raisons telles quelles du refus.

SCIENCE SOCIALE

M. Maignan : *Economie esthétique*, 3 fr. 50, « L'Art décoratif », 4 rue Le Goff. — Francis Delaisi : *La Démocratie et les financiers*, 2 fr. 50, rue Saint-Joseph, 8, la Guerre sociale. — G. Schelle : *Le Bilan du Protectionnisme en France*, 2 fr., Alcan. — Arthur Drews, etc. : *Jésus a-t-il existé?* controverse sur le mythe du Christ, traduit par Armand Lipman, 1 fr. 50, Messein. — Memento.

C'est une bien belle promesse que nous fait M. Maignan au frontispice de son **Economie esthétique** : *La question sociale sera résolue par l'Esthétique !* Et l'on ne peut pas dire *a priori* que ce soit faux, puisque, pour reprendre le mot fameux de Ziegler, « la question sociale est une question morale ». Il est évident que s'il n'y avait ni orgueil, ni envie, ni haine, il n'y aurait pas de luttes de classes, et il est clair également que l'esthétique peut jouer ici un rôle pacificateur et stabilisateur qui, pour n'être pas, à première vue, aussi impératif que celui de la morale et de la religion, peut se trouver en réalité plus décisif en un temps où l'éthique indispose et où la mystique effraie ou irrite. Tarde a écrit là-dessus d'admirables pages, et l'on voit combien les moralistes à vues étroites font fausse route quand ils suspectent, à cause de son caractère voluptueux, le concours que leur offre l'art. Même en supposent le pis, le culte du beau n'en sera pas moins l'allié, involontaire si l'on veut, du culte du bien. Tous deux produisent le même résultat, ils idéalisent et harmonisent. Mais cet hommage rendu à l'esthétique, il ne faut pas s'exagérer son rôle ; d'une part, l'art ne déracinera pas de certaines âmes les passions basses ou violentes, d'autre part il ne développera pas la force productive des richesses. Plus spécialement l'esthétique, telle que la conçoit M. Maignan, aura des dangers particuliers pour l'expansion et la magnanimité. Ce théoricien affirme avec une belle intrépidité que « le moment approche où, grâce aux théories de synthèse esthétique, la production raisonnée du beau l'emportera sur les merveilles de l'inspiration spontanée ». C'est oublier la Vie, tout simplement !... Certes, on a commis et on commet encore bien des extravagances au nom de l'inspiration spontanée, et d'autre part on pourrait tirer de la production raisonnée bien autre chose que le canon de Polyclète et la *Grammaire des arts du dessin* de Charles Blanc, mais, malgré tout, ceci ne tuera pas cela, on peut en être sûr, et heureusement, car ce serait la mort de l'Art. — Quant aux réalisations pratiques de l'auteur, je crains qu'il y ait là beaucoup d'illusions ; ces écoles-manufactures qui seront établies partout et qui construiront, tout d'abord, semble-t-il, des « habitats » pour le compte de l'Etat seul propriétaire, seront-elles des foyers de renaissance ou des conservatoires de poncifs ? Et puis ce mélange d'esthétique et de marxisme est vraiment réfrigérant, et ce n'était pas la peine d'agonir d'injures l'Institut pour finir par proclamer : « Un

gouvernement dont le ministère des Arts est envahi par l'anarchie esthétique ne peut qu'être lui-même le foyer de toutes les anarchies sociales! »

§

La querelle du libre échange et de la protection est un de ces duels qui, comme celui d'Ormuz et d'Ahriman, se poursuivra jusqu'à la consommation des siècles. Depuis une trentaine d'années, nous vivons, il est vrai, sous le régime de la protection, mais rien ne dit que cela ne changera pas, et, confiants dans leur bon droit, les libre-échangistes, tel M. G. Schelle dans **Le Bilan du Protectionnisme en France**, se flattent que le jour de la revanche est proche. Ce qui rend sympathique la cause du libre échange, c'est qu'elle est à la fois logique, sensée, loyale et favorable à tout le monde. Oui, mais voilà, toutes les sociétés ont toujours vécu d'illogisme, d'erreur, de roublardise et de demi-parasitisme, et c'est ce qui fait se demander au philosophe s'il n'y a pas, comme dirait Shakespeare, une âme de bonté au fond de toutes ces mauvaises choses. Que le protectionnisme soit l'art de faire enrichir quelques producteurs et surtout quelques intermédiaires par l'ensemble des consommateurs, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Chaque année, de 1900 à 1909, nous avons payé notre blé 334 millions en moyenne de plus qu'il ne nous aurait coûté sans les droits d'entrée; étendez ceci au bétail et à toutes les marchandises frappées, vous en déduirez que le protectionnisme nous coûte plus d'un milliard et demi par an et équivaut tous les trois ans à un traité de Francfort! Il est vrai que ces cinq milliards-là restent chaque fois dans le pays ; mais pour le consommateur le dommage n'en est pas moins certain. Ajoutez que le protectionnisme, en protégeant artificiellement la production, l'étiole : le producteur sûr de son gain ne fait rien pour améliorer ses méthodes, s'ouvrir des débouchés, surpasser ses concurrents ; ainsi la protection s'oppose à tout progrès, pousse au parasitisme, à la mendicité, à l'hypocrisie, à l'antagonisme social et au politicianisme, qui à son tour vit d'elle : tout ceci est sans doute un peu gros et voudrait être nuancé et justifié, mais on trouvera sinon les nuances, du moins les justifications dans le livre de M. Schelle. J'y renvoie donc le lecteur qui en sortira, je crois, rallié à la doctrine libérale (la liberté n'a-t-elle pas toujours raison ?) et convaincu que le passage même brusque de la protection au libre échange n'aurait aucun grave inconvénient et présenterait d'immenses avantages.

§

La question d'argent, importante sous tous les régimes, est peut-être plus impérieuse en démocratie que partout ailleurs. Aussi comprend-on que M. Francis Delaisi ait écrit une étude sur **la Démocratie**

et les financiers ; il l'a fait avec la verve batailleuse qu'on peut attendre d'un rédacteur de *la Guerre sociale*, mais non sans bon sens ni documentation. Toute la partie démolisseuse est saccagée avec humour ; malheureusement la partie reconstructive n'est même pas esquissée, et c'est la seule qui importe. Voici, à mon humble avis, ce qu'on pourrait dire : Il n'est pas mauvais que les membres du Parlement soient de grands industriels, de grands commerçants, de grands capitalistes, au contraire ! Le fait d'avoir fait fortune, ou tout au moins de ne pas avoir dilapidé celle que vos pères vous ont transmise, est une bonne note pour s'occuper de la fortune publique ; et la tentative qu'une Chambre fit jadis de nommer rapporteur général du budget un député pourvu d'un conseil judiciaire n'est pas à retenir, puisque ce député s'appelait Wilson. Ce qui est fâcheux, c'est le député qui, seulement parce qu'il est député, entre dans un tas de conseils d'administration ; quand c'est dans celui d'une Compagnie à laquelle il peut rendre des services en tant que rapporteur de tel ou tel budget, la chose devient déplorable. Pour remédier à cela, je ne vois d'autre moyen efficace que l'institution d'un Comité de censeurs analogue au Conseil de l'ordre des avocats : six ou douze censeurs inamovibles, nommés par le Président de la République, touchant le traitement des conseillers à la Cour de cassation, ne jugeant que sur pièces écrites, et prononçant comme peine deux mesures : l'avertissement ou la suspension (temporaire ou définitive), le mandat du député suspendu étant exercé par le président de son groupe. Avec ce comité de Damoclès, nos bons quinze-mille deviendraient souples comme des gants et propres comme des sous neufs.

§

Du moment où notre civilisation est chrétienne et n'existe que parce qu'elle est chrétienne, la science sociale a le droit de se préoccuper de la question : **Jésus a-t-il vécu ?** Une douzaine environ de pasteurs et de docteurs l'ont agitée à Berlin, les 31 janvier et 1er février 1910, sous les auspices de *l'Union moniste allemande* et c'est la traduction de leurs dires que nous donne M. Armand Lipman. Pour la plupart de ces théologiens, Jésus de Nazareth n'a pas existé ; c'est le fantôme d'une divinité antérieure, d'un dieu Jésus sauveur et conquérant qui serait lui-même le doublet de l'hébreu Josué et du grec Jason (l'agneau pascal rappellerait la Toison d'or), tous deux transpositions du soleil qui entre au printemps, époque de la Pâque, dans le signe du Bélier. L'apôtre Paul aurait prêché ce dieu fuligineux, et ce serait bien après lui que les quatre romans nommés Evangiles auraient inventé un personnage humain auquel ce culte se serait adressé. J'avoue humblement que, tout au rebours de M. Arthur Drewe, principal auteur de ce chaos d'hypothèses, je

considère les Evangiles comme des documents historiques de la réalité la plus sérieuse. Non seulement on n'a surpris aucun de ces récits en flagrant ou obscur délit d'erreur, mais encore ce n'est que par eux que nous connaissons certains détails dont l'historicité n'est pas contestable, les noms des tétrarques, par exemple, ou l'hostilité des juifs de Sion et des juifs de Sichem. D'ailleurs, en quoi l'existence de Jésus est-elle surprenante? Est-ce que tous les Olympiens n'ont pas existé, eux aussi, d'une vie historique de roi des montagnes pour Zeus et de pâtre musicien pour Apollon? Et non seulement eux, mais tous nos dieux aryens, quelques-uns étant de date bien récente, Odin, par exemple, qui fut contemporain de Pompée. Jésus a d'ailleurs sur eux l'avantage d'une réalité historique autrement précise. C'est parce que les Grecs n'avaient sur Zeus et sur Apollon que des poèmes d'imagination qu'ils perdirent leur foi en eux; avec quatre petits « livrets » comme ceux de nos Evangélistes, nous les adorerions peut-être aujourd'hui! Tout fait donc supposer qu'à cause de ces mêmes livrets nous adorerons longtemps encore Jésus.

Memento. — Emile Waxweiler : *Archives sociologiques, bulletin de l'Institut de sociologie Solvay*, Bruxelles (Paris, Rivière, dépositaire). L'institut Solvay publie mensuellement un recueil de ses travaux sociologiques poursuivis à un point de vue déterminé, suivi d'une chronique du mouvement scientifique social, et d'une chronique des groupes d'études de l'Institut Solvay (abonnement 20 fr.). Le numéro de mars contient divers travaux intéressants. A. Brachet : *Les Causes de la détermination du sexe*. Kreglinger : *Du Rôle des religions comme facteurs d'individualisation collective*. E. Waxweiler : *Sur le caractère prématuré des inductions statistiques dans l'interprétation des faits sociaux*. — Léon Gérin : *Aperçu d'un enseignement de la science sociale son objet*, Firmin Didot. L'auteur précise que l'objet de la science sociale ne peut être que les groupements humains, et cette opinion est bien préférable à celle des sociologues qui voudraient extraire de tout phénomène historique ou économique un soi-disant élément social pur qui n'est le plus souvent que simple imagination. — Gino Aries : *La Sintesi economica*, Turin, Bocca, 1911. C'est une analyse très élogieuse des œuvres d'Achille Loria, dont il faut louer, en effet, l'effort d'expliquer l'histoire humaine par l'économie sociale ; mais dans ce genre-là les travaux de Brooks Adam, d'Henri de Tourville et de Demolins ont bien leur prix. — Gaston Cahen : *Le Livre de comptes de la caravane russe à Pékin 1727-1728*, Paris, Alcan, document précieux pour les spécialistes qui étudieront l'histoire économique ; au XVIIIe siècle, c'est la Chine qui est le pays manufacturier ; la Russie n'exporte que des fourrures, des peaux de phoque, etc. — Françoise Harmel : *Une grave question de l'Education des jeunes filles : la Chasteté*, Perrin, 2 fr. 50. L'autrice ne pousse pas le paradoxe jusqu'à dire que la chasteté a fait son temps, mais elle demande que ce soit une chasteté éclairée ce qui est la sagesse même. La petite oie blanche n'est plus de

mise. — Joseph Vaujany : *L'École primaire en France, les lois fondamentales, l'école nouvelle, l'évolution de l'école*, Perrin, 3 fr. 50. L'auteur conclut en ces termes : « Partout, sauf en France, les catholiques ont l'école qui leur est nécessaire en conscience et en droit ». Comme avec un peu de bonne volonté des deux côtés toutes ces discussions sur l'instruction publique s'adouciraient ! — Anonyme : *Le Christ régnant*, lettres à la Croix, Jouve, 3 fr. 50. Mais ce n'est pas de ce côté que viendra la bonne volonté, si j'en juge par l'apologie de l'intolérance qui s'étale pages 175 et suivantes. — Georges Goyau : *Autour du catholicisme social*, 5e série, Perrin, 3 fr. 50. Ici le ton général est autrement sympathique (aussi l'auteur est-il, je crois, suspect aux zélotes). Le chapitre de début : « le Procès de la morale catholique », est tout à fait remarquable, et aussi certains de la fin : « l'évangélisation de Paris, depuis la séparation » et « le devoir des laïques pour le recrutement du clergé ». Mais si l'Eglise veut que les pères de famille ne fassent pas la grimace quand un de leurs garçons parle d'entrer au séminaire, qu'elle rétablisse le mariage des prêtres !...

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'Art monumental au Salon. — Memento.

Incidemment, et bien qu'il me soit surtout agréable de parler à propos du Salon des divers relevés d'architecture, aquarelles ou croquis se rapportant à l'art monumental historique, je voudrais pouvoir signaler les tentatives de ceux qui s'efforcent de donner à l'art de notre temps une note caractéristique, — jusqu'ici absente. — Je dois dire que, cette année encore, les exposants ne manifestent aucune intention de ce genre. Ils cherchent sans doute à inventer ; s'efforcent, échafaudent des bâtisses diverses, et lorsqu'ils veulent « faire grand » tombent dans l'incongruité et la cocasserie. — Mais c'est l'esprit de notre époque : vouloir toujours, non faire mieux, mais plus extraordinaire que ceux du passé ; étonner, surprendre, — ô tour Eiffel ? — et entasser au lieu de construire. L'art de notre temps est dépourvu de goût comme de direction ; il élève des maisons en ciment armé, des églises qui ressemblent à des gares de chemins de fer ou l'assemblage de hangars qu'on a baptisé le Grand Palais ; il se donne beaucoup de mal en somme pour n'arriver qu'à un résultat négatif, et facilement on pourrait répéter une fois de plus qu'un art décidément ne s'invente pas, ne surgit pas d'un matin à l'autre quand on le demande. Il se continue, procède par modifications successives et qui à la longue établissent ce qu'on nomme un style. Je signalais le mois passé le très bel ouvrage de M. de Lasteyrie sur *l'Architecture Romane ;* on y peut voir par quels tâtonnements, à la suite de quels persévérents efforts l'art monumental est arrivé aux chefs-d'œuvre de l'époque dite gothique. Mais jusqu'ici je ne vois rien d'analogue se produire dans l'art moderne.

C'est donc par acquit de conscience ou comme des curiosités que je signalerai des projets déconcertants, — ou honorifiques — comme le *Monument à la gloire de l'Indépendance d'un grand peuple*, de M. Maurice Durand, ou, de M. Le Monnier, *Une exposition permanente à la gloire de la République* : les *Nouvelles scènes du théâtre national de la Comédie Française*, de M. G. Castel ; *Un Champ d'aviation* — qu'il fallait bien attendre! — de M. Dumail ; puis des casinos, théâtres, palmariums, monuments funéraires; une *église à la gloire des Marins*, de M. Emry — il y a beaucoup de gloire dans ce Salon ! — *l'église du Rosaire à Paris*, de M. Pierre Sardou ; l'*église de Coulommiers*, de M. Brunet ; un *projet d'exposition pour la ville de Barcelone*, de Gallardiu ; l'*Ecole des Beaux-Arts* en sucre candi de M. Roux Spitz, ou les cabanes à lapins de la «Société coopérative d'habitations à bon marché *Chacun chez soi* », de M. G. Vaudoyer.

A ces tentatives bien inutiles, — au point de vue artistique du moins — il semblerait naturel de préférer l'essai d'adaptation de notre architecture historique que tenta M. R. Fournez. Malheureusement son envoi concerne « un *château exécuté pour M. Emilio de Anchorena à Tandil*, province de Buenos-Ayres » ; c'est-à-dire qu'il n'a pas interprété l'architecture du pays, — qui très vraisemblablement d'ailleurs n'a jamais existé — mais transporté au delà de l'Atlantique des formes qui n'appartiennent qu'à l'Europe. — Mais on pourrait signaler équitablement parmi les plus louables tentatives, le projet de *hall exécuté pour le prince Z..., à Chester*, — d'un bien autre intérêt que les constructions *modern-style* que continuent à perpétrer la plupart des architectes.

§

Nous arrivons cependant aux relevés d'églises du Moyen-Age, — généralement établis en toute conscience, sinon avec bonheur. C'est le joli *portail de Beaulieu* (Corrèze) par M. Haffner; l'*église d'Auvers*, près Pontoise, XII^e^ et XIII^e^ siècles; additions du XVI^e^ et remaniements modernes, de M. Jean Viraut; l'*église de Saint-Thyrse à Châteauponsac* (Haute-Vienne), avec quelques jolis détails, par M. Marcel Pontaraud ; des études sur l'*architecture religieuse du Soissonnais* par M. Louis Charles, mais où la curieuse église d'Urcel avec son porche à arcades, se trouve peu avantagée ; une étude décorative sur *Saint-Gilles du Gard*, E. P. Harant, etc... Mais on doit spécialement mentionner le travail de M. L. O. Gautier sur la *chapelle de Loquirec* (Finistère) avec de curieux détails de l'abside, du clocher, le rétable du maître-autel et la Vierge ouvrante, et, de M. Chaussepied, des travaux intéressants qui concernent la *chapelle de Saint-Jean Balanant en Plouvien* (Finistère, XV^e^ siècle), à

côté d'un projet de chapelle ouverte pour les « Pardons » de *Notre-Dame du Folgoat*, où l'auteur a excellemment appliqué les éléments architecturaux du pays. — Parmi les études de détail ce sont surtout les très belles portes de l'*église Saint-Maclou*, un des joyaux de Rouen ; une porte de *Saint-Wulfran d'Abbeville* et la *porte de Saint-Etienne, à Burgos*, par M. Anselmi ; encore une *porte de Saint-Maclou*, mais à Pontoise, par M. A.-L. Nicolas ; les *Orgues de Moret*, avec de bizarres sculptures figurant des personnages agenouillés qui tiennent des armoiries, par M. A.-L. Bray ; trois grandes aquarelles de *Saint-Trophine d'Arles*, par M. H. Castan ; le grand *clocher de Senlis*, par M. Lucien Prieur ; la façade de *Saint-Antoine*, la plus jolie église de *Compiègne*, avec un encadrement de même style par M. Balmary ; des études sur *Reims* : *porte romane et cloître de la cathédrale, cloître et chapiteaux de Saint-Remi*, par M. Rauber ; la *chapelle funéraire de Guillaume de Seigne à Bléré* (Indre-et-Loire), qui offre de jolis détails de piliers, de voûtes, de niches dans l'abside, par M. Texereau ; le *tombeau de Guillaume du Bellay*, ou du moins ce qui en subsiste dans la *cathédrale du Mans*, crayon noir de M. L.-O. Gautier, et le célèbre *mausolée de Philibert le Beau* dans l'*église de Brou*, relevé au trait ombré de MM. R. Castro et R. Radeslavoff.

L'architecture civile est représentée par les relevés de M. Paul Tournon, sur le *château d'Anet ;* un essai de restauration de l'*hôtel des Pénitentes*, ancien *logis de la Voulte*, à Angers, travail intéressant de M. J. Girardin ; les jolies aquarelles du *château de Martainville* (Seine-Inférieure), par M. J. Barreau ; des détails de *l'hôtel de Vogué* à Dijon, par M. Rabussier ; une pompeuse *cheminée de Versailles*, par M. H. Thiry, et, comme décoration encore, on peut citer les pavés de terre émaillée de M. R. Danis ; les relevés de fresques du *château de Fenis au val d'Aoste*, exposés comme de coutume par M. Ch. Chauvet, et, de Yperman, une *peinture murale*, très abîmée malheureusement, de *l'église d'Anvers-le-Hamon* (Sarthe). A cette série, on peut joindre encore les jolies *fontaines du Var* de M. Roustan : Besse, Cotignac, Trans, etc...

Hors de France je ne vois guère à signaler que les aquarelles très intéressantes de M. Paul Tournon, rue *Saint-Apollinaire in nuove à Ravenne ;* les fragments d'architecture allemande de M. Esbaecher ; l'église byzantine *Zeirek Djami de Constantinople*, par M. Ad. Thiers, assez vilain monument surmonté de coupoles basses ; et le *tombeau d'Innocent VIII* à Saint-Pierre de Rome, aquarelle puissante de M. Henri Prost.

§

Maintenant, c'est la série toujours nombreuse des dessins, aqua-

relles, croquis de voyages ou de vacances, et, comme d'habitude, un certain nombre de planches concernent le vieux Paris, dont les coins les plus caractéristiques vont disparaître sous la pioche des Béotiens qui prêchent à tous les carrefours l'assainissement et l'hygiène, les espaces vides et la circulation des autos. On remarquera des aquarelles de M. Leclerc ; de M. Pierson (*Saint-Gervais*, *rue de Venise*, *Saint-Séverin*, *l'abside de Saint-Merri*) ; le *chevet de Saint Gervais*, crayon noir et couleurs, par M. Toulouse ; les démolitions de Paris (*rue Saint-Vincent*, rue *Jean-de-Beauvais*), par M. Schneider, etc. — A *Abbeville* nous trouvons encore de vieilles maisons que reproduit une aquarelle de M. Bonnefoy ; la *maison de François Ier*, croquis à la plume de M. Bouchaud ; à *Amiens*, la *maison du Blanc-Pignon*, de M. Labouré ; à *Beauvais*, le joli *porche de la rue de l'abbé Gellée*,— qui passe ici pour un coin du Palais Espicopal, — par M. Mizard ; à *Laon*, la *porte d'Ardon*, crayon noir de M. Laroche, qui envoie de même un coin de la *Cité de Carcassonne* ; à *Reims*, ce sont des *Vieilles maisons* de M. Roth, qui a réuni dans le même cadre le *Toit d'Or* à *Inspruck* et des *coins de Nuremberg* ; à *Meulan* (Seine-et-Oise), c'est un portail de la vieille *église* désaffectée de *Saint-Michel*, aquarelle de M. L.-H. Gut ; en Normandie, les vieilles *rues de Rouen*, de M. J.-A. Etienne ; une *Cour de la rue Martainville*, par M. H. L'Homme ; près de Dieppe, le manoir du vieil armateur *Ango*, — porte d'entrée et cour, — deux bonnes aquarelles de M. E. Freynet ; au *château d'Alençon*, la *Tour Couronnée*, aquarelle de S. Broux. Sur la Bretagne nous avons des envois de M. Laurentin ; de M. R. Lafargue, les *églises* si tristes du *Faouet*, *Locronan*, *Penmarch* ; les *environs de Guingamp* de M. Lauthe, les *vieilles maisons de Quimperlé*, *d'Auray*, de Mlle A. Montfort ; la *chapelle de Perros-Hamon*, *près Paimpol*, par M. A.-L. Henry ; l'église du *Favouët* et la *rue du Pont* à *Pontivy*, par M. J. Forges.

A *Chartres*, M. Ch. E. Minel a remarqué de vieilles maisons ; M. Miroux, la *Tourelle d'escalier* dite de la *Reine Berthe* ; à *Blois*, M. Emile Bois s'attarde devant le pont, qui traverse la Loire, et la perspective de *Saint-Laumer* ; de *Châteauroux*, M. A. Besnard nous montre la *porte de Deols* ; *Nevers* est représenté par des dessins de M. Mohler (*rue de la Fontaine* ; les *vieux remparts*), une jolie aquarelle de M. Turin sur la *porte du Croux*. Il faudrait citer encore les dessins amusants de M. Ch. Rabussier sur Beaune, Tours, etc... ; deux dessins teintés sur le *Vieux-Château Gontier*, de Mme Dupré ; les *croquis d'architecture en Touraine* de M. C. Rivet ; la *maison du Doyenné à Moulins*, avec une très belle tour d'escalier de la Renaissance, par M. P.-R. Mairet ; les aquarelles de M. Haffner sur les *rues de Beaulieu* (Corrèze) ; la *porte Guillier*

à Semur, par M. Marchand ; quatre paysages de Mlle G. Pénigaud (*Eglise de Lain* (Yonne), *Cluny*, etc.) ; les *Vieilles maisons de Salins* et la très belle *cour de Notre-Dame à Dijon*, par M. C. Drouot. — Des régions méridionales ce sont encore des aquarelles et dessins sur *Thonon* (*Haute-Savoie*), — *place de l'Hôtel-de-Ville*, *rue des Arts*, etc. — par M. Mayeux ; sur *Nîmes*, par M. Ponsin ; l'entrée du *cirque d'Orange*, par M. Duval, qui donne également *l'avant-porte de Carcassonne ;* une *maison fortifiée de Périgueux*, par M. G. Belnet ; les *fonts baptismaux de Boussens* (Haute-Garonne), très belle planche de M. Mizard ; *l'entrée du cloître à Saint-Bertrand de Comminges*, par M. P. Harant, et six croquis de voyage sur *Westminster*, *Amboise*, *Saint-Jean-Pied-de-Port*, *Bayonne*, etc... par M. A. Guéritte.

Hors de France, quelques aquarelles et dessins concernent seulement l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, etc. Ce sont des envois de M. Ch. Zipper sur le *Mont-Sainte-Odile* en Alsace ; la *porte des Souabes* à Fribourg, d'une architecture cocasse, par M. Balleyguier-Wherris ; *un intérieur d'église à Toscanella* (Toscane), par M. H. Kraff ; le *pont et « calle del Paradisio »*, à Venise, par M. J. Fugairon ; deux planches très coloriées sur la *Mortorana*, *à Palerme*, par M. Pierre Duménil ; des aquarelles sur *Venise* et *Florence* (*statue du Colleone*, *escalier du Bargello*, etc...) pour M. Martineau et les villes et monuments d'Egypte, de M. Maurice Pillet (le *Caire*, *Aboukir*, les *Pyramides*, *mastaba de Mer-Rouka*, *mosquée d'El-Hakem*, etc...)

§

Il reste la série des dessins, cartons, eaux-fortes, gravures, etc... exposés hors de la section d'architecture, le long de la galerie bordant en hauteur la grande nef du Palais, et dans deux salles voisines de la travée centrale ; il serait injuste de n'y pas signaler nombre d'œuvres intéressantes et qui d'ailleurs se trouvent ressortir de cette rubrique, — nous excusant, au reste, de ne pouvoir en donner qu'une énumération. Ce sont les aquarelles de M. G. Guillaumot sur le *Vieux Paris* (*cour de Rohan*, *Saint-Etienne-du-Mont*, la *rue de l'ilôtel-de-Ville*) ; la *cour du musée de Cluny*, eau-forte de M. Ch. Pinet ; une eau-forte en couleurs de M. René Lorrain sur *Saint-Nicolas-du-Chardonnet ;* la *rue des Prêtres-Saint-Séverin*, par M. Pierre Boissart. Plus loin sont des aquarelles sur les *marchés de Dieppe*, *Falaise*, *Senlis*, par M. Pierre Vinit ; *l'Eglise de Dives*, crayon rehaussé de J. Frois ; la *vieille maison de la rue Saint-Romain à Rouen*, lithographie de M. G. Broquelet ; la *Cour du Halage*, eau-forte de M. Dallemagne ; le grand tryptique de M. L. Gautier sur la *cathédrale de Rouen*, la *Sainte Chapelle* et la *tour Saint-*

Jacques ; deux eaux-fortes de M. Grouiller sur *Caudebec-en-Caux ;* des aquarelles bretonnes très heureuses de M. M. Baudouin ; le *porche nord de Chartres*, de M. G. Dupin; la *cathédrale* de *Chartres*, encore, et la *Tour de l'Horloge à Tours*, un des derniers restes de la grande abbaye de Saint-Martin, de M. H. Fitton ; des eaux-fortes de M. Le Randolph sur *Moret, l'eglise de Nemours, Chartres, l'église d'Ecuelles*, etc. ; les *ruines de la chapelle Saint-Jacques, d'Orléans*, transportées dans le square de l'Hôtel de Ville par M. A. Bénard ; le vieux *pont de Limoges*, de M. Trowbridge ; une très belle eau-forte de M. Boissart sur la *porte de l'hospice, Comtessee*, à Lille ; la *place du château à Roanne*, curieux dessins rehaussé, de M. P. Reynaud ; un coin du *château d'Angers*, eau-forte de M. Huault Dupuy ; la *porte des Cordeliers à Loches*, par M. Hérisson et l'envoi de Mlle J. Simonnet : *Brantôme ; ruines de l'Ile de Ré*, etc. — J'ajouterai une jolie aquarelle de M. L. Chavignaud sur le *Lac d'amour à Bruges ;* la *grande place de Malines*, avec la tour de Saint-Rambaut, eau-forte de M. H. Hillier ; des *Coins de Venise*, aquarelles pleines de lumière de M. Matteo Brondy ; de eaux-fortes sur *Fribourg*, par M. P. Boiroux, et, pour finir, une très belle aquarelle de M. G. de Launay, intitulée : l'*Ancien Cloître* malheureusement sans autre désignation.

Memento. — Le dernier fascicule du *Vieux Montmartre* (janv.-juin 1911), paru seulement ces temps derniers, donne des indications intéressantes sur *la Mitre du Nord de l'Observatoire ;* des notes sur la *Numismatique Montmartroise ;* la *Huttes aux gardes*, par Gaston Capon. — et reproduit une note curieuse de Philibert Audebrand : *Comment la rue Lepic faillit s'appeler la rue David-d'Angers*. — On peut recommander dans les *Publications pour faciliter les études d'art en France* (*Bibliothèque d'art et d'archéologie*) le consciencieux *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France*, qui a publié un premier volume sur la *Franche-Comté*, par M. l'Abbé Paul Brune. — Dans *le Tour du Monde : La chasse dans la Pampa de l'Argentine*, par M. Geoffroy Daireaux ; *Un mois en Mandchourie* avec les Hounghouses, par M. Francis Mury ; *Sur les confins de la Tripolitaine* par M. Léon Pervinquière ; — des articles sur *le Vendredi Saint à Séville*, par M. François Mazande ; le *Nouveau Campanile de Saint-Marc de Venise ; un sanctuaire Cananéen vieux de 4000 ans ;* Gézer ou Jazer, entre Jaffa et Jérusalem ; *Dernières nouvelles des fouilles d'Alésia*, etc...

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Magistrature dans une démocratie, F. Labori. Discours prononcé à l'ouverture de la conférence du stage, Paris, Alcan Lévy (imprimé aux frais de l'ordre).

L'ordre des avocats a fidèlement conservé l'antique coutume d'une

réunion solennelle au début de chaque année judiciaire. L'ouverture de la conférence du stage en est l'occasion. Le Bâtonnier, après avoir célébré la noblesse de la profession, rappelé les règles nécessaires au maintien de sa grandeur et de son prestige, évoque le souvenir des morts de l'année précédente, puis viennent les discours des deux premiers secrétaires ; l'un est consacré à l'éloge d'un ancien, l'autre à une étude juridique favorable aux développements littéraires ou historiques.

Autrefois, la magistrature observait la même coutume. La Cour de Cassation, la Cour d'Appel, le Tribunal s'assemblaient séparément dans leur Première Chambre. Un magistrat choisi parmi les plus diserts entretenait ses collègues de la haute mission et des grands devoirs de la magistrature, puis saluait la mémoire de ceux que la mort avait frappés depuis la dernière assemblée. C'était, avant de recommencer à juger, un moment de recueillement, l'évocation en commun de la gravité de la tâche à remplir, un pieux souvenir aux disparus ; c'était, en un mot, après la dispersion des vacances, la rentrée dans la grande famille judiciaire.

Personne ne se plaignait de ces assemblées ; mais, il y a quelques années, un ministre de la Justice les jugea inutiles. Il était pour le pratique. Tout ce qui n'a pas un résultat utilitaire immédiat lui paraît vain.

A quoi servaient ces palabres? La République était-elle plus forte parce qu'un Avocat Général avait consacré ses vacances à polir une harangue élégante ? L'éloge a-t-il jamais ressuscité les morts ? — Non ; alors plus de ces cérémonies qui, par leur protocole suranné, rappelaient les régimes déchus. Il faut démocratiser, démocratiser partout, démocratiser sans cesse. Il est regrettable que les juges ne siègent pas en veston ; en attendant la suppression de la robe, il convient de réduire peu à peu le cérémonial judiciaire. Que tout se passe à la bonne franquette. Les cantonniers ont-ils des assemblées solennelles ? Pourquoi les magistrats en auraient-ils? De telles inégalités sont insupportables dans une démocratie consciente et organisée. L'heure de la rentrée des Tribunaux a sonné : vite que les juges montent sur leurs sièges et débitent des jugements, comme les postiers débitent des timbres derrière leurs guichets. Les discours ? Il faut les réserver aux parlementaires. La tradition et les devoirs ? Ils se résument dans une formule très simple : s'efforcer d'être agréable au Gouvernement. Il est temps que la magistrature prenne conscience des réalités et devienne pratique.

Ainsi pensa l'occasionnel Garde des Sceaux, et, d'un trait de plume, il supprima les assemblées solennelles de la magistrature. Je suis sans admiration pour ce geste, et, loin de m'enchanter, une magis-

trature qui n'aurait d'autre règle que l'esprit pratique me donnerait les plus vives inquiétudes.

La tradition a conservé chez les juges français une conscience dont la plus belle forme est le désintéressement et qui se perpétue précisément parce que ces juges se placent au-dessus des réalités et ont le légitime orgueil de les dominer.

S'il est téméraire de déclarer que l'Europe nous envie notre administration, on peut affirmer que notre magistrature est la première du monde par son savoir et ses vertus. La moins bien rétribuée, elle est la plus probe. Et cependant, pour un juge qui voudrait trafiquer de son pouvoir, que de tentations ! Il n'est pas de métier où soient plus fréquentes les occasions d'être malhonnête avec profit.

Le magistrat français, souvent peu fortuné, pauvre même parfois, tranche des différends qui roulent sur des millions, écoute des avocats qui, en une audience, gagnent ce qu'il reçoit, lui, pour une année de travail, et sa conscience reste inébranlable ; il n'est pas d'exemple qu'un magistrat français ait vendu son jugement.

Certes, cette intégrité a sa source dans les qualités individuelles ; mais si elle est si robuste, si on la trouve toujours la même à tous les degrés de la hiérarchie judiciaire, cela provient de ce qu'il y a un esprit de la magistrature, comme il en existe dans tous les corps anciennement organisés, esprit dont l'influence mystérieuse entretient les vertus sans lesquelles le corps se désagrégerait rapidement. Un exemple : les avocats se communiquent sans reçu les pièces de leurs dossiers, quelle qu'en soit l'importance. Fréquemment l'issue d'un procès dépend d'un document qui a la valeur d'une fortune. Or, le cas ne s'est jamais présenté d'un avocat détruisant une pièce reçue en communication. Cependant, cette destruction ne comporterait aucun risque puisqu'il n'existe aucune preuve de la remise du document.

Des avocats eurent des défaillances, commirent des fautes (il n'est point de profession, si sélectionné qu'en soit le recrutement, qui ne connaisse ces tristesses), pourquoi ne commirent-ils jamais celle-là, si facile, et dont un plaideur sans scrupules n'eût pas marchandé la rétribution ?

Ils étaient protégés contre cette forfaiture par l'esprit traditionnel du barreau français, comme nos magistrats sont protégés contre la prévarication par l'esprit traditionnel de la magistrature française.

Il est des choses qui ne meurent pas. Lorsqu'un honnête homme descend au tombeau, les vertus dont il honora sa vie ne disparaissent pas avec lui. Par une loi mystérieuse, mais certaine, elles se prolongent dans sa postérité et dans sa profession si cette profession était organisée comme une autre famille ; elles continuent à vivre, invisibles, mais constamment présentes, dissipant les tentations, montrant le devoir simple et impérieux. Ainsi, des morts,

survit le meilleur : la perfection morale où ils atteignirent, et le trésor de ces survivances s'accroît sans cesse, versant inépuisablement les inspirations à tous ceux qui marchent dans le sillage des disparus.

Néanmoins, pour que cette conscience collective persiste et se développe, il est prudent de l'entretenir. Or, à cet égard, les assemblées corporatives sont précieuses ; elles sont l'équivalent de ces réunions où se retrouvent régulièrement les membres d'une même famille et qui sont nécessaires, non seulement pour conserver la cohésion entre les membres de la famille, mais aussi et surtout pour en maintenir l'esprit et prolonger à travers le temps son unité puissante.

C'est pourquoi la suppression des assemblées judiciaires, parfaitement inutile et que personne ne réclamait, fut une faute.

Comme s'il avait voulu réveiller la voix qui jadis, dans le prétoire, au début de chaque année judiciaire, évoquait la figure du juge idéal, le bâtonnier des avocats, M. Labori, avec autant d'éloquence que d'élévation de pensée, a exprimé son opinion sur ce que devait être **la magistrature dans une démocratie**. Nul n'était mieux qualifié. Lutteur vaillant autant que désintéressé, il a livré, à la barre, des combats sans précédents ; il a poussé son effort dans les mêlées politiques, il a affronté l'aveugle et brutale passion des foules ; il a même siégé au Parlement. Il peut donc parler de la magistrature autant que de la politique, et tirer de son expérience des conclusions profitables.

Les voici :

Dans une démocratie, la loi doit être souveraine ; elle doit être aussi, non seulement l'expression plus ou moins arbitraire de la volonté générale, mais encore celle de la justice sociale. Que la loi soit difficile à faire et que souvent elle soit mal faite malgré les bonnes volontés, ce n'est pas ici le lieu de le constater. Mais si, en tous cas, la difficulté est grande de faire de bonnes lois, combien n'en est-ce pas une plus grande de les appliquer ?

Source unique de tous les pouvoirs, le peuple est un maître exigeant. Certains de ses interprètes le sont en son nom plus encore que lui et, quand la loi gêne leurs passions ou leurs fantaisies, ils cherchent fréquemment les moyens d'assouplir les textes législatifs à l'interprétation tendancieuse qu'ils prétendent en imposer. De là, du moins dans les affaires qui touchent à la politique, — et sans parler des abus en matière privée, inévitables plus ou moins dans tous les temps — de trop fréquents efforts de la puissance gouvernementale pour exercer son action sur l'administration de la justice.

Pourtant, rien n'est plus nécessaire à toute société civilisée qu'une justice indépendante. Même en démocratie, une chose est plus haute que la volonté et, en tous cas, que les caprices des majorités : c'est, pour ceux-là mêmes qui méconnaissent le caractère éternel et absolu des principes, le

droit fixé par la loi. Le jour où l'interprétation de la loi serait livrée par la faiblesse de celui qui l'applique à l'arbitraire du pouvoir politique, il n'y aurait plus de justice, c'est-à-dire plus de garanties pour la personne humaine, partant plus de garanties, non seulement pour la fortune, mais pour la liberté et parfois pour la vie des citoyens.

. . . . . .

Il faut que la puissance politique souffre des limitations, qu'elle sache se les imposer à elle-même. Il faut que la magistrature soit indépendante de son action. Bien mieux, il faut que ceux qui nous dirigent aient le courage d'accepter qu'elle le soit. Leur devoir est de fortifier le juge, en dépit du sentiment qui peut les pousser à augmenter sans cesse leur propre autorité, en dépit même d'une opinion trop facilement portée au changement irréfléchi. Pour que la justice soit juste, il ne faut ni lois susceptibles de l'inamovibilité, ni lois de dessaisissement, ni lois à effet rétroactif. La monarchie absolue a su comprendre la nécessité d'un pouvoir judiciaire fortement établi. Quand une fois les parlements eurent été diminués, quand les rois ont eu trop brutalement porté la main sur leur indépendance, les jours de la royauté étaient comptés. Puisse notre régime d'opinion profiter de l'enseignement ! Il serait désastreux que le fait du prince pût devenir constitutionnel sous la République !

Et si, pour des raisons ou pour d'autres, la démocratie ne se résout pas à faire aux magistrats des situations matérielles proportionnées à la grandeur de leur fonction, que du moins elle prenne bien garde de ne pas diminuer leur crédit, de ne pas porter atteinte à leur considération. Qu'elle les grandisse, au contraire, et qu'elle les élève ! Elle donnera ainsi à leurs décisions une haute valeur morale, et ce sera la meilleure sauvegarde de l'ordre public. Que les gouvernements, en un mot, ne songent pas à faire du corps judiciaire un corps de fonctionnaires, dont le devoir serait d'obéir dans tous les sens aux chefs éphémères d'une multitude changeante et mal avertie ! Qu'ils en fassent au contraire un grand corps indépendant, respectueux sans doute des autres pouvoirs, mais exclusivement chargé de rendre la justice à tous, sans acception de partis ni de personnes !

On ne pouvait mieux dire. Tous les magistrats ont dû recueillir avec agrément ces paroles où semblait revivre la voix qui jadis célébrait et entretenait l'idéalisme traditionnel de la magistrature.

JOSÉ THÉRY.

QUESTIONS COLONIALES

A. Souleyre. *Le Transsaharien. Son utilité, ses conditions d'établissement et d'exploitation*, Paris-Nancy, Berger Levrault éditeurs. — La grande idée française de M. Berthelot : *le Transafricain*. — Memento.

Entre autres folies qui agitent l'esprit humain en proie à la manie du progrès et de la conquête des espaces inconnus, la moindre n'est pas la *folie du rail*. Les Russes accomplirent d'abord ce tour de force du chemin de fer *transcaspien* du Sud de l'Empire à Merv et à Samarcande, puis, cet autre, aussi remarquable, du *trans-*

sibérien de Pétersbourg à la mer de Chine. Ce fut ensuite la pénétration de la Chine par les syndicats belges, français, anglais, allemands et américains, lignes du Hoang-ho et du Yang-tsé, la construction de la ligne de Haïphong-Hanoï à Yun-nan-sen, le grand programme indochinois de 1898, en partie réalisé aujourd'hui : plus de deux cents millions dépensés en terre coloniale française. Ce fut encore le programme africain avec les lignes de pénétration de l'Afrique occidentale française de Dakar, de Conakry, Bingerville, de Porto-Novo vers l'hinterland soudanien. Puis, la Turquie acheva, sans bruit, en sept ans, une ligne de 2.000 kilomètres à travers les déserts d'Arabie, cependant que l'Australie abordait la construction de deux grandes lignes en région désertique pour relier la partie sud-orientale du continent austral à la Westralie et aux territoires du Nord. Enfin, je ne citerai que pour mémoire les lignes gigantesques des Etats-Unis et du Canada, reliant les deux Océans.

Cet effort ne paraît pas suffisant à nos modernes capitalistes. A une heure récente, des pourparlers diplomatiques mettaient à l'ordre du jour simultanément et de façon connexe le projet du Homs-Bagdad et les lignes de notre Congo devenu, pour partie, allemand. Avant même qu'on soit exactement fixé sur la valeur réelle de ces voies ferrées et sur les avantages précis qu'en retirera la colonisation, voici qu'il devient de mode parler du *Transsaharien* et, mieux, d'un vaste projet qu'on intitule pompeusement le *Transafricain*. Pour ne citer après le projet Duponchel (1878) que deux études anciennes déjà et fort remarquables, M. G. Rolland, il y a plusieurs années déjà, 1890, marqua les traits essentiels du tracé d'un Transsaharien rationnel et M. Paul Leroy-Beaulieu s'essaya à en démontrer l'utilité. Un ingénieur distingué, M. Souleyre, vient de consacrer un travail fort intéressant à la question sous ce titre **le Transsaharien**, *son utilité, ses conditions d'établissement et d'exploitation*. Ce travail, encore que rentrant parfaitement dans le cadre des questions coloniales, puisqu'il intéresse à la fois l'Algérie et notre Afrique occidentale française, est trop technique pour que je l'examine dans tous ses détails qui dépassent, d'ailleurs, ma compétence. Mais l'auteur lui-même, dans ses considérations générales, fournit à ma critique l'occasion de s'exercer à un point de vue général, le seul qu'il me soit permis d'aborder.

Deux faits de première importance, dit-il, autorisent aujourd'hui à poser la question du Transsaharien devant l'opinion publique : l'Europe commence à manquer de viande que le Soudan peut lui donner plus économiquement par voie ferrée que par navires fréquentant la côte occidentale d'Afrique ; la France a besoin de troupes noires qu'un Transsaharien amènera sur la rive sud de la Méditeranée, quelles que soient les fortunes de la guerre dans l'Atlantique.

Donc, deux considérations, l'une, d'ordre économique, l'autre, d'ordre militaire et stratégique. Ces deux considérations suffisent-elles pour justifier l'opportunité du chemin de fer à construire? Je ne le crois pas. Je le répète, sans discuter s'il est possible de construire à bon compte et rapidement la ligne à travers le Sahara, j'estime que le moment n'est pas encore venu d'entamer cette œuvre gigantesque où s'engloutiraient un nombre considérable de millions. Il y a une crise de la viande en Europe ? C'est possible. Mais le consommateur répugne déjà à consommer la viande congelée importée par frigorifiques des Etats-Unis et d'Australie. Cependant, cette viande est d'excellente qualité. A fortiori, il se souciera peu d'accorder sa clientèle suivie aux viandes africaines qui, — j'en ai goûté, — sont de qualité plutôt médiocre. M. Soulevre se base sur l'exemple de l'Australie et démontre que la superficie du Soudan propre à l'élevage du mouton n'est pas inférieure à celle du continent austral. Mais que de progrès à réaliser encore dans l'élevage pour que les produits soudaniens puissent être utilement transportés à Marseille ! Il y a deux ans, une étude faite par la chambre de commerce de Paris établit nettement la qualité inférieure des viandes et cuirs du Soudan. Premier point : le chemin de fer construit, les marchandises à transporter donneraient un rendement mauvais, pour ne pas dire nul. En ce qui concerne, en second lieu, les troupes noires, il serait peu sage de ne considérer cette question que du point de vue métropolitain. Sans doute, — le gouverneur général Ponty l'a déclaré à maintes reprises — l'Afrique occidentale française peut fournir à la métropole, ou mieux à son prolongement algérien, un contingent de vingt mille Sénégalais et Soudaniens, lequel, remplaçant les troupes blanches d'Algérie, rendrait libre, pour une guerre européenne, un corps d'armée. Mais il ne faut pas perdre de vue que ceci n'est possible qu'en dépeuplant de leurs forces les plus viriles nos possessions du Soudan. Serait-il de bonne politique de dépeupler ainsi nos colonies naissantes qui ne constituent nullement, — ce serait une erreur de le croire et de l'affirmer, — un réservoir d'hommes inépuisable? Second point, donc, l'avantage d'ordre utilitaire et stratégique, à tirer de la construction éventuelle d'un Transsaharien, est *très limité* et ne vaudrait certainement pas les sacrifices pécuniaires que réclamerait l'achèvement d'une œuvre aussi considérable. Sans se montrer le moins du monde sceptique sur l'utilité réelle des emprunts coloniaux, il est permis de se demander si, à l'heure où la métropole est écrasée par un budget général de dépenses à la veille d'atteindre le cinquième milliard, on peut encore lui imposer la charge des annuités qui correspondraient à un emprunt de 300 millions nécessaire pour construire le Transsaharien projeté. Sans parler de ces fameuses réformes sociales sous le faix desquel-

les s'effondre actuellement la parti radical, n'est-il pas mille dépenses plus urgentes à engager dans la métropole même ? Et, — M. Souleyre, algérien d'attaches et d'occupations, le doit comprendre mieux que personne,— cet élevage du mouton ne devrait-il pas précisément être entrepris en Algérie plutôt qu'au Soudan ? En Algérie, sur les plateaux, des pâturages merveilleux pourraient être aménagés et la transhumance des troupeaux très aisément réalisée dans les régions côtières.

Entreprendre le Transsaharien passe encore : l'utilité s'en peut défendre avec d'excellents arguments et M. Souleyre, dans son étude remarquablement documentée n'y a pas manqué. Son intérêt, de plus n'est pas contestable, puiqu'il amènerait de rapides communications entre le sud-algérien et l'Afrique Occidentale. Mais que dire des projets nouveaux qui viennent, ces derniers temps, de se faire jour, lancés et appuyés par des personnalités considérables ! M. Berthelot, dans *le Matin*, fit paraître un article intitulé : *Une grande idée française* : **le Transafricain.**

Le grand mérite, le trait de génie de M. Berthelot, dit M. Alfred Guignard (1), c'est d'avoir envisagé la question avec une absolue loyauté. Dans son projet, le Sahara demeure ce qu'il est : un obstacle : le noir, un client non incertain, mais inconnu, sur lequel une grosse entreprise financière ne peut tabler d'abord. Seulement, derrière le Sahara et les populations tropicales, l'Afrique australe recèle d'autres hommes de notre race, businessmen d'envergure, dépendant de l'Europe où ils sont fréquemment appelés. Si, sur les dix mille kilomètres d'Alger au Cap, leur transit suffit à compenser l'exploitation sans recettes des quinze cents kilomètres sahariens, le transafricain paiera et il faudra l'établir. Dès lors, le désert n'est plus qu'une mer de sables à faire franchir *par trains rapides* à une clientèle de même ordre que celle amenée par paquebots à travers l'Océan de New-York en Europe. Les caractéristiques du projet en découlent : matériel lourd, confortable et voie large, c'est d'une logique indiscutable.

Cette ligne, avance d'autre part (2) M. Roume, ancien gouverneur général de l'Afrique Occidentale, constituerait, peut-on dire, l'épine dorsale du continent africain... Elle nous apportera en outre des bénéfices plus immédiatement tangibles en amenant à la France, aux ports français de la Méditerranée et de l'Algérie, un transit important de voyageurs et de messageries.

Enfin M. Gauthier, sénateur, ancien ministre, après avoir constaté que « l'utopie n'est plus, de nos jours, un royaume sans sujets », envisagea (3) *sans sourire* la possibilité d'un transafricain électri-

(1) Alfred Guignard : *Le Transafricain de M. Berthelot*, article paru dans *la Vie* du 27 avril 1912.

(2) Roume : *Les Chemins de fer en Afrique et le Transafricain*, dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de mars 1912.*

(3) A. Gauthier : *Le Transafricain et la route des Indes*, dans *le Journal* du 27 avril 1912.

que mû avec les forces hydrauliques qui abondent aux environs du lac Tchad, comportant des trains réalisant une vitesse de 200 kilomètres, ce qui permettrait « à un voyageur parti de Londres le dimanche « au soir, par exemple, de toucher le jeudi suivant aux rives de l'O- « céan Indien. L'œuvre est gigantesque, ajoute M. Gauthier, et de « longue haleine; elle ne coûterait pas moins de trois milliards. « Elle ne dépasse pas notre capacité financière. » Elle ne dépasse peut-être pas notre capacité financière, mais elle dépasse certainement les limites de notre entendement.

Voici un cas curieux de *folie capitaliste*. Comment des personnalités d'expérience incontestable, des hommes de la plus haute valeur ont-ils pu s'arrêter à une semblable conception?

M. Berthelot, dit M. Roume, asseoit sa démonstration sur les considérations suivantes. Il prend comme base le nombre des voyageurs actuellement transportés d'Europe dans l'Afrique du Sud par les nombreuses lignes de navigation qui la desservent et admet qu'une proportion importante de ces voyageurs préfère la voie de terre à la voie de mer et que la fraction ainsi détournée sera suffisante pour alimenter le trafic du chemin de fer... Les steamers les plus rapides mettent 17 jours de Southampton au Cap; deux jours de plus sont indispensables pour gagner Johannesburg. Qu'on suppose le Transafricain construit, il mènera en neuf jours de Londres à Johannesburg, *via* Calais et Marseille.

Parfait! mais, d'abord, en matière de chemins de fer, n'est-il pas de règle constante que les frais d'exploitation ne sont jamais couverts par le trafic *voyageurs*, et que, seul, le trafic *marchandises* donne des bénéfices? De toutes nos lignes coloniales, indochinoises ou africaines, combien donnent un rendement appréciable? Mais laissons cela. M. Berthelot, M. Roume, M. Gauthier, ont-ils réfléchi, une seconde, à l'état lamentable dans lequel se trouveraient, au point de vue physique et moral, des voyageurs qui auraient traversé en 5 ou 9 jours, peu importe, le continent africain? Il faudrait évidemment installer des hôpitaux à chaque station et aux points terminus.

Déjà, les voyageurs qui effectuent le trajet relativement court de Dakar à Saint-Louis sortent du train à demi morts de fatigue. A *fortiori*, imagine-t-on la dépression de gens qui auraient subi ce supplice effroyable oublié par Octave Mirbeau dans son *Jardin* de demeurer clos dans des wagons, — fussent-ils vastes et confortables, — du Cap à Tombouctou? Certes, c'est là une grande idée, mais je doute fort qu'elle soit *française* d'ici quelque temps. Elle se heurtera à notre bon sens naturel. Je ne dis pas que, d'ici quelques lustres, ce projet ne soit pas repris et, qui sait? réalisé. Mais je crois que longtemps encore les Africanders désirant se rendre à Londres préféreront un bon paquebot confortablement aménagé aux

trains de plaisir de M. Berthelot. Je crois également que ne luira pas de sitôt le jour où l'énergie des forces hydrauliques de la région du Tchad permettra aux trains transafricains de couvrir leurs 200 kilomètres à l'heure. C'est avec de folles entreprises de ce genre qu'on arrive le plus sûrement à discréditer la politique coloniale et la politique mondiale dans un pays. Paris, l'été, n'est pas, faute d'argent, assuré de sa consommation en eau potable, et on irait engloutir 2 ou 3 milliards dans les sables d'Afrique? Pacifions, aménageons d'abord le Maroc, développons notre beau domaine algérien. Ceci fait, il sera temps, peut-être encore, de réfléchir ou de voir si réellement l'aventure du Transafricain peut être tentée. M. Guignard, dans son commentaire enthousiaste de la grande idée de M. Berthelot, admire tout ce qu'a enfanté le génie humain et il s'écrie : « télégraphie sans fil, aviation, Panama! » De ses exclamations, je ne retiens que le dernier terme : « Panama! » Pour nous, Français, dont l'épargne sombra dans cette entreprise capitaliste crapuleuse, il revêt, en la circonstance, une force singulière et la vertu d'un avertissement prophétique. Les Anglais semblent avoir renoncé à construire leur ligne « du Cap au Caire », qui eût été une ligne anglaise assurant la domination britannique sur tout le continent africain. Le Transafricain Berthelot serait évidemment un Transafricain *international*. Or, qu'on s'en souvienne et qu'on y prenne bien garde, *l'internationalisation* fut, dans ces dernières années, une source de déboires pour la France : en Abyssinie, hier, à Tanger, demain, c'est toujours la même duperie : quelques capitalistes, les toujours mêmes requins s'enrichissent. Mais, la France, ce n'est tout de même pas ces gens-là, et il existe heureusement d'autres grandes idées françaises...

Memento. — M. le lieutenant-colonel Baratier, sous ce titre : *A travers l'Afrique*, a publié à la librairie académique Perrin et Cie un recueil de souvenirs. Comme prologue le sacrifice héroïque du lieutenant de Chevigné au Soudan. Puis, après une vision rapide et saisissante du Sénégal et du trajet sur le fleuve de Saint-Louis à Kayes, c'est au Soudan les préludes de la colonne de 1891-1892, ensuite d'intéressantes notes sur la côte d'Ivoire. Enfin, c'est la réminiscence prévue de la randonnée historique du Bahr-el-Gazal au Nil. Pour qui, jadis, a suivi de près la marche en avant de la mission Marchand, pour qui se souvient du grand rêve alors ébauché et brisé par la menace anglaise, ces dernières pages sont profondément émouvantes et il émane une infinie mélancolie de cette invocation au sphinx égyptien par quoi se termine ce fort beau livre.

— M. Arthur Girault, professeur à la Faculté de droit à Poitiers, a donné à la librairie Paul Gauthner dans la *Collection des économistes et des réformateurs sociaux de la France*, la réédition d'un ouvrage du XVIIIe siècle un peu oublié de nos jours et devenu presque introuvable, intitulé *Droit public du gouvernement des colonies françaises d'après les lois faites pour ces*

pays (1771), par Emilien Petit, député des conseils des colonies à la Commission royale de législation coloniale créée à Paris par arrêt du Conseil d'Etat du 16 décembre 1761. Ce livre est intéressant, ne serait-ce qu'à ce point de vue que toutes les critiques qu'il comporte contre l'administration de nos colonies à la fin du XVIIIe siècle ont conservé aujourd'hui toute leur actualité. Encore une preuve frappante des progrès réalisés!...

— Chez Sansot et Cie a paru un guide pratique *de France au Niger*, écrit par M. F. Picard, lieutenant d'infanterie coloniale et aviateur militaire. Ce guide, encore que succinct, contient tous les renseignements qu'on peut attendre d'un ouvrage de ce genre et il est très clairement composé. Qui sait? L'heure est venue peut-être où les Parisiens iront prendre leurs vacances à Dakar ou à Saint-Louis du Sénégal...

— Chez Sansot et Cie également, M. Edmond Joucla vient de publier une très remarquable *Bibliographie de l'Afrique occidentale française*. M. Joucla, impressionné par l'affirmation du savant Maurice Delafosse, « qu'il fallait une vie d'homme pour faire une bibliographie », s'excuse en présentant son ouvrage au public et déclare avoir voulu seulement, et sans plus de prétention, dresser par noms alphabétiques des auteurs la liste des principaux textes que devrait contenir une bonne bibliothèque sur l'Afrique Occidentale. Que M. Joucla, trop modeste, se rassure. Il a très complètement et pratiquement réalisé le but utile qu'il se proposait : savoir, donner à qui veut étudier l'A. O. F. le moyen de savoir quels sont les *ouvrages indispensables* qu'il convient de lire. Cela est l'essentiel, pareille entreprise devrait être tentée dans toutes nos colonies. Ainsi s'élaboreraient les premiers éléments d'une bibliographie coloniale générale aujourd'hui dispersée dans des centaines d'ouvrages et qui présenterait peut-être un réel intérêt.

— Le gouverneur de la Réunion vient d'inaugurer le Musée de l'île installé dans l'ancien évêché. Dans ce musée, dû à l'initiative de Marius-Ary Leblond, sont représentés Monticelli, Valtat, Vlaminck, Guillaumin, Diriks, Lacoste, Anglada, Laprade, Noiré, Dufrénoy, T. van Rysselberghe, Raffaëlli, le Sidaner, Bourdelle, etc., et les initiateurs ne doutent pas que « les jeunes Réunionnais, admirant les œuvres de leur race, ne s'élèvent à la volonté de créer autant de beauté... ».

— Enfin, du *point de vue colonial*, je dois dire quelques mots du très remarquable ouvrage publié à la Librairie orientale et américaine par M. Warrington Dawson sous ce titre : *le Nègre aux États-Unis*. On se rappelle la grande querelle du Nord et du Sud aux Etats-Unis, les gens du Nord estimant que, tous les hommes étant égaux devant Dieu, les Nègres devaient jouir des mêmes droits politiques et sociaux que les Blancs, les gens du Sud professant que la race noire est inférieure, une tutelle sévère leur est nécessaire, l'usage de la liberté interdit sous peine de les voir retomber dans leur état de sauvagerie ancestrale. Les Nordistes victorieux imposèrent leur conception à tous les Etats de l'Union. Si j'en crois M. Warrington Dawson, — et sa documentation paraît sincère, — les résultats de cette victoire auraient été désastreux non seulement pour les propriétaires sudistes, mais aussi pour les Nègres. Si le tableau qu'il trace de la situation actuelle du nègre américain est exact — et il paraît l'être, — le citoyen de couleur de 1910 serait dans un état de civilisation inférieur à

celui de l'esclave de 1860, preuve du danger des théories toutes faites établies par des gens qui jugent d'après des principes généraux et non d'après la matière vivante et pensante, l'homme. M. W. Dawson, au cours de son ouvrage, fait justice de ces rengaînes d'un humanitarisme sentimental dont on a rebattu nos oreilles, telle la Case de l'oncle Tom, rengaînes qui seraient négligeables par l'historien, si leur action sur certains esprits sectaires n'aboutissait pas à des bains de sang, car il est à remarquer dans l'histoire générale du monde que chaque fois que l'homme s'avise de travailler au bonheur de ses semblables, il commence, pour les y préparer sans doute, à provoquer le massacrer de quelques milliers d'entre eux... *Humanitairerie* signifie toujours *mort de l'humanité*.

CARL SIGER.

LES REVUES

S. I. M. : l'origine picarde de Jean-Baptiste Lully démontrée par les recherches de Mlle Marie Denizard.— *Les Tablettes* : stances inédites du poète Albert Fleury. — *La Revue hebdomadaire* : un croquis polynésien de M. Julien Ochsé. — *Documents d'histoire* : un conte oublié de La Fontaine. — *La Vie*, première entrevue de Mme Rachilde et de Jean Moréas. — Memento.

Mlle Marie Denizard communique à la revue musicale **S. I. M.** (15 mai) les fruits de recherches patientes, conduites depuis cinq ans avec passion, science et méthode, qui établissent l'origine de Lully. Ce n'est pas sans un légitime orgueil on le pressent, que l'auteur a pu intituler son article : *la Famille française de Lully*.

Mlle Marie Denizard écrit :

Mes recherches personnelles, passionnées à un même titre et orientées différemment, laborieuses, patientes et minutieuses, ont été plus heureuses. A toutes les questions posées, je puis répondre avec la certitude que donne la preuve matérielle du document de l'époque où les personnages cités vivaient, où ils sont saisis dans les actes mêmes de leur vie publique ou privée.

Mes sources sont :

les archives de Lorraine, de Bourgogne et de Picardie ;

les généalogies des anciennes maisons de Toscane, de Lorraine et de Picardie ;

les fonds du Chapitre de la Cathédrale d'Amiens ; les registres de l'Hôtel-de-Ville d'Amiens ; comptes et délibérations de l'échevinage ; les cartulaires de la maison de Picquigny, de l'abbaye du Gard, de l'abbaye de Saint-Martin-aux-Jumeaux ;

les travaux historiques du chanoine de la Morlière, du P. Daire, du P. Anselme, de Dom Grenier, du savant Goze, de l'abbé Darsy, de René de Belleval ;

les mémoires de Gaston d'Orléans, de Richelieu, du maréchal de Bassompierre, de Mademoiselle de Montpensier, du duc de Guise, de Mademoiselle de Guise et de maints autres ouvrages qui, à divers titres, éclairèrent le sentier vierge où j'allais, opiniâtre chercheuse de documents inédits, sans défaillance dans l'obscur et lent labeur qui me permet aujourd'hui d'établir

cette vérité, honorable à plus d'un titre pour la France et pour la Picardie, que Lully est deux fois Français, puisqu'il est né de parents picards et que, dans l'ancien droit comme dans le droit actuel, le fils était de la même nationalité que le père qui l'avait engendré.

Il y a un dieu pour les historiens. Ce que Mlle Denizard reconnaît ainsi :

Il peut paraître quasi miraculeux que les siècles, les guerres, les révolutions aient laissé jusqu'à nous de si nombreux documents, intéressant la famille de Lully, du xiie au xviie siècle, et qu'il m'ait été permis de les grouper, en Picardie, sur deux lignes parallèles, se renforçant en se complétant : celle des seigneurs de Lully, et des autres Lully cadets et descendants de cadets qui y firent souche.

Si généreux que puisse se montrer le hasard envers le chercheur, encore faut-il que celui-ci en sache employer les bons offices. Nous laisserons Mlle Denizard exposer elle-même le mécanisme et la logique de sa laborieuse et fertile enquête :

Or, la maison de Lorraine possédait la seigneurie et châtellenie de Boves, le marquisat de Mouy, les terres et duché de Guise formant le gouvernement particulier de Guise, qui était partie du gouvernement général de Picardie. Plusieurs membres de la maison de Lorraine et de Bar occupèrent d'importants commandements pour le Roy en Picardie, de même que de nombreux Picards ont laissé un nom dans l'histoire de la Lorraine. Il y a eu des échanges certains, entre les deux provinces dont les familles s'allièrent fréquemment, du xve au xviie siècle.

Devant ces faits, historiquement, je fus convaincue que si Lully était Français, on trouverait la seigneurie de ses pères, dans celles se rattachant à un titre quelconque à la maison de Lorraine.

D'ailleurs, l'Y de son nom trahissait une origine picarde. Car c'est un fait que 25 o/o des noms picards se terminent par *y*, et c'est le département de la Somme qui possède le village de Y, dans le canton de Ham, qui se prononce *i*. Puis, l'analogie frappante que le nom de Lully a avec les noms de Tully, Bully, Nully, Sully, qui sont des noms de Picardie, renforça ma conviction.

Je ne m'étais point trompée dans mes déductions, comme on va le voir, et bien que je me sois égarée à différentes reprises, en revenant chaque fois à mon point de départ pour chercher dans une voie nouvelle, je fis ample moisson de documents authentiquant l'existence de nombreux Lully — seigneurs et autres, de la fin du xiie jusqu'au xvie siècle.

Ces documents prouvent « l'existence d'une seigneurie de Lully à l'époque où allait naître Jean-Baptiste de Lully ».

Mais, d'où venait Lully ?

Catherine du Gué était fille de Jean du Gué, seigneur de Saint-Sauflieu, et de Anne Le Clerq Or, je ne rencontrai la seigneurie de Lully ni chez les du Gué, ni chez les le Clerq... Alors, ayant situé par à peu près la fuyante seigneurie dans le bailliage d'Amiens, je pris le parti héroïque de collation-

ner minutieusement tous les travaux anciens sur cette partie de la Picardie, manuscrits et imprimés, et de faire dire leur secret aux vieux parchemins des archives. La besogne fut rude et il y eut des moments où je doutai d'atteindre le but, suivis d'autres semés d'émotions aussi intenses que celles que purent ressentir les explorateurs à l'approche des premières banquises, puis à la prise de possession des terres articques où ils tracèrent le chemin qui les mena jusqu'au pôle...

Cette comparaison n'est pas excessive. Elle permet de mesurer la joie qu'a dû ressentir Mlle Denizard, lorsqu'elle a pu reconnaitre « que l'ancienne Lully, du bailliage d'Amiens, de la prévôté de Beauvaisis, est aujourd'hui *Lœuilly*, gros village de l'arrondissement d'Amiens ».

Le grand Lully, florentin, était de pur sang picard. La découverte a une importance considérable que les musicologues sauront mettre en valeur. En effet, on tient Lully pour un précurseur des plus grands maîtres allemands de la musique. Par lui, on a montré, comme ils descendaient des Italiens. C'est un Français qui a eu sur eux cette profonde influence, un Français dont nous savons la lignée picarde, du XIIe au XVIIe siècle.

Il me semble que si Mlle Marie Denizard narrait par le menu ses travaux, ses espoirs, ses mécomptes dans cette poursuite à travers les archives, il y aurait de quoi émouvoir le lecteur, même celui que les niaiseries des Nick Carter et autres détectives ou cambrioleurs, n'ont pas tout à fait corrompu...

§

Comme pour Charles-Louis Philippe, c'est une gloire tardive qui vient à Albert Fleury. Il a fallu sa mort, pour qu'un enthousiasme universel saluât son sublime chant *Au carrefour de la douleur* que notre *Mercure* s'honore d'avoir imprimé.

Le fascicule de mai de la revue **les Tablettes** est consacré à la mémoire du poète. Elle est dignement exaltée par MM. Michel Abadie, Maurice Beaubourg, E. Dufour, Jean Florence, Francis Jammes, J. Noir, Péladan, Edmond Pilon, Henri Strentz, Laurent Savigny ; — et par M. Camille Schiltz qui a écrit un fort bel essai, fervent et d'une extrême intelligence, sur l'œuvre d'Albert Fleury.

A cet hommage s'ajoutent trois poèmes inédits du poète. Nous recopions ce fragment de l'un d'entre eux, dédié à la sœur exemplaire de l'auteur :

STANCES

A ma chère Françoise
pour ses vingt-et-un ans.

. . . . . .

Comme à ton âge, hélas ! semble beau l'avenir
Et comme tout s'écroule !

Il ne me reste à moi que poussières aux vents...
Que pourrais-je te dire
Hors le songe éploré de mes anciens vingt ans
Et de mes vieux sourires ?

Pourtant crois au bonheur, il est sur le chemin,
Attendant qui l'espère.
Peut-être est-ce, là-bas, celui qui tend la main,
Le front dans la poussière ;

Peut-être est-il ici, peut-être est-il plus loin,
Mais crois en sa présence.
A toute heure, en tous lieux, hier, aujourd'hui, demain,
Gardes-en l'espérance.

On te dira plus tard : « Il n'est pas de bonté,
Toute croyance est morte... »
Laisse dire. La vie est pleine de beauté,
Et d'ailleurs, que t'importe !

Ce qu'il faut, vois-tu bien, malgré toutes douleurs,
Malgré l'heure trop brève,
Malgré les trahisons, les deuils et tant de pleurs,
C'est conserver son rêve !

Garde-le tien, tout plein de nos morts bien-aimés,
Plein de visions blanches,
De souvenirs d'encens et de chœurs parfumés,
De cloches des dimanches.

Et peut-être qu'un jour de soleil radieux
A ton ombre sereine
Je pourrai consoler mes songes douloureux
Et mon cœur et sa peine...

La Revue hebdomadaire (11 mai) publie des *Croquis polynésiens*, de M. Julien Ochsé.

Voici l'un d'eux :

LE SORCIER

Iles Trobrians.

Dans chaque village, il y a deux ou trois sorciers, l'un chargé d'appeler par ses conjurations les orages, l'autre de jeter des sorts aux ennemis qu'on veut faire disparaître, un troisième chargé de la protection des récoltes. Depuis que je suis ici, je me suis lié avec le vieux cannibale édenté et tatoué qui joue le rôle de maître de l'ouragan ; et il y a deux jours, comme le vent soufflait avec fureur, je le vis arriver précipitamment dans ma case ; il s'assit dans un coin et me dit :

— Que dis-tu de cela ? Voilà que les hommes du village veulent me tuer parce que l'orage les empêche d'aller chercher des coquillages pour les échanger avec toi ! Ils disent que c'est de ma faute...

Et, avec un sourire narquois qui plissait sa vieille figure, il ajouta :

— Tu le sais bien, toi, que je n'y peux rien !

Mais ce matin, comme je passais devant sa case en faisant mes adieux, il m'arrêta et me dit paisiblement :

— Pourquoi pars-tu ? Est-ce parce que les hommes ne vont pas à la pêche ? Si c'est à cause de cela, tu peux rester : donne-moi seulement un petit cochon de lait, et je ferai les conjurations nécessaires pour faire cesser le vent...

Il me disait cela le plus gravement du monde, comme s'il avait oublié son aveu sincère d'impuissance ; de la main gauche, il triait des pierres noires et les disposait tout autour de lui, suivant quelque dessin cabalistique...

§

La revue trimestrielle **Documents d'histoire** donne, dans son nº de mars, un « Conte oublié de La Fontaine ». Nous le reproduisons avec l'avertissement de l'éditeur et ses remarques :

On chercherait vainement, dans les œuvres de La Fontaine, le petit récit qu'il s'amusa sans doute à rimer dès que lui fut racontée une des nombreuses aventures du poète Santeuil. Il a fallu que Gaignières, dans son recueil alphabétique intitulé *Hommes illustres*, nous l'ait conservé, à l'article Santeuil, avec son attribution, pour nous apprendre que le petit poème imprimé dans les deux éditions du *Santoliana* est du Bonhomme lui-même. Ne l'ayant point su, ni le premier éditeur, ni le chanoine Dinouart lui-même en 1754, n'ont pu nous le signaler, et ils n'ont eu entre les mains qu'une copie fautive et incomplète dont je relèverai les variantes ou les erreurs, au bas du texte plus fidèle conservé par Gaignières et actuellement gardée au manuscrit fr 22222...

Vers sur l'abbé de Santeuil Religieux de S. Victor, par Mr de la Fontaine.

On vient à bout de tout pourveu qu'on ait de l'or.
Par exemple Senteuil, Moine de S. Victor (1),
poette, qui plus est, des premiers de notre aage,
si l'on en croit le témoignage
de plus loingtaines nations
et ses gratifications (2).
Or donc, ce moderne Virgille
revenant un soir de la ville
où le gaillard avoit soupé
et poussé le plaisir jusques à l'heure indue (3),
Au couvent de retour, qui fut bien attrapé,
Qui pensa coucher dans la rue ?
Ce fut mon homme. Il frape en vray moinne frapart,
réveille le portier que l'on nomme Picard,
Tourangeau, Champagne, La Brie
ou le Suisse Ronflard,

(1) Dinouart, qui suit strictement l'ancien éditeur, a imprimé, plus exact d'ailleurs : Chanoine à Saint-Victor. Je marquerai de l'initiale D. les variantes de ce texte.

(2) Ce vers si joli manque aux éditions. Il signe bien le bonhomme.

(3) D. jusqu'à l'heure indue (ce qui rend le vers faux).

je ne sçay pas lequel (1), car dans une abbaye,
le Suisse est plus souvent natif de Picardie,
que d'autre part.
Le portier donc luy dit : Monsieur, il est trop tard.
Nescio vos. Diable m'emporte,
sy d'aujourd'hui j'ouvre la porte.
— Mon ami, reprit Santeuil (2),
Veux-tu me laisser sur le seuil ?
Toute nuit, sur mes pieds, planté comme une idole ?
Des gens m'ont desja pris pour le moine Bourru.
— Ces gens, dit le portier, vous ont donc reconnu ?
— Ouvre et ne raille point : voilà d'une pistolle
la moitié. Sur cette parole (3)
le portier en devint aussy doux qu'un mouton.
Il la reçoit par l'ouverture
de la serrure.
Quand on voit de l'argent, hélas ! résiste-t-on ?
Non (4).
Il ouvrit donc. Santeuil lui dit : Prend la chandelle.
J'ay laissé tomber près d'icy,
non sans doute, une bagatelle :
cela me donne du soussy.
Je crains que ce ne soit quelque papier notable.
L'autre aussytost fit fort l'empressé
et, comme le vallet du diable,
plus qu'il ne faut, l'intéressé,
Sort pour chercher ce qu'il avoit perdu,
Mais il esprouva lors sy le moyne bourru
sçavoit bien se venger, et de la bonne sorte,
d'un portier qui n'ouvre la porte,
comme on dit, qu'à gresse d'argent (5).
Allons, luy dit Santeuil de ce ton foudroyant,
sy faut-il que tu me rapporte
Ce que je t'ay donné, quant et tout à présent,
sinon, que le diable m'emporte
sy tu rentres dans le Couvent.

(1) D. n'importe pas lequel...
(2) D. Mon ami, répondit Santeuil...
(3) D. Et prends cette pistolle.
Le portier, sur cette parole
Devient aussi doux...
(4) Dinouart et son prédécesseur impriment ici, au lieu de soupçonner ces jolis rejets :
Il la reçoit par l'ouverture de la serrure
Quand on voit de l'argent, résiste-t-on. Oh non.
(5) Dinouart, copiant la première édition, imprime *à grele d'argent*. C'est une méprise. Furetière nous révèle, au mot *graisse*, le vrai sens de l'expression et par suite le texte exact du poème. On y lit : « On dit qu'on ne fait les choses *qu'à graisse d'argent* pour dire : en donnant beaucoup plus d'argent qu'il n'en seroit dû légitimement. »

Le portier, bien surpris d'entendre ce langage,
luy dit : Ouvrés, Monsieur et voilà la moitié.
— *Nescio vos*, point de partage.
— Au moins, Monsieur, laissez-moy par pitié
la valeur du teston pour boire.
Comment, reprit Santeuil, un ignart (1) tel que toy
aura l'insolance de croire
que d'un poète comme moy
il pourroit obtenir de quoy
rassasier sa profane mâchoire.
Tu n'auras rien, j'en jure. Enfin, dit cet histoire (*sic*),
le portier rendit tout pour rentrer à son tour.
Tel argent ne profite guère.
Ce qui vient de la flutte, après, pour l'ordinaire.
S'en retourne au son du tembour.

§

Mme Rachilde raconte bien joliment, c'est-à-dire d'une manière très directe et vivante, sa première entrevue avec Jean Moréas, — la **Vie** (18 mai) :

— Un matin, il y a de cela si longtemps que je ne veux pas préciser, je me rendis, de la rue des Ecoles où j'habitais, chez Jean Moréas, rue du Cardinal-Lemoine. La veille, on m'avait dit : « Allez voir ce jeune poète. Il est très serviable et vous tirera de ce mauvais pas. » Je n'avais jamais vu le poète. Je gravis un petit escalier très raide et je secouai un pied de biche devant une porte, lequel pied de biche était une patte de lièvre. Tintement de grelot, puis silence. Je sonne encore, la porte s'ouvre. Nuit complète. Il est pourtant dix heures. Je me frotte les yeux : « M. Moréas, s. v. p. ? — C'est moi, répond une voix qui prononce : *moâ*. — Mais, je... je ne vois rien. — Vous êtes une femme ? *Les femmes voient mal !* » Dans la nuit, je distingue un ample rideau qui sépare la chambre en deux. J'attends, je vois très bien que je n'y vois pas, et ce n'est peut-être pas déjà si bête, pour une femme ordinaire.

On remue des chaises, on pousse des tiroirs, des battants de placards battent. Jean Moréas s'habille. Il y met certainement beaucoup de soin. (Qui donc a chanté : Nous n'irons plus *au bain*, les lauriers sont coupés... au sujet du poète ?) Enfin, le grand rideau glisse, comme au théâtre, et Jean Moréas se fait une entrée à lui-même, une main relevant sa moustache et, de l'autre, se drapant dans une espèce d'étole bleue.

. . . . . .

Je lui explique mon intrusion avec une rapidité vertigineuse. Je suis toujours pressée et, dans le cas présent, je me trouve plus que pressée, puisque je suis *poursuivie*. Les tribunaux belges ont condamné mon second livre (dont il me semble inutile de rappeler le titre ici) et les tribunaux français vont se mettre de la partie, tant et si bien que je ne sais plus où cacher deux cents malheureux exemplaires qu'on a l'intention de

(1) D. : un faquin tel que toi...

venir saisir chez moi. « C'est une infamie ! » déclare Jean Moréas, mais je ne comprends pas tout de suite s'il parle du roman ou du procédé judiciaire ! « Est-ce que vous consentez à les prendre en nourrice ? Ces pauvres enfants sont toute ma fortune à l'heure actuelle, car mon éditeur ne m'a pas encore donné autre chose pour vivre sous prétexte que le procès n'est pas terminé. — Ce sont des *ruffians*, Mademoiselle, et vous êtes ici chez vous ! » Sont-ce les tribunaux ou les éditeurs qui sont les *ruffians* ? Il faut se faire au langage poétique. Je m'y fais et m'aperçois que Moréas est d'une bonté toute simple au milieu des complications de son art oratoire. Il m'offre successivement une grande armoire, la clef de l'armoire, du vin de Chypre et un exemplaire des *Syrtes*. « Mais, Monsieur, si on saisissait mes livres chez vous, je serais désolée... je suis venue parce que, tout près de chez moi, je n'ai pas d'autre camarade... vous comprenez ? »

Ce fut ainsi que je fis la connaissance de Jean Moréas. Il hospitalisa dans son armoire (de fer !) les deux cents volumes incriminés que je voulais soustraire à la recherche des *ruffians* et lorsque, l'orage passé, Jean Moréas me les rendit, il me tint ce discours qui me fit une grande impression : « C'est idiot ! »

Je demeure convaincue qu'il voulait parler du livre.

§

Memento. — *L'Œuvre* (mai). — Lettre d'Alfred Jarry à M. Lugné-Poe, à propos de la représentation d'*Ubu Roi*. — Un bel article de M. L. G. Tautain, sur « Maurice Beaubourg ».

La Revue du mois (10 mai). — « La Genèse des Sciences », par M. J. Sageret. — M. Julien Benda : « Une méprise sur l'intuition bergsonienne. »

Revue bleue (11 et 18 mai). — Lettres inédites de Berlioz, — et l'« Uriel Dascosta » d'Israël Zangwill.

Le Parthénon (20 mai). — M. J. de Narfon : « Comment les protestants voient l'Eglise catholique. » — Enquête sur « la Littérature et la vie collective ».

La Revue hebdomadaire (18 mai). — M. Joseph Reinach : « l'Alcoolisme, péril national ».

La Renaissance contemporaine (10 mai). — « Thèse et doctrines du nationalisme », par M. J. Reboul. — Enquête sur « la Critique contemporaine ». — Poèmes de MM. E. Schuré et P. Vaillant-Couturier.

La Grande Revue (10 mai). — M. George Brandès : « Emile Verhaeren dramaturge. » — XXX : « la Police secrète. »

La Revue de Paris (15 mai). — M. Arthur Schnitzler : « la Femme au poignard. » — « Les Icebergs », par M. Maurice Zimmermann.

Comme il vous plaira (mai-juin). — Poèmes de MM. Maurice Valette, H. Dutheil, Maurice Bertrand, Manoel Darius, et de Mme Josette Lozère.

La Nouvelle Revue (15 mai). — M. G. Croze : « l'Héroïne d'*Antony* : Mélanie Waldor. » — M. Jean Celte : « la Lutte pour la moralité. » — Un « Gerhardt Hauptmann », par M. Henri Guilbeaux.

La Revue critique (10 mai). — « De l'idéal et des idéalistes », par MM. P. du Colombier et A. Thérive.

Les Marches de Provence (mai). — Suite de l'Enquête sur *Mistral*. Parmi les poèmes, de belles pièces de MM. Silvain Royé et Francis Carco.

Les Entretiens idéalistes (mai). — M. J. de Pauly : « De l'antiquité du Zohar. » — M. P. de Crisenoy : « Lord Byron vengé. »

Le Pays lorrain et le Pays messin (20 mai). — M. Henry Poulet : « l'Emigration en Lorraine. » — Mme C. Morette : « Valleroy contre ses seigneurs : histoire d'un vieux procès. »

Les Idées contemporaines (7 mai).— « Les Troubles révolutionnaires au Hou-pé », par M. L***.

Les Pages modernes (mai). — « Enfants de la Balle », par M. Charles Barbet. — « Le Mécanisme de l'alexandrin, » par M. Felix Pagan.

Les Marches de l'Est (10 mai). — « Le Trident de Neptune » par M. le vice-amiral Besson. — « Le Voyage du roi en Flandre en 1670 », par M. le capitaine Sautai. — « Aviation militaire », par M. le lieutenant Hardoux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Mme Paul Verlaine (*Le Figaro*, 31 mai). — La Femme avant le peintre (*La Dépêche*, 23 juin).

M. Fernand Vanderem s'est rencontré récemment avec la femme de Verlaine et il a raconté d'une façon saisissante cette entrevue dans **le Figaro**. Nous en retiendrons ici le récit fait par Mme Verlaine des incidents dramatiques qui la séparèrent de son mari. C'est comme une émouvante préface aux mémoires qu'elle est à la veille de publier. La voici, après quarante ans, en robe de grenadine noire à fond de soie verte, avec un ruban de satin vert dans ses cheveux encore blonds...

En robe grise et verte, avec des ruches...

La vieille dame n'a plus ces bras maigres d'antan. C'est une confortable bourgeoise. Mais elle a conservé ses yeux rieurs et elle est pleine d'aisance et même d'assurance. On déjeune chez M. Franc-Nohain, on effleure toutes sortes de sujets, excepté celui qui préoccupe le chroniqueur, mais tout à coup, comme on ne s'y attendait plus, elle parle. Elle conte son aventure, « avec des détails d'un relief étonnant » :

— Nous revenions de la campagne, de chez mon mari, à Fampoux. Nous passons chez Lemerre. Mon mari y trouve une lettre avec des vers signés Rimbaud. « Mais c'est très bien », nous dit-il. Il montre les vers à ma mère, à Charles Cros, à Banville. « Mais c'est très bien, disent-ils tous. Il faut faire venir ce garçon. » Et on se cotise pour payer le voyage. Nous habitions alors, avec mon père et ma mère, un petit hôtel rue Nicolet. Il y avait dans la lingerie un lit en fer où, de temps à autre, mon frère Charles de Sivry donnait l'hospitalité à des camarades gênés. On décide qu'il sera

pour Rimbaud. Pendant que Verlaine va le chercher à la gare (Mme Verlaine appelle toujours ainsi son mari : non pas *Paul*, mais *Verlaine*), Rimbaud arrive. Une épaisse tignasse ébouriffée, les joues grasses, le teint rougi par le soleil, de jolis yeux, un pantalon trop court. Assez maussade ou timide.

— Quel âge ?

— Le même âge que moi, répond posément Mme Verlaine. Dix-sept ans. Verlaine rentre. On cause... A partir de ce moment-là, Verlaine a beaucoup changé avec moi. Il retournait au café, à l'apéritif... Il revenait méchant. J'étais bien jeune alors, et je me rendais compte que Rimbaud devait écrire de belles choses, puisqu'il était si admiré. Mais tout de même je me disais qu'il devait avoir une mauvaise influence... Bref, j'avais eu mon fils Georges et ça me consolait un peu des scènes, quand, un matin, je me réveille avec une névralgie. Verlaine sort pour appeler censément le docteur Cros. Midi, il ne rentre pas. Le soir, non plus. Pendant quatre jours mon père a battu Paris à sa recherche. Il était parti avec Rimbaud. Il avait emporté tout son argent, je dis son argent à lui, car moi je n'avais pas de dot, rien qu'une rente... Les premiers jours, j'étais écrasée. Et puis j'ai voulu lutter. J'ai su son adresse. Je lui ai écrit et finalement, j'ai obtenu de le voir à Bruxelles. Je pars avec ma mère, laissant l'enfant à Paris. Je retrouve Verlaine. C'était le matin, dans un petit hôtel, l'*Hôtel Liégeois*, je crois. Je le supplie de revenir à Paris. Il refuse. Je lui propose de voyager. Il refuse. Alors une idée me vient. Si nous allions en Nouvelle-Calédonie ? Oui, là-bas, il a des anciens amis de la Commune. Louise Michel entre autres. On aura des relations. On verra du pays. Ça paraît le séduire. Il demande jusqu'au soir pour réfléchir.

Le soir, à cinq heures, je le retrouve dans un jardin public, près de la gare. Il avait l'air un peu sombre, comme il était souvent après le café. Et aussitôt il me dit vaguement qu'il accepte. Je retourne vers ma mère : « Eh bien ? — Il accepte. — Quoi ? — Je n'ai pas bien saisi. Mais profitons de ce qu'il veut bien partir. Après on verra. » On gagne la gare. On monte dans le train pour Paris. On mange du poulet froid. Verlaine ne soufflait pas mot. Il rabat son chapeau sur ses yeux et s'endort. Arrive la frontière. Nous descendons pour la douane. Quand c'est fini, plus de Verlaine. Nous cherchons, nous appelons. Personne. Les employés nous poussent dans le train. J'étais affolée. Tout à coup, sur le quai, tout droit, qu'est-ce que nous apercevons : Verlaine qui nous regarde d'un œil fixe. « Montez vite, le train part ! » lui crie maman. Verlaine nous regarde encore de son œil fixe, et dit : « Je reste ! » Et il enfonce d'un grand coup sur la tête son chapeau mou.

Et voilà, Monsieur, je ne l'ai jamais plus revu.

Un silence. Je reprends :

— Ce serait très intéressant à écrire tout cela !

— Oh ! c'est fait ! déclare tranquillement Mme Verlaine. Mes mémoires sont prêts depuis longtemps. Et je vais les publier. Seulement je voulais une préface, une préface de poète. Justement tout à l'heure M. Franc-Nohain vient de m'annoncer qu'il consentait à s'en charger. Vous pensez si je suis contente...

— En effet, pour le tact, l'esprit, le sens de la poésie, vous ne pouviez pas rêver mieux... Mais après? Après votre retour de Bruxelles?

— Après? Oh! j'ai été très malheureuse... Verlaine a parlé, dans un poème, de ma petite voix de poitrinaire... C'est vrai, je l'étais devenue à force de chagrin. Pendant cinq ans, j'ai été à ça de mourir. Mais pour mon fils, je me suis débattue... Une fois, il a eu la rougeole, je n'oublierai jamais mon désespoir... Tenez, précisément, à ce moment-là, Verlaine a obtenu de venir le voir, son fils. Ma mère croyait à un raccommodement. Moi pas. Je le savais si faible, si changeant. Je suis restée dans la pièce voisine, en refusant de le voir... Et j'ai bien fait, il n'est jamais revenu. Comme pour ses lettres. Il m'en écrivait tant et plus. Durant trois ans je les ai gardées sans les décacheter. Une d'elles me disait : « Si à midi tu ne m'es pas revenue, je me tue. » Je ne l'ai lue que trois ans après. Evidemment, il m'aimait encore. Mais si changeant, je vous dis, si terrible... J'ai voulu l'oublier... Et j'y ai réussi... Que voulez-vous? Oui, j'ai voulu oublier...

§

Voici de M. Camille Mauclair, dans **la Dépêche**, à propos de l'exposition Ricard, de bien subtiles et précieuses remarques sur l'attitude de la femme devant le peintre, devant l'être qui fait son portrait qui va le révéler, mais auquel elle ne se révélera que malgré elle-même. C'est la psychologie de cette lutte très bien notée :

Il y a le visage qu'on veut avoir, celui que le peintre rapporte instinctivement à son type de prédilection, celui qui reflète les préoccupations secrètes du modèle et celui qu'il compose pour les indifférents. Un visage féminin n'est pas le même pour l'amant, l'époux, l'enfant, le domestique, les convives du dîner, la loge de théâtre, ou pour le miroir; et chacun n'emporte qu'une version différente du même thème. Est-ce la traduction d'une seule de ces figures qui ressemble? Est-ce une synthèse empruntant des traits à toute la série? Est-ce le type rattaché par le portraitiste à sa vision générale de la féminité, l' « air de famille » des Van Dyck, la morbidesse des Proudhon, des Ricard et des Carrière? Et le vrai visage existe-t-il en soi, en dehors de toutes ces opinions? Autant de points non élucidés. Dans tout ce conflit d'apparences, l'artiste cherche à réunir un faisceau de vérités générales. Pour la femme, que l'innéité de la coquetterie renseigne inconsciemment, elle voudrait qu'on lui fît le visage qu'elle eût rêvé avoir, et que tout le monde convînt de son exactitude. Et puis elle veut garder quelques secrets, et se défend contre le regard qui scrute et aspire ses pensées. Elle se dérobe, protéiforme; jamais en effet, de par la déférence conventionnelle, elle n'est exposée à des regards prolongés et violents, cela n'est permis qu'à deux hommes, celui qui la possède et celui qui la peint. Il y a donc une lutte entre l'artiste et le modèle, lutte qui explique la grande dépense nerveuse des séances de portrait. Et cette luttee est courtoise, mais ne se termine jamais sans rancune, comme les péripéties de la séduction. La femme vaincue en veut à celui qui l'a devinée et possédée par l'esprit, mais elle ne se rend pas sans une certaine nuance de plaisir pervers. C'est un jeu sensuel et spirituel. Et même lorsqu'une duchesse d'Urbin, une duchesse

d'Albe. une Pauline Borghèse se mettent délibérément nues devant un Titien, un Goya ou un Canova, elles semblent se livrer, mais défendent quand même leur visage, qui est pour elles le véritable siège du mystère.

Ainsi la femme garde-t-elle avec son peintre un lien spécial ; apprise par cœur, isolée des facticités de la politesse, pénétrée dans sa vérité intime, elle conserve le sentiment d'une défaite et d'une victoire se fondant intimement, presque les symptômes eux-mêmes de l'amour. Et si nous envisageons un portrait de femme par une femme, ceux de Mme Vigée, par exemple, nous verrons un curieux échange des deux natures. Il y a eu confiance, aveu mutuel de certaines nuances incompréhensibles à l'homme : l'expression s'en trouve modifiée, elle a quelque chose d'abandonné, la puérilité gaie naturelle à toute femme lorsqu'elle n'a ni à vaincre ni à être vaincue. La pensée de la femme, c'est ce qu'on pense d'elle : par une exquise et impérissable convention, elle représente l'élément psychique de l'humanité. L'histoire de son portrait à travers les âges, c'est l'histoire des désirs de l'homme.

Cette analyse est très riche d'idées.

R. DE BURY.

THÉATRE

Comédie Royale : *Perdreau*, pièce en 2 actes, de M. Robert Dieudonné; *l'Inoubliable nuit*, pièce en 2 tableaux, de MM. Geo Grossmith et Max Dearly; *la Petite Dernière*, pièce en un acte, de M. Robert Dieudonné (11 mai). — Théatre des Arts : *Jeannine*, pièce en 3 actes, de M. Pierre Grasset; *Pupazzi*, ballet de M. Florent Schmitt (23 mai). — Memento.

Je n'étais pas en train d'écrire, tous ces jours-ci. On a ses jours de désenchantement, comme on a ses jours d'entrain. Je crois en réalité que c'est *Iphigénie* qui m'a tué. Ce chef-d'œuvre de mutisme et d'impersonnalité m'a plongé dans un abattement dont je ne suis pas encore dégagé. Je cède donc la place tout entière à mon suppléant. Heureux homme, qui fréquente les théâtres de fantaisie et me laisse les tragédies. Il ignore tout du néo-classicisme, de ce retour à la tradition dont on est si féru aujourd'hui. En attendant que j'en parle mieux, je veux déjà les résumer ici pour lui ; l'art d'écrire pour ne rien dire.

« Parfois je suis pris de pitié en pensant à ces milliers de théâtromanes dont la bourse est légère. Ils ignorent presque tout des « petits théâtres mondains », car la toilette de soirée passe pour y être de rigueur, le prix des places en est fort élevé et la publicité réduite au minimum. C'est regrettable, parce que la tragédie est bannie de ces scènes, et, si l'on y entend souvent des pièces fortes en salaison, il arrive aussi qu'on y représente de fines comédies, et, toujours, on y joue mieux qu'à l'ennuyeuse Comédie Française. Ainsi la Comédie Royale vient de donner, en une même soirée, la reprise de *Perdreau* de M. Robert Dieudonné, *l'Inoubliable Nuit*, de MM. Grossmith et

et Max Dearly, puis une fantaisie de l'auteur de *Perdreau*, *la Petite Dernière*. Maurice Boissard a rendu compte ici-même de **Perdreau**, lors de sa création au Théâtre Antoine. Le deuxième acte de cette charmante comédie tourne un peu trop à la charge, mais le premier est plein de goût, et d'esprit. L'interprétation en a été excellente, encore que M. Febvre ait tenu le rôle de Rochard assez banalement ; peut-être même n'en a-t-il rien compris. Mme Daussmond et M. Simon sont parfaits.

« **L'inoubliable Nuit**, de MM. Grossmith et Max Dearly, est assez drôle. Un jeune mondain profite de l'absence du mari pour escalader le balcon où s'ouvre — la nuit est si chaude ! — la chambre à coucher de l'épouse. Celle-ci, au lit, s'en montre effrayée et ne cache pas son mécontentement à l'amoureux qu'on ne souhaita pas, et qu'on n'a nul désir d'exaucer. Mais le mari, soupçonneux, rentre presque aussitôt et, d'en bas, annonce qu'il montera dans un instant présenter ses devoirs... Un chien qui aboie furieusement sous les fenêtres interdit toute sortie de ce côté. D'autres moyens de fuite se montrent aussi vains. Il en est un, cependant : le jeune importun fera, sous d'épais oreillers, office de traversin. Et toute une nuit se passe ainsi, atroce pour lui, ineffable pour les époux... et pour l'imagination des spectateurs. Au matin, le mari, après avec commandé à la femme de chambre du chocolat pour madame et du thé pour lui, soulève brusquement le pan de drap qui cache le visage de l'*autre*, hébêté, et lui demande : « Et vous, Monsieur, qu'est-ce que vous prenez ? » M. Max Dearly y est, dans le rôle de l'époux, très amusant de flegme. Le rôle de l'épouse est tenu par Mme Alice Nory, qui, si jolie, s'y montre toute grâce et tout esprit.

« **La Petite dernière**, de M. Dieudonné, est une revue qui paraît avoir été écrite pour Max Dearly et pour Mme Ethel Levey. Max Dearly, en Raymond Duncan, c'est encore Max Dearly, et Mme Ethel Levey, dans trois rôles, étonne, provoque le rire parfois, mais ne séduit guère. Comment avouer qu'on éprouva quelque plaisir à entendre chanter et à voir danser cette *excentric* qui, dans la voix, dans l'allure et — il semble du moins — physiquement, ne possède aucun des charmes de la femme ? Et pourtant il le faut bien.

« Quittons la Comédie Royale pour le Théâtre des Arts. M. Pierre Grasset, avant d'écrire pour la scène a eu la malencontreuse idée de se faire apprécier comme nouvelliste. Des critiques dramatiques, qui certainement n'ont rien lu de lui, reconnaissent publiquement son talent de conteur, s'accordant ainsi le droit de lui dénier toute aptitude à faire du théâtre. Pourtant le premier acte de **Jeannine** — en dépit de quelques inexpériences, inévitables et désirables, — me paraît bâti avec assez d'adresse. Mais, psychologiquement, il est d'une invraisemblance qui étonne chez qui écrivit le deuxième acte

d'une analyse d'âme si fine très, logique et sans trous dans la trame. Le premier acte, lui, sent mauvais la littérature : toute la sensualité de la scène entre Jacques et Jeannine, rien que verbale, a été *imaginée* par l'auteur, parce qu'elle lui parut le seul moyen d'amener le conflit sujet de la pièce, mais il ne l'a pas *éprouvée*, et il n'est personne, je crois, que cette scène puisse troubler. Peut-être M. Pierre Grasset m'objectera-t-il que Jacques est justement un littérateur et Jeannine une comédienne. Mais M. Grasset reconnaîtra qu'il n'a pas été dans son intention,—et c'est fichtre un beau mérite !—de nous présenter un sentiment d'ordre général chez des êtres d'exception, mais bien un conflit de sentiments très simples amené en des êtres normaux par des circonstances qui, elles non plus, n'ont rien de rare. Deux frères, l'un sentimental, l'autre sensuel, chers l'un à l'autre, vivent d'une existence commune jusqu'au jour où la femme apparaît, qui est aimée du premier et l'aime. Conflit entre ces deux frères épris de la même femme et conflit dans le cœur de cette femme qui se sent aimer ces deux hommes. Et ces conflits divers, qui sont toute la pièce, se trouvent au long exposés dans le très beau deuxième acte, où nous oublions heureusement qu'il s'agit de deux hommes de lettres et d'une comédienne. Comment cette merveilleuse affection fraternelle peut se changer en haine, puis redevenir, par la droiture de ces trois cœurs, plus forte que naguère, M. Pierre Grasset l'a fait vivre devant nous et en nous avec des mots qui viennent tous à leur temps, justes et forts. Le troisième acte, très court, est comme la liquidation des deux premiers, mais une liquidation volontaire. MM. Rouyer et Saillard ont joué avec intelligence et tempérament, Mme Dermoz avec ce qu'elle pouvait.

« Avec *Jeannine*, le théâtre des Arts a nous donné un ballet de M. Florent Schmitt, **Pupazzi**, dont l'argument aurait été copié, au dire de M. Jean-Louis Vaudoyer, sur *la Nuit Persane*. Hormis les vers — et l'auteur des *Pupazzi* a fait preuve du goût en n'y touchant point — il n'y avait rien à emprunter à *la Nuit Persane*, qui n'a rien apporté. Certes, oui, c'est le même décor dans l'une et l'autre pièce, mais il n'est pas, que je sache, de M. Vaudoyer, mais de l'artiste exquis qu'est M. Drésa ».

Memento. — Théâtre Réjane : *Ames sauvages*, pièce en 4 actes, de M. Severin-Mars et Mme Camille Guermont (9 mai). — Théâtre Antoine : *Impressions d'Afrique*, pièce en 4 actes et un prologue, de M. Raymond Roussel (11 mai).

MAURICE BOISSARD.

ART

Une exposition Carpeaux et Gustave Ricard (salle du Jeu de Paume, aux Tuileries). — Exposition Claude Monet (Bernheim jeune). — Exposition Louis Morin (Marcel Bernheim). — Exposition Pierre Braquemond (Arthus Tooth). — Exposition Dubois (Hébrard) — Expositions Magdeleine Franc-Nohain, Exposition Charles Stern

(Bernheim jeune). — Exposition Gropéano. — Exposition Soull'ard (Georges Petit). — Exposition Flandrin (Druet). — Exposition Gustave Colin (Chaine et Simonson).

Une exposition rétrospective réunit étroitement **Carpeaux** et **Ricard**. Pourquoi ce vis-à-vis de ces deux maîtres? Pourquoi avoir tressé ces deux œuvres? Peut-être a-t-on voulu ressusciter un coin du passé, une époque, par la juxtaposition d'effigies très caractéristiques dues à ses deux meilleurs portraitistes? Peut être a-t-on songé à évoquer le second Empire par deux de ses artistes choisis parmi ceux dont l'œuvre est le moins empreinte de menus détails pittoresques. Néanmoins quelque chose boite; l'inconvénient a été tout entier pour Gustave Ricard. Carpeaux n'est point qu'un grand sculpteur, c'est un peintre de premier ordre. A côté de sa force, de sa franchise, de sa puissance, de son relief, de son jaillissement, les finesses ardentes, les contemplations amoureuses, tenaces, languissantes, détaillées de Ricard pâlissent. La parfaite intelligence, la psychologie, la séduction incontestable de Ricard, son métier trop prudent qui parfois gâte en voulant polir ne tient pas à côté de la spontanéité de Carpeaux. Et c'est injuste, car Ricard est plein de qualités. Il tiendrait à côté de n'importe qui, sauf d'un Carpeaux, qui dépasse la perfection, qui par son pittoresque, et son individualisme, se place entre David d'Angers et Rude et Rodin, en chaînon essentiel de la sculpture française, faisant aboutir dans du mouvement toute une recherche de grâce vivante, se haussant à la force sereine et libre très souvent dans sa sculpture et toujours dans sa peinture. On peut juger l'œuvre peinte de Carpeaux plus vigoureuse, plus personnelle, plus fondamentale peut-être que sa sculpture. La raison en est simple. Carpeaux sculpteur a pu faire quelques concessions. Toutes ses *rieuses* ne sont pas du même premier mérite. Il a pu avoir, très rarement, une grâce moins pure que celle du *rieur aux pampres*, égal aux beaux antiques, moins puissante que celle de ses bons bustes modernes, où il était le magnifique élève de la vie. Si, parfois, très rarement, il est dans sa recherche d'une vie radieuse, trop élégant, c'est dans sa sculpture; mais dans sa peinture faite pour lui-même, hardie, profonde, rapide, jaillie comme de la pensée, sans toilette, sans souci des conventions, il est toujours lui-même en son essence, c'est-à-dire, puissant, robuste, fort du réalisme le plus exact et le mieux dominé, avec un faire savant et preste de dompteur de matière difficile qui impose à la pâte colorée les volumes et les reliefs d'un art plus exigeant et plus précis.

A ce point de vue, l'Exposition présente en un portrait de Carpeaux par lui-même, en un portrait du peintre Soumy, en une grisaille esquisse de son groupe de la danse, en un dessin représentant Napoléon III dans son cercueil, des pages de premier ordre.

Les bustes forment une admirable série; certains le disputeraient

presque à ce buste de Charles Garnier, qui est un des plus beaux morceaux produits par l'école française : celui de M. Grévy est un des plus puissants; cette force paysanne et prudente, cette intuition silencieuse, ce caractère de bourgeoisisme fort, cette cautèle qui selon l'histoire portèrent Grévy au premier rang s'y affirment. Le buste d'Alexandre Dumas est très curieux et très significatif, aspect d'homme d'esprit un peu dandy et pas du tout d'homme de pensée. Un tout petit buste de Napoléon III daté de Chislehurst 1873 surprend. C'est un buste d'homme gai, souriant. Les bustes de l'Impératrice sont d'une belle finesse. Toute la sculpture de grâce et de sève dansante, analogue à celle qui s'affirme dans le groupe de la *Danse* et dans la *Flore* est excellente.

Un petit plâtre ébauché hardiment, *Vénus captivant l'Amour*, est des plus curieux pour ceux qui voudraient préciser les filiations entre Carpeaux et Rodin et notamment ce que peut devoir à Carpeaux la deuxième manière de Rodin. L'étude de Carpeaux est d'un admirable mouvement, et modelée pour les jeux de la lumière.

On n'a de désillusion que devant l'*Ugolin*, qui semble un peu théâtral. Est-ce parce qu'on a vu celui de Rodin, très supérieur à celui de Carpeaux? c'est d'ailleurs un travail d'école, envoyé de Rome et qui, même si l'artiste y a beaucoup tenu, ne le représente point. Carpeaux était très capable d'arriver à l'expression tragique ; il l'a prouvé dans une très belle *Mater Dolorosa* (présente à cette exposition) mais son génie était dans les qualités de grâce et de mouvement qui le firent traiter d'agité par les *pompiers* de son temps.

★

Le talent de Gustave Ricard est méditatif. Son art a cherché sa voie d'après les portraits de Van Dyck et de Rembrandt, mais surtout de Van Dyck. Il a souvent des bonheurs d'ébauche, il s'attarde trop à finir. Certains de ses portraits apparaissent avoir été abandonnés à regret par un artiste soucieux d'apporter encore une nuance, surtout ses portraits de femmes, dont quelques-uns sont admirables de sensualité patiente, de désir de traduire non seulement la lettre mais l'esprit de la figure, le charme, la course légère de la lumière sur le modelé du visage et de la vie des yeux. Certaines pages, le portrait de Mme Fouquier, de Mme Arnavon, de Mme Roman, deviendront classiques. Les portraits d'hommes sont curieux et divers ; ils semblent accuser une recherche patiente du caractère. Ils sont moins finis, moins poussés, mais très typiques, celui très connu de Chenavard avec un type ethnique très précis, celui de Fromentin plus beau, étonnant de traduire tant de nervosité, de névralgisme si frileux, de méditation anxieuse, si étonné, si tourmenté et si révélateur du romancier de Dominique et du peintre de l'Algérie. Il semble que dans

ses portraits d'hommes Ricard est d'autant plus intéressant que son modèle offre d'intérêt intellectuel, qu'il s'est piqué au jeu avec Loubon, Chenavard, Fromentin plus que pour Alfred Tattet ou le président Troplong. Quant aux fonctionnaires qu'il a peints, il les a quelque peu romantisés, et de même pour les agents de change et manufacturiers. Ils en sont moins représentatifs de leur époque. Sauf détails il est évident que Ricard gagne infiniment à ce que son œuvre soit revue, sinon totale, au moins avec un certain ensemble, que ce portrait de Fromentin est intéressant pour l'histoire de l'art français, que cet amour de la beauté féminine, cette sorte de sensualité psychique qui se traduit dans ces portraits, est d'un très beau peintre.

§

Chez Bernheim-Jeune une série de **Monet** sur **Venise.**

Beaucoup de personnes, semble-t-il, n'y reconnaissent pas leurs Venises particulières. Les unes voudraient un peu plus de solidité aux monuments, les autres une plus exacte différenciation des eaux de l'atmosphère, un équilibre plus exact des volumes, toutes choses excellentes, en soi, mais inutiles chez un artiste qui veut peindre des aurores, des brumes colorées, des irisations, qui veut capter la présence féerique de la lumière. Vus comme des poèmes lumineux exécutés avec le souci de rendre toutes les beautés, toutes les fantaisies, toutes les finesses, toutes les exubérances de la lumière, ces Monets sont merveilleux, d'une légèreté, d'une souplesse infinies, d'une beauté d'émaux profonde et variée. Peut-être le plus magnifique est-il cette page crépusculaire où les eaux lentes semblent marcher en ourlets de feu tandis que les murs et les tours s'éloignent en bleus profonds et en pourpres opulentes. Mais ce n'est peut-être là que l'expression d'un goût particulier, et sans doute les autres sont-ils aussi parfaits dans leur réalisation lumineuse.

A la galerie Marcel Bernheim, des **Louis Morin**. Il y a aussi des Venises. On ne s'attend point à ce qu'elles soient traitées en pyrotechnies polychromes. La vie de la rue s'y accuse en jolis ensembles vifs et minutieux. Morin est de ceux qui à Venise situent les passants dans une vie amusante un peu archaïque et qui songent à Gozzi et à Casanova autant et plus qu'ils n'observent les vivants de l'heure présente. Pour Morin, Venise est une Cythère plus intime, plus masquée que les autres, plus livrée à un carnaval plus fréquent, abondant en jolies scènes de pantomime. Une partie de l'exposition est donnée à des œuvres décoratives très importantes et d'une parfaite unité de ton ; c'est très léger, très cohérent et de grand goût. Quelques pages datant de la Revue des Quatre-Saisons, du passé livresque de Louis Morin, offrent le caractère de graphisme délié et vibrant qu'il recher-

chait alors; les tableautins de la dernière période sont d'un faire beaucoup plus large, avec autant d'éclat, mais plus d'harmonie et de carrure.

M. **Pierre Bracquemond** est très précis et parfois insistant. Sa couleur est très éclatante, parfois trop éclatante et toujours, avec continuité, sans nuance. Pourtant il y a de jolies pages ou au moins de jolis mouvements dans ses études féminines. Tout cela gagnerait peut-être à être moins tendu, moins solide, moins totalement inscrit ; mais ni les tableaux de fleurs, ni les intérieurs peints, ni les pastels avec leur agile présentation du nu ne sont sans intérêt.

Chez Hébrard, le sculpteur **Desbois** a fait admirer des œuvres du plus joli mouvement, d'une grâce vraie et profonde. Desbois est dans la belle tradition du XVIII^e^, un artiste très important. Chez Bernheim-Jeune M^me^ **Magdeleine Franc-Nohain** montre un bon dessin hardi, une belle simplicité, une notation elliptique, mais toujours juste, des mouvements enfantins. L'exposition de M. **Charles Stern** était aussi intéressante à considérer. Chez Druet, **Paul Flandrin** dont nous avons plusieurs fois et récemment signalé le progrès continu, l'arrivée à une maîtrise un peu froide mais certaine donnait une exacte idée de son art actuel.

Chez Georges Petit, une exposition de **Nicolas Gropeano**, un artiste roumain fixé à Paris faisant la preuve d'un art moderniste très subtil. Des paysages de Corse de M. **Soullard** n'offrent point de relief. Chez Chaine et Simonson, une exposition des toiles de **Gustave-Colin** donne une idée assez fidèle de l'œuvre de ce peintre intéressant, curieux, très bon exécutant, mais qui manque d'initiative ; il côtoya le mouvement impressionniste sans y prendre sa place, mais sans non plus trouver une formule qui ajoutât à l'impressionnisme. Néanmoins l'exécution est assez belle pour que ce manque de personnalité n'efface point Gustave Colin de la liste des artistes de premier plan.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Ernest Tonnelat : *Les frères Grimm, leur œuvre de jeunesse* ; Paris, Librairie Armand Colin, fr. 7. 50. — Ernest Tonnelat : *Les Contes des Frères Grimm, étude sur la composition et le style* ; Paris, ib., id., fr. 10. — Memento.

Les frères Grimm. — Dans sa réponse à l'*Enquête sur l'influence allemande*, publiée en 1903 par le *Mercure*, M. Rémy Quinton écrivait :

L'Allemagne, admirablement douée, chez ses représentants supérieurs, sous le rapport de la sensibilité et de la volonté, l'est moins avantageusement sous le rapport de l'intelligence. L'intelligence ne forme jamais, chez l'Allemand, un *organe différencié* ; elle demeure toujours et étroitement

unie à la sensibilité. L'intelligence, chez l'Allemand, n'a pas le pouvoir de s'exercer seule, librement ; sa fonction n'est pas indépendante. L'intelligence et la sensibilité forment un *organe indifférencié* ; il en résulte que l'une ne peut jamais s'exercer sans l'autre, l'intelligence toujours viciée dans sa fonction par la sensibilité. De ce fait, tout témoigne : impuissance chez les plus grands penseurs allemands à traiter une question générale en n'y faisant intervenir que les faits précis et spéciaux qu'elle comporte ; intrusion constante de préférences personnelles, instinctives, philosophiques ou morales...

Le remarquable ouvrage que M. Ernest Tonnelat vient de consacrer à la jeunesse des frères Grimm apparaît comme une « pièce justificative » à la thèse formulée par le savant biologiste il y a près de dix ans. En analysant le « cas » des deux philologues allemands et en particulier de l'aîné, Jacob Grimm, qui était le mieux doué des deux, le critique a pu donner un des exemples les plus probants de cette « indifférentiation » dont parle M. Quinton.

Dans son introduction, M. Tonnelat montre que, chez les frères Grimm, « l'action des croyances anciennes », en s'atténuant, à mesure qu'ils parvenaient à atteindre la maîtrise, « n'en est pas moins restée puissante ».

Dans l'exposé des faits historiques et grammaticaux la doctrine préconçue se laisse presque toujours entrevoir à l'état flottant. Jacob Grimm est demeuré jusqu'au bout un philologue à tendances religieuses et nationalistes. Il n'eût sans doute pas consacré sa vie entière à la philologie germanique s'il n'y avait puisé des raisons de glorifier le passé de l'humanité en général et de l'Allemagne en particulier. Aussi se sent-on obligé de garder quelque défiance à l'égard de ses généralisations philosophiques dans le temps même où l'on admire la minutie, l'exactitude, la conscience de ses enquêtes scientifiques.

Et, généralisant son affirmation à toute l'œuvre intellectuelle de l'Allemagne, M. Tonnelat poursuit :

Jacob Grimm est peut-être le type le plus achevé du savant allemand au XIXe siècle. Il est de tous les hommes de son temps celui chez qui l'on observe le plus clairement la double nature du chercheur méticuleux et du métaphysien aventureux. Mais il n'est pas le seul qui ait fait servir la méthode scientifique à la défense d'un idéal philosophique, d'une croyance religieuse, ou, plus simplement, d'un préjugé nationaliste. La tendance est presque générale ; aussi est-il devenu nécessaire de réviser une grande partie des jugements que les critiques et les historiens allemands nous ont présentés depuis un siècle comme l'expression d'une vérité objective. Les travaux littéraires de Gervinus, les travaux historiques de Treitschke, pour ne citer que deux exemples entre cent, présentent ce spectacle paradoxal d'une rigoureuse documentation associée à une argumentation passionnément tendancieuse. Nous n'avons pas eu la prétention d'entreprendre ici, ni même d'esquisser la révision de l'œuvre des frères Grimm ; la tâche

dépasserait singulièrement nos forces et notre compétence. Mais nous espérons avoir montré que cette révision est nécessaire. Ce n'est d'ailleurs pas déprécier l'admirable pénétration et l'incomparable tenacité des savants allemands que de dévoiler les faiblesses occasionnelles de leurs systématisations. Pour notre part, nous avons conscience de ne pas avoir amoindri le génie de Jacob Grimm en signalant l'étroitesse ou même la puérilité de ses conceptions philosophiques.

Acceptons la restriction que s'impose M. Tonnelat. S'il n'a pas voulu soumettre à une révision complète les jugements qui ont été portés par les frères Grimm, ni ceux que la critique allemande a portés sur l'œuvre des deux écrivains, il n'en est pas moins vrai qu'il est parvenu à écrire une des monographies les plus lucides qui soient et que son ouvrage aidera fortement à faire mieux comprendre les multiples détours de la pensée germanique.

M. Tonnelat s'est astreint à ne traiter que de l'activité des frères Grimm de 1807 à 1822. Il s'est occupé exclusivement de leur première formation sur les bancs de l'Université de Marbourg et de leur séjour à Cassel où ils remplissaient tous deux les modestes fonctions d'aides-bibliothécaires. L'influence du juriste Savigny, celle des frères Schlegel et de Brentano, qui orientèrent l'activité des Grimm vers le moyen-âge allemand et l'âme populaire, est prédominante dès ce moment-là. Ils font leur début en 1811, Jacob par son travail sur le *Meistergesang*, Wilhelm par une traduction de vieilles poésies chevaleresques danoises. Dès lors ils seront uniquement préoccupés de leurs recherches sur les sources de la langue allemande. Les *Niebelungen* et la vielle *Edda* sont l'objet de leur âpre curiosité. La voie ouverte par Herder trente ans plus tôt va devenir leur domaine presque exclusif. Le recueil de *Contes populaires* qui les rendit illustres et qu'ils publièrent en collaboration (tome I^er^, 1812, tome II 1815) est la première affirmation de leur puissante originalité littéraire. Mais Jacob Grimm allait bientôt renouveler la langue allemande moderne et lui fixer définitivement ses normes dans sa célèbre *Grammaire* dont le premier volume parut en 1819. La tâche de M. Tonnelat s'est limitée à cette première période. Il n'a pas suivi les deux frères Grimm, méconnus dans leur Hesse natale, quand ils émigrent tous deux à Gœttingue, où ils vont rajeunir l'enseignement de la philologie allemande de l'Université (1830). Leur nomination à Berlin, en 1840, devait ouvrir pour eux une période de succès et d'honneurs dont leur humble personne ne voulut jamais reconnaître le prix. Wilhelm, le cadet, mourut en 1856, Jacob, l'aîné, en 1863, ayant atteint l'âge de soixante-dix-huit ans.

En attendant que M. Tonnelat applique ses brillantes qualités de critique (où l'on ne sait pas ce qu'il faut admirer davantage, la sagacité dans l'analyse, ou la profonde érudition qui apparaît mêm

dans les généralisations) à nous donner la seconde partie de son étude d'ensemble sur les *frères Grimm*, il a complété sa monographie par une étude philologique consacrée aux **Contes des frères Grimm**. C'est proprement une étude sur l'art du style allemand. En passant en revue les détails des éditions successives de ces contes, il a montré comment, par d'habiles corrections, par des retouches méticuleuses et de nombreuses adjonctions, les auteurs sont parvenus, à travers sept éditions, dont la dernière est de 1857, à donner à une œuvre la forme définitive sous laquelle elle est passée à la postérité.

Certaines versions ont été complètement modifiées d'une édition à l'autre. De savants remaniements leur ont donné un forme plus dramatique. Ailleurs, ce sont des préceptes de morale, des généralisations introduites dans des développements d'ordre particulier qui ont donné au récit sa véritable portée. D'un simple recueil de folk-lore qu'étaient ces contes populaires au début, les auteurs ont fait un livre de lecture et d'éducation. Une vingtaine de contes, pour des raisons diverses, ont été retranchés des premières éditions. M. Tonnelat a tenu à les reproduire et on y retrouve avec plaisir une version allemande du *Chat-Botté* et une version de *Barbe-Bleue*.

L'étude de toutes ces refontes a permis au critique français d'écrire une véritable histoire des *procédés*. Le fait que cette tâche ait été entreprises pour la première fois par un Français est significatif. C'est, au sens propre, une *leçon de style* que M. Tonnelat fait aux écrivains allemands. Espérons qu'ils sauront en tirer profit. On se plaint en Allemagne d'être obligé d'écrire avec un instrument qui manque de tradition. Mais cette *tradition*, on peut la retrouver dans l'œuvre des frères Grimm. Le Français en a dégagé la base, il appartient aux Allemands d'apprendre à s'en servir.

§

Memento. — M. Raoul Richter, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, vient de mourir. On lui doit un des meilleurs ouvrages qui ait été consacrés en Allemagne à l'œuvre de Frédéric Nietzsche et c'est lui qui édita, voici trois ans, l'édition de luxe d'*Ecce homo*. Auteur d'une *Histoire du Scepticisme*, il fut cependant grand admirateur de Richard Wagner et c'est par Wagner, en passant par Schopenhauer, qu'il arriva à Nietzsche. M. Max Brahn (*Gazette de Francfort*, 3 juin) a essayé de montrer, que malgré ses attaches avec le Nietzsche-Archiv, Raoul Richter avait su rester complètement indépendant. « Nietzsche fut pour lui une étoile, mais il considérait Platon et Schopenhauer comme des soleils. Il espérait la venue d'un soleil nouveau et Nietzsche lui paraissait la meilleure indication pour l'apparition prochaine de ce soleil. Il s'empara de lui à cause de sa valeur supérieure pour l'avenir. Son travail sur Nietzsche durera tant que durera Nietzsche ». Si ce jugement paraît quelque peu exagéré, il n'en faut pas

moins déplorer la perte de ce représentant distingué de la critique nietzschéenne, laquelle, par la mort d'Ernest Holzer, avait déjà été privée d'un de ses appuis les plus solides. L'édition des œuvres philologiques de Nietzsche commencée en 1910 s'est arrêtée brusquement, interrompue par la disparition prématurée de Holzer.

Das literarische Echo (15 mai) débute par un article de M. O. E. Lessing sur « le drame américain ». M. G. Ranssohff consacre une étude au remarquable ouvrage de M. Emile Magne : « Voiture et les origines de l'Hôtel Rambouillet. » « Une plume d'une dangereuse fécondité : un zèle et une perspicacité qui ne peuvent être que dignes d'éloges : un savoir qui n'est égalé que par l'art de mettre en scène ce savoir. Son style n'est jamais hésitant et jamais embarrassé, tout au contraire.. Chez lui il y a toujours quelque chose de nouveau, quelque chose d'imprévu : bref, c'est un homme avec lequel on ne s'ennuie pas.... » — M. Kurt Müntzer présente au public allemand l'ensemble de l'œuvre de Mereschkowski, avec un portrait (1er juin). — Si Charles Péguy est encore assez ignoré outre Rhin, l'article de M. Henri Guilbeaux n'aidera pas beaucoup à faire comprendre le rôle joué par les *Cahiers de la Quinzaine* dans l'évolution actuelle de la pensée française. M. Guillebeaux n'est évidemment pas doué du sens historique. Il cite une strophe du « Mystère de la charité de Jeanne d'Arc », mais aussitôt après il la fait suivre d'une appréciation de Péguy sur Jaurès, qui est de 1903. Le progrès qu'il y a dans la pensée du grand écrivain depuis les dernières luttes de l'Affaire Dreyfus jusqu'à la série des opuscules « De la situation faite... » échappe peut-être à la compréhension de M. Guillebeaux. Ailleurs, en mentionnant les collaborateurs des *Cahiers* il écrit : « Les frères Jérôme et Jean Tharaud, qui sont devenus nationalistes et ont obtenu le prix Goncourt. » Le spectre nationaliste semble hanter l'imagination de M. Guillebeaux. Dans la dernière partie de son article il cite André Suarès, qui publie maintenant « ses contributions souvent fort remarquables dans la nationaliste *Nouvelle Revue française* ».

Dans la *Deutsche Rundschau* (1er juin), M. Julius Schiff fait connaître les « conseillers chimiques » de Gœthe et étudie la part qu'ont eue des savants comme Bucholz, Stiewer, Einsiedler, Goettling, Ritter et surtout Doebereiner dans les travaux scientifiques du poète. Goethe, se trouvant à Carlsbad, pouvait noter dans son journal qu'il y avait une meilleure réputation « à cause de la minéralogie et de la chimie qu'à cause de la poésie », — M. Oscar Walzel rend compte du dernier recueil d'essais et d'articles publiés par M. Richard-M. Meyer.

Les *Süddeutsche Monatshefte* (1er juin) ont la bonne fortune de publier des notes inédites du romantique Wilhelm Wackenroder, prises pendant un voyage au pays de Bayreuth en 1793. La découverte en est due au professeur Wolkan, bibliothécaire de l'Université de Vienne. Un nouvel article du mystérieux *Spectator Germanicus* contre l'invasion italienne en Tripolitaine, dont les quotidiens ont déjà parlé, aura le même succès que les précédents. M. Hofmiller rend compte en le louant, comme il convient, du recueil de poésies de J.-J. Widmann, publié après sa mort.

Un portrait psychologique de Jean-Jacques Rousseau, dû à la plume de Mme Marguerite Hellin, nous est présenté par *Hochland* (1er juin). La séré-

rité de l'auteur ne l'empêche pas d'écrire quelques aperçus très justes. — M. C. F. Reinhold fait paraître une étude sur Van de Meer de Delft (avec 6 magnifiques reproductions).

La *Güldenkammer*, éditée à Brème par une entreprise de café sans caféine, « Kaffeehag, » produit connu en France sous le nom de Sanka, est toujours des plus intéressante. M. Edwin Redslob tâche de montrer l'importance du peintre de Worpswede, Heinrich Vogeler, dans l'évolution de l'art allemand contemporain. La catastrophe du « Titanic » inspire à M. Ad. Goetz un article sur « la mode, le luxe, et la sécurité à bord ».

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Hugh S. R. Elliot : *Modern Science and the Illusions of Professor Bergson*, with a preface by Sir E. Ray Lankester, K. C. B., F. R. S., 5 s., Longmans. — Addison Macleod : *Plays and Players in Modern Italy*, 7 s. 6 d., Smith Elder. — Mary E. Lacy : *With Dante in Modern Florence*, 6 s., John Murray. — F. Hamilton Jackson : *Rambles in the Pyrénées and the adjacent districts*, 21 s., John Murray. — H. G. Wells : *The Great State, Essays in Construction*, 6 s., Harpers. — Memento.

M. Bergson a ses fanatiques, mais il a aussi ses détracteurs. Tout un courant d'idées s'appuie sur sa philosophie, et les adversaires de ces idées arrivent à s'en prendre à lui pour le soutien qu'il leur accorde. En Angleterre, M. Bergson connaît à l'heure actuelle l'engouement de tous ceux qui « s'amusent à des curiosités métaphysiques ». Mais il rencontre aussi une assez violente opposition ; témoin en est le livre de Mr Hugh S. Elliot : **Modern Science and the Illusions of Professor Bergson**. Entre les mains de Mr Elliot, la métaphysique passe un mauvais quart d'heure, et si l'on peut regretter qu'en telle matière la discussion ne garde pas un ton calme, ces vitupérations contre les brillantes analogies de M. Bergson n'en sont pas moins fort intéressantes. Voici quelques exemples des épithètes qu'emploie Mr Elliot : « de guignolesques faussetés », « de fieffées balourdises », « l'ambitieux essor de l'intuition spéculative », « des nuages de mots qui ne comportent aucun sens réel », « des pyramides de mots par-dessus des mots », « ses mots sont de la fausse monnaie », etc. Sir Edwin Ray Lankester a écrit pour ce livre une préface qui condamne tout aussi énergiquement la philosophie bergsonienne :

Non seulement je pense que les livres dans lesquels M. Bergson formule ces illusions sont sans valeur et sans profit, causant perte de temps et confusion de pensée à la plupart de ceux qui cèdent à la tentation de les lire, mais aussi qu'une importance imméritée leur a été accordée par une partie du public britannique, égaré par l'ingénieuse et systématique réclame que font à M. Bergson ceux qui s'amusent à des curiosités métaphysiques. On nous l'a présenté comme un « grand philosophe français ». Pour ceux qui s'occupent à collectionner, à comparer et à classifier toutes les absurdités qu'on a émises sous l'étiquette de « métaphysique » ou de « spéculation

métaphysique », depuis Aristote, pour ceux-là, sans doute, ces récentes élucubrations offrent cette sorte d'intérêt que l'entomologiste peut prendre à une curieuse espèce de coléoptère. Pour qui étudie les observations et les monstruosités de l'esprit humain, les ouvrages de M. Bergson seront toujours de précieux documents. Mais c'est une injustice en même temps qu'une inexactitude d'appliquer à leur auteur les termes de « grand », de « français » et de « philosophe ».

§

Mr Addison Macleod a, pendant de nombreuses années, noté au jour le jour ses impressions de théâtre, en Italie. Aussi son récent livre : **Plays and Players in Modern Italy**, a-t-il le mérite de nous fournir des informations de première main, d'autant plus valables que, par sa connaissance de la langue et de la littérature italiennes, l'auteur est remarquablement qualifié pour nous donner des appréciations et des critiques du théâtre classique et des pièces en dialecte, pour caractériser les différents types de pièces modernes et juger de la personnalité des acteurs, tels que Novelli, Zacconi, la Duse, Gina Favre, Tina di Lorenzo, Dina Galli, Benini, Ferravilla, de Sanctis, etc.

§

« Un voyage dans les lieux où Dante a vécu est une perpétuelle illustration de son poème. » On trouve cette phrase d'Ampère en épigraphe à la courte préface de Mme Mary E. Lacy pour son livre **With Dante in Modern Florence**. Et pourtant l'aspect de la Florence moderne est assez décevant pour qui vient y chercher les traces de Dante. Ce n'est plus la cité que le poète aima si tendrement et pour laquelle il eut une haine si passionnée : on n'y rencontre que des monuments qui n'existaient pas au XIIIe siècle, du moins dans leur forme actuelle, des œuvres d'art que Dante n'a jamais vues, des rues dont il n'a pas foulé les dalles. Aujourd'hui, nous n'apercevons que la Florence des Médicis, de la décadence et de l'Italie unifiée. Mais, comme le remarque très justement l'auteur, la Florence d'à présent n'est qu'une sorte de palimpseste, et, sous l'écriture récente, on retrouve le grimoire ancien ; malgré les six siècles écoulés depuis que le Poète partit pour l'exil, on peut encore retrouver la cité de Dante, et, avec une laborieuse subtilité, Mme Mary E. Lacy s'est efforcée de découvrir ces précieux vestiges et de projeter quelques lueurs nouvelles sur *la Divine Comédie* et sur la vie du Divin Poète.

§

Le véritable touriste visite incognito — presque honteux de s'y voir — les lieux où la foule surabonde parce qu'on y accède sans difficulté et qu'on y trouve tout le confort des grands hôtels. Mais quand il les a bien vus, ces lieux encombrés, alors commence pour

le vrai touriste la période de joie. Il s'écarte des chemins battus : il explore des contrées négligées sinon inconnues, et alors, chaque jour, dans de pittoresques bourgs ou d'antiques villages, il découvre des trésors de beauté qu'il est seul à goûter. Mr F. Hamilton Jackson est de ces touristes-là. Déjà, il nous a raconté, en deux volumes, ses explorations sur *The Shores of the Adriatic*, et maintenant il nous relate ses **Rambles in the Pyrénées** *and the adjacent districts*, *Gascony*, *Pays de Foix and Roussillon*. Avant de se mettre en route, il est évident que l'auteur s'est minutieusement renseigné sur l'histoire et la géographie de la contrée ; les quelques références bibliographiques qu'il donne en sont une preuve, et c'est dans la savante *Revue de Gascogne*, dans les comptes-rendus du Congrès Archéologique de France, et dans le Bulletin Archéologique du Comité Historique des Arts et Monuments, qu'il a cherché ce qu'il devait voir dans ses pérégrinations. De nombreuses illustrations et des plans dus à l'auteur accompagnent ce texte, qui se lit avec un agrément constant.

§

Le volume que MM. Harper viennent de publier sous ce titre : **The Greate State**, renferme une série d'études politiques, ou sociologiques plutôt, rassemblées par les soins de Mr H.-G. Wells et qui sont dues à la comtesse de Warwick, à Mr L.-G. Chiozza-Money, à Sir Ray Lankester, à Mr C.-J. Bond, à Mr S.P. Haynes, à Mr Cecil Chesterton, à Mr Cicely Hamilton, à Mr Roger Fry, à Mr G. R. Stirting Taylor, au Rev. Conrad Noel, à Mr Herbert Trench et à Mr Hugh P. Vowles. Ces études représentent un effort concerté pour figurer un idéal social moderne, un tableau de cette civilisation élargie vers laquelle aspire notre présent ordre social. Ce n'est peut-être pas une panacée, mais la lecture de ces pages est singulièrement suggestive, chacun des auteurs de ces *Essays in construction* ayant exposé ses idées sociales, parmi lesquelles il en est certes d'inattendues.

Memento. — La Collection Tauchnitz présente de plus en plus cet avantage qu'elle donne au fur et à mesure qu'ils paraissent les nouveaux romans anglais. La publication est presque simultanée à Londres et à Leipzig. Les récents volumes comprennent une mystérieuse histoire de meurtre et d'amour : *A True Woman*, par la baronne Orczy : *Love Gilds the Scene*, par Agnes et Egerton Castle, une série de récits dont les péripéties se déroulent à Londres, à Bath, à l'époque des perruques poudrées ; *Julia France and her Times*, une assez âpre description de la vie londonienne et du mouvement suffragiste par Mrs Gertrude Atherton ; *Thirteen*, titre qui indique que l'auteur, E. Temple Thurston, a réuni là treize nouvelles d'une lecture agréable.

The Bibelot continue à donner de jolies réimpressions ; le numéro de

mai contient : *Three Selections from Leaves of Grass*, par Walt Whitman, et celui de juin : *Casanova at Dux*, par Arthur Symons.

Dans *Melissa*, par J.-O. Curwood, roman adapté de l'anglais par V. Forbin (Bibliothèque des romans étrangers, Hachette), on nous raconte comment l'ingénieur Howland est poursuivi par une haine aussi mystérieuse qu'implacable. Et voilà de quoi passionner le lecteur qui n'exige pas davantage et à qui on offre, en outre, une héroïne d'une captivante beauté et d'une irrésistible séduction, des paysages du Canada du Nord et ses forêts, ses chantiers, ses Indiens, ses trappeurs.

C. N. et A. M. Williamson savent raconter sur un ton vif, ironique et gai, de jolies histoires, fertiles en péripéties inattendues. *Le Mariage de Lord Loveland*, qu'a traduit M. Louis d'Avers (Bibliothèque des Romans Etrangers, Hachette) est un de leurs romans vraiment romanesques, où un jeune lord, assez présomptueux, apprend la modestie en Amérique après d'amusantes aventures.

Depuis longtemps une élite a reconnu en France la valeur de M. Remy de Gourmont, et un public chaque jour accrû goûte à présent ses œuvres. Il est intéressant de signaler qu'à l'étranger, et particulièrement dans les pays de langue anglaise, on s'accorde à proclamer que M. de Gourmont est « l'une des plus belles intelligences de sa génération ». M. Arthur Ransome, qui s'est distingué par divers ouvrages de critique et d'histoire littéraire des plus remarquables et qui a consacré à M. de Gourmont une excellente étude dans la *Fortnightly Review*, vient de publier une très exacte version de *Une nuit au Luxembourg*, et la critique et le public font à cette exquise fiction un accueil des plus empressés.

The English Review de juin publie des vers de MM. Arthur Symons, Lascelles Abercrombie, Ezra Pound, D. H. Lawrence, et des articles de MM. H. W. Hudson, E. M. Forster, Henry Newbolt, J. D. Beresford, Chris Massie, Austin Harrison, Lisle March Phillips, Walter Sickert, etc.; et un portrait du poète Richard Middleton par E. Masson.

The Fortnightly Review publie des vers de Thomas Hardy, une étude sur Strindberg par Horace B. Samuel, un superbe poème de Laurence Binyon, et des articles sur John Gay, par H. M. Paull, sur Albert Besnard, par Frederick Lawton, sur Marceline Desbordes-Valmore, par Francis Gribble, etc.

Dans le *Harper's Magazine*, lire la suite des articles de Mr Arnold Bennett, et la biographie de Mark Twain, par Albert Bigelow Paine.

Le numéro du *Bookman* de juin est consacré à Wilkie Collins.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Theophilo Braga : *Camoens (Abra lyricae epica)* ; Livraria Chardron, Porto. — L. de Camoens : *Os Lusiadas* commentés par Augusto Epiphanio da Silva Dias; Magalhaes e Moniz, Porto. — Eça de Queiroz, *Ultimas paginas*; Chardron, Porto. — Bazilio Telles : *O Livro de Job*, traduction en vers; Chardron, Porto. — Teixeira de Pascoaes : *Regresso ao Paraiso* ; A Renascença portugueza, Porto. — Memento.

Maintenant qu'un monument sculptural va s'ériger en plein Paris

en l'honneur du grand Epique lusitanien, les Français auront à cœur sans doute de s'intéresser, autrement qu'en vaines paroles, aux manifestations de l'âme portugaise, si impénétrable pour eux jusqu'ici en son tréfonds sentimental. **Camoens**, ce clair génie de tendresse et d'héroïsme, que l'on a justement appelé le premier des poètes modernes, incarna dans la pureté toute méditerranéenne de ses vers et des ses symboles l'esprit gracieux et passionné de la Chevalerie et de la Table Ronde, nuancé d'humanisme. Ce n'est pas seulement pour avoir chanté les découvertes que Camoens est essentiellement moderne et profondément portugais, mais aussi pour avoir fait servir les déceptions de son cœur à l'illustration du sentiment national, et pour avoir fait de l'amour quelque chose de suprêmement rédempteur. Par ainsi, l'amour devient principe d'action, et la *saudade* prend une forme mystique, qui incite l'homme à chercher son salut par le mérite individuel. Pareilles tendances ne sauraient, dans l'ordre religieux, fomenter qu'hérésie ; mais Camoens, qui était bon catholique et que la métaphysique ne séduisait guère, malgré sa réelle érudition, ne voulut chanter que le Courage lusitanien et ses propres infortunes.

Cette conception idéale de l'amour semble rapprocher les Portugais des peuples de l'Ouest et du Nord : c'est pourquoi sans doute, en dépit d'indéniables apports sémitiques, on a maintes fois parlé de leur parenté plus ou moins directe avec les Celtes. J'étonnerai peut-être mes lecteurs en faisant remarquer ici que, si les Bretons semblent avoir porté plus loin que d'autres l'idéalisation mystique du sentiment, certains peuples berbères, les Touareg par exemple, ont une conception chevaleresque de l'amour, qui se fait jour dans leurs ballades héroïques, et que les Sarrazins du Moyen-Age devaient posséder déjà.

— « Aujourd'hui, ma bien-aimée, j'ai pensé pour toi à la mêlée des lances qui enlèvent la vie », dit l'un deux. « Ah ! lorsque nous mourons, nous autres, nous nous souvenons des tresses abondantes qui s'allongent sur l'épaule des vierges. »

N'oublions pas non plus que *l'Amadis de Gaule* fut d'abord traduit en hébreu sur le texte portugais, aujourd'hui perdu.

C'est à dégager philosophiquement et historiquement les traits essentiels du *camonisme* que s'est appliqué l'effort intellectuel de Theophilo Braga, à travers son œuvre gigantesque. Ce fut là son trait de génie.

Sur l'œuvre de Camoens il a édifié l'autel du sentiment national et préparé l'avènement d'une République, qu'il n'a tant rêvé d'établir que pour mieux permettre au Portugal de se retrouver soi-même, hors des griffes du jésuitisme.

Pour l'auteur d'*Alma Portugueza*, les trois plus grands poètes

de la civilisation occidentale sont Virgile, Dante et Camoens. — « C'est au moment où Rome termine sa mission de conquêtes et im- « pose la paix au monde que Virgile conçoit l'*Enéide* ; c'est lors- « que l'Eglise achève sa mission unificatrice des consciences, par l'uni- « versalité d'une doctrine morale, que Dante envahit le dogme et fait « comparaître au tribunal de *la Divine Comédie* les ambitions « égoïstes de la papauté, comme pour signifier que l'intervention « dirigeante de la Foi dans les destins de l'Homme est prête à pren- « dre fin. » La doctrine du libre examen est proche ; les événements vont en favoriser l'expansion. Les **Lusiades** seront le poème de la prise de possession du globe par l'effort réfléchi de l'Homme.

C'est l'observation des phénomènes de la Nature qui porta Camoens à considérer l'amour, non pas comme une fatalité déprimante, mais comme le moyen suprême pour l'intelligence de s'élever à la compréhension de l'unité universelle.

Trois des volumes de l'*Histoire de la Littérature portugaise* sont un monument précis à la gloire de Camoens.

Nous avons naguère analysé ici le premier, qui est le douzième de la collection. Le second est une exégèse copieuse et originale de l'œuvre du poète. Theophilo Braga s'attache longuement à définir les caractéristiques du lyrisme camonéen, son pétrarchisme de surface, sa sincérité directe motivée par la réalité concrète de la passion qui l'inspire, ses affinités sans doute instinctives avec l'inspiration du Catalan Ausias March, chantre incomparable de l'amour. En même temps, l'éminent philosophe et critique nous détaille le déterminisme spécial qui devait, à son point de vue, muer le poète lyrique en poète épique. Un aperçu général sur la formation des divers cycles d'épopée, dont s'honore l'humanité, précède une profonde étude sur l'élaboration séculaire de l'épopée portugaise. La grande époque des navigations lusitaniennes s'évoque, dominée de mysticisme chevaleresque. Et ceci vient nettement à l'appui d'une opinion que nous exprimâmes un jour : le sentiment religieux est le ciment nécessaire de l'épopée.

Le grand patriote aborde ensuite la structure propre des *Lusiades* et, par d'ingénieuses interprétations, il s'efforce de laver Camoens du reproche d'avoir inconsidérément allié la spiritualité chrétienne au merveilleux païen. Selon lui, les dieux du poème caractérisent les peuples ; les Divinités sont des synthèses de civilisations ; le mythe de Bacchus symbolise la domination de l'Inde, celui de Vénus signifie le mystère de la mer.

Inutile de dire que tous les commentateurs, fussent-ils Portugais, sont loin d'accorder à Camoens, en dépit de son réel et profond génie, une aussi ample personnalité. Tel Augusto Epiphanio da Silva Dias, qui vient de publier à Porto, en deux volumes, l'une des meil-

leures éditions portugaises des *Lusiades*, au double point de vue de la pureté du texte et de l'abondance des notes critiques, toujours soucieuses de précision scientifique. Il n'en reste pas moins que l'enthousiasme d'un Th. Braga nous ouvre infiniment mieux les arcanes du poème que les dissections terre à terre. Th. Braga écrit dans l'esprit de Camoens. Une bibliographie camonéenne très complète accompagne son livre.

Somme toute, ce nationaliste, qui voulut ouvrir toutes grandes les portes de son pays à la Science et à la Pensée universelles, pour mieux amener les Portugais à se connaître et à se renouer aux traditions de leur race, répond par son seul et haut exemple à toutes les vitupérations, dont on couvre sa patrie, quand on l'envisage au simple point de vue de sa situation économique ou de la maladie d'imitation française qui y sévit.

Au fait, tandis que les *Lusiades* se trouvent dans le moindre des bureaux de rédaction de Lisbonne, les librairies sont bondées de publications françaises ; la plupart des matières des cours secondaires sont enseignées directement en français, au point qu'Eça de Queiroz, dans un fragment qui peut compter parmi les plus savoureusement caustiques de ses **Dernières Pages**, a pu dire que le « Portugal est un pays traduit du français ». Lui-même souffrit de la dénationalisation qui lui fut imposée dès l'enfance, au point de lui cacher les moindres faits et gestes de sa patrie. Dès qu'il écrivit, il n'en fut pas moins accusé de *francésisme*, lui qui considérait la littérature anglaise comme infiniment plus riche, plus vivante, plus vigoureuse, plus originale que celle de la France, lui qui rendait justice à la grandeur des lettres germaniques et qui nous déniait volontiers toute faculté essentiellement poétique, sans laisser pourtant d'admirer la beauté lumineuse de notre langue, l'exactitude et la souplesse de notre esprit. Mais dans nos extravagances contemporaines, dans notre recherche outrancière du neuf, de l'inédit, de l'original, il découvrait des symptômes de décadence, une lassitude d'agir, et volontiers accusait-il notre influence de stériliser les énergies latentes de sa patrie. « Car, disait-il, les majorités ne comptent point, et il suffit d'un faible groupe dirigeant pour représenter un pays. » Au reste, selon lui, il n'y a aucune similitude de tempérament entre les Portugais et les Français. La France est un pays d'intelligence, le Portugal ne vit que par l'imagination.

— « La France est toujours le coq, nous sommes le rossignol. Le « grand roi des Français sera toujours François Ier : le nôtre Dom « Sébastien. »

La part principale de ces *Dernières Pages* comprend trois légendes de saints : *S. Christovam*, *S. Onofre*, *S. Frei Gil*, magistrales ébauches, inspirées peut-être par l'exemple du Flaubert des *Trois*

Contes, mais que leur allure aisée rapproche plutôt de *Thaïs* d'Anatole France, et qui montrent bien quels étaient les dons primesautiers du maître.

Et comme il demeure essentiellement portugais dans l'humour!

Pour avoir manifesté d'incomparables qualités de styliste nerveux et précis, Bazilio Telles n'en était pas moins connu jusqu'ici principalement comme homme de science. Economiste, historien, polémiste, il affirme une grandeur morale incontestée. Il personnifie l'intégrité. Inespérément, voici qu'il nous apparaît poète. Il nous donne aujourd'hui une traduction rythmée du **Livre de Job**, qui a la profondeur émue et vécue d'une création personnelle. L'impossibilité de remédier individuellement ou socialement au Mal humain, et la contradiction douloureuse qu'impose aux cœurs sensibles et purs la conception d'un Dieu infiniment bon, en face de la réalité misérable, ont jeté dans l'âme de Bazilio Telles une révolte angoissée, qui l'apparie à Anthero de Quental, et qui lui fait revivre la crise d'âme du vieux poète hébreu.

— « Ce frère spirituel d'Anthero, dit Teixeira de Pascoaes, a réincarne la Douleur de Job, qui est une douleur religieuse, une douleur affirmative et créatrice de vie, et le drame intime du poète biblique s'est identifié au drame intime du poète lusitanien, parce que l'époque morale où vécut Job est analogue à celle où vit Bazilio Telles. Job vécut quand l'âme humaine créait une synthèse religieuse de la Vie; Bazilio vit en un temps où l'âme humaine cherche et entrevoit déjà une conception nouvelle de la Vie et de l'Univers. Ainsi Bazilio représente, pour l'instant, la sublimation de toutes les vertus de sa race. » Au cours d'une étude sur le poème, Bazilio Telles expose à la fois les raisons morales de son dessein et les probables conjonctures qui durent gouverner l'inspiration de l'aède juif. Cet essai critique pourrait faire honneur à Renan, s'il ne se montrait infiniment plus amer. Pour Bazilio, Dieu et la Loi morale ne sauraient s'entendre; ils s'opposent irréductiblement.

Sans négliger un seul instant l'exactitude, le Poète réalise en ses distiques une forme puissante et nue, qui n'a guère chez nous d'équivalent. Seul, Emmanuel Thubert, dans *le Prophète*, a su s'exprimer avec cette âpreté véhémente et pure.

Quant au *Livre de Job* en lui-même, on a dit avant moi ses mérites, qui ne permettent de le rapprocher que du *Prométhée* d'Eschyle ou de l'*Enfer* du Dante.

Ce n'est pas Teixeira de Pascoaes qui me contredira, lui qui vient de publier **le Retour au Paradis** et qui, songeur entre tous personnel, s'engage ainsi à la suite du vieux Milton dans les sentiers de la poésie visionnaire. Pour lui, le monde actuel est sur sa fin; la

nuit présente est déjà une nuit morte, où sursautent les premières blancheurs d'une nouveau soleil. Nul ne s'est approché plus près de Dante.

Le poème débute par de sinistres paysages d'enfer nés tout entiers de la fantaisie divinatrice d'une imagination exaltée par l'espoir d'une nouvelle foi. Adam et Eve ont retrouvé Caïn, et voici que Satan, un jour de Noël, les envoie conquérir pour lui sur la terre les âmes et les corps. Comme tout a changé depuis leur sortie de l'Eden ! Tout, excepté la divine clarté du soleil. Ils revivent leur passé à chaque endroit, et voici que leur vient la *Saudade*, annonciatrice de rédemption, la Saudade qui est faite d'amour, d'espoir et de souvenir, la Saudade qui les réconcilie avec la vie, et qui est comme une autre Béatrix. Sur la nouvelle terre, doit surgir la nouvelle tentation. Adam et Eve refusent de retourner aux funèbres domaines de Satan. Eve pleure sur le crime de son fils, et voici que la Trompette résonne sous le souffle de l'Ange. C'est le jugement qui ranime les morts. Le nouveau Dieu est né, et chaque créature doit rendre compte de son péché. C'est l'heure du grand Pardon et de l'universel alleluia. L'ère d'amour est ouverte.

Un tel poème ne se résume pas. Riche d'images imprévues, de musiques surnaturelles, il l'est aussi de significations mystiques, en même temps que très modernes.

Toute l'âme du Portugal des montagnes s'y sublimise, et Teixeira de Pascoaes, par la fermeté concise du vers blanc autant que par la profondeur de l'inspiration, prend place à côté des grands poètes de sa terre. Et cela est à mille lieues de notre maniérisme français, au point qu'on est quelque peu dépaysé dès l'abord.

Memento. — L'incomparable artiste du verbe qu'est Alphonso-Lopes Vieira publie sur *Gil Vicente* une enthousiaste conférence, qui a pour but d'exalter le sentiment national en la personne du grand dramaturge, créateur de types essentiellement portugais. Gil Vicente méritait bien cet honneur.

Ont paru : Le Portugal et ses colonies, par Angel Marvaud (Alcan, Paris), *Amizade*, pièce en trois actes de Thomas Cabreira Junior et Mario de Sà-Carneiro ; *la Nationalisation de l'Enseignement*, par Jean de Barros (Ferreira, Lisbonne); *Saldas* par Silva Pinto (Magalhaèse Moniz, Porto), etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LA VIE ANECDOTIQUE

L' « Iphigénie » de Jean Moréas au Théâtre-Français. — Claude Monet. — La Mort du Passant. — « Comme il vous plaira » à l'Athénée.

On n'espérait plus qu'elle eût lieu, la représentation de **l'Iphigénie de Jean Moréas au Théâtre-Français** ! Elle vint près de deux ans après le terme de la promesse faite au poète sur son

lit de mort. Cependant, lors de la répétition générale, un journaliste cherchait Jean Moréas, auquel il avait télégraphié le matin même pour lui demander un entretien. Le spectacle était consacré à des auteurs aimés au *Mercure de France*. Jules Renard se trouvait parmi les fondateurs de notre revue et le jour de la répétition générale notre librairie mettait en vente les *Réflexions sur quelques poètes*, de Jean Moréas. Les journaux du lendemain m'apprirent que *Poil-de-Carotte* était un chef-d'œuvre, bien fait pour la scène, tandis que l'*Iphigénie* n'était supportable qu'à la lecture. Je pensais justement le contraire. L'acte de Jules Renard ressemble aux dialogues d'Henri Monnier et plusieurs d'entre eux sont plus scéniques que *Poil-de-Carotte*, qui ne l'est guère. Le décor, les costumes, le jeu et la voix des acteurs, s'ils n'ajoutent rien à cette petite comédie domestique, lui ôtent beaucoup de sa vraisemblance. *L'Iphigénie*, dont les beautés apparaissent à la lecture, gagne sur la scène toute l'euphonie que la déclamation sait tirer des beaux vers et l'eurythmie que leur cadence donne aux gestes des comédiens. L'*Iphigénie* fut mal jouée par des acteurs, excellents. On eût souhaité de plus beaux décors, des costumes plus richement ornés. Mais ces misères ne diminuaient point la grandeur de la tragédie qui reste, à mon sens, ce que le théâtre de notre temps a produit de plus parfait. Un jour que quelqu'un se plaignait des affiches qui gâtent les beaux paysages, Moréas déclara qu'elles ne le gênaient point et que la véritable beauté n'est pas à la merci d'une réclame de négociant. C'est ainsi que le sublime de son chef-d'œuvre n'est point à la merci d'oripeaux de mauvais goût, de décors misérables, d'acteurs sans enthousiasme. Il est vrai que, parmi les spectateurs, beaucoup n'aimaient point la poésie. Ils pensaient au combat de boxe qui devait avoir lieu le soir. Et pendant les entr'actes, dans les couloirs, on entendait prononcer le nom de Carpentier plus souvent que celui d'Agamemnon.

§

L'exposition des « *Venise* » chez Bernheim jeune me donne l'occasion de tirer quelques anecdotes du bel ouvrage de M. Georges Grappe sur **Claude Monet.**

Au lendemain de la guerre, l'artiste connut des heures difficiles.

Il faut citer des deux grands peintres et du destinataire une lettre qu'Edouard Manet écrivait en 1875 à M. Théodore Duret. Elle situe les choses mieux que n'importe quel commentaire.

« Mon cher Duret,

« Je suis allé voir Monet hier. Je l'ai trouvé navré et tout à fait à la côte. Il m'a demandé de lui trouver quelqu'un qui lui prendrait au choix de dix à vingt tableaux, à raison de cent francs.

« Voulez-vous que nous fassions l'affaire à nous deux, soit 500 francs pour chacun?

« Bien entendu chacun, et lui le premier, ignorera que c'est nous qui faisons l'affaire. J'avais pensé à un marchand ou à un amateur quelconque, mais j'entrevois la possibilité d'un refus.

« Il faut malheureusement s'y connaître comme nous pour faire, malgré la répugnance qu'on pourrait avoir, une excellente affaire et en même temps rendre service à un homme de talent. Répondez-moi le plus tôt possible ou assignez-moi un rendez-vous.

« Amitiés. « E. MANET. »

A cette époque, Claude Monet peignait la Seine :

Toute la journée il était sur la rive ou sur l'eau. Manet disait volontiers à leurs amis communs ; — l'atelier de Monet, c'est son bateau.

M. Grappe raconte encore la naissance du mot *impressionniste* qui allait caractériser les peintres du plus grand mouvement d'art moderne. Il fut écrit à propos de l'exposition qui eut lieu chez Nadar, boulevard des Capucines, du 15 avril au 15 mai 1874.

On voit dans cette salle des œuvres d'Astruc, Boudin, Bracquemond, Cézanne, Degas, Guillaumin, Lépine, Berthe Morizot, Pissarro, Renoir, Rouart, Sisley, etc. Ils étaient trente en tout. M. Monet, pour sa part, exposait cinq toiles ; l'une d'elles, qui représentait un lever du soleil sur un port — l'influence de Turner y est très marquée — avait pour titre : *Impression; Soleil levant*. Très enveloppée, rosée légèrement, et en nuances, par la boule rouge de l'astre naissant, transparente et délicate dans ces brumes, ce fut elle qui déchaîna le *tolle*. Le *Charivari*, dirigé par le Maître Jacques de l'incompétence, qui s'appelait le Dr Véron, donna le branle. En manière de plaisanterie, le critique d'art de la maison traita tous les exposants d'*Impressionnistes*, à la faveur du titre choisi par M. Monet pour son aurore marine.

§

Je vous annonce la **mort du « Passant »**, ce journal amusant fondé par de bons littérateurs et de spirituels dessinateurs de Bruxelles.

Le dernier numéro du *Passant* mérite qu'on l'examine. Il porte en épigraphe ces vers de Laforgue :

Quand on est mort c'est pour longtemps,
La faridondaine, la faridondon...

Dans une lettre ouverte encadrée de deuil, *le Passant* fait part de son décès à ses abonnés et leur en donne la raison :

Nous n'avons plus le sou !

Voilà qui est net et clair. A ce propos, chers abonnés, faisons, si vous le voulez bien, un peu de comptabilité :

Pour les sept francs cinquante de votre abonnement, *le Passant* vous a

donné jusqu'à ce jour vingt-deux numéros à vingt centimes le numéro, soit quatre francs soixante. Le présent dernier numéro étant édité au prix de trois francs, vous vous rendrez facilement compte, après un léger calcul, que vous nous êtes redevables d'une somme de dix centimes. Nous espérons que vous ne lésinerez pas pour nous faire parvenir au plus vite ce léger supplément. La somme globale ainsi obtenue est destinée à faire les fonds d'un banquet de funérailles.

Les personnes pointilleuses qui trouveraient notre façon d'agir un peu désinvolte sont prévenues que nous partageons entièrement leur manière de voir...

Et la dernière page du *Passant* est occupée par un superbe portrait de Cambronne à Waterloo.

Il faut ajouter que *le Passant* accomplit sa mission qui fut de révéler à l'univers l'esprit d'André Blandin et les mérites littéraires d'Horace Van Offel, qui est encore un dessinateur ingénieux et d'un talent véritable.

Passant, repose en paix !

§

Il y a quelque temps, M. Camille de Sainte-Croix fit représenter « **Comme il vous plaira** » **à l'Athénée**. La forêt où erraient Rosalinde, Orlando, Jacques le mélancolique, était éclairée à l'électricité.

Dans la *Dramatic Review*, du 6 juin 1885, Oscar Wilde donna la description d'une représentation de *Comme il vous plaira* en plein air et en plein jour.

Shakespeare, ajoute Oscar Wilde (1), a toujours joué *Hamlet* et *Macbeth* à la lumière artificielle. Il a joué en plein jour, *Comme il vous plaira* et toutes les autres comédies.

Pour ma part, je pris un grand plaisir à voir jouer *Comme il vous plaira* à la lumière artificielle ; mais voyez comme le récit d'Oscar Wilde est attrayant.

A travers une avenue d'épine blanche et de laburnum doré, nous passâmes dans la tente verte qui servait de théâtre.

L'air était embaumé du doux parfum des lilas et vibrant du chant des merles, et quand le rideau tomba dans sa tranchée de fleurs, nous vîmes devant nous une véritable forêt et nous vîmes que c'était Arden. Car, avec de grands cris, des exclamations, à travers la fougère frémissante, arriva la troupe forestière.

Le Duc exilé prit place sous le grand orme et pendant que ses seigneurs étaient étendus autour de lui sur l'herbe, la riche mélodie du vers blanc de Shakespeare arrivait déjà à nos oreilles.

(1) *Essais de littérature et d'esthétique*, trad. d'Albert Savine (P.-V. Stock, 1912).

Et pendant toute la représentation, ce délicieux sentiment de la joyeuse vie forestière se prolongea, et même quand la scène resta vide pour que le berger pût emmener son troupeau dans la prairie ou permettre à Rosalinde de donner des leçons d'amour à Orlando, nous pûmes entendre bien loin le *hallo* perçant du chasseur et, de temps à autre, le chant lointain d'un cor.

De la *mise en scène* résultait un avantage bien net.

Les entrées et sorties brusques, qui rendent nécessaires sur la scène réelle les limites de l'espace disponible, furent supprimées dans bien des cas, et nous vîmes les acteurs venir peu à peu à nous à travers la futaie et le sous-bois ou disparaître en s'effaçant sur la pente jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans quelque profonde retraite de la forêt, l'effet de distance ainsi acquis étant largement accru par les guirlandes de buée verte qui, de temps à autre, flottaient en travers du fond.

Vraiment, je ne vis jamais une démonstration à la fois aussi parfaite et aussi pratique de la valeur esthétique de la fumée.

M. Camille de Sainte-Croix, s'il n'a pas fait jouer en plein air *Comme il vous plaira*, a du moins donné à la lumière du jour *le Marchand de Venise*, qui est une sorte de comédie. C'était dans la salle du Trocadéro, il n'y avait pas de décors et ce fut une des plus parfaites représentations théâtrales auxquelles il m'ait été donné d'assister.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

CURIOSITÉ

Collection de la marquise Landolfo-Carcano : tableaux, aquarelles et dessins modernes, tableaux anciens et objets d'art. — Autour de la Salomé d'Henri Regnault.

Je regrette que les circonstances m'aient empêché de parler de la collection **Roussel**, de celle de M^me^ **Baletta** et de celle de M. **Demachy**, mais puisque l'occasion se présente, je m'arrêterai volontiers sur la collection de la marquise **Landolfo-Carcano**, dont le catalogue est une merveille de magnificence et de goût.

Le total des trois vacations s'éleva à la jolie somme de 3.944.032 fr. Cette collection fut dispersée les 30, 31 mai et 1^er^ juin, par les soins de MM^es^ Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, qu'assistaient les experts Durand-Ruel, Georges Petit, Jules Féral et Mannheim.

Elle était surtout composée de tableaux, d'aquarelles et dessins modernes. Quelques tableaux anciens y figuraient également, dont le *Portrait présumé de la sœur de Rembrandt*, par Rembrandt, vendu 365.000 fr. à M. Durand-Ruel, et qui avait été adjugé 21.600 fr. à la vente San-Donato, et deux autres portraits par Thomas de Keyser vendus 83.500 fr. et 62.000 francs.

De toute évidence, la marquise Landolfo-Carcano préférait les modernes, et sa dilection particulière allait même fâcheusement à la pein-

ture de M. Bonnat, représentée ici par dix œuvres. Mais, par bonheur, le goût de la marquise Landolfo-Carcano n'était pas trop exclusif. A côté de l'art étroit, stricte, un peu fruste de Bonnat, voisinait l'art plus poétique et plus raffiné de Corot. M. Knoedler acquit sa *Solitude* pour 350 000 fr., et son *Lac, effet du matin*, pour 121.000 fr. L'*Assassinat de l'Evêque de Liège*, et la *Leçon d'équitation* représentaient Eugène Delacroix dans la collection de Mme Landolfo-Carcano. Ces deux toiles revinrent à M. Tauber, la première pour 205.000 fr., la seconde pour 140.100 fr. M. Durand-Ruel poussa jusqu'à 86.000 fr. *Intérieur d'une cour au Maroc*, du même maître.

Le Mariage espagnol, de Mariano Fortuny, atteignit 220.000 fr.

Mais ce fut la *Salomé* d'Henri Regnault qui éveilla toutes les convoitises, provoqua force commentaires, et déchaîna toutes les passions.

Il est naturel, certes, que la mort prématurée de Regnault, survenue sur le champ de bataille de Buzenval, nous émeuve et suscite en nous d'infinis regrets. Cependant, il importe ici de séparer nettement le patriotisme et l'art. Ceux qui ont préconisé l'idée que l'Etat français achète pour le Louvre la *Salomé* de Regnault ont obéi à un bon mouvement. Mais ce mouvement est déplorable, et tout le bruit mené autour de cette *Salomé* semble par trop ridicule.

Il faut avoir la simplicité, sinon le courage, de dire que cette *Salomé* est une œuvre médiocre ! Sans doute, il y a du métier, il y a une maîtrise précoce dans cette toile. Du diable, s'il y a vraiment de l'art !

Veut-on bien se souvenir de ce que fut Salomé. Elle tourna la tête à Hérode ! Elle aima saint Jean-Baptiste d'un amour sauvage, farouche, qui alla jusqu'au sadisme, qui se délecta du crime, qui s'abreuva de sang, et du sang d'un homme considérable, et d'un homme qui a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Salomé était une femme extraordinaire, prodigieuse, en qui se résumait une civilisation barbare et raffinée. Elle incarne, pour ainsi dire, tout l'Orient, l'Orient avec sa poésie intense et capiteuse. Cette femme, nous la devinons gracieuse, agile, rusée, onduleuse et mystérieuse. Et que voyons-nous dans la Salomé d'Henri Regnault ? Nous voyons une fille laide et vulgaire, aux jambes et aux pieds de paysanne, aux corps épais, avec une tignasse noire de bohémienne et une tête stupide. Elle tient sur ses genoux, d'un air niais, un plateau avec un coutelas. Elle est assise sur un coffre aux dessins mauresques ; ses pieds reposent sur un tapis plus ou moins marocain, et tout le personnage est adossé à une tenture d'un jaune à deux tons.

Parce que ce personnage, ce coffre, ce tapis, cette tenture sont peints avec habileté, faut-il parler de génie ? Faut-il s'emballer au point de pousser une pareille œuvre jusqu'à 480.000 ? M. Knoedler a cru

devoir donner cette somme pour la Salomé d'Henri Regnault. Grand bien lui fasse ! Puisse-t-il garder cette œuvre et la céder ensuite avec un bénéfice aux Américains ! Je me réjouis, pour ma part, que M. Prieur, conservateur de la peinture au Louvre, n'ait pas eu les crédits suffisants pour aller jusqu'au bout d'une erreur inspirée par un bon sentiment, mais qui touche à la folie ou la puérilité.

Il est déjà bien assez déplorable qu'il ait donné 270.000 fr. pour *l'Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Non pas que cette œuvre soit méprisable ! Elle est au contraire intéressante et belle, bien que bitumeuse. Mais peut-être aurait-on pu faire un usage plus intelligent d'une pareille somme. Théodore Rousseau n'est-il pas déjà fort bien représenté dans notre Musée National ? On ne peut que regretter que l'administration du Louvre tombe dans le snobisme courant.

Je ne dirai rien aujourd'hui de l'admirable collection **Jacques Doucet**. J'en ferai le sujet de mon prochain article.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie.

Emile Baumann : *Trois villes saintes : Ars-en-Dombes, Saint-Jacques de Compostelle, le Mont-Saint-Michel ;* Grasset. 3 50

J. Commaille : *Guide aux ruines d'Angkor*. Ouvrage ill. de 150 grav. et de 3 pl. ; Hachette. 8 »

Henri Stein : *Le Palais de justice et la Sainte-Chapelle de Paris*. Notice historique et archéologique ; Longuet. 5 »

Esotérisme

Hector Durville : *Mémoire pour la défense de l'école pratique de magnétisme et de massage devant la justice*. Précédé d'une adresse aux médecins des syndicats par le docteur Gaston Durville ; Durville. 1 »

Ag. Schlœmer : *Force vitale ou magnétisme animal ;* Durville. 1 »

René Schwaeblé : *Le Sataniste flagellé. Satanistes contemporains, Incubat, Succubat, Sadisme et Satanisme ;* Dutaire. 2 50

Histoire

A. Chambolle : *Retours sur la vie*. Appréciations et confidences sur les hommes de mon temps, avec un portrait ; Plon. 7 50

Arthur Chuquet : *1812. La Guerre de Russie*. Notes et Documents ; Fontemoing. 7 50

L. Despois : *Histoire de l'autorité royale dans le comté de Nivernais ;* Girard et Brière. 10 »

Léon Dubreuil : *Le Régime révolutionnaire dans le district de Dinan (25 nivôse an II-30 floréal an III)*. Publication de textes avec une introduction, des notes et un index alphabétique des noms propres ; Champion. 5 »

Léon Dubreuil : *La vente des biens nationaux dans le département des Côtes-du-Nord (1790-1830) ;* Champion. 15 »

Otto Friedrichs : *Réponse à M. Frédéric Masson : Petites remarques de Otto Friedrichs sur « Petites histoires » de M. Frédéric Masson*. (La Question Louis XVII) ; Daragon. 2 50

Henry Houssaye : *Iéna et la Campagne de 1806*. Introduction par Louis Madelin ; Perrin. 3 50

Otto Karmin : *La Question du sel pendant la Révolution ;* Champion. 7 50

Pierre de la Gorce : *Histoire religieuse de la Révolution française ;* Tome II. Avec 3 cartes ; Plon. 7 50

Dr Gustave Le Bon : *La Révolution française et la psychologie des révolutions ;* Flammarion. 3 50

Littérature

Paul Acker : *Portraits de Femmes;* Dorbon aîné. 7 50

Anonyme : *Le Conte de la Ramée, Grenadier de Champagne;* Sansot. 1 60

Albert de Bersaucourt : *Les Pamphlets contre Victor Hugo;* Mercure de France. 3 50

Louis de Chauvigny : *Le Fils de Laclos.* Carnets de marche du commandant Choderlos de Laclos (an XIV-1814) suivis de lettres inédites de Mme Pourrat. Avec 12 grav. h. t. en noir et en couleurs ; Fontemoing. 5 »

Henry Cochin : *Lamartine et la Flandre.* Avec 8 grav. h. t : Plon. 5 »

Louise Cruppi : *Femmes écrivains d'aujourd'hui. Suède;* Fayard. 4 »

Guillaume Huszar : *L'Influence de l'Espagne sur le théâtre français des XVIIIe et XIXe siècles;* Champion. » »

Léopold Lacour : *Œuvres choisies illustrées de Victor Hugo.* Préface de Gustave Simon. *Poésies et Drames en vers,* 36 grav. dont 20 h. t.; *Prose et Drames en prose,* 24 grav. h. t. ; Larousse, 2 vol. chacun. 5 »

Emile Magne : *Ninon de Lanclos.* Portraits et Documents inédits; Nilsson. 3 »

Léon Séché : *Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830).* I : *Victor Hugo et les Poètes.* II : *Victor Hugo et les Artistes.* Documents inédits. Portraits et planches diverses, Mercure de France. 15 »

Octave Uzanne : *Le Célibat et l'Amour.* Traité de vie passionnelle et de dilection féminine; Mercure de France. 3 50

Pédagogie

Félix Klein : *Mon filleul au « Jardin d'enfants ».* Comment il s'instruit : Armand Colin. 3 50

Philosophie

L. Benoist-Hanappier : *En marge de Nietzsche.* Philosophismes ; Figuière. 3 50

A. Willox : *Conscience nouvelle suivi de Discordances;* Sansot. 3 50

Poésie

Armand d'Artois : *Muse et Musette,* poèmes et sonnets ; Emile Paul. 2 50

Charles Calais, Louis Géry, Victor Rocca, Jean Savoye : *Quelques poèmes ;* Clinchamps, à Nice. 2 »

Guy-Charles Cros : *Les Fêtes quotidiennes;* Mercure de France. 3 50

Edouard Fonteyne : *Sur d'anciens thèmes ;* Assoc. des écrivains belges, Paris-Bruxelles. 2 50

Henri Hoppenot : *Trois poèmes.*

Marguerite-Henry Rosier : *Celle qui passe;* Plon. 3 50

Emile Verhaeren : *Les Blés nouveaux.* Portraits de l'auteur gravé sur bois par P.-E. Vibert ; Crès et Cie. » »

Psychologie

G.-L. Duprat : *La Morale psycho-sociologique ;* Doin. 5 »

Marius Latour : *Premiers principes d'une théorie générale des émotions ;* Alcan. 3 50

Publications d'art

J.-E. Blanche : *Essais et Portraits;* Dorbon aîné. 7 50

Charles Saunier : *Anthologie d'art français. La Peinture au XXe siècle.* 128 grav. ; Larousse. 3 50

Paul Vitry : *Carpeaux.* 48 pl. h. t. accompagnées de 48 notices rédigées par Jean Laran et Georges Le Bas et précédées d'une introduction ; Lib. cent. des Beaux-Arts. 3 50

Questions juridiques

Joseph Charmont : *Les Transformations du droit civil ;* Armand Colin. 3 50

Questions religieuses

Edouard Schuré : *L'Evolution divine du Sphinx au Christ;* Perrin. 3 50

Roman

Marcel Boulenger : *Le Marché aux fleurs ;* Lafitte. 3 50

René Boylesve : *Madeleine jeune femme ;* Calmann-Lévy. 3 50

Jean de la Brète : *Un obstacle ;* Plon. 3 50

James-Olivier Curwood: *Mélissa,* adapté de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par V. Forbin ; Hachette. 1 »

Maxime Dubroca : *La Bague.* Satire politique et morale ; Figuière. 3 50

Michel Epuy : *Le Nouvel homme ;* Fontemoing. 3 50

Laurent Evrard : *La Nuit ;* Grasset. 3 50

Leoua Faber : *Lettres d'une divorcée ;* Ollendorff. 3 50

Jacques de Fersen-Adelsward : *Le Sourire aux yeux fermés ;* Ambert. 3 50

Paul Flat : *Le Frein ;* Sansot. 3 50

Léon Frapié : *La Mère Croquemitaine ;* Calmann-Lévy. 3 50

J. Galzy : *L'Ensevelie ;* Calmann-Lévy. 3 50

Edmond Gosse : *Père et fils.* Etude de deux tempéraments. Trad. de l'anglais par Auguste Monod et Henry-D. Davray ; Mercure de France. 3 50

Martial Hémon : *La Vaine bonté ;* Figuière. 3 50

Charles Jeandet : *Qui sème le vent...* ; Figuière. 3 50

Jean de Kerlecq : *La Chanson de l'Orient ;* Ollendorff. 3 50

Paul Lacour : *Amours rurales ;* Perrin. 3 50

Emile Moselly : *Fils de gueux ;* Ollendorff. 3 50

Jules Perrin : *Un masque sur deux visages ;* Fasquelle. 3 50

Hilma Pylkkanen : *Saïmi Tervola ;* Grasset. 3 50

Maurice Remon et Achille Laurent : *Le Mot qu'il fallait dire ;* Lafitte. 3 50

Rachilde : *Son Printemps ;* Mercure de France. 3 50

C. Rideo : *Gens de Robe.* Scènes de la vie judiciaire sous la 3e République ; Figuière. 3 50

Arthur Schnitzler : *La Ronde.* Dix scènes dialoguées, traduction de Maurice Rémon et Wilhelm Bauer ; Stock. 3 50

Léon Tolstoï : *Œuvres complètes, tome XXVII. La mort d'Ivan Ilitch. Nicolas Palkine. Marchez pendant que vous avez la lumière. La Sonate à Kreutzer.* Trad. de J.-W. Bienstock ; Stock. 2 50

Francis Varaynes : *Mirages.* Préface de Claude Farrère ; Grasset. 3 50

Pierre Veber : *Les Rentrées,* illust. de Paul Destez ; Calmann-Lévy. 0 95

Hélène de Zuylen de Nyevelt : *La Dernière étreinte ;* Lemerre. 3 50

Sciences

Marie Jaël : *La Résonance du toucher et la topographie des pulpes,* avec 19 pl. h. t. ; Alcan. 6 »

Dr Leredde : *La Stérilisation de la syphilis ;* Maloine. » »

Sociologie

Paul Abbas : *Première paroisse ;* Dorbon aîné. 3 50

Marcel Fosseyeux : *L'Hôtel-Dieu de Paris au XVIIe et au XXIIIe siècle ;* Berger-Levrault. » »

Gaston Richard : *La Sociologie générale et les lois sociologiques ;* Doin. 5 »

Frédéric-Winslow Taylor : *Principes d'organisation scientifique des usines ;* Publ. de la Revue de Métallurgie. 4 »

Théâtre

Cécile Cassot : *Comédies gaies et d'amour ;* Daragon. » »

Paul Claudel ; *L'Annonce faite à Marie.* Mystère en 4 actes et un prologue ; Rivière. 3 50

Paul Claudel : *Théâtre* (Première série) IV. *Le Repos du septième jour, l'Agamemnon d'Eschyle. Vers d'Exil ;* Mercure de France. 3 50

Marcel Rogniat : *Théâtre fantaisiste ;* Figuière. 3 50

Voyages

Jean Dybowski : *Le Congo méconnu.* Ouvrage illust. de 57 grav. h. t. et d'une carte. Préface de M. J.-L. de Lanessan ; Hachette. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Léon Dierx. — Commémoration Stéphane Mallarmé. — Les fêtes du bicentenaire de Jean-Jacques Rousseau. — Prix littéraires. — L'enfance de Stéphane Mallarmé. — — « Les Dernières Evolutions de l'Art. » — Que pensez-vous de l'amour ? — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Mort de Léon Dierx. — La commémoration Stéphane Mallarmé gardera, dans le souvenir des écrivains qui y ont assisté, un caractère doublement émouvant. C'est, en effet, à l'occasion de cette cérémonie — par elle-même déjà touchante — et du banquet dont elle fut suivie, que le pur poète des *Lèvres closes* a paru pour la dernière fois au milieu de ses admirateurs et amis. La mort l'a surpris deux jours plus tard, à l'aube du 11 juin, dans le petit appartement qu'il occupait aux Batignolles avec son frère le capitaine de frégate Arthur Dierx.

Né à la Réunion en 1838, comme son maître et ami, Leconte de Lisle, Léon Dierx prit place, dès ses débuts, parmi les poètes que devait grouper plus tard le « Parnasse Choiseul ». Deux volumes de vers : *Aspirations poétiques* (1858) et *Poèmes et Poésies* (1864) avaient signalé son nom au public. *Les Lèvres closes*, qui parurent en 1867, l'imposèrent définitivement. Cette poésie hautaine, animée de frémissements contenus, ne laissait pas de contraster souvent avec la froideur marmoréenne des parnassiens d'alors. Elle n'en fut que plus chaleureusement accueillie. Dierx connut la gloire discrète et de bon aloi que dispense une élite et à laquelle la publication des *Paroles du Vaincu* (1871), inspirées par les souvenirs de l'année terrible, donna une sorte de consécration civique.

Lié d'amitié avec Stéphane Mallarmé, Louis Ménard, Jean Richepin, d'autres encore, Dierx fut associé à toutes les entreprises littéraires de sa génération. On le vit notamment collaborer à *la République des Lettres* fondée par Catulle Mendès, en 1875. Ses poèmes y voisinaient avec des proses de Flaubert, des traductions d'odes de Swinburne et les premiers essais poétiques Guy de Maupassant.

Après une tentative malheureuse au théâtre, — l'échec de sa pièce : *la Rencontre*, jouée à la salle Taitbout — Dierx publia enfin son livre capital et qui fut aussi son dernier : *les Amants* (1878).

Depuis cette époque, le pur chanteur s'est enfermé dans un silence qu'il n'a rompu que rarement et comme à regret. D'une modestie sans exemple, il accueillit jusqu'à son dernier jour, avec une surprise non feinte, des honneurs qu'il n'avait pas sollicités. On sait que la jeune génération l'élut, à la mort de Mallarmé, « prince des poètes ». Quelque vain que paraisse aujourd'hui cet hommage, il n'en reste pas moins le signe d'une respectueuse et sincère dévotion. Nul n'en aura été plus digne que le fier et doux vieillard qui vient de disparaître.

§

Commémoration Stéphane Mallarmé. — Le dimanche 9 juin, à onze heures, il y avait foule devant la maison portant le numéro 89 de la rue de Rome pour assister à l'inauguration de la plaque commémorative qu'on venait d'y apposer. Ce marbre dit au passant :

LE POÈTE
STÉPHANE MALLARMÉ
1842-1898
A VÉCU
DANS CETTE MAISON
DEPUIS
L'ANNÉE 1875

Les parents et les plus anciens amis entouraient Mme Bonniot et son mari, fille et gendre de Stéphane Mallarmé, et M. Léon Dierx, qui présidait la cérémonie. L'assistance écouta dans le recueillement ces belles paroles que prononça M. de Régnier :

C'est un sentiment de respect et d'admiration qui nous réunit aujourd'hui au seuil de cette maison où habita, durant de longues années, Stéphane Mallarmé. Cette admiration, ce respect vont à son œuvre, à sa vie, et je crois être l'interprète de notre pensee commune en ne séparant point, dans notre commémoration, l'une de l'autre.

Je ne tenterai pas ici de vous dire ce que fut l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Souvenons-nous seulement que l'élaboration de cette œuvre, une des plus difficiles, des plus délicates, des plus personnelles qu'ait jamais entreprises un écrivain, absorba toutes les forces de Stéphane Mallarmé et fut son effort quotidien. Rappelons-nous aussi que si les circonstances n'en permirent pas l'achèvement, le labeur victorieux du poète nous en a laissé l'esquisse significative, et que nous possédons le dessin parfait de certaines de ses parties. Elle place Stéphane Mallarmé au rang des plus hauts poètes et fait de lui un des esprits les plus lucides et les plus hardis de son temps.

N'est-ce pas en effet un propos clairvoyant et héroïque que d'avoir voulu exprimer par des moyens de la plus subtile invention les aspirations fondamentales de la poésie, en les dégageant de toutes adjonctions secondaires et d'avoir cherché à restituer au chant poétique sa plus immatérielle inflexion ? C'est à quoi a songé Stéphane Mallarmé, du détail le plus minutieux aux conséquences les plus étendues, et c'est ce qu'il a réalisé, à certains moments, non seulement par un éclair précurseur, mais avec une clarté définitive. *L'Après-midi d'un faune*, *Hérodiade*, les fulgurants *Sonnets*, maints autres poèmes, puisés aux sources les plus profondes et les plus transparentes de la poésie — je veux dire le Symbole et l'Allusion — sont là pour attester la beauté du rêve où se hasarda celui que nous sommes venus aujourd'hui saluer en sa gloire hautaine et vivante. A cette tâche, l'homme simple et prodigieux que fut Mallarmé consacra sa vie entière. Il renonça à tout pour n'être qu'à lui-même Une seule chose lui appartint, qu'il défendit jalousement : la solitude ; mais de cette solitude il consentait parfois, généreusement, à distraire quelques heures et c'est pourquoi, pour quelques-uns d'entre nous, le lieu où nous sommes évoque de très chers souvenirs, car il fut un temps où cette porte hospitalière s'ouvrit à notre jeunesse. Là-haut, dans l'intime salon familial où une mère attentive et dévouée et sa fille charmante, souriaient doucement aux visiteurs émus de se trouver là, Stéphane Mallarmé, la main tendue, accueillait avec une gracieuse, grave et noble bonté ceux qui venaient à lui, en ce même respect et en cette même admiration qui nous réunissent ici, à présent, avides d'écouter la parole merveilleuse et précise du maître, cette parole célèbre qui disait le sens secret et vrai de toutes choses et qui était toujours une parole de sagesse et de beauté.

Aussi est-il juste et bien qu'une pierre durable, placée là par des soins pieux et fidèles dont l'initiative revient — remercions l'en — à M. Frantz Jourdain, marque d'un signe glorieux et distinctif la maison où un poète vécut pour son art et en pratiqua les devoirs avec une telle pureté de cœur et d'esprit qu'à son nom, jusqu'au plus lointain avenir, s'inclineront les fronts et les pensées devant la merveille d'une œuvre unique et l'exemple d'une vie admirable.

A midi, un déjeuner servi à la Taverne de Paris de l'avenue de Clichy réunissait plus de cent personnes. Le moment venu des discours, M. Léon Dierx rappela que c'est à l'initiative de M. Frantz Jourdain qu'est due

l'apposition de la plaque commémorative ; puis il donna la parole à M. Francis Vielé-Griffin :

Cher monsieur Dierx,
Madame,
Mesdames, Messieurs, mes amis,

La pensée qui nous groupe, aujourd'hui, est sans mélancolie ; nous ne sommes pas venus pour aviver, au reflet de communs souvenirs, l'éclat faiblissant d'heures chères et lointaines : nulle tristesse ne nous enveloppe quand s'évoque devant vous le calme sourire de Stéphane Mallarmé.

C'est que le Bon Maître — apparaissant

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change —

vit, d'une vie plus réelle, peut-être, et hors la menace du temps, maintenant que retournés vers lui, après l'étape que nous fixa sa prescience, nous renouvelons le signe affectueux et déférent qu'encouragea toujours son amitié.

Si Stéphane Mallarmé nous proposa une discipline hautaine, elle devait être intérieure et individuelle, celle de la conscience qui appuie la volonté.

Stephane Mallarmé, délicat et clairvoyant, suscita en nous l'intelligence du passé : mais ce traditionalisme était dynamique : l'admiration émotive des œuvres doit être féconde, et le passé n'est beau qu'autant qu'il implique un avenir.

Ce voyageur de la pensée nous redisait le vers de Hugo :

Après un horizon un autre se révèle,

car, dans l'apparente immobilité de son songe — qui, élagué à la base, élargissait, comme le peuplier de France, sa cime légère et triomphale — Mallarmé était avide du mobile lendemain ; et les plus aventureux explorateurs des régions du possible ont toujours pu voir, en levant leurs regards, ce geste audacieux : affronter l'azur sans limite.

Un peuplier! que dis-je? la forêt entière (comme il l'a aimée !) il en doublait l'image, il en stylisait l'inextricable vie généreuse dans le flot calme de sa rêverie.

Aussi, sut-il grouper autour de sa parole, et faire plus une qu'elle ne se l'était avoué cette génération aux frondaisons touffues et divergentes, où se mêlaient — comme les essences diverses des grands bois — des aspirations moins contradictoires que complémentaires, cette génération de poètes, de prosateurs, de peintres, de musiciens, de philosophes et de critiques, qu'un hasard — bien ou mal inspiré — a appelé l'école symboliste.

A vrai dire, elle mérita, plus qu'aucune autre, ce titre scolaire ; oui, rue de Rome, comme le redisait hier Laurent Tailhade, nous avons, tous, redoublé nos humanités ; et vraiment — j'en appelle aux souvenirs intimes du cœur et de l'esprit — nous avons eu un bon maître.

Mesdames, Messieurs,

Dans cette petite chapelle, sacrée pour tous ceux qui en ont respiré la tiède atmosphère idéale, brûlait une flamme fine et précieuse. Celle dont parlait Stéphane Mallarmé quand il contait sa première rencontre avec Victor Hugo :

Devant le prodigieux poète verbaliste, le plus opulent des manieurs de paroles dont s'enorgueillit notre littérature, Mallarmé, étreint d'une émotion vitale, s'était dit — et nous redisait : « Il avait tout ; il a la gloire, il a le génie ; et pourtant j'avais une petite flamme que j'aurais voulu lui donner. »

La chaleur de cette flamme, nous la sentons en nos cœurs ; sa lumière éclaire notre pensée ; et c'est pour cela que nous sommes venus, ici, sans tristesse, et que nous mêlons quelque fierté à notre joie.

M. Albert Mockel se leva :

Un Wallon — un Français de par delà la frontière — vient à son tour certifier, en la personne de Stephane Mallarmé, son culte pour les lettres françaises.

Les écrivains wallons, pour la plupart, sont attachés aux formes classiques. Défenseur lointain et suprême de notre langage, la Wallonie hésite à spéculer avec le précieux dépôt ; elle sent que son premier devoir soit de le conserver intact ; mais elle comprend et elle salue tout ce qui le peut grandir. C'est aussi, à bien des points de vue, un écrivain *classique* que nous saluons en Mallarmé, un classique qui aurait, pour ainsi parler, grandi le classicisme.

Oui, l'admirable poète d' *Hérodiade* et du *Faune* a renouvelé pour nous les richesses du langage : non les plus apparentes, mais les plus rares — les richesses internes. Car il sut inventer une syntaxe à la mesure de son esprit. Il avait rompu pour son usage l'inflexible logique scolaire au profit d'une logique intuitive plus subtile. Mallarmé apprit à presque briser les barres d'or magnifiques qui depuis toujours unissaient les membres divers de la phrase, mais il les remplaça par un résistant réseau, élastique et léger, formé par des associations d'idées et d'images ; chaque mot est à sa place, — et y tient à merveille parce qu'il est à sa place, — et un lien souple et caché garde ainsi la pensée à la fois mobile et captive.

Certes, nous sommes venus pour célébrer tout cela ; mais nous célébrons plus encore l'esthéticien, le philosophe, le songeur, le poète. Et nous voici après tant d'années, ici réunis comme des voyageurs arrivés de tous les horizons et qui fraternisent au bord d'une eau vive où tous se désaltèrent. Oui, Messieurs, nous nous sommes ici rencontrés à la source intellectuelle où nous avons, tous, trempé les lèvres.

Maître ! vous ne nous avez pas donné seulement le bienfait merveilleux de votre art, vous nous avez encore appris à penser avec noblesse. Vous avez été pour nous l'exemple de la foi, et le symbole de cette inaltérable bonté dont seules les grandes âmes sont capables. On dit votre œuvre assez restreinte en étendue. Je la vois immense, car elle se continue en cent et quelques livres qu'elle vint inspirer. Pour la plupart de nous, votre exemple fut comme un collaborateur mystérieux et anonyme, — et l'on ne sait pas tout ce qui vous appartient ainsi dans ce que nous avons publié. Vous-même sembliez l'ignorer. C'est que votre œuvre, d'une éblouissante altitude, se suffit à elle-même : elle est pareille à ces pics isolés et superbes qui n'ont pas besoin de contreforts.

M. P.-N. Roinard lut avec émotion cet *Hommage à Mallarmé* :

LA RENCONTRE RADIEUSE

Sur l'infini chemin qui va dans l'éternel
Où, pour jamais, depuis toujours, passe et repasse
Son virtuel serpent dont la courbure enlace
De rêve et de douleur les astres et l'espace
Selon l'inextricable Sort, partout cruel !
Sur cet obscur chemin qui rampe en l'éternel
Sous les dards de ronces ou d'étoiles méchantes,
Tu marchas vers l'insulte, fort de toi, sans fiel.
Maître, qui tant souffris et nous enchantes
D'avoir tiré d'un monde infime et criminel
Cette intarissable lumière que, superbe,
La soif de pur azur et d'art essentiel
Fit jaillir hors le sein ténébreux du réel
Et vastement fuser en idéale gerbe,
Sois loué dans ton labeur qui reste immortel
Grâce aux fiers éléments comprimés par ton verbe
Pour un épanouissement tel
Et si rare qu'on le croirait fleuri de ciel.
Sur l'infini chemin qui monte en l'éternel,
Un jour noir, je vaguais, fuyant, cœur en déroute,
Les foules au bruit féroce et torrentiel.
Mes deux chiens furieux, l'Ignorance et le Doute,
Devant moi, pourchassaient, vers l'erreur, les troupeaux
Plus hurlants que chantants de mes vers triviaux...

Tout à coup tu parais barrant ma route
D'un rayonnant accueil aux yeux tristes et beaux !...
Or, voici que la horde éparse de mes mots
Et de mes stances en délire
Soudain soumise à ton surnaturel sourire
S'assemble et s'ordonne sous ton orphique empire
En syllabes de charme aux sonores faisceaux,
Où chacun des vocables, sans heurt, communie.
Strophes d'or dont l'ampleur grave se magnifie
Dans un mystérieux poème d'harmonie
Infinie

Dont les images, en féerique théorie,
Balancent cadencés leurs rythmiques rameaux
Pour saluer, en toi, leur dompteur : ton génie !

Lustral et salutaire moment
De prodige dont le brusque éblouissement
D'éclair me transfigura la Vie !...

Tous ! je venais de nous connaître
Au miroir ce ton illuminant
Regard où ton cœur révélait profondément
Par sa très noble et stoïque misère d'être
L'épouvantable grandeur de notre néant.

Oui ! je lus dans ton souriant désespoir, Maître,
Que l'homme ne prend plaisir vrai qu'à son tourment,
Que foudroyé comme toi, par lui-même
Pour se vouloir sans cesse plus suprême,
Tous les jours il meurt de ce qu'il aime
D'autant plus vite, hélas ! qu'il naquit plus aimant.
Ah ! qui se dit heureux de soi, se trompe ou ment !
Puisque imparfaite notre œuvre la plus rêvée
Et la plus désirée
Chèrement
Toujours pareille à nous s'arrête inachevée,
Pauvre nid frissonnant de sa frêle couvée
Qu'un vent détruit juste à l'instant de l'envolée !

Sur le chemin de deuil qui parcourt l'éternel,
D'obscures flammes qui dormaient sous la vallée
Germèrent, en ces temps d'orgueil universel,
Si nombreuses que la terre en brille, étoilée,
Oh ! pourquoi ne peux-tu renaître à notre appel
Pour abriter d'espoir leur lumière incertaine
Que le souffle cruel
Des ouragans jaloux n'avive que de peine !

O Maître, en nos cerveaux où, toujours, retentit
Le bruit sacré, le bruit
Très doux de ton magique esprit,
Cette source si neuve et déjà trop lointaine,
En nos cœurs où ton âme bruit
Radieux vol d'or à jamais enfui
Dans le Soleil et qui pour nous quand même luit,
Malgré sa gloire, jusqu'en lui ;
Maître dont il faut que l'Art futur se souvienne.
Sois par nous salue d'amour comme Verlaine !
Sois par nous saluée, ô figure sereine
Du sublime où peut tendre l'impuissance humaine,
Toi l'exemple très haut de la lutte sans haine,
Mallarmé dont le nom douloureux nous sourit
Comme une aube candide aux lueurs de la nuit.

Mlle Cœcilia Vellini dit un sonnet de M. Albert Saint-Paul :

HOMMAGE A STÉPHANE MALLARMÉ

Le miracle apparaît, et le haineux litige
Apaise son blasphème aux portes du jubé.
La foule, dont le front reste à jamais courbé,
A sur elle senti resplendir le prodige.

Qui ne frémit, tel qu'une sibylle, au prestige
Du Verbe où la rumeur banale a succombé,
Ne ceindra pas le diadème dérobé
A quelque océanique et sonore vertige.

Héroïque destin d'une âme si le sort
Doit ne la proclamer qu'aux fastes de la mort
Devant la multitude à sa vie interdite!

Le Poète renferme en un cloître d'orgueil,
Solitude, dédain, exil de qui médite,
Le songe somptueux dont luira son cercueil.

M. Jean Royère dit le sonnet de Mallarmé qui a pour titre, *Toast*. Enfin M. Léon Dierx dit lui-même cette poésie émue :

VALVINS

Un peu de son génie, un peu de sa bonté,
Dans un peu de nos pleurs sur Valvins est resté,
Pour en faire à jamais un nom de poésie.
Oui, désormais, autour de la maison choisie,
Dans l'air léger, parmi ses frissons, les senteurs
Des prés, les bruits épars, les peupliers chanteurs,
Flottera quelque chose encor, dont les poètes
Sentiront la tendresse et la fierté secrètes,
Comme un parfum plus rare et plus subtil, venir
Ranimer leur ferveur pour l'art et l'ennoblir.
Nature! O vie! O mort! O mystère! O mélange
D'horreurs et de beautés, de désirs, où tout change,
Revient, pour disparaître en d'incessants départs!
Nul n'a fermé sur vous d'aussi clements regards.
Il dort. Epands sur lui ta clémence, ô nature!
Donne à ce doux héros la douce investiture,
O mort! Que la forêt, que ces royaux abris
Dont il sut écouter les échos assombris
Et célébrer pour nous les splendeurs méconnues ;
Que ce fleuve où, pensif, dans un reflet de nues
Ou d'azur, il cherchait l'image aussi des mots ;
Que ces bords, ces versants, ces vallons, ces hameaux,
Ce décor familier cher à sa songerie ;
Que tout cela murmure, et miroite, et sourie,
Chaque été, noblement, tendrement, au soleil,
Autour de son tombeau pour charmer son sommeil.

Ainsi s'acheva cette fête en mémoire du grand poète, du « bon maître », selon le mot juste de M. Francis Vielé-Griffin, de l'excellent homme que nous avons connu et aimé. Nous proposons dès maintenant qu'on la perpétue : l'hommage vivant d'une commémoration annuelle vaut bien un marbre dans quelque coin de cité. La fête pourrait être fixée au dimanche le plus voisin du 18 mars, date de la naissance de Stéphane Mallarmé.

Avec le docteur et Mme Bonniot, et M. Léon Dierx, nous avons vu MM. : Otto Ackermann, Albert-Jean, Alcanter de Brahm, Guillaume Apollinaire, René d'Avril, Georges Batault, Guy de la Batut, J. Baguenier-Desormeaux, Henri-Martin Barzun, Paterne Berrichon, Albert de Bersaucourt, M. et Mme Karl Boës, Mme de Boisroger, MM. Bonnerer, Jean de Bosschère, A. Bousquet, Xavier de Carvalho, Paul Castiaux, Ami Chantre, Albert Chapon, Cam Charasson, Mlle Henriette Charasson, M. et Mme Henry Church, MM. Colomer, Romain Coolus, V. Couturier, Georges Crès, Guy-Charles Cros, M. et Mme Henry-D. Davray, MM. Claude Debussy, De Riaz, Lucien Descaves, Henry Detouche, Léon Deubel, Mme S. Devillers, MM. Louis Dumur, Théodore Duret, Æschimann, Fagus, Léon-Paul Fargue, Mme Rosita Finaly, MM. André Fontainas, Paul Fort, Louis de Gonzague Frick, Gaston Gallimard, M. et Mme Ernest Gaubert, MM. Henri Ghéon, René

Ghil, M. et Mme Godebski, Mme Misia Godebska, MM. Jean de Gourmont, Fernand Gregh, Reynaldo Hahn, Hartley, A.-Ferdinand Herold, Jean Héros, Olivier Hourcade, Pierre-Charles Jablonski, Otto Knaap, B. Kozakiewicz, Francis Latouche, Guy Lavaud, Legrand-Chabrier, Edmond Lepelletier, Paul Lombard, Roland Manuel, Victor Margueritte, Mme Jean Marras, MM. Octave Maus, Alexandre Mercereau, Victor-Emile Michelet, Adrien Mithouard, Albert Mockel, Paul Morisse, M. et Mme Gabriel Mourey, M. Jean Muller, Mme Jeanne Myrsand, MM. Paul Nadar, Raoul Narsy, Thadée Natanson, Mme Annie de Pène, MM. Gaston Picard, Albert Postel du Mas, Mme Rachilde, MM. Ravel, Henri de Régnier, M. et Mme Odilon Redon, MM. P.-N. Roinard, Jules Romains, Jacques Roujon, André Rouveyre, B. de Royaumont, Sylvain Royé, Jean Royère, Han Ryner, Albert Saint-Paul, Mme Valentine de Saint-Point, MM. André Salmon, Archag Tchobanian, Gustave Téry, Paul Valéry, Alfred Vallette, Ad. Van Bever, R.-H. de Vandelbourg, Mlle Cœcilia Vellini, M. et Mme Francis Vielé-Griffin, M. Ricardo Viñès.

Mme Bonniot et M. Léon Dierx avaient reçu les regrets de ceux qui n'eussent pas manqué d'être présents s'ils n'avaient été retenus loin de Paris ou gravement empêchés : MM. Emile Verhaeren, Stuart Merrill, Gustave Kahn, Paul Claudel, Saint-Pol-Roux, Paul Margueritte, Jean de Bonnefon, Sébastien-Charles Leconte, Charles-Adolphe Cantacuzène, Lugné-Poe, Mme Jane Catulle-Mendès, MM. J.-C. Mardrus, Maurice Renard, et tant d'autres.

§

Les fêtes du bicentenaire de Jean-Jacques Rousseau. — Le programme général des fêtes est ainsi fixé :

Ermenonville. — Dimanche 23 juin, après-midi. Fête champêtre dans le parc d'Ermenonville. Représentation du *Devin du Village*. Un train spécial partira vers 1 heure de la gare du Nord.

Sorbonne. — Vendredi 28 juin, à 8 h. 1/2 du soir. Séance universitaire et artistique dans le grand amphithéâtre. Discours de MM. Alfred Croiset, au nom de l'Université de Paris, Bernard Bouvier, au nom de l'Université de Genève, Jean Richepin, au nom des lettres françaises. Interprétation de pages et de mélodies de Rousseau.

Trocadero. — Samedi 29 juin, à 8 h. 1/2 du soir. Représentation de gala. *Le Devin du Village*, par l'Opéra-Comique ; *Pygmalion*, par la Comédie-Française. Intermèdes par des artistes des théâtres nationaux.

Panthéon. — Dimanche 30 juin, à 10 h. du matin. Inauguration officielle du tombeau de Jean-Jacques Rousseau exécuté par le statuaire Bartholomé. Discours du ministre de l'Instruction publique, de M. Painlevé, président du Comité, et de M. Henri Fazy, président du Conseil d'Etat de Genève. Partie musicale par 1.200 choristes et instrumentistes.

Montmorency. — Dimanche 30 juin, à 3 h. de l'après-midi. Spectacle en plein air, dans le parc de la Mairie. *Prologue* de M. Louis Payen. *Les Charmettes*, un acte de M. Léo Larguier. *Jean-Jacques Rousseau, l'Homme de la Nature*, évocation dramatique en 3 actes de M. Jules Princet.

Les bureaux de location du Trocadéro sont ouverts dès maintenant pour

le gala du 29 juin. On peut également se procurer des places pour cette représentation, ainsi que pour les fêtes d'Ermenonville et de Montmorency, au siège du Comité, au Panthéon.

Les prix sont fixés comme suit :

Ermenonville : Premières réservées, 5 fr. ; secondes, 3 fr. ; troisièmes, 1 fr. — *Trocadéro :* Orchestre, 5 fr. ; loges, 4 fr. ; balcon, 3 fr. ; amphithéâtre, 2 fr. ; tribunes, 1 fr. — *Montmorency* : Réservées numérotées 5 fr ; premières, 3 fr. ; secondes, 2 fr. ; troisièmes, 1 fr.

Les titulaires de cartes d'adhérents bénéficient sur ces prix d'une réduction de 50 o/o. Aux bureaux du Trocadéro, ce droit de demi-tarif leur sera acquis sur présentation de leur carte. Pour la Sorbonne, des invitations gratuites leur seront adressées.

Les adhésions (souscription minimum 5 fr.) sont reçues au siège du Comité, au Panthéon, et chez M. Lucien Perquel, agent de change, trésorier du Comité, 18, rue Le Peletier, Paris.

§

Prix littéraires. — La Bourse nationale de voyage, attribuée cette année à un poète, a été décernée le 7 juin à M. Emile Ripert pour son livre : *la Terre des Lauriers.*

M. Emile Ripert, qui naquit à la Ciotat en 1882, est actuellement professeur de lettres au lycée de Marseille. Outre l'ouvrage qui vient d'être couronné, M. Ripert a publié deux volumes de vers : *le Golfe d'Amour* et *le Chemin blanc,* et une plaquette : *le Couronnement de Musset.*

§

L'enfance de Stéphane Mallarmé. — La page qu'on va lire est, à notre connaissance, la seule qu'on ait consacrée à l'enfance de Stéphane Mallarmé. Nous l'empruntons au livre de M. Henry Roujon : *la Galerie des bustes.*

Mallarmé sortait d'une souche très bourgeoise. Dans sa famille, comme en vertu d'un vœu, on servait de mâle en mâle l'Enregistrement. Plusieurs générations de bureaucrates avaient précédé sa venue. Il avait grandi doucement, dans un milieu de médiocre effort. Mallarmé parlait peu de son enfance ; il disait seulement avoir été tendrement élevé. Comme toutes les bonnes gens qui ont la superstition des emplois publics, ses parents croyaient à la vertu sociale du baccalauréat. Ils eurent à cœur de lui faire donner l'enseignement secondaire. Encore aujourd'hui il est établi qu'un emploi de surnuméraire doit être précédé de quelque commerce avec la muse antique. On choisit le pensionnat de Passy, le plus voisin du logis. C'était une maison que hantait la noblesse, au dire du prospectus. Le Directeur, soucieux de ne point déroger, amenait les familles bourgeoises à d'innocents subterfuges qui, à défaut de gentilshommes authentiques, lui en assuraient d'imaginés. Le nouvel élève se trouva bon gré, mal gré, affublé du nom, plus alléchant pour la clientèle, de « marquis de Boulainvilliers ». Sous ce titre illégal et sonore, le petit Stéphane s'entendait, avec ahurissement, héler par un portier qui clamait des noms des croisades dans un cornet à bouquin..

Une bonne gaieté restait à Mallarmé de cet avatar à la Dickens, seule étrangeté d'une enfance exempte d'aventures.

§

« Les Dernières Evolutions de l'Art ». — La première exposition de la société « les Dernières Evolutions de l'Art » s'ouvrira le 2 juin au « Circulo Artistico » de Barcelone. Elle réunira des œuvres de MM. Edwin, Degouve, Ribemond-Dessaignes, Hans Ekegardh, Frédéric Fiebig, Henri Girardot, Alexis Mérodak-Jeaneau, Joseph Woon Moos, William Nune-

ques, Paul Ramond, Félix Tobeen, Johanes Tielens, Auguste Chabaud, Marcel Wolfers, ainsi que des peintres espagnols Mir, Gose y Diego et M. Ribera.

§

Que pensez-vous de l'amour? — Le journal *l'Hérault*, qui paraît à Carcassonne, désireux de suivre « pour une fois la mode », vient d'ouvrir une enquête sur le sujet suivant : « Que pensez-vous de l'Amour ? » — Une paille!

§

Publications du « Mercure de France »

LE CÉNACLE DU JOSEPH DELORME (1827-1830), par Léon Séché, tome I : *Victor Hugo et les Poètes. De Cromwell à Hernani. Tome II : Victor Hugo et les artistes* (*David d'Angers, les Deveria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Célestin Nanteuil, Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. 2 vol. in-8, 15.

PÈRE ET FILS, *Etude de deux tempéraments*, par Edmund Gosse, traduit de l'anglais par Auguste Monod et Henry-D. Davray. Vol. in-18, 3, 50.

THÉATRE (Première série), IV : *le Repos du septième jour, l'Agamemnon d'Eschyle, Vers d'Exil*, par Paul Claudel. Vol. in-18, 3, 50 (37 ex. sur hollande à 10 fr.).

LES FÊTES QUOTIDIENNES, poèmes, par Guy-Charles Cros. Vol. in-18, 3,50 (17 ex. sur hollande, à 10 fr.)

SON PRINTEMPS, roman, par Rachilde. Vol. in-18, 3.50 (12 ex. sur hollande, à 10 fr.).

LE CÉLIBAT ET L'AMOUR, *Traité de vie passionnelle et de dilection féminine*, par Octave Uzanne, préface de Remy de Gourmont. Vol in-18, 3,50.

LES PAMPHLETS CONTRE VICTOR HUGO, par Albert de Bersaucourt. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

On dirait, derrière les glaces, des morgues d'un nouveau genre, silhouettes décapitées de femmes brisées et tordues, femmes-troncs marchant sur leurs genoux. — JULES HURET : *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, p. 312.

Son âme ulcérée n'a pu rester plus longtemps au ministère des Affaires étrangères. (Très bien ! Très bien ! et applaudissements à droite.) — Discours de M. Jénouvrier au Sénat, *le Temps*, 7 février.

Coquilles, cocasseries.

Lundi, 20 mai, aura lieu à *Fémina* une matinée de bienfaisance au profit de l'œuvre contre la vivisection. Une conférence sur les anormaux sera faite par Mme Colette Willy. — *L'Aéro*, 17 mai.

Le leader républicain [M. Clemenceau], au repos temporaire, surveille lui-même dans sa villégiature de Bernouville, les croisements d'ânesses, cette année très réussis. — *Paris-Midi*, 17 mai.

Dans Vincennes, tout le monde est dehors ; femmes et enfants sont rangés le long du trottoir, regardant curieusement le défilé des véhicules divers; les hommes eux, sont sur les lieux. — *Journal des Débats*, 16 mai.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers.— Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES

SIROP DE RAIFORT IODÉ DE GRIMAULT & Cie
Dans toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT
DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

AIX-LES-BAINS

La seule Maison moderne
D'AIX-LES-BAINS
Clientèle aristocratique
de la Station Auto-Garage

SAISON
du 5 avril à fin Septembre

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Dans le but de faciliter les relations entre Le HAVRE, la BASSE-NORMANDIE et la BRETAGNE, il sera délivré, du 1er Avril au 2 Octobre 1912, par toutes les gares des Lignes de Normandie et de Bretagne et aux guichets de la Compagnie Normande de Navigation à vapeur, des billets directs comportant le parcours par mer du HAVRE à TROUVILLE et par voie ferrée, de la gare de TROUVILLE-DEAUVILLE au POINT de DESTINATION et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé :

TRAJET EN CHEMIN DE FER

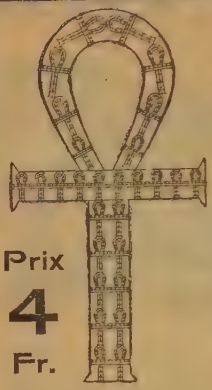
Prix du tarif ordinaire;

TRAJET EN BATEAU :

1 fr. 70 pour les billets de 1re et 2e cl. (Chemin de fer) et 1re cl. (bateau) et 0 fr. 90 pour les billets de 3e cl. (Chemin de fer) et 2e cl. (bateau).

Un service spécial de trains est organisé entre TROUVILLE-DEAUVILLE et LE MANS, pour assurer les relations ci-dessus.

MM. les Voyageurs sont priés de consulter les affiches concernant ces trains, qui sont apposées dans toutes les gares des lignes de Normandie et de Bretagne.



A. L. CAILLET

Traite enT MenTal

&

Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

Analysé dans le MERCVRE du 1er Avril, page 613

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES

Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,

contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes Publicités dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

emins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

TATIONS THERMALES

esservies par le réseau P.-L.-M.

Aix-les-Bains, Besançon (la Mouillère), *Châtelguyon* (Riom), *ian-les-Bains, Fumades-les-Bains* (Saint-Julien-les-Fumades), *Genève, Menthon* (Lac d'Annecy), *Royat, Thonon-les-Bains, Uriage* Grenoble), *Vals, Vichy, etc...*

illets d'aller et retour collectifs, 1re, 2e et 3e classes, bles 33 jours, avec faculté de prolongation, délivrés, 1er Mai au 15 Octobre, dans toutes les gares du au P.-L.-M. aux familles d'au moins 3 personnes.

Minimum de parcours simple: 150 kilomètres

Arrêts facultatifs

PRIX : les deux premières personnes paient le tarif néral, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 0/0, la quatrième et les suivantes d'une réduction de 0/0

Demander les billets quatre jours à l'avance à la e de départ.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

HOTEL à Paris **R. COPERNIC, 41 ET 43** et rue Boissière. Cont. : 2.697 mètres. **Mise à prix : 1.200.000 fr.** A adj. ch. notaire, 2 juillet 1912, Me CRÉMERY, not., 17, r. Ville-l'Evêque.

ASNIÈRES **6 Pavillons**, r. du Bac, 6, 8, 10, 12, 14, 16. Cnes 188 à 549 m. **M. à pr. : 8.500 à 19.500 fr. Dom.** Cardonnière, **CHATTE** (Isère) 18 ha. 78 a. R. 1.200 fr. **M. à pr. : 25.000** fr. Maison, Romans (Drôme) R. 1.100 fr. **Mise à prix : 19.500** fr. **6 TERR.** Bois Cise-Plage **AULT** (Somme), 512 m. à 1.114 m. **M. à pr. : 1** fr. et **2** fr. le m. Adj. 1 ench., ch. not., 25 juin 1912, Me FLAMAND-DUVAL, not., Paris, 24, r. Lafayette.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison balnéaire et thermale 1912

10 minutes de Paris. — Enghien-les-Bains.

2 heures 1/2 de Paris — Pierrefonds.

3 heures de Paris. — Le Tréport-Mers, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Paris-Plage taples), Boulogne.

3 heures 1/2 de Paris. — Mesnil-Val, Cayeux, Berck, Merlimont (Rang-du-Fliers-Verton), nges de Quend et de Fort-Mahon (Quend-Fort-Mahon), Plages Sainte-Cécile et Saint-Gabriel annes-Camiers), Le Portel (Boulogne), Wimereux (Wimille-Wimereux), Calais.

4 heures de Paris. — Bois-de-Cise, Le Bourg-d'Ault et Onival (Eu), Hardelot (Pont-de-Briques), Wissant (Marquise-Rinxent), Dunkerque, Malo-les-Bains, Saint-Amand, Saint-Amand-hermal, Forges-les-Eaux (Serqueux).

4 heures 1/2 de Paris. — Audresselles et Ambleteuse (Wimille-Wimereux), Petit-Fort-Philippe (Gravelines), Loon-Plage.

5 heures de Paris. — Leffrinckouke, Zuydcoote, Bray-Dunes (Ghyvelde).

5 heures 1/2 de Paris. — Ostende, Blankenberghe.

6 heures de Paris. — Heyst.

Jusqu'au 31 Octobre, toutes les gares délivrent les billets à prix réduits ci-après indiqués :

1° *Billets de saison* pour familles d'au moins 4 personnes, valables 33 jours. (Réduction 50 o/o à partir de la 4e personne.)

2° *Billets individuels hebdomadaires*, valables 5 jours, du vendredi au mardi et de vant-veille au surlendemain des fêtes légales. (Réduction de 20 à 44 o/o.)

3° *Cartes d'abonnement* de 33 jours. (Réduction de 20 o/o sur le prix des abonnements dinaires d'un mois.)

4° *Billets d'excursion* du dimanche et jours de fêtes légales (2e et 3e classes) individuels de famille. (Réduction de 20 à 65 o/o.)

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché financier n'a guère varié pendant la dernière q zaine. Nous stagnons. Tout stagne. Rien de nouveau dans la guerre italo-tur Les négociations franco-espagnoles doivent toujours aboutir, mais, comme S Anne, nous ne voyons venir aucune solution. Au Maroc, le général Lyaut pris l'offensive contre les rebelles, tandis que le Sultan s'acheminait vers Ra

Les cours n'ont donc guère varié. Nous trouvons le 3 o/o à 93,90; l'E rieure espagnole, à 95,25, c'est-à-dire un peu en progrès; l'Italien à 96,35 au de 95,20; le Turc Unifié à 90,50. Les fonds russes conservent à peu près leurs tions; le Consolidé 4 o/o à 97 marque toutefois une avance de près d'un p tandis que le 4 o/o 1901 recule de 96 à 94,80; 4 1/2 o/o 1909 fait 102,60 5 o/o 1906 à 104,70.

Les chemins de fer français sont sans changement : l'Est à 920, le Ly 1254, le Nord à 1690, l'Orléans à 1295, le Midi à 1090.

Aucun mouvement non plus dans le compartiment des banques. Le C foncier reste à 842 fr., le Crédit Lyonnais à 1516, la Société Générale à 8 Crédit Mobilier à 676. Le Comptoir d'Escompte à 964 perd quelques p Quant à la Banque de Paris et des Pays-Bas, elle présente, à 1840, une b tenue. Rappelons que le 17 juin ses actionnaires se réunissent en Assem générale pour prendre des résolutions importantes. Ils décideront notamme porter le capital social de 75 à 100 millions. Cette augmentation doit se ré le 25 juin, et elle permettra à cette banque de prendre un nouvel essor. procédera à la création d'un certain nombre de guichets qui lui permettro placer directement les titres des affaires auxquelles elle s'intéressera. Et ain Banque de Paris ne sera plus seulement une banque d'émissions. Elle met la disposition du public des coffres-forts à l'instar des banques d'escompte.

La Société Centrale des Banques de Province augmente également capital et le porte de 50 à 100 millions par la création de 100.000 actions velles émises à 621 fr. 25, par titre de 500 fr. libéré de 125 fr., c'est-à-dire déduisant les 375 fr. qui ne sont pas appelés, le débours à effectuer par souscrit est de 246 fr. 25.

La Banque Russo-Asiatique, dont les bénéfices ont été de 7.049.588 ro pour 1910 est de 7.153.795 roubles pour 1911, procède, elle aussi, à l'aug tation de son capital social et elle met en souscription jusqu'au 21 juin 53,3 tions nouvelles offertes aux actionnaires de la banque, au cours de 281 roubl soit 750 fr.

Il y a, on le voit, une certaine activité bancaire, qui, espérons-le, annonce d'autres activités.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

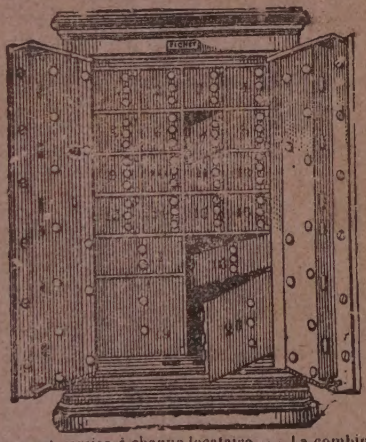
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½ ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0

Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore . A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Frithof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.